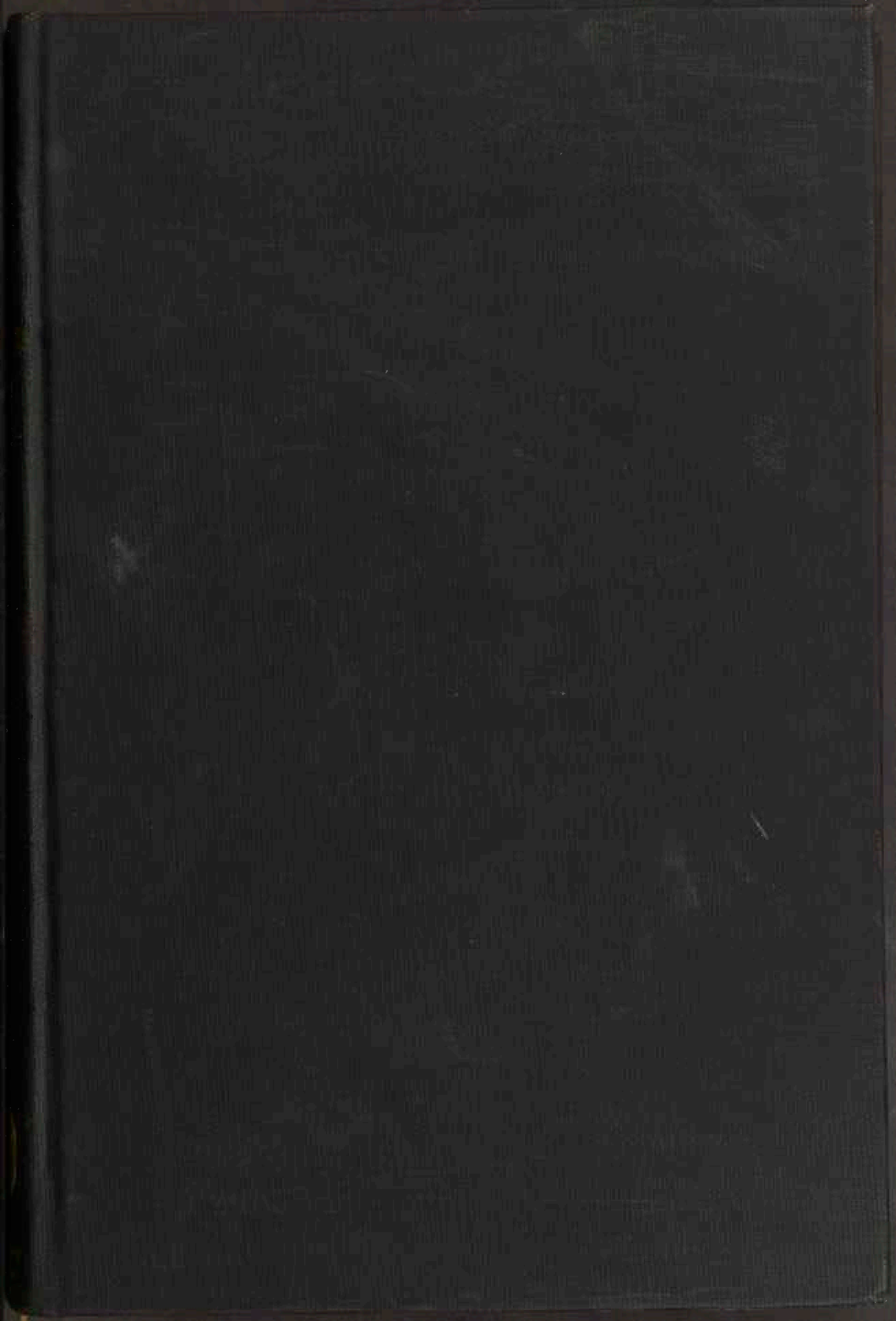
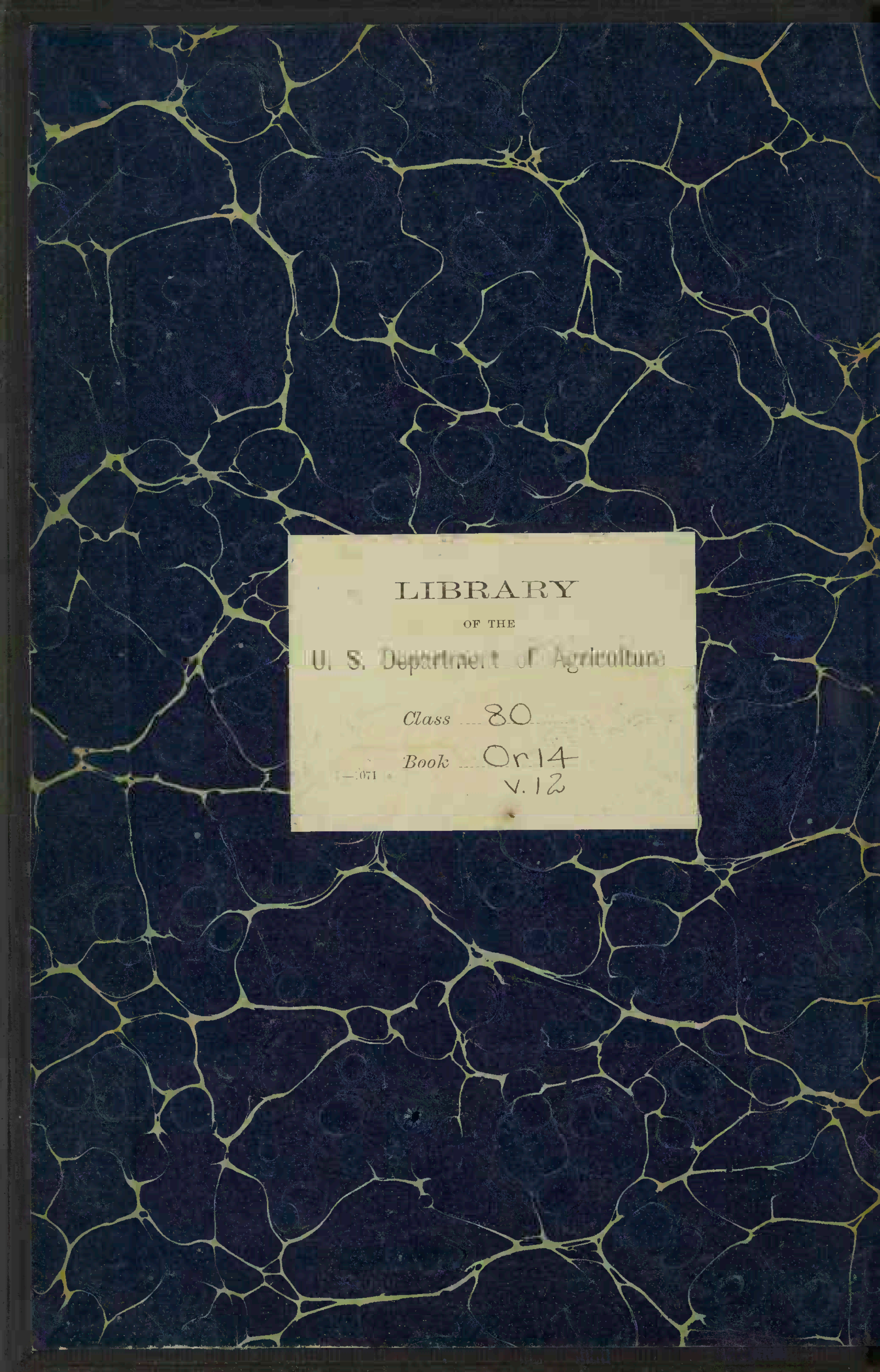
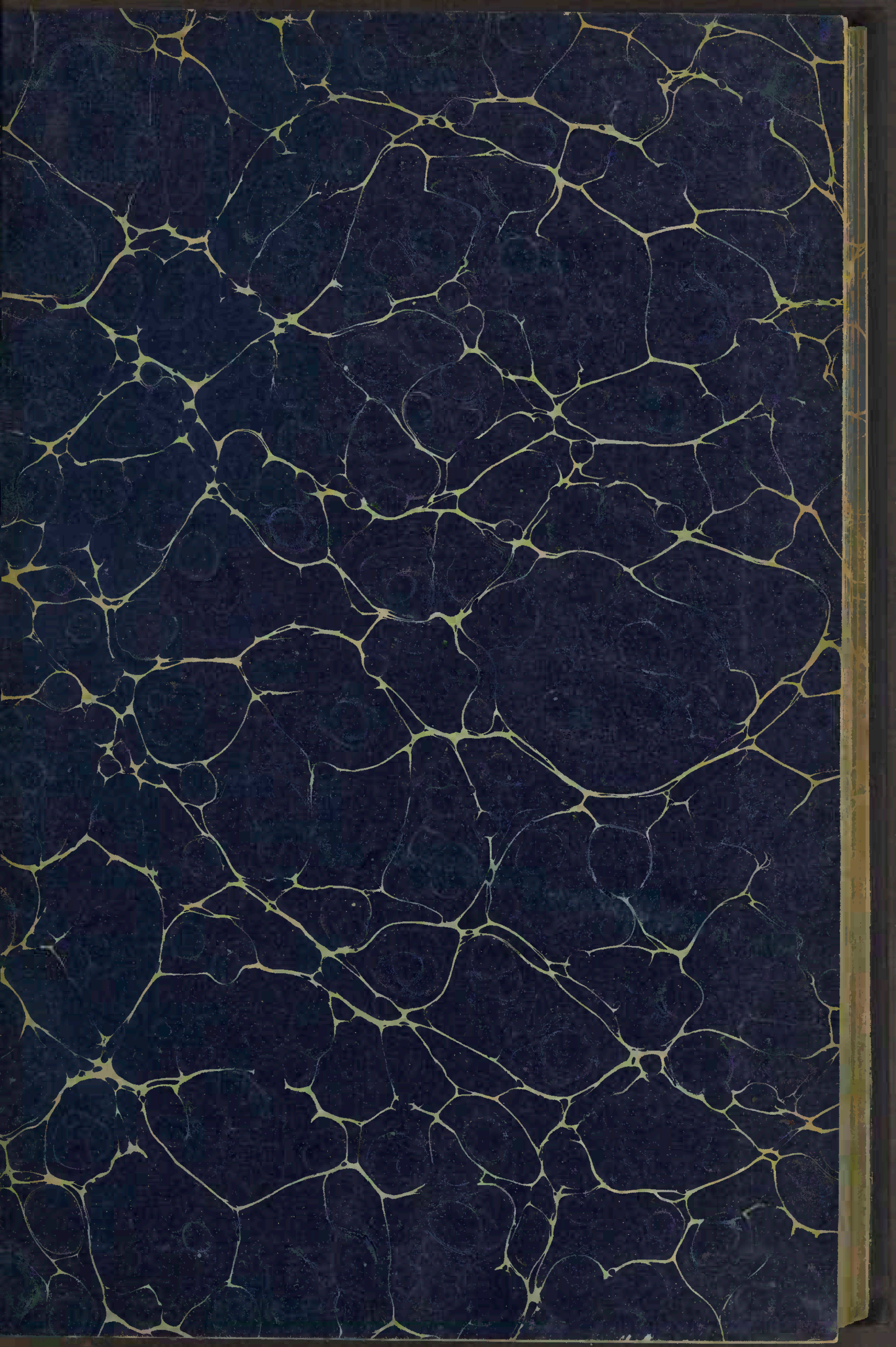






L'ORCHIDOPHILE

JOURNAL

DES AMATEURS D'ORCHIDÉES

ANNÉE 1892

L'ORCHIDOPHILE

JOURNAL DES AMATEURS D'ORCHIDÉES

PUBLIÉ AVEC LA COLLABORATION

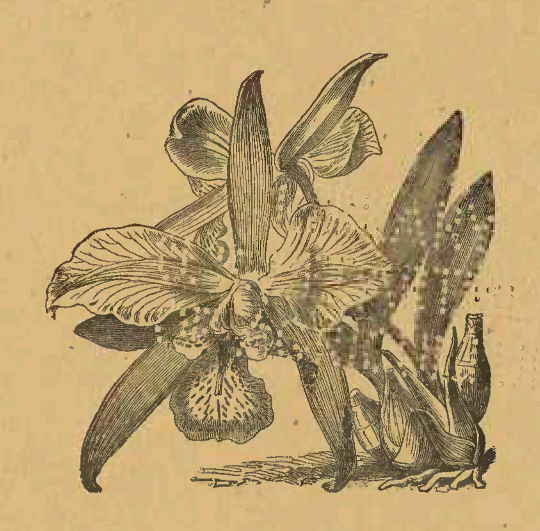
DE

M. le Comte DU BUYSSON

Par la Maison V.-F. LEBEUF, d'Argenteuil

A. GODEFROY-LEBEUF, gendre et successeur

ANNÉE 1892



PARIS

Chez l'Éditeur, 5, rue d'Édimbourg

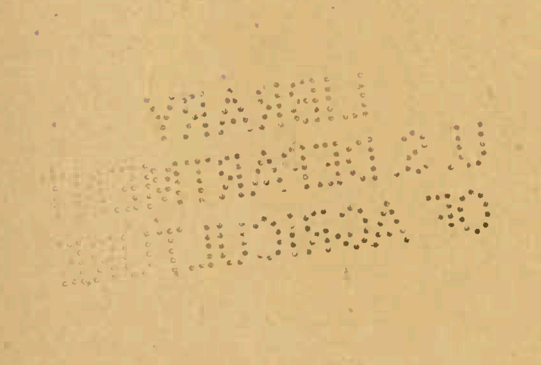


TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE DOUZIÈME VOLUME

DE

L'ORCHIDOPHILE

(Année 1892)

TABLE DES FIGURES

Paris. — Imp. PAUL DUPONT, 4, rue du Bouloi (Cl.) 207.3.93.

A MES LECTEURS

L'an dernier, je promettais à mes lecteurs de paraître avec plus de régularité. C'est un engagement que je n'ai pu tenir encore et je viens m'en excuser. J'avais alors à conduire des affaires multiples qui me prenaient tout mon temps, et ce n'est qu'avec l'aide de collaborateurs pleins de zèle qu'il m'a été possible d'en sortir. Mais je ne pouvais travailler davantage ni demander à ceux qui m'entourent de recommencer le tour de force que nous avions exécuté en 1891, et conduire à la fois *l'Orchidophile* et *le Jardin*, diriger l'établissement d'Argenteuil et notre salle de vente de Paris, faire face à mille détails, c'est un métier que je ne me sentais pas la force de faire longtemps. Aussi me suis-je décidé à vendre l'établissement d'Argenteuil à M. Faroult, un de mes anciens employés, à laisser à M. Le Clerc la direction de mon établissement de la rue d'Édimbourg et à transporter mes pénates à Montmartre, 4, impasse Girardon. C'est là que j'engage mes fidèles lecteurs à m'honorer de leur visite au mois de mars prochain. Les serres sont en construction et j'espère être prêt à la date fixée.

Mes lecteurs me pardonneront cette petite réclame personnelle; je n'en abuse pas, mais la fortune de *l'Orchidophile* étant liée avec celle de son éditeur, il est tout naturel que je cherche, au moment de quitter Argenteuil, à indiquer le chemin de mon nouvel établissement.

1891, si j'en juge par le nombre des abonnés nouveaux, a été une année fructueuse pour les Orchidées ; un grand nombre

de personnes se sont intéressées à cette belle famille et le mouvement en faveur de ces plantes s'est très accentué. Espérons que 1892 nous réservera des surprises aussi agréables à ce point de vue comme en ce qui concerne l'introduction des plantes nouvelles.

Nous adressons nos vœux les plus sincères à tous ceux qui nous aident dans notre tâche et dont bon nombre, depuis dix ans, nous ont prêté leur appui.

CYPRIPEDIUM × LA FRANCE

MM. Seeger et Tropp d'East Dulwich London mettent en vente un Cypripedium hybride entre C. niveum et C. nitens. La plante est naine, les feuilles ont dix centimètres de longueur, marbrées de vert foncé sur fond vert clair, d'un vert clair uniforme en dessous. La fleur atteint dix centimètres de largeur, le sépale dorsal est blanc pur, avec une teinte jaune citron à la base, abondamment tachetée de rose lie au centre ; le sépale inférieur est blanc, légèrement tacheté, pétales larges, blanc pur, lavé de carmin, sur la base inférieure, labelle de dimension moyenne blanc pur. C'est un des plus charmants hybrides du groupe des Niveum.

H. Gower.

BULBOPHYLLUM COMOSUM

En fleurs récemment à Kew, le Bulbophyllum comosum. Les Bulbophyllum sont des orchidées qui rachètent la petitesse de leurs fleurs par leur étrangeté et leur nombre. B. comosum donne des fleurs dont les sépales longs d'un peu plus d'un centimètre, très étroits et pointus, sont couverts sur les bords et sur la face interne de poils courts, blancs qui, à cause de leur nombre et de leur apparence, donnent à la fleur un aspect barbu tout particulier.

LE CATTLEYA REX

Nous avons reçu de la Compagnie internationale d'horticulture de Bruxelles une très belle planche représentant le Cattleya rex. C'est évidemment un des plus beaux Cattleyas connus, et de plus, on le dit très rare. Les amateurs sont malheureusement devenus méfiants. On leur a raconté que le Cattleya labiata (Warocqueana) était une plante très rare, très difficile à introduire, et brutalement on l'offre par milliers. Ceux qui ont acquis des plantes à des prix élevés se montrent circonspects quand on leur parle du Cattleya rex, ils attendent les nouveaux arrivages et je crois qu'ils ont tort.

Le Cattleya rex est par son aspect absolument intermédiaire entre le Cattleya Mendeli et le Cattleya Percivaliana, et il est fort probable qu'il croît dans une région voisine de celles où croissent ces deux plantes, mettons entre Merida et Ocana. C'est très probablement un hybride naturel entre ces deux formes du Cattleya labiata, et si ma supposition est exacte, le Cattleya rex restera toujours très rare dans les collections. Il peut paraître étrange qu'un hybride naturel ait pu se multiplier en conservant ses caractères propres. Le cas n'est toutefois pas sans exemple. Il est certain que nos suppositions peuvent être erronées, qu'un Cattleya intermédiaire comme aspect entre deux espèces n'est peut-être pas le produit du croisement de ces deux espèces, mais il n'en est pas moins vrai que les Lælia elegans paraissent être des descendants du Cattleya amethystina × le Lælia purpurata, que le Cattleya ou Lælia Lindleyana a l'air d'un enfant de L. Perrinii × par un Brassavola, que le C. Schoffieldiana a du sang du granulosa, que l'Odontoglossum Wilckeanum est intermédiaire entre l'O. Alexandræ et l'O. luteo purpureum.

Or, tous ces hybrides ou pseudo-hybrides naturels ne sont pas plus rares dans leur pays que les Orchis hybrides de nos prés, il faut se donner la peine de les chercher.

Le Cattleya rex est appelé à faire sensation; il en est arrivé une petite quantité, assure-t-on?

Mes félicitations aux heureux amateurs qui auront pu se les procurer.

CYPRIPEDIUM INSIGNE VAR. SANDERÆ

Cette superbe variété, assurément la plus remarquable de toutes les formes jusqu'à présent connues de cette espèce d'une utilité sans égale, possède une histoire aussi intéressante qu'elle est simple et..... que la plante est rémunératrice. La voici :

Il y a environ trois ans, une plante dont les fleurs sont d'une beauté chaste et extraordinaire se fit remarquer dans l'établissement de MM. Sander et Cie, et fleurit parmi un lot de *C. insigne* importés par cette maison. Cette plante fut divisée en deux et une moitié, mise en vente à la salle de MM. Protheroe et Morris, fut vendue 70 guinées, soit 1,937 fr. 50, et se trouve à présent dans la collection bien justement célèbre de M. le baron Schröder qui, le 10 novembre, l'exposait à une séance de la Société Royale d'Horticulture de Londres où elle captivait tous les visiteurs.

L'autre moitié passa entre les mains d'un amateur émérite sachant apprécier les plantes de valeur, M. R.-H. Measures, qui divisa de nouveau sa plante en quatre parties et les distribua de la manière suivante :

Une plante à MM. R.-J. Measures,
» » Y.-L. Ames,
» » qu'il conserve, et finalement une que MM. San-

der et Cie lui ont rachetée pour la modique somme de 250 guinées ou 6,250 francs. Sans savoir ce qu'en premier lieu la moitié de la plante fut payée par M. Measures, ni les prix que celui-ci tira des sujets cédés à son frère et à M. Ames, on peut quand même conclure que c'est là une plante avec laquelle de forts bénéfices ont été prélevés en très peu de temps. C'est une plante à fleurs d'un jaune pâle, très attrayant et uniforme, sauf sur le sépale dorsal qui est fortement bordé de blanc pur, et très légèrement moucheté sur la ligne médiane. Les nervures et la couleur brune du *C. insigne* ont totalement disparu aussi bien sur le sabot que sur les pétales et sépales. La tenue est excellente, et le port de la plante est en tous points semblable à celui de l'espèce type. L'aspect général de ses fleurs rappelle celui du charmant *Cattleya citrina* lorsque celles-ci viennent de s'épanouir.

G. Schneider.

LES PESCATOREA, HUNTLEYA, WARSCEWICZELLA, ETC.

Un certain nombre d'Orchidées, appartenant aux genres ci-dessus énumérés, sont considérées comme de culture difficile et beaucoup d'amateurs y renoncent. Il faut avoir vu jadis les résultats obtenus par Vervaet et Vuylsteke de Gand pour comprendre qu'il n'est pas sage de jeter le manche après la cognée sans quelques tentatives nouvelles. La plupart des plantes dont il s'agit sont des épiphytes qui croissent à l'ombre des grands arbres ou de plantes qui les abritent des rayons directs du soleil, de plus elles sont dépourvues de pseudo-bulbes. Cela n'implique pas qu'elles ne sont soumises à aucun repos, mais que, même pendant ce repos, elles ne sont point exposées aux rayons brûlants du soleil ou aux vents desséchants.

Dans les forêts des tropiques, pendant la période des pluies, les plantes placées à l'abri des arbres sont tout aussi mouillées que celles qui sont exposées directement à la pluie, mais l'eau qui les mouille se répartit d'une façon constante. Il ne pleut pas toute la journée : après une de ces ondées dont les orages européens les plus violents peuvent difficilement donner une idée, le soleil se met à luire et au bout de très peu de temps les plantes sont ressuyées et en même temps rafraîchies par l'évaporation rapide de l'eau qui les recouvre. Celles, au contraire, placées à l'abri des arbres sont dans un bain de vapeur continuel. Les arbres, une fois mouillés, laissent tomber de leurs feuilles de larges gouttes qui inondent tout ce qui se trouve au-dessous d'eux.

La pluie cessant, le soleil ne peut envoyer ses rayons à travers l'écran formé par le feuillage des arbres et les plantes placées sous bois restent saturées sans interruption pendant toute la saison des pluies. L'air ne se renouvelle pas dans ces milieux, l'évaporation de la terre mouillée à l'excès est lente mais continue, les tissus des plantes restent gorgés de sève, de liquide aqueux, et les plantes ne pourraient résister aux vents desséchants et au soleil aride.

Ce qui faisait le succès des horticulteurs belges que j'ai cités plus haut, c'est le soin qu'ils prenaient de cultiver les genres dont il s'agit à l'abri des palmiers et autres plantes vertes. Le jour où ces mêmes plantes étaient transportées dans des serres plus éclairées et plus aérées elles ne tardaient pas à perdre leurs feuilles et à péricliter. La lumière, de plus, n'est pas aussi intense dans les conditions naturelles que dans nos serres. Il faut aux Warscewiczella, Pescatorea, Huntleya, etc., une chaleur variant suivant leurs localités d'origine, une humidité constante, une atmosphère concentrée et une lumière modérée.

Ces genres sont loin, du reste, de donner dans les cultures d'aussi beaux résultats qu'à l'état naturel, on peut

s'en rendre compte en examinant les plantes d'importation qui montrent un nombre de tiges à fleurs que l'on n'a pu obtenir dans nos serres.

TRAVELS AND ADVENTURES OF AN ORCHID HUNTER,
BY ALBERT MILLICAN

M. Millican vient de publier sous ce titre un volume que Cassell, de Londres, a édité avec un goût parfait. Je ne sais pas s'il en sera donné une traduction française, mais la place de ce joli volume est tout indiquée dans la bibliothèque de l'*Orchidophile*. L'amateur peu familiarisé avec la langue anglaise aura toujours la ressource de faire traduire les passages qui intéressent directement les plantes. Il y trouvera un tel charme qu'il finira par faire traduire l'ouvrage en entier.

M. Millican décrit dans les deux premiers chapitres son voyage de Liverpool à la Guyane. Puis il prend son billet pour Caracas, où il a à peine le temps de boire une tasse de café, regrettant de n'avoir pu rester pour collecter le joli Cattleya Mossiæ, qui s'y rencontre en abondance, poussant sur les branches des arbres dans toutes les montagnes qui entourent Caracas.

« On peut se le procurer aujourd'hui avec la plus grande facilité, car les Indiens apportent des monceaux de plantes dans les villes pour les vendre à très bas prix, tandis que le pauvre collecteur serait obligé de braver tous les dangers de la forêt pour en obtenir seulement quelques douzaines. »

M. Millican fait simplement escale à la Guayra, d'où il repart pour Barranquilla et la Magdalena.

Nous n'avons pas l'intention d'accompagner pas à pas M. Millican ; la description des régions qu'il parcourt, les aventures qui lui arrivent, les observations qu'il fait sur sa route sont pleines d'attraits, mais nous devons nous borner

à traduire ce qui concerne les Orchidées. De Barranquilla, M. Millican part pour Buccaramanga à la recherche du Cattleya Mendelli. Cette plante était jadis abondante aux environs de cette ville, mais les collecteurs qui s'y sont succédé l'ont rendue fort rare, et M. Millican est obligé de partir pour Pu de Cuesta, petite ville située à 3,500 pieds au-dessus du niveau de la mer. Les murs des propriétés y sont couverts par l'*Epidendrum atropurpureum*. De ce point, un chemin de mule conduit à La Mesa de Los Santos à mille pieds au-dessus de la ville. Cette localité est une grande plaine où se rencontre le Sobralia leucoxantha dont les fleurs seraient, d'après Millican, blanches et roses. Cette plaine est bordée, d'un côté par des précipicés où l'aigle et le condor ont établi leurs aires. C'est là qu'autrefois le Cattleya Mendelii poussait en abondance, mais ces précipices n'étaient pas un obstacle pour les collecteurs.

On descendait alors les indigènes à l'aide de cordes, et ces mêmes cordes servaient à remonter les plantes par milliers. Quelques rares bulbes, suspendus au-dessus des endroits où seuls les aigles peuvent arriver, constituent tout ce qui reste de ces merveilleuses plantes. Il faut aller plus loin, et ce n'est qu'auprès du village de Curiti que les Cattleya Mendelii croissent en abondance. Le plus beau spectacle pour l'observateur le plus stoïque, ce sont les immenses masses de *Cattleya Mendelii* dont chaque bulbe nouveau porte quatre ou cinq fleurs du rose le plus brillant. Bon nombre de ces touffes croissent en plein soleil ou dans les endroits à peine ombrés et possèdent un coloris éclatant qu'il est difficile d'obtenir dans les serres chaudes où nous les cultivons. « Beaucoup d'entre elles, vu leur taille et la lenteur de leur croissance, doivent être âgées de bien des années, car j'ai récolté des spécimens avec 500 bulbes portant jusqu'à 100 tiges florales, ce qui, pour un amateur d'Orchidées, vaut le voyage, d'Europe. » Sauf quelques spécimens extraordi-

naires, les Orchidées sont, d'habitude, recouvertes et mélangées avec bon nombre d'autres plantes. La ville appelée Puerte Nacional est la limite où fleurissent les Cattleya Mendelii et où commence la superbe Cattleya Warscewiczii qui se rencontre en abondance sur les montagnes autour de cette ville.

Nous accompagnerons M. Millican à Pacho, la localité bien connue où croissent les plus belles variétés d'Odontoglossum Alexandræ. S'il reste quelques Odontoglossum odoratum dans le voisinage de cette ville, les O. Alexandræ ont été absolument décimés et il faut aller jusqu'à un village appelé Buenavista, à trois jours de Pacho, d'où on arrive en deux jours dans la région des mines d'Emeraudes. « Dans ces immenses forêts, on s'estime heureux d'avoir opéré un défrichement de quelques acres qui, si on ne l'entretient pas, redevient forêt en trois ans. Ce n'est pas une grosse affaire que de couper quelques milliers d'arbres. Aussi je munis les Indiens de haches et je les mis à l'œuvre.

« Tous les arbres qui soutenaient des Orchidées de valeur furent mis à terre, et quoique le premier et le second jour les Indiens fussent assez disposés à prendre une touffe de Broméliacée ou un *Maxillaria* pour l'Odontoglossum crispum, ils devinrent rapidement aptes à collecter, et apportèrent tous les soirs au camp quelques centaines de plantes mêlées de temps à autres de quelques Odontoglossum odoratum et O. Coradinei. Après deux mois de travail, nous avions réuni environ dix mille plantes, ayant coupé pour nous les procurer environ 4,000 arbres, changeant notre camp de place chaque fois que nous avions récolté tout ce qui se trouvait à notre portée. Notre grand embarras était de savoir comment nous pourrions transporter ces plantes jusqu'à l'endroit où nous trouverions des planches. Il fallait d'abord les amener sur la lisière de la forêt à dos d'homme, et nous avions encore cinq jours de marche pour atteindre Pacho. »

A la Palma, M. Millican rencontre, à une altitude bien inférieure à celle des localités où croissent les Odontoglossum crispum, de très belles formes de Cattleya Warscewiczii. Ce superbe Cattleya ne se trouve plus dans les environs immédiats de la ville, mais à deux jours de route, au milieu de la forêt. Les Cattleya, comme c'est le cas pour toutes les Orchidées, ne se trouvent jamais en grand nombre et il est fort rare d'en rencontrer plus de quatre ou cinq sur le même arbre. Encore ne sont-ils pas en fleurs à la fois, mais dans les bons districts, avant que les plantes aient été enlevées en grand nombre, chaque arbre, chaque roche présentait une ou plusieurs plantes en fleurs de telle sorte qu'on en voyait un très grand nombre en un seul jour. Près de la Palma, mais dans les terres plus élevées et plus froides, Millican rencontre quelques Miltonia Phalœnopsis et Oncidium Kramerianum, Chysis? Bollea et divers Oncidium. Bien que C. Warscewiczii soit exporté en grand de la Palma, on le rencontre mêlé au C. Dowiana aurea dans l'Etat d'Antioquia.

Odontoglossum Pescatorei croît sur les montagnes près d'Ocana dans le département de Santander. Près du village de Cachivi à 1,000 pieds d'altitude, croissent sur le bord des sentiers des milliers de Masdevallia particulièrement de la variété Harryana. L'Oncidium cucullatum croît plus bas. L'Odontoglossum triumphans croît mêlé au Pescatorei et à l'Odontoglossum coronarium sur les racines du même arbre. Là, également, se rencontrent les Anguloa Clowesi et le joli Ada aurantiaca et plus haut l'Odontoglossum blandum.

(*A suivre.*)

DENDROBIUM

Traduction du *Manual of Orchidaceous plants* de Veitch.

Malgré tout l'intérêt que présentent les chapitres de l'ouvrage de Veitch qui concernent les Cypripedium hybrides, nous n'avons pas voulu en donner la traduction, parce que, à l'heure actuelle, ce travail est incomplet et que le nombre des hybrides s'est tellement accru qu'il est fort difficile de s'y reconnaître. Nous publierons prochainement un tableau de tous les hybrides connus.

SOUS-TRIBU DENDROBIEÆ

Inflorescences latérales pseudo-bulbes terminaux avec un scape sans feuilles distinct des tiges qui supportent les feuilles. Colonne plus ou moins produite derrière le point d'attache de l'ovaire comme une sorte de pied. Pollinies 4, rarement 2, égales et parallèles sur un seul rang et sans caudicule.

Le grand genre Dendrobium occupe sans aucun doute le premier rang parmi les Orchidées épiphytes de l'Ancien Monde, au point de vue de l'horticulteur et de l'amateur, non seulement à cause du grand nombre d'espèces qu'il contient et surtout du coloris merveilleux des fleurs de beaucoup d'entre eux et de la grande délicatesse et élégance de teintes des autres. Comme genre, les Dendrobium de l'Ancien Monde sont, sous beaucoup de rapports, analogues aux Epidendrum du Nouveau. Au total, l'un peut être regardé comme le représentant de l'autre dans les immenses régions sur lesquelles ils sont répandus.

Chaque genre comprend plusieurs centaines d'espèces et

de variétés parmi lesquelles il y a une diversité surprenante de port, de dimensions et de couleurs des fleurs.

Dans les deux genres, on rencontre des plantes avec des pseudo-bulbes en touffes naines, n'ayant pas plus de 3 à 5 centimètres de hauteur, produisant des racèmes de fleurs proportionnellement petites, et d'autres avec des bulbes ressemblant à des tiges, hauts de dix pieds, supportant des racèmes de fleurs dont l'agrégation totale se chiffre par centaines; entre ces extrêmes on rencontre toutes les gradations possibles en ce qui concerne les dimensions. Les unes présentent des fleurs petites aux couleurs sans attraits, et d'autres des fleurs énormes revêtues des plus riches teintes connues. Mais au milieu de cette diversité, les fleurs de toutes les espèces, réunies dans chaque genre, présentent une communauté de caractères qui établit leur affinité et qui oblige le botaniste à reconnaître en eux une famille qui ne peut pas être divisée malgré la diversité des formes que présentent leur organe de végétation et leur inflorescence. Les caractères communs qui se présentent dans les Dendrobium peuvent être énumérés ainsi.

Les *sépales* sont presque égaux en longueur, le sépale dorsal est libre, les deux latéraux sont soudés à la base de la colonne et forment avec elle, dans quelques espèces, un court menton gibbeux. Dans d'autres, un éperon plus long ou plus court.

Les *pétales* sont généralement de la même longueur que les sépales, mais quelquefois plus longs, souvent beaucoup plus larges et rarement plus étroits.

Le *labelle* est plus ou moins contracté à la base en un onglet placé dessus ou soudé à la base de la colonne.

La *colonne* est produite en dessous du point d'attache de l'ovaire en une sorte de pied, la partie au-dessus de l'ovaire étant très courte.

Les *pollinies* sont 4, de texture cireuse, ovales ou oblongues comprimées et couchées parallèlement dans la case de l'anthère.

La *capsule* est ovoïde ou ovale oblongue rarement allongée (1).

Quoique les caractères décrits ci-dessus soient exacts pour le genre entier, on a reconnu utile à cause de la grande variation des formes des organes de végétation, formes que le genre a développées à travers la vaste région sur laquelle il est répandu (diversité qui ne peut être comprise que très imparfaitement par l'inspection des espèces cultivées même dans les plus grandes collections), on a reconnu utile, dis-je, au point devue scientifique, de le diviser en sections qui se distinguent chacune par quelques particularités ou caractères importants qui s'observent dans les espèces qui y ont été réunies. Le Dr Lindley qui, le premier, tenta de créer un synopsis systématique du genre, proposa dix sections. Son exemple a été suivi en grande partie par Bentham, mais il les réduit à sept, subdivisant les deux plus grandes d'entre elles en sous-sections.

Des sept sections de Bentham, les cinq non subdivisées qui ne sont comparativement que de petits groupes, n'offrent guère qu'un intérêt scientifique ; à peine si un type ou une espèce appartenant à ces sections est connu comme plante cultivée autre part que dans les jardins botaniques et bien peu ont été jugés dignes d'être figurés.

1. *Aporum* comprend deux espèces principalement malaises dont fait partie le *Dendrobium anceps* figuré dans le *Botanical magazine*, t. 3608.

Ce nom, ainsi que les noms des sections et des sous-sections de même que les autres termes employés en botanique,

(1) Abrégé de Bentham et Hooker. Il y a de nombreuses déviations quant à la forme du fruit décrit ci-dessus; par exemple, dans le *Dendrobium Dearei*, la capsule est prismatique.

ont été créés pour les besoins de la science et sont pour la plupart des dérivés des langues grecque ou latine, dont la signification est quelquefois obscure. Ainsi *Aporum* dérive d'ἄπορος, impénétrable, par rapport aux localités, habituellement des jungles épaisses où les espèces, que ce genre comprend, se rencontrent. C'est le nom d'un genre fondé par un botaniste hollandais, Blume, sur une espèce de Java, mais qui a été plus tard ainsi que ses alliées noyée dans le genre Dendrobium. *Rhizobium* dérive de ῥίζα, une racine, et βιος, vie, à cause du port des espèces qu'il comprend qui sont acaules. *Cadetia* vient probablement de *cadere*, tomber, à cause des feuilles, qui habituellement persistent peu dans les espèces de cette section. *Sarcopodium* est composé de σάρξ, σαρκός, chair, et ποῦς, ποδός, un pied, à cause des pseudo-bulbes ou tiges charnues des espèces qu'il contient. *Strongyle* vient de στρογγύλος, mot grec qui équivaut presque au mot latin *teres*, rond, à cause des feuilles rondes des espèces incluses.

2. *Rhizobium* comprend trois espèces australiennes dont le *Dendrobium linguæforme* est le plus connu (*Bot. Mag.*, t. 5249).

3. *Cadetia* comprend environ douze espèces répandues à travers le grand archipel asiatique depuis Ceylan jusqu'en Australie, dont fait partie le curieux *Dendrobium cucumerinum* (*Bot. Mag.*, t. 4619).

4. *Sarcopodium* est un petit groupe qui comprend cinq ou six espèces indiennes et malaises : *Dendrobium amplex* figuré dans Paxton (*Magazine of Botany*) est une des plus anciennes, *D. Cœlogyne* (*Gard. Chron.* 1871, p. 136) et *D. Treacherianum* (*Bot. Mag.*, t. 6591) qui est l'espèce la plus récemment cultivée.

6. *Strongyle*, un groupe d'espèces principalement malaises ou australiennes, distinctes par leurs tiges branchues et leurs feuilles rondes. L'espèce type *Dendrobium teretifolium* (*Bot. Mag.*, t. 411) se rencontre quelquefois dans les cultures.

Les caractères principaux qui distinguent ces sections seront plus facilement compris en examinant les illustrations indiquées que par les descriptions que nous pourrions en donner et qui nous entraîneraient au delà des limites que nous nous sommes assignées.

Des deux sections qui restent, *Stachyobium*, la cinquième, est une section très étendue qui a été divisée (de στάχυς, un épi ou racème, à cause de la forme de l'inflorescence) par Bentham en plusieurs sous-sections, dont une seule contient des espèces présentant quelque intérêt pour les amateurs, c'est celle des *Speciosæ*. Les espèces réunies dans cette sous-section se distinguent principalement par leurs tiges plutôt longues, revêtues de feuilles près de leur sommet au moment de la floraison, mais un certain nombre sont sans feuilles. Les racèmes sont presque terminaux, érigés, pluriflores; les fleurs généralement grandes et ornementales. Parmi les plus connues il faut citer *D. speciosum*, espèce type ; *D. bigibbum*, *D. Superbiens*, *D. Fytchianum*, *D. mutabile*, *D. macrophyllum Veitchii*, etc.

La septième est de beaucoup la plus importante des divisions et c'est la dernière de la classification de Bentham. Elle est appelée *Eudendrobium* ou des véritables Dendrobiums. Toutes se distinguent principalement par leurs tiges non branchues (1) et qui sont feuillues soit sur toute leur longueur, soit seulement au sommet. A l'exception des espèces réunies dans la section *Stachyobium*, tous les Dendrobiums cultivés peuvent être considérés comme appartenant à ce groupe très étendu, qui a été subdivisé pour les besoins de la science en sous-sections, sous-divisions qui

(1) Caules indivisa apice vel undique foliati (*Gen. Plant.*, III, p. 500). Mais cela n'est pas strictement exact, plusieurs Dendrobiums de cette section émettent des pousses latérales des points les plus élevés des tiges, qui en même temps produisent à leur base un faisceau de racines aériennes. Quand les pousses sont mûres, elles peuvent être détachées des bulbes sur lesquels elles se sont formées et constituer des plantes indépendantes.

ont aussi leurs usages dans la pratique de la culture (1). C'est pourquoi nous noterons les principaux caractères des quatre principales sous-sections des *Eudendrobium*, la cinquième ne contenant aucune plante ayant de l'intérêt pour l'amateur.

Pycnostachyæ (2). Racèmes denses latéraux ou presque terminaux, fleurs nombreuses, groupées, petites avec l'éperon habituellement allongé. *Dendrobium secundum* est l'espèce type de cette sous-section qui comprend aussi *D. cumulatum* et quelques autres.

Formosæ (3) (*formosus*, de forme superbe). Fleurs grandes et très ornementales, habituellement blanches, rarement jaune pâle, en groupes bien serrés au sommet de la tige. Cette sous-section est connue vulgairement comme *nigro hirsute*, à cause des poils noirs qui revêtent les jeunes pousses d'un grand nombre d'espèces qu'elle renferme, telles que *Dendrobium formosum*, *D. infundibulum*, *D. draconis*, *D. Lowii*, *D. cariniferum*, etc.

Calostachyæ. Fleurs souvent ornementales en racèmes lâches plus ou moins allongés, latéraux. Elle comprend *Dendrobium chrysotoxum, D. Farmeri, D. Brymerianum, D. fimbriatum*, *D. moschatum*, *D. thyrsiflorum* et autres espèces populaires.

Fasciculatæ. Fleurs souvent belles, produites en faisceaux latéraux de deux ou trois, et assez fréquemment solitaires sur les tiges sans feuilles mais quelquefois sur les tiges feuillues comme *Dendrobium ochreatum*.

Ce groupe nombreux comprend beaucoup de nos favorites, telles que *D. nobile*, *D. aureum*, *D. crassinode*, *D. Bensoniæ*, *D. Devonianum*, *D. lituiflorum*. (*A suivre*.)

(1) L'utilité d'adopter une division scientifique des *Dendrobium* pour les besoins de la culture fut d'abord reconnue par feu J. C. Spiers (voir *The Gardener*, pour février 1882), mais les divisions qu'il avait esquissées ne correspondent pas tout à fait avec celles de notre texte.

(2) De πυκνός, dense, et στάχυς.

(3) De καλος, beau, et στάχυς, épi ou racème. Cette sous-section comprend *Dendrocoryne* de Lindley.

16



CYPRIPEDIUM LUCIE.

CYPRIPEDIUM LUCIE

La France est en train de prendre un bon rang en ce qui concerne les semis d'orchidées. Le Cypripedium nouveau que nous figurons aujourd'hui a été obtenu par M. Moreau, amateur à Paris, du croisement du Cypripedium lawrenceanum par le C. ciliolare. C'est un gain distinct, au feuillage robuste et couvert de dessins bien nets. La hampe est bien dressée, vigoureuse; les fleurs se présentent admirablement. L'excellente planche de Mlle Bouts indique les caractères sans l'exagération exotique trop habituelle. Le mérite des planches de l'orchidophile, c'est leur exactitude sans les fioritures dont on use à l'égard des plantes dont on veut se défaire. Le jour où M. Moreau sera disposé à échanger une partie de son Cypripedium Lucie, l'amateur qui le recevra ne sera pas exposé à une déception.

M. Moreau possède un bon nombre d'autres semis, sa mignonne collection est une des plus belles de Paris et à coup sûr une des plus florifères. L'amateur qui la visitera pourra se convaincre de la facilité de réunir des plantes de toute beauté, dans un emplacement restreint.

Le Cypripedium Lucie présente les caractères intermédiaires entre ceux de ses parents. Toutefois le lawrenceanum paraît avoir joué un rôle plus actif que le père. Les stries sont brillantes et la fleur tout autour est recouverte d'un lavis rose très frais. Par sa vigueur, cet hybride est appelé à occuper une des meilleures places dans les collections futures

DE LA MULTIPLICATION DES ORCHIDÉES PAR SECTIONNEMENT

Le prix des Orchidées variant suivant la qualité des variétés, on a intérêt à utiliser un mode de multiplication qui offre l'avantage de conserver exactement, dans les multiplications, les caractères des plantes mères.

L'opération du sectionnement est en général très délicate; si quelques genres s'y prêtent sans paraître en souffrir, d'autres, au contraire, se montrent plus rebelles. Il y a parmi les amateurs des sectionneurs à outrance et d'autres qui se refusent absolument à tenter la division de leurs variétés rares. Nous n'osons pas blâmer ces derniers, mais nous essayerons de donner quelques bons conseils aux premiers.

Diviser les plantes par petits morceaux, c'est courir le risque de n'établir chacun des morceaux que très lentement. Il est plus sage de n'enlever à une forte plante qu'une petite partie quitte à recommencer l'opération plus souvent. Un amateur possédant un Cattleya de 20 bulbes, qui voudrait en faire quatre sujets de cinq bulbes, éprouvera plus de déboires que s'il se contentait de détacher cinq bulbes d'abord, puis cinq bulbes l'année suivante. Son calcul est faux, s'il espère vendre quatre plantes aussi cher qu'une seule et le bénéfice immédiat qu'il réalisera sera loin de compenser les risques que son opération lui fera courir. Même quand on se contente d'enlever à une plante une faible portion de ses bulbes, est-il prudent de n'opérer qu'à bonne époque. Le meilleur moment pour diviser les Orchidées, c'est le commencement de la végétation. — Si vous enlevez à un Lælia purpurata, au moment où il émet des pousses nouvelles, trois ou quatre bulbes, les yeux latents qui subsistent sur la partie que vous conservez entrent immédiatement en végétation et ont toute la saison pour se développer. La partie sectionnée émet immédiatement des racines et vous pouvez, avec quel-

ques soins, faire fleurir presque en même temps la partie sectionnée et la plante mère. Si, au contraire, vous attendez que la plante mère ait formé des bulbes nouveaux, le sectionnement arrête le développement de la partie sectionnée qui ne fleurit pas et les yeux de la plante mère, en supposant qu'ils se développent, ce qui est incertain, n'ont pas le temps de se développer vigoureusement, ils restent chétifs, et ce n'est que plusieurs années après qu'ils sont de force à fleurir.

Faire cette même opération quand la plante est en plein repos, c'est courir des risques encore plus certains. Les yeux de la partie sectionnée boudent, les yeux de la plante mère ne bronchent pas davantage. La sève perdue, qui s'évapore sur toute la surface de la coupe, ne pouvant être récupérée pendant le repos, ces plantes ont perdu une partie des éléments en réserve qui leur auraient permis d'émettre des racines et de se reconstituer. On peut par la chaleur artificielle, par l'excès d'humidité, par des moyens factices, provoquer la végétation des sections, mais les bénéfices qu'on retire de ces pratiques sont bien minimes et il est plus prudent de s'abstenir.

Les Orchidées, en général, ont des périodes de végétation très tranchées. Si vous cherchez à multiplier un Dendrobium au moment où il entre en repos, les boutures n'entreront en végétation qu'à l'époque normale, vos jeunes sujets auront donc pendant plusieurs mois couru tous les risques sans bénéfices pour vous. Si, au contraire, vous sectionnez les mêmes plantes au moment où les pieds mères émettent des bourgeons nouveaux, la sève qui est en mouvement provoquera immédiatement le développement des yeux.

Les plantes dépourvues de pseudo-bulbes ne se prêtent pas aussi volontiers au sectionnement que celles qui ont des magasins de sève. Il est prudent pour opérer le sectionnement complet d'attendre qu'elles aient émis des pousses qu'on aura pro-

voquées par un sectionnement incomplet. On peut opérer de deux façons, soit en incisant en partie les tiges, soit en les serrant à l'aide d'un fil de laiton. Dans les deux cas la marche de l'opération paraît être la même. Le demi-sectionnement refoule une partie de la sève dans la portion de la plante située immédiatement au-dessous d'elle. En serrant la tige avec un fil de laiton, on entrave la circulation de la sève qui reste emmagasinée dans la partie inférieure et qui provoque le développement de nouveaux bourgeons. Quand les jeunes rejets, artificiellement émis, sont pourvus de racines, il est facile alors de compléter la section et de les affranchir ; les plantes mères ont alors émis des tiges adventives qui viennent remplacer les parties enlevées.

Les Orchidées sont, en général, des plantes de trop grande valeur pour qu'on risque des expériences aléatoires, mais cependant on a quelquefois intérêt à tenter la suivante. Un amateur possède un Vanda dénudé : il veut le rabâttre ; s'il coupe la plante au-dessous des feuilles, il n'est pas prouvé que la partie dénudée émettra des bourgeons, pas plus que la partie sectionnée conservera ses feuilles. De plus, d'une forte plante il aura fait deux petits sujets. Eh bien, que cet amateur arrête le développement de la tige mère en mettant une goutte d'acide dans le cœur, immédiatement de nouvelles pousses apparaîtront sur la partie dénudée et l'amateur aura conservé un sujet dont la tige principale ne grandira plus mais qui pourra aider à l'entretien et au développement des tiges secondaires.

C'est du reste ce qui se passe à l'état naturel : un insecte mange-t-il le cœur d'une plante, immédiatement des sous-yeux se développent, et les forts spécimens de Saccolobium que nous recevons n'ont pas d'autre origine.

ÉDOUARD KLABOCH

Parmi les voyageurs botanistes contemporains, Édouard Klaboch jouit d'une réputation étendue et bien méritée. Des nombreux voyages qu'il a faits au delà des mers, il a retiré les meilleurs résultats, et de nombreuses plantes découvertes par lui, et dont plusieurs portent son nom, sont cultivées aujourd'hui par nous.

Edouard Klaboch est le frère de feu François Klaboch qui, lui aussi, fut un chercheur infatigable et qui accompagna souvent Édouard dans ses lointaines entreprises. Ce dernier acquit rapidement une grande notoriété, qui le fait rechercher actuellement par les grands établissements d'Angleterre et de Belgique. Il y a quelque temps même, la Compagnie continentale d'horticulture voulut l'engager pour un nouveau voyage. Mais Édouard Klaboch venait de se marier, et il refusa de faire une pareille excursion en guise de voyage de noce.

Il naquit en 1852 à Kobylinky en Bohême. Son père, jardinier d'une petite maison bourgeoise, mourut en 1852, et Édouard Klaboch dut partir avec sa mère pour Patek (Bohême) afin d'y retrouver son grand-père, jardinier d'une maison seigneuriale. C'est auprès de lui qu'il apprit les premiers éléments du métier, et pour s'y perfectionner, il entra en 1869 au service du comte Bentrak à Fridava, en Bohême. Il n'y fit qu'un court séjour, et en 1870 nous le retrouvons à Vienne, jardinier du général Clam-Gallas.

C'est là que s'éveillèrent en lui le goût et l'enthousiasme pour tout ce qu'il y a de plus grand et de plus noble dans sa profession. Il se rappela qu'étant jeune il avait maintes fois entendu raconter que son oncle B. Roezl voyageait en Amérique pour découvrir des plantes nouvelles. Le souvenir de

ces récits, qu'il prenait alors pour des fables, mais dont en grandissant il avait reconnu la véracité, lui donna le désir de marcher sur les traces de son parent. Mais il reculait devant la réalisation de son rêve ; il était pauvre et depuis longtemps il était sans nouvelles de son oncle. Tout à coup une lettre de sa mère vint mettre fin à ses hésitations ; B. Roelz écrivait de Buenaventura que si son neveu désirait voyager, il devrait partir pour Santecampana au Mexique où il apprendrait l'espagnol et où lui-même irait ensuite le chercher.

Édouard Klaboch fut vite décidé et son enthousiasme ne connut plus de bornes ; il se voyait déjà cherchant dans les forêts vierges, dans les montagnes inexplorées des plantes inconnues.

Mais il eut encore à lutter avec les idées de son entourage. A cette époque on voyageait fort peu, les moyens de communication n'étaient pas aussi répandus qu'aujourd'hui. Aussi lorsque Édouard Klaboch fit part de ses projets à son patron, M. Gisch, ce dernier le traita d'aventurier insensé, de songe-creux, et lui représenta qu'il allait entreprendre seul un voyage qu'un homme plus âgé et de plus d'expérience aurait de la peine à mener à bonne fin.

Mais ce n'était pas le courage et l'audace qui manquaient à Édouard Klaboch, et malgré toutes les moqueries il demeura inébranlable dans sa résolution.

Parti de Vienne en juillet 1871, il s'embarqua à Hambourg en août, et arriva à la Vera-Cruz en octobre.

Sa première impression du pays fut excellente Fatigué moralement et physiquement par une longue traversée, il fut enchanté à l'aspect de cette contrée tropicale, et il se sentit plein de force et de vigueur pour entreprendre la tâche qu'il s'était imposée.

Ses parents l'attendaient à Santacampana. Il resta avec eux quelque temps, mettant à profit ses loisirs pour observer les mœurs du pays et en étudier la langue. Il apprit également

pendant cette période à connaître la flore, toute différente de celle qu'il avait pu voir en Europe.

Enfin, au mois de mars 1873, son oncle vint le chercher et ils commencèrent ensemble le premier voyage d'exploration d'Édouard Klaboch.

Sur la route de Mexico, ils trouvèrent nombre d'Agaves et Cactus, quelques Cattleya et différentes graines. De Mexico, ils se dirigèrent vers Tehuffacana, où il découvrirent le Poinsettia pulcherrima et l'Epidendrum vitellinum. Ils expédièrent pour l'Europe ces deux dernières plantes ; quant aux autres, ils les vendirent à New-York.

Après un repos de six semaines, ils se mirent en route pour le Pérou, par Panama et Lima, traversant les Cordillères à Chanchamayo.

Pendant ce voyage, ils trouvèrent quelques nouveaux Cantua, des arbustes, Ismene, plantes bulbeuses : ils découvrirent encore Philocereus Haagii, Echinocactus sondina, quelques Cypripedium, plusieurs espèces d'Oncidium, un beau Bletia ou Cattleya.

Mais Klaboch fut atteint de la fièvre jaune et en souffrit beaucoup.

Ils retournèrent alors à Lima; puis changeant de direction ils allèrent à Laparu en Bolivie par Morendo, Arequipa et Puño, et revinrent à Lima par Chulumain et Arica. Cette exploration nous fait connaître le bel Odontoglossum selligerum à fleurs rouge écarlate, le Telipogon Benedicti, le Zygopetalum brachiatum et quelques petits Masdevallia.

Malgré tant de fatigues, l'oncle et le neveu prirent à peine le temps de se reposer à Lima et repartirent bientôt pour Huancabamba par Paita et Piura. Ce voyage fut très fructueux, car ils découvrirent le Masdevallia polysticta et le Telipogon Hercules. De plus, ils recueillirent un nombre considérable de Masdevallia amabilis et civilis, et quelques rares Epidendrum.

Traversant la République de l'Équateur, ils y trouvent Zamia Lindenii, Pescatorea Roezli, Begonia Frœbeli, Adianthum palmatum. B. Roezl ne pouvait manquer de montrer à son neveu l'endroit où il découvrit sa plante de prédilection, l'Odontoglossum Roezli ; c'est pour cette raison qu'ils se rendirent à Buanaventura, où ils en réunirent un grand nombre. Enfin ils allèrent à Panama et à Saint-Thomas, où ils se quittèrent : Roezl s'embarqua pour l'Europe et Klaboch pour Mexico, où l'attendait son frère François.

Une fois réunis, les deux frères partirent en décembre 1874 pour Panama et parcoururent en tous sens la Colombie et l'Équateur ; puis ils visitèrent le *Garica* et retournèrent à Mexico en 1878. Il est impossible de fixer le nombre de plantes qu'ils collectionnèrent et qu'ils expédièrent en Europe pendant cette période. Nous citons cependant Bollea cœlestis, Pescatorea Klabochorum, Odontoglossum cirrhosum, et ses variétés Odont. cirrhosum Klabochorum et Hrubyanum, Odont. Halli xanthoglossum, Oncidium cucculatum giganteum, Oncidium lamelligerum, O. Loxense, Od. Eduardi, Maxillaria speciosa, Paphinia rugosa, Odont. polyxanthum, Comparettia speciosa, Odont. orientale, Maxillaria Sanderiana.

Revenu en Europe en 1878, François Klaboch retourna après trois mois de repos à Mexico pour entreprendre un nouveau voyage, pendant lequel il mourut.

Quant à Édouard, il revint en Europe en 1879, séjourna quelque temps en Angleterre. Mais le goût des voyages ne l'avait pas quitté et il repartit pour le Mexique ; il fit de nombreux voyages jusqu'en 1883, voyages pendant lesquels il traversa plusieurs fois l'Amérique centrale et l'Équateur pour recueillir en grand nombre les plantes qu'il y avait découvertes.

Son nom était alors fort connu, surtout en Angleterre, où on lui fit des offres avantageuses. Klaboch les accepta, et

en 1883 il partit, au compte de la maison Sander de Saint-Albans, pour l'Equateur. En 1884 il alla au Mexique et y demeura jusqu'à la mort de son oncle B. Roezl en 1886.

De retour en Europe, il semblait avoir abandonné complètement l'idée des voyages et vouloir rester dorénavant dans sa patrie. Mais trois ans plus tard, la nouvelle d'un nouveau départ de Klaboch ne nous étonna pas. On n'est pas resté impunément 15 ans dans un pays sans avoir le désir d'y retourner.

C'est M. Chaslleswoth, à Bradford, en Angleterre, qui en 1889 demanda à Klaboch de traverser encore l'Océan pour recueillir des Od. Pescatorei et Od. Horsmani. Ed. Klaboch partit pour Perou en 1889, puis se rendit dans l'Amérique centrale, retourna à Perou, puis revint à Panama pour s'embarquer pour l'Europe.

Une grande modestie de ce voyageur l'empêche de nous donner des détails au sujet des nouvelles découvertes qu'il a pu faire au cours de ses deux derniers voyages. Cette réserve est digne d'un explorateur aussi sérieux et consciencieux. Éd. Klaboch a voyagé pour le compte de deux établissements anglais et il est juste que la priorité de ses découvertes revienne à ces établissements.

Quant à Éd. Klaboch, nous faisons mille vœux de bonheur pour lui et sa jeune épouse. F. THOMAYER.

LE VANDA AMESIANA

Chaque fois qu'on introduit une orchidée nouvelle, les fervents craignent qu'un jour ou l'autre la mine ne s'épuise. Il est certain que le nombre des orchidées est limité, mais dans l'état actuel de nos connaissances du globe, nous sommes en droit d'espérer qu'il se passera encore de nombreuses années avant que nous connaissions tout ce que les pays inexplorés nous réservent.

Les orchidées sont en général très localisées, certaines espèces ne se rencontrent que sur des carrés qui n'ont pas 100 kilomètres de côté. Eh bien, si on traçait sur nos cartes des carrés de 100 kilomètres de côté, on serait étonné du nombre de ces carrés où jamais collectionneur n'a mis les pieds.

Il faut avoir vécu de longs mois dans la brousse pour se rendre un compte exact des difficultés qu'entourent la découverte d'une plante nouvelle.

Si on suit un sentier tracé par les habitants ou par les fauves on ne voit pas à dix mètres à droite ou à gauche, on est le plus souvent condamné à aller de l'avant sans regarder autour de soi. Si les plantes qui vivent à nos pieds échappent à la vue, que penser de celles qui comme les orchidées vivent en épiphytes cachées à nos regards au milieu des branches.

Dans les immenses forêts tropicales, il n'est pas rare de rencontrer des espaces considérables où des arbres géants se sont développés, étouffant tout ce qui pouvait pousser à leurs pieds. On circule au milieu d'une forêt de troncs massifs avec la conviction que les arbres qui ont pris un tel développement sont les seuls représentants de la flore. Si un de ces géants est mis à terre on est stupéfait du nombre d'épiphytes de toutes sortes qu'il soutenait et cachait à notre vue.

Le Vanda amesiana comme son voisin le V. kimballiana ont été importés par la maison Low, une de ces bonnes vieilles maisons qui font sans bruit d'excellente besogne. Pour faire connaître les plantes inédites qu'elle met au commerce, nul besoin de ces coups de tam-tam retentissants, de mots ronflants, de descriptions emphatiques, de figures exagérées : elle compte plus sur la valeur des nouvelles venues que sur la naïveté des acquéreurs.

C'est des États de Shan, sur les bords du Mékong, au-dessus de Luong-Phrabang, que vint cette superbe espèce ainsi que les Vanda kimballiana. Le Vanda amesiana fleu-

rit dans nos serres au mois de janvier, ses fleurs se conservent fort longtemps et émettent un parfum de fleurs d'oranger des plus délicats. Je ne sais pas si les fleuristes l'adopteront facilement pour la fleur coupée, mais elle est digne d'un pareil emploi. Il lui faut la serre chaude humide.

Toute la région qui s'étend entre la rive gauche du Mékong et la mer de Chine est actuellement inexplorée ou n'a été traversée que par des voyageurs qui s'intéressaient peu aux plantes. Il est fort probable que bon nombre d'orchidées nouvelles nous parviendront de cette région où se rencontrent des montagnes élevées et où vivent des animaux assez étranges et assez merveilleux pour nous laisser espérer que la flore est aussi bien représentée que la faune.

CYPRIPEDIUM VENUSTUM ET VARIÉTÉS

Le Cypripedium venustum, originaire des Indes (Sylhet), est une plante commune partout et très avantageuse à cultiver, quoique un peu moins belle que le Cyp. barbatum ; il est vigoureux et fleurit abondamment ; ses feuilles, tachées ou maculées par l'irrégularité dans la répartition de la matière colorante verte, sont d'un bel effet malgré leur couleur sombre ; les fleurs sont verdâtres avec le côté interne des pétales pourpre, le labelle est jaunâtre marqué de veinules vertes.

Le Cyp. venustum est connu depuis environ 70 ans ; depuis cette époque, on l'a cultivé et multiplié, on en a introduit des quantités, c'est pourquoi cette plante est si répandue aujourd'hui.

Le Cyp. venustum pardinum est une variété superbe du C. venustum, on ne le rencontre que rarement dans les collections ; les pétales et sépales sont blancs rayés de vert, les pétales ont quelques taches de couleur chocolat foncé, le la-

belle est vert jaunâtre teinté de rose; cette variété est à recommander sous tous les raports.

Le Cyp. venustum spectabile, de Williams, est également une belle variété dont la fleur, de moyenne grandeur, est très belle; les couleurs sont un peu plus pâles que dans la variété précédente et les taches sont un peu moins prononcées.

Ces variétés de Cypripedium viennent très bien en serre tempérée, 4° à 15° centigrades, et en raison de leur vigueur deviennent en peu de temps de fortes touffes qui, malgré la teinte sombre de leur feuillage, n'en sont pas moins d'excellentes plantes à faire.

VICTOR FAROULT.

NOTE SUR LES ORCHIDÉES

par G. BENTHAM

(Suite.)

Hartwegia Lindl est une espèce unique de l'Amérique centrale avec le menton du *Ponera* et le port et le labelle adné du groupe *Amphiglottis* des Epidendrum.

Epidendrum, lui-même, tel qu'il est actuellement limité, est encore un genre énorme dont environ 400 espèces, bonnes ou mauvaises, ont été décrites. Il a été bien étudié par Lindley dans ses *Folia orchidacea*, mais, depuis, un nombre considérable d'espèces ont été ajoutées, grâce surtout aux découvertes des collecteurs horticoles, et en outre il est arrivé des matériaux plus abondants pour juger les anciennes espèces. Lindley divisait le genre en douze sections, mais il faut en détacher quatre petites, *Diacrium*, *Hormidium*, *Lanium* et *Pleuranthium* et *Epicladium*, qui ont été mentionnés ci-dessus comme genres distincts dont l'espèce typique, *E. Aurantiacum* Batem., paraît plutôt se rattacher aux *Cattleya*. Les sections qui subsistent, comprenant la plus grande masse des espèces,

paraissent pouvoir être réduites en quatre sections primaires et un nombre de séries subordonnées moins définies. Ces sections sont 1 *Barkeria*, et 2 *Encyclia*, avec le labelle adné seulement à la base ou en dessus du milieu de la colonne, le premier ne comprenant que quelques espèces peu nombreuses, formant le genre proposé par Knowles et Westcott, *Barkeria*, tandis que le groupe plus important *Encyclia* peut être divisé en trois séries et comprendrait les genres proposés *Dinema* Lindl., *Prosthechea* ou *Epithecium* Kn. et Westc., et *Encyclia* Hook. 3 *Auliseum* et 4 *Euepidendrum* avec l'onglet du labelle adné ou presque au sommet de la colonne où les lamelles paraissent sessiles. *Auliseum* en deux séries comprendrait *Auliza* Salisb. et *Anacheilum* Hoffmanns, et *Euepidendrum* en dix séries comprendrait *Œrstedella* Rchb. f., *Amphiglottis* Salisb., *Pseudepidendrum* Rchb. f., *Physinga* Lindl. et *Nanodes* Lindl. A ces quatre sections, j'ajouterai avec doute une cinquième, sous le nom de *Psilanthemum*, pour l'*E. Stamfordianum* Batem (*E. basilare* Link. Kl. et Otto, *E. cycnostachys* Rchb. f.) qui, à cause de sa hampe sans feuilles et quelques différences dans la forme et l'arrangement des masses polliniques, peut être admis comme genre distinct. *Broughtonia* R. Br., comprenant trois ou quatre espèces des Indes occidentales, et *Cattleya* Lindl., environ vingt espèces, sont tous deux réunis par Reichenbach aux *Epidendrum*, et les genres suivants, avec huit masses polliniques, sont rapportés par lui aux *Bletia*, arrangement auquel je ne peux me prêter, parce que j'ignore les caractères qu'il assignerait pour limiter les genres ainsi formés. — *Læliopsis* Lindl. comprend trois ou quatre espèces des Indes occidentales avec les fleurs presque semblables à celles des *Lælia*, mais avec les masses polliniques supérieures réduites, et ayant plutôt le port des *Tetramicra*. Reichenbach a prouvé que la plante que Lindley avait reçue de Hinds comme chinoise, et qu'il publia d'abord comme Broughtonia, puis comme Læliopsis, était une plante réellement mexicaine et un véritable *Epidendrum*, allié de très près à l'*E. nœvosum* Lindl.

Nous réunirons aux *Tetramicra* de Lindl. environ six espèces : *Leptotes* Lindl., dont les masses polliniques furent

décrites au nombre de deux seulement dans les séries inférieures, évidemment par erreur. J'en ai trouvé quatre dans les fleurs examinées comme il est figuré dans *Bot. Mag.*, t. 3734.—*Tetramicra tenera* Griseb. est une véritable espèce avec le labelle du *Leptotes*. — *Bletia pratensis* Rchb. f. et *B. Schomburgkii* Rchb. f. me paraissent être des variétés très rapprochées du *T. rigida* type.

T. platyphylla Griseb. est plutôt un vrai *Bletia*. *T. montana* Griseb constitue le genre *Octodesmia*, mentionné plus haut.

Brassavola R. Br., environ vingt espèces, ne mérite d'autre remarque excepté que *B. glauca* Lindl. et *B. Digbyana* Lindl., qui n'ont pas le périanthe caractéristique des *Brassavola*, pourraient être plutôt placés dans les *Lælia*, près de ces espèces brésiliennes qui ont les pétales à peine plus grands que les sépales.

Lælia, genre bien connu, splendide et d'environ 20 espèces, est si voisin sous tous les rapports des *Cattleya* qu'on a une grande hésitation à accepter la distinction technique des huit masses polliniques en deux séries, au lieu de la série unique de quatre, surtout parce que dans les hybrides qui se produisent si facilement dans les cultures le nombre des masses polliniques est variable. On pensa d'abord que le caractère était accompagné d'une différence de port, mais cela n'a pas été confirmé plus tard, car plusieurs espèces décrites d'abord et figurées comme *Cattleya*, à cause de leur port, ont plus tard été reconnues avoir les huit masses polliniques des *Lælia* (*Bot. Reg.*, t. 1172 et 1838; *Bot. mag.*, t. 3656, 3711, 3910, 4700.

Schomburgkia Lindl., environ douze espèces, et *Sophronitis* Lindl., quatre ou cinq espèces brésiliennes, ne suscitent aucune remarque.

TRIBU 2 VANDEÆ

Cette vaste tribu tropicale reste, sauf quelques exceptions, telle qu'elle a été décrite par Lindley. Les plantes sont en général épiphytes et fréquemment pseudo-bulbeuses. L'inflorescence est généralement latérale quoique dans quelques genres elle termine les tiges feuillues. Le caractère essentiel

réside dans l'anthère et l'appareil pollinaire. L'anthère, operculée et caduque comme dans les Epidendreæ, est plus appliquée contre le rostellum et, lorsqu'elle est mûre, apparaît unicellulaire ou presque; les deux cellules, peut-être toujours distinctes dans le jeune bouton, deviennent confluentes lorsque la fleur est épanouie ou ne sont séparées que par une ligne érigée en partie dans la case de l'anthère et suivant toute probabilité sont toujours non parallèles mais divariquées comme dans les Epidendreæ. Le pollen dans chaque cellule est une masse cireuse, globulaire, ovoïde ou oblongue, ne se terminant pas en pointe ou caudicule, et soit entière, soit plus ou moins divisée en deux par une section oblique ou transversale. Ainsi les masses polliniques, lorsqu'elles sont au nombre de quatre dans l'anthère, sont placées de l'avant à l'arrière dans chaque paire et non toutes quatre collatérales et parallèles comme dans la plupart des Epidendreæ. Lorsque la fleur ouvre, la case de l'anthère se détache rapidement, laissant les deux masses polliniques ou paires de masses polliniques appartenant aux deux cellules attachées séparément et solidement à une écaille en plateau qui se détache du dos du rostellum. Cette écaille ou ce plateau, avec les masses polliniques qu'il supporte, constitue le pollinarium. Lorsqu'il est petit et mince et presque complètement visqueux, il prend l'apparence d'une glande, et il est ainsi dénommé. Mais, dans bien des cas, il prend la forme d'une grande écaille, ou se prolonge en forme de tiges linéaires ou oblongues, uniques ou quelquefois doubles portant les masses polliniques à leur extrémité.

(A suivre.)

PETITES NOUVELLES

Nous avons reçu de la collection de M. le comte de Montesquiou une très belle forme du Cattleya chrysotoxa. Le C. chrysotoxa est une variété du C. aurea qui se caractérise par ses sépales et pétales plus courts que ceux du type, par l'abondance du jaune d'or dans le labelle.

Nous avons admiré pendant la dernière semaine de janvier,

chez un fleuriste des boulevards, un Vanda cœrulea, orchidée à fleurs bleues avec dix tiges portant 80 fleurs. Cet exemplaire, sorti des cultures anglaises viâ Belgique, a été vendu mille francs aussitôt exposé.

A la séance de la Société centrale d'horticulture, à Paris, le 28 janvier dernier, M. Bleu présentait plusieurs Cypripedium hybrides de valeurs diverses. Le Cypripedium Chantrino ciliolare peut être classé immédiatement parmi les plus beaux gains : nous demandons à le revoir en fleurs. M. Bleu est-il bien sûr de la parenté? C'est probable, mais nous avons vainement trouvé trace du Chantini. C'est une très belle obtention.

Nous n'en dirons pas autant des autres hybrides présentés, tels que Spicero villosum Bleu (Lathamianum), le gain de M. Bleu est loin de valoir le Lathamianum de Veitch. Les plantes présentées comme Leeanum et Leeanum superbum, gains obtenus par M. Bleu, sont loin de valoir les mêmes hybrides obtenus en Angleterre.

Ceci n'enlève aucun mérite au travail de M. Bleu, il a employé, je crois, des parents imparfaits. Les amateurs doivent bien se persuader qu'il n'y a rien à faire avec des parents défectueux. Ce qui fait la supériorité des hybrides de Veitch ou de Sander, c'est la qualité supérieure des parents. C'est perdre son temps que de travailler avec des éléments sans valeur. Il est facile aujourd'hui de trouver en France du pollen, personne ne se refusera à des alliances fructueuses et je me mets à la disposition des amateurs désireux de tenter des croisements.

Il est absolument certain, aujourd'hui, que l'élevage des Cypripedium de semis est passé dans la pratique, que beaucoup de ces hybrides remplaceront pour la fleur coupée les espèces actuellement cultivées. C'est le cas pour les C. Leeanum qui, en Angleterre, se vendent couramment sur le marché.

M. Lesueur, de Saint-Cloud, présentait un fort beau C. Lathamianum (Spicero villosum). C'est encore une plante variable. Il y a des formes superbes, d'autres encore très belles mais inférieures aux premières. M. Finet possède, à mon avis, le plus beau de tous et un des premiers obtenus. Il est sorti de la collection Carnus.

Propriétaire-gérant : Godefroy-Lebeuf. — Imp. PAUL DUPONT (Cl.) 114.2.92.

NÉCROLOGIE

M. LOUIS THIBAUT

La mort vient d'enlever brutalement un des hommes les plus éminents de l'horticulture française, Louis Thibaut, un des chefs de la vieille maison Thibaut et Keteleer, de Sceaux.

Le nom de Thibaut était synonyme d'honneur, de probité commerciale et scientifique, de bienveillance, d'amitié sûre.

Thibaut venait à peine de se retirer; il avait été sur la brèche pendant plus de cinquante ans. Les débuts avaient été des plus durs; il racontait combien, en 1848, pendant la tourmente, il avait été préoccupé du lendemain. Il donnait son exemple aux jeunes que le moindre échec décourage; et, quant il nous disait que, parfois, à cette époque néfaste, le pain avait presque manqué à la huche, ce n'était pas pour se glorifier de la position qu'il avait atteinte mais pour nous prouver qu'avec de la persévérance, on franchit les écueils les plus dangereux.

Après avoir assuré son indépendance pendant qu'il était horticulteur à Charonne, il s'établit à Sceaux. A peine son établissement était-il terminé que la guerre vint détruire le fruit de quarante années de travail opiniâtre.

C'est à ce moment que l'on vit combien la maison Thibaut et Keteleer était estimée.

A l'aide de dons, venus de toutes parts, Thibaut reconstitua sa collection et réussit à retrouver chez ses anciens clients la plupart des variétés d'élite qui avaient, à juste titre, fait la réputation de cette maison de premier ordre.

Peu d'hommes, parmi même les horticulteurs de profes-

sion ont mieux connu les plantes, aucun ne les a plus aimées. Nombreuses sont les espèces intéressantes issues de ce petit établissement modèle. Aidé de Keteleer dont les connaissances botaniques sont des plus étendues, Thibaut avait fait de Sceaux un jardin botanique où les horticulteurs et les amateurs avaient la certitude de rencontrer les espèces qu'ils avaient vainement cherchées autre part.

L'horticulture tend aujourd'hui à tout spécialiser : les établissements où on rencontrait aussi bien les fougères que les orchidées, les conifères et les plantes de la Nouvelle-Hollande, les cactus et les arbres fruitiers disparaissent tous les jours. Nous n'avons plus le temps d'apprendre. Aussi, sont-ils très rares les hommes qui, comme Thibaut, possèdent des connaissances générales.

M. Thibaut était membre fondateur de la Société d'horticulture de France. Je ne sais pas si la Société s'était fait représenter officiellement, mais son secrétaire général et au moins un de ses vice-présidents assistaient aux obsèques. Il est regrettable qu'ils n'aient pas adressé à notre vieux maître un éternel adieu.

Nous adressons à Mme Thibaut et à M. Keteleer, l'expression de nos respectueuses condoléances.

CATTLEYA GRANULOSA VAR BUYSSONIANA

Pour les besoins du cultivateur, le nom Buyssoniana indiquera clairement la variété de ce Cattleya, et bien heureux il sera quand il la possédera. Mais nous avons des devoirs envers la science et dans le but de placer l'identification de la plante hors de doute, un nom spécifique doit être publié, ou du moins celui de la plante qui s'en rapproche le plus. Heureusement pour le jardinier, mais malheureusement pour

le botaniste, les variations spécifiques, dans la plupart de nos espèces les plus ornementales, sont si grandes que le nom spécifique indique plutôt un groupe très diversifié que le nom d'une plante qui ne présente pas de variations. Et encore, par discrétion, les botanistes ont parfois accordé des distinctions spécifiques à des plantes qui, lorsqu'elles seront mieux connues, se trouveront être seulement des variétés d'espèces actuellement connues. Le point de départ dans cette voie est Cattleya Schoffieldiana Rchb. f. qui, si la plante originale était distincte est représenté actuellement par C. granulosa purement et simplement. Le Cattleya Buyssoniana me paraît différer aussi bien du granulosa que de la plante appelée Schoffieldiana par des pétales oblongs et ne présentant pas la base rétrécie, par la largeur égale de ses sépales et de ses pétales, et, parce qu'ils sont plus charnus qu'aucune des espèces que nous avons mentionnées. Toutefois, les lobes latéraux profondément découpés et aigus, l'isthme long et étroit auquel le lobe frontal est attaché, aussi bien que la couleur de cette partie de la fleur, rose avec quelques marques jaunes sur le milieu de labelle obscurement répandues sont des preuves de ses affinités avec cette espèce. La colonne est blanchâtre sur la surface supérieure et teintée de pourpre en dessous. Les fleurs ont 12 centimètres de largeur dans les deux sens, les sépales et les pétales ont un pouce de largeur, ils sont d'un blanc d'ivoire uniforme sans la moindre trace de couleur. M. Linden, de l'Horticulture Internationale, est l'introducteur de cette espèce.

J. O'Brien.

Gardeners' Chronicle.

RODRIGUEZIA FUERSTENBERGII

C'est certainement un adorable Rodriguezia nouveau, dans le genre du R. Leeana Rchf. f. dont il diffère par plusieurs points ayant une grande valeur botanique, mais auquel il ressemble jusqu'à un certain point par les dents du labelle et la couleur blanc de neige des sépales et du labelle. La description en a été faite d'après un spécimen fraîchement fleuri et une aquarelle très exacte qui m'ont été envoyés par M. Kirchoff, jardinier-chef du comte de Fuerstenberg à Donauerschingen, qui avait acquis les plantes de MM. Sander et de Saint-Albans.

Les bulbes et le feuillage sont petits et ne font pas espérer qu'ils produiront une tige florale aussi robuste et aussi longue que celles qu'ils portent. Les bulbes ont à peine un pouce de longueur et 3/4 de pouce de largeur et supportent une feuille unique de 2 à 3 pouces de longueur ayant à peine 1/2 à 3/4 de pouce de largeur. Le racème dépasse un pied de long et ne porte sur le spécimen que je possède que trois fleurs, mais il n'est pas douteux que le nombre en augmentera au fur et à mesure que la plante s'établira. Les fleurs elles-mêmes sont au nombre des meilleures du genre; elles ont deux pouces de longueur sur un de largeur et même plus. Les sépales sont très légèrement colorés de rose, les pétales et le labelle du blanc de neige le plus pur avec une tache jaune d'or et huit dents de la même couleur sur le disque.

Les voisins les plus rapprochés sont R. Leeana Rchbf. d'un côté, et R. refracta Rchb. f. et R. pubescens Rchb. de l'autre, avec lesquels il est en relation au point de vue botanique. Une analyse de la fleur, et des matériaux d'un intérêt purement botanique seront publiés dans le prochain fascicule de la *Xenia Orchidacea*.

F. KRANZLIN.
(*Gardeners' Chronicle.*)

DENDROBIUM TAURINUM

A première vue, quand elle n'est pas en fleurs, cette remarquable espèce, une des plus belles du genre, et en même temps une des plus rares, pourrait être prise pour un D. Phalœnopsis ou pour un D. Stratiotes ou un Strebloceras. Elle a été rangée dans la section des speciosæ, mais je crois qu'on aurait pu suivre l'opinion de Lindley et en former avec les Strebloceras et les Stratiotes une petite section à part, qui aurait pu être caractérisée par les pétales étroits souvent tortillés et érigés. Le D. taurinum, qui est originaire des Philippines, ressemble donc par son mode de végétation aux espèces australiennes ou néo-guinéennes. C'est une plante de dimensions très variables ; elle croît sur les palétuviers, exposée généralement non seulement à l'air vif, au soleil, aux émanations des marécages, mais bien souvent aussi aux embruns de la mer. Dans ces conditions, Veitch assure que certaines plantes atteignent plus de trois mètres de hauteur. Fort heureusement pour nous, les spécimens ayant 0m.40, fleurissent avec autant de prodigalité que les géants de l'espèce. Nous avons compté sur des plantes introduites récemment jusqu'à 11 fleurs par tige, et 8 tiges sur le même pseudo-bulbe. L'amateur se fera une idée de la beauté de pareils spécimens; malheureusement, le D. taurinum est assez difficile à cultiver, on ne connaît peut-être pas encore très bien ses besoins. C'est une plante de serre chaude à tenir en compagnie des Phalœnopsis Schillerensis dans le voisinage desquels il pousse.

Ses tiges sont cylindriques, erigées, légèrement renflées au milieu, elles supportent vers leurs extrémités quelques feuilles sessiles, ovales; les racèmes terminaux érigés, supportent des fleurs dont les sépales sont ovales, blanc crème, les pétales sont linéaires, deux fois plus longs que les sépales,

tortillés, érigés, rouge pourpre foncé ressemblant aux cornes d'un taureau, d'où le nom de la plante, le labelle pourpre rosé est légèrement creusé en forme de cuiller et porte une ligne médiane épaisse d'une pourpre plus intense, son sommet est légèrement échancré sur ses bords.

Le Dendrobium taurinum est peut-être de culture plus facile qu'on ne le pense ; il y a de trop nombreuses années qu'on ne le possède que fort rarement dans les collections, il serait peut-être sage de lui faire un bon accueil ; il n'y a pas d'espèce plus digne d'intérêt.

CATASETUM LIECHTENSTEINII

Ce nouveau Catasetum est, sans aucun doute, le voisin le plus proche du C. Trulla, et à première vue, j'étais disposé à le considérer comme une simple variété de cette espèce, mais les caractères du labelle si concordants dans toutes les fleurs que j'ai vues, sont si différents de ceux du véritable C. Trulla, que je me suis décidé à le décrire comme espèce nouvelle. Il est très difficile de donner une bonne idée de cette plante très remarquable. Le vieux C. Trulla, décrit en 1840, n'a jamais été commun en Angleterre, et les Catasetum n'ont jamais été préférés dans nos collections. Imaginez-vous un racème pendant d'environ 20 fleurs, ayant chacune de 4 à 5 centimètres de diamètre. Les pétales et le sépale dorsal se touchent et forment une sorte de coupe, les sépales latéraux sont étalés, et toutes ces divisions sont d'un vert pré obscur, le labelle est également vert avec du brun noirâtre sur les bords et sur la partie inférieure. Le brun et le vert ne sont pas des couleurs qui donnent de l'attrait à une fleur, et cette plante ne deviendra jamais une rivale sérieuse pour les Cattleya et les Odontoglossum, mais tous ceux qui aiment à

détourner les yeux de ces grandes taches de pourpre, de rose et de jaune, au profit des couleurs plus modestes, seront très satisfaits des formes curieuses des Catasetum et genres alliés.

(*Gardeners' Chronicle.*)

REPOS CHEZ LES ORCHIDÉES

On ne saurait trop répéter que la presque totalité des Orchidées a besoin d'un repos annuel, aussi bien dans nos serres que chez elles. Quelques genres même, comme les Calanthe, Stanhopea, Catasetum, Cyrtopera, etc., reposent pendant un laps de temps presque égal à celui de leur végétation.

Le repos des plantes doit préoccuper au plus haut point le jardinier qui devra veiller avec soin à leur état, à cette époque.

On reconnaît généralement qu'une plante repose quand elle a terminé ses pousses ou tiges et qu'elle n'a même plus de racines en végétation, et ce, malgré les arrosages et depuis un certain temps. On devra alors diminuer ces mouillages et même les supprimer si besoin est.

Maintenant, un point important, c'est de diriger la chaleur atmosphérique pendant le repos.

Nous n'hésitons pas à dire que, pour toutes les Orchidées sans exception, le meilleur moyen de les faire reposer, c'est de les aérer abondamment, et de les mettre dans une serre plus froide que celle où elles croissent, au lieu de les laisser à leur place habituelle, comme le font avec tort certains jardiniers.

En effet, si vous suspendez les arrosages d'une plante sans la changer de serre, elle continue d'être tourmentée par la chaleur atmosphérique, et épuise souvent sa sève à vouloir

pousser quand même, ce qui porte certains cultivateurs à croire qu'elle n'a pas besoin de repos.

Au contraire, mettez votre sujet plus au froid, aérez-le autant que possible, et vous verrez alors qu'il reposera parfaitement pendant un temps voulu, au bout duquel vous le réintégrerez dans son ancienne demeure, où vous le verrez alors faire une végétation luxuriante ; ce qui s'explique parfaitement, par la force qu'il aura puisée en mûrissant bien ses dernières pousses, et en se préparant mieux à une nouvelle végétation.

Les Orchidées, ainsi traitées, vivront bien plus longtemps et seront toujours mieux portantes.

Du reste, avec cette méthode de repos, nous ne faisons absolument qu'imiter la nature qui fait de même dans leur pays natal.

CALYPSO.

REMÈDE CONTRE LES MALADIES DES VANDÉES

Il arrive quelquefois que, pour une cause quelconque, les Aerides, Angrecum et Vanda jaunissent et menacent de perdre tout ou partie de leurs feuilles.

Il y a à ce malheur, que l'on doit attribuer à des causes les plus diverses, coup d'air froid, excès de sécheresse ou d'humidite, etc., un remède très simple et très efficace, connu du reste de la plupart des Orchidophiles.

Rarement une Vandée dans l'état que nous venons de mentionner aura des racines en activité de végétation, on pourra donc la manipuler à son aise. On dépotera la plante malade et elle sera débarrassée entièrement des mousses, tessons ou fibres qui pourraient s'être accrochés aux racines, puis ainsi déshabillée, on la suspendra dans l'endroit le plus sombre et le plus humide de la serre, aussi près que possible du verre

Si la serre a une certaine humidité atmosphérique, on laissera le sujet malade sans aucun arrosage jusqu'à ce qu'il montre de nouvelles racines. Quand il sera bien remis de son indisposition, c'est-à-dire reparti à pousser, on le mouillera abondamment tous les jours, jusqu'à ce qu'il termine sa végétation nouvelle, époque à laquelle on pourra lui redonner un pot ou panier comme avant. Après ce rempotage, il faudra bien veiller à tenir le compost à peine moite pendant tout le temps du repos. CALYPSO.

LA LUTTE POUR L'EXISTENCE

Après que l'Orchidée a réussi à attirer l'insecte à grande distance par un procédé peu habituel, elle lui prépare un festin sous forme d'un petit réservoir de nectar. Pour s'en procurer une goutte, la mouche doit mettre sa tête en contact avec une paire d'antennes courbées en dedans dont une est très sensible. Aussitôt qu'elle est touchée, le couvercle de la petite case contenant les masses polliniques s'envole, et les masses polliniques sortent, comme un diable de sa boîte, et s'attachent au moyen d'un disque visqueux au dos de l'insecte qui les transporte dans une autre fleur. Là, les masses polliniques viennent en contact avec le stigmate et la fleur est fertilisée.

On peut voir çà et là, suspendu à une liane ou à une branche, une masse ovale, ressemblant à un sac, quelque chose comme les nids de fourmis si communs sur les cotonniers en arbres, au-dessus de laquelle se trouvent les bulbes et les feuilles de cette merveilleuse orchidée le Coryanthes : après avoir émis deux ou trois racines pour se fixer à son support, il développe une résille entrelacée tout autour, d'une forme presque spéciale au genre. A première vue il paraît difficile de dire quel but la plante

cherche à atteindre, mais remuez ou frappez-la et vous verrez que ce n'est pas autre chose qu'un nid de fourmis. L'Orchidée, comme les autres plantes, est exposée aux attaques de nombreux vauriens, tels que les cancrelats et les larves qui apprécient particulièrement les racines aériennes. Pour se protéger contre eux, le Coryanthes s'est efforcé de construire un nid confortable où une garnison de fourmis carnivores trouvent un abri, et en remerciement, elles sont prêtes à faire une sortie et à lutter contre l'ennemi à la première alarme. D'autres orchidées qui vivent au sommet des arbres, ne sont pas si sujettes aux ravages des insectes que celles qui vivent plus près du sol, et c'est probablement pour cette raison qu'elles n'ont pas compris la nécessité d'une protection spéciale, Epidendrum (Diacrium) bicornutum, a évidemment jugé cela nécessai e et il s'est mis à l'œuvre suivant ses plans pour loger sa garnison. Muni de longs speudo-bulbes, il les a laissés vides, et afin d'ouvrir une porte, il a laissé une ouverture d'un demi pouce à la base. Là, bien à l'abri, les fourmis vivent et se multiplient et en échange pour leur logement comme celles des Coryanthes, sont la terreur des méchants. D'autres orchidées, comme le Gongora, bâtissent des demi-abris pour les fourmis, mais les effets qu'elles font sont de peu d'importance en comparaison des résultats acquis par les Coryanthes et les Diacrium.

Après avoir installé une garde contre la vermine, le Coryanthes s'occupe de développer une merveilleuse fleur dont toutes les parties sont formées dans le but d'attirer un insecte particulier. La majorité des fleurs fertilisées par les insectes se montrent reconnaissantes aux abeilles, papillons et mouches, des visites qu'ils leur font, mais il n'en est pas ainsi des Coryanthes. Il s'est astreint à ne prendre et à n'utiliser sans le blesser qu'un seul insecte, la belle mouche aux ailes métalliques (Englossa amata). Une longue tige à fleurs sort

de la base de ses pseudo-bulbes et pend directement en dessous. A cette tige, la plante attache un certain nombre de jolies coupes, dans lesquelles un liquide tombe goutte à goutte de deux appendices, en forme de cornes, situés dans les parties supérieures de la fleur. Prenez une tasse à thé chinoise, avec une bouche étalée; fixez quelques petits drapeaux par-dessus la queue, et placez une imitation de la proue d'un canot polynésien et vous aurez quelque chose qui approchera de la fleur au moment où elle s'épanouit, le bouton ressemblant au devant d'un soulier d'une dame chinoise. Cette espèce varie en couleur et en dessins, elle est généralement blanche ou jaune, maculée ou tachetée de cramoisi. L'odeur qu'elle émet, entre nous, n'est pas agréable, mais elle n'en attire pas moins les abeilles qui, aussitôt après l'épanouissement, bourdonnent autour en grand nombre. En volant autour de la fleur comme une mouche autour d'une bougie, l'abeille tombe dans le liquide qui en garnit le fond et mouille ses ailes, dont elle ne peut plus se servir. Regardez au fond de la coupe; vous verrez une douzaine d'abeilles, nageant tout autour, en essayant de grimper contre les bords glissants. Si vous observez une fleur ouverte de la veille, vous trouverez une abeille ou deux déjà noyées. La fleur n'a jamais eu l'intention, toutefois, de sacrifier l'existence de ces abeilles; tout au contraire, elle désire qu'elles s'échappent et une fois libres, qu'elles remplissent le but pour lequel est créé tout cet appareil. Sous les ailes, à l'endroit où la colonne se rapproche sans toucher la coupe, existe une ouverture étroite, par laquelle l'abeille peut s'ouvrir un chemin pour sortir. Pour y arriver, elle doit dépenser assez de force pour élargir le trou, qui s'ouvre comme une porte à ressort. Lorsque l'insecte arrive en contact avec la case pollinique, il la rompt et emporte les organes mâles sur son dos. N'étant pas capable de voler, il ne peut faire autre chose que de rôder sur les fleurs et, oublieux d'un

accident précédent, il ne tarde pas à se retrouver à l'intérieur d'une autre fleur. En cherchant à en sortir, les masses polliniques sont frottées contre le stigmate et l'ovaire est fertilisé ; après quoi, l'insecte peut enlever les masses polliniques de cette fleur pour en fertiliser une autre.

En observant ces merveilleuses opérations, dont presque chaque genre de plantes fournit des exemples, nous sommes frappés par la pensée qu'au moins quelques espèces au haut de l'échelle doivent avoir conscience de leurs actes. Qu'est-ce qui ressemble plus au raisonnement que le fait par les Orchidées et d'autres plantes de se garantir contre des dangers qui ne se présentent pas pendant l'existence de ces individus? Certaines précautions ne prouvent pas une grande moralité. Elles sont dures pour les papillons ; par exemple, quand une orchidée prend soin de les éloigner quand ils sont à l'état de larve, tandis qu'elle les invite cordialement, lorsqu'elle a besoin d'eux.

RODWAY.

LE MONUMENT ÉLEVÉ A LA MÉMOIRE DE ROEZL

M. Franz Thomayer, directeur des jardins de la ville de Prague, nous envoie la liste des souscripteurs au monument qui vient d'être élevé à la mémoire de Roezl, un des plus habiles collecteurs de plantes et l'homme le plus affable, le plus bienveillant que nous ayons connu. Notre excellent confrère nous engage à publier la liste des souscripteurs, mais nous craignons, en le faisant, de faire rougir un certain nombre d'horticulteurs qui ont gagné, grâce à l'énergie de Roezl, des sommes très élevées et qui n'ont pas su tirer de leur caisse une somme quelconque qui aurait suffi à leur



éviter toute accusation d'ingratitude. Si tous ceux qui on tiré quelque bénéfice des introductions de Roezl avaient souscrit quelques centimes, il est certain que la statue élevée à sa mémoire aurait pu être composée des métaux les plus précieux. C'est à M. Franz Thomayer, à son énergie, stimulée par le souvenir d'un ami sincère que l'on doit ce beau monument qui représente Roezl examinant une des orchidées qu'il a tant aimées et à la recherche desquelles il a prodigué sa science, son énergie, sa vie tout entière!

CULTIVONS LES ORCHIDÉES INDIGÈNES

Je ne puis résister au désir de solliciter de l'*Orchidophile*......... quelques-unes de ses lignes pour appeler l'attention de ses lecteurs sur la classe d'Orchidées la plus délaissée des cultivateurs. Ne craignant pas nos hivers les plus rigoureux, affrontant les plus grandes chaleurs de nos étés, gracieuses, élégantes et bizarres tout à la fois, nos Orchidées indigènes ne devraient-elles pas avoir leur place marquée chez tous les amateurs de leurs sœurs exotiques?

Qu'y aurait-il, en effet, de plus coquet au seuil d'une serre à Orchidées qu'un massif d'Ophrys fusca, aranifera, Orchis Militaris, Sambucina, etc., etc. Quelles sont les jacinthes les plus prisées qui feront pâlir nos Orchis foliosa, Mascula, etc.? Quoi de plus bizarre que nos Cypripedium rustiques? de plus curieux que tous les Habenaria? La liste des plus intéressantes est longue, et sans en entreprendre la dénomination, j'ajouterai seulement que, outre les plus faciles à cultiver, si le cultivateur chercheur et raffiné a pu un jour apprécier en fleur le Limodorum abortivum, il reconnaîtra que cette admi-

rable plante peut grandement figurer à côté des plus beaux Phajus et Calanthe, et que les Bletia rustiques ne le cèdent en rien aux plus mignonnes de nos Orchidées exotiques.

Quoi de plus beau que nos Serapias? quelle est l'Orobanchée plus curieuse que notre Neottia Nidus avis ? Comment résister aux parfums de quelques-uns de nos Cephalanthera?

Les Orchis de nos bois, principalement, s'accommodent de presque tous les terrains, et on peut se les procurer soi-même pour le seul prix d'une herborisation agréable dans la campagne.

Quelques cultivateurs s'obstinent encore, bien à tort, à leur reprocher certaines difficultés de culture, et cependant, pour nous qui avons la bonne fortune d'en cultiver une nombreuse collection, nous croyons pouvoir dire, du moins en ce qui concerne les vraies indigènes, que les seules difficultés que nous ayons rencontrées ont été quand nous avons voulu les transplanter trop souvent, car elles prospèrent admirablement sans soins, et c'est ainsi qu'elles fleurissent le mieux.

Avec ce traitement qui, vous l'avouerez, est franchement à la portée de tous, vous pourrez avoir une belle collection d'Orchidées indigènes, et je suis sûr que si vous aviez pu contempler à la fin de mai les collections de quelques-uns des principaux amateurs, comme celle de M. Georges Mantin, par exemple, la plupart d'entre vous cultiveraient déjà, avec passion, ces plantes qu'on aime tant quand on les connaît.

CALYPSO.

VANDA CŒRULESCENS

Cette jolie espèce est connue depuis plus de cinquante ans, elle est restée rare dans les collections. Le Vanda cœrulea lui a fait évidemment grand tort. Pourtant, sans avoir l'ampleur des fleurs de ce dernier, elle a quelque mérite. La plante que nous figurons a été peinte d'après un exemplaire qui a fleuri chez M. Lesueur, horticulteur à Saint-Cloud. C'est évidemment une très belle forme, et peu de sujets de la même espèce produisent des fleurs aussi nombreuses et aussi fournies.

Le Vanda cœrulescens se rencontre souvent sur les branches des arbres dans la haute Birmanie ; le général Benson l'a également trouvé sur les monts Arracan, au sud-ouest de la Birmanie. Les arbres sur lesquels il se fixe perdent leurs feuilles pendant la saison sèche. Cela nous montre qu'il ne craint pas, pendant le repos, la lumière la plus vive. L'altitude où on le rencontre, 1,000 à 1,500 pieds nous indique qu'il aime l'air fréquemment renouvelé. De plus, ses racines s'agrippent sur les écorces lisses, il faut donc ne pas ménager les arrosements pendant la période de végétation qui s'étend d'avril à novembre, mais drainer les pots et les paniers avec le plus grand soin. Au total, c'est une plante de serre chaude à cultiver en compagnie des Saccolabium cœleste et des Dendrobium des mêmes régions.

Les Orchidées à fleurs bleues ne sont pas nombreuses, celle-ci est d'une rare élégance ; il ne faut donc pas hésiter à lui offrir une petite place et il y a de grandes chances pour qu'au mois de juillet, bien des Cattleya se plaignent du voisinage de cette mignonne espèce.



Chromolith. G. Severeyns

VANDA CŒRULESCENS

(COLLECTION LESUEUR.)

NOTE SUR LES ORCHIDÉES

par G. BENTHAM

(*Suite.*)

Mais la surface interne à l'extrémité inférieure est toujours très visqueuse, et le pollinarium entier est aisément enlevé par n'importe quel insecte ou autre corps étranger avec lequel il peut être mis en contact, présentant ainsi la chance de se trouver transporté sur le stigmate d'une autre fleur. C'est cette forme de pollinarium, dans laquelle les masses polliniques et les glandes sont séparées par une tige, qui a été décrite par erreur comme des masses polliniques avec glandes ou caudicules, ce qui a fait naître une confusion avec les véritables caudicules et glandes des Ophrydeæ, des *Calanthe* et de quelques autres Epidendreæ.

Les caractères ci-dessus forment une ligne de démarcation très accentuée entre les Epidendreæ et les Vandeæ. Et en dehors des 88 genres et des 2,000 espèces de la première et des 130 genres et des 1,400 espèces de la dernière tribu, il n'existe pas, je le crois, une demi-douzaine d'espèces suffisamment connues qui laissent quelques doutes quant à la tribu à laquelle on doit les rapporter.

Mais la division des Vandeæ en sous-tribus est beaucoup plus difficile et est très vague quant à ses résultats. Le port et la distribution géographique même ont souvent été considérés plus que tout autre caractère, et les 8 sous-divisions suivantes que nous avons adoptées pour le *Genera plantarum*, pourraient, il est fort probable, nécessiter, quand les genres douteux seront mieux connus, des modifications considérables.

Sous-tribu 1 Eulophieæ. — Les trois genres réunis ici sont pour la plupart terrestres produisant des pseudo-bulbes

qui portent quelques feuilles longuement pliées et veinées et des scapes florifères sans feuilles qui s'élèvent des rhizomes à la base des pseudo-bulbes. Dans quelques espèces toutefois la tige florale elle-même est feuillue et s'épaissit à la base en forme de pseudo-bulbe. Le port de cette sous-tribu est cependant celui de la plupart des Cymbidieæ, dont elle se distingue principalement par le labelle plus ou moins produit à la base en un éperon, et rarement réduit à une gibbosité courte. Le genre principal, *Eulophia* R. Br., en y comprenant *Orthochilus*, contient environ 50 espèces en grande partie africaines, tropicales ou méridionales avec quelques représentants dans la région Indo-australienne et peut-être un véritable *Eulophia* brésilien. La grande masse de ces espèces ont des racèmes simples de fleurs plutôt attrayantes sur les scapes sans feuilles ; mais deux ou trois espèces sud-africaines ont les tiges florales feuillues des *Galeandra* américains et un très petit nombre, également de l'Afrique méridionale ou tropicale ont des petites fleurs sur des tiges branchues. Blume propose d'unir aux *Eulophia* non seulement le genre allié de très près *Galeandra*, mais aussi les *Zygopetalum* et quelques autres *Cyrtopodieæ*. Mais je ne peux le suivre dans cette voie, la structure du périanthe avec un menton au lieu du labelle éperonné étant trop différente. *Lissochilus* R. Br., en y comprenant *Hypodematium*. Rich., est un genre complètement africain, sud ou tropical, d'environ 25 espèces, différant des véritables *Eulophia* par les scapes floraux sans feuilles, par les pétales larges, toujours plus grands et plus colorés que les sépales, caractères dont se rapproche l'*Eulophia herbacea* Lindl. et quelques espèces asiatiques alliées. *Galeandra* Lindl. comprend une demi-douzaine d'espèces américaines, avec l'inflorescence terminant les tiges feuillues, comme dans les deux ou trois espèces anormales des *Eulophia* du sud de l'Afrique, dont ils diffèrent principalement par le large éperon en forme de fourreau du labelle, par la glande

du pollinarium qui ne se change pas ou presque pas en tiges. Les trois genres toutefois des Eulophieæ peuvent presque être considérés comme des sections d'un seul genre.

Sous-tribu 2 *Cymbidieæ*. — Les plantes de cette sous-tribu ont généralement le port ou presque le port des Eulophieæ ou de quelques Cyrtopodieæ, mais n'ont pas l'éperon au labelle, ou pas de menton au périanthe. Elles sont ou terrestres ou plus ou moins épiphytes. Les feuilles habituellement grandes et pliées ou plurinerviées sont souvent portées sur des pseudo-bulbes.

Les racèmes simples ou rarement branchus sont sur des tiges sans feuilles ou, dans tous genres, terminent les tiges feuillues. Les masses polliniques sont sessiles sur l'écaille ressemblant à une glande du pollinarium, rarement se présentant en forme de tiges simples ou doubles. Les onze genres sont tous de l'ancien monde, un seul parmi (*Polystachya*) les genres anormaux étant également représenté en Amérique.

Cymbidium lui-même, en y comprenant *Iridorchis* Blume, comprend environ trente espèces asiatiques ou australiennes; les deux espèces africaines, que Lindley y avait rapportées, ont été démontrées par Harvey comme appartenant aux *Eulophia*, mais le *S. Sandersonii* Harw, du sud de l'Afrique, ainsi qu'une espèce alliée de l'Afrique tropicale, paraît être un véritable *Cymbidium*. Les masses polliniques, dans ce genre et dans les deux suivants, ont généralement dans les anthères un appendice granulaire, de même que celui des *Epidendrum*, attaché à leur base et couché le long de leur bord externe; mais, dans l'*Epidendrum*, les cellules de l'anthère étant parallèles, les appendices des deux cellules sont contigus et parallèles, s'unissant rapidement en une lamelle simple s'élevant de le base, tandis que, dans le *Cymbidium*, les cellules de l'anthère étant divergentes, les appendices le sont également, mais à leur base seulement, en une lamelle unique, linéaire, transverse, attachée par le centre et après

déhiscence, placée entre les masses polliniques et la glande en forme d'écaille du rostellum, libre de ces deux organes sauf au centre. Cet appendice pollinaire, disparaissant rapidement en séchant, a été généralement inaperçu, mais je l'ai toujours vu proémiment et d'un jaune brillant, couleur de pollen, dans le *Cymbidium giganteum*, et on le voit distinctement, si on examine avec soin les boutons à peine ouverts des spécimens secs des diverses espèces de Cymbidium *Ansellia* et *Grammangis*. Il a été aussi bien figuré dans la planche d'*Iridorchis* de Blume et dans une planche de *Cymbidium* de Griffith, le Pl. anat. t. 321 *Ansellia* Lindl. comprend trois ou quatre espèces distinctes, toutes africaines et la plupart tropicales, très alliées aux *Cymbidium*, quoique l'inflorescence soit terminale sur les tiges feuillues et que la colonne, brièvement et largement étalée à la base, soit exceptionnelle dans cette sous-tribu.

Grammangis Rchb. f. a la plupart des caractères des *Cymbidium*, mais en a été distrait avec raison par Reichenbach, surtout à cause de la forme du périanthe. Il fut fondé sur le Grammatophyllum Ellisii de Lindley, de Madagascar, auquel on peut évidemment ajouter le Cymbidium Huttonii Hook. Bot. Mag., 5676, originaire, dit-on, de Java. Mais ces deux espèces n'étant connues que par des spécimens cultivés, leur origine peut ne pas être tout à fait certaine.

Cremastra Lindl (Hyacinthorchis Blume), espèce japonaise unique et *Cyperorchis* Blume de la région Indo-malaise, ont été distinguées par Blume des Cymbidium auxquels elles avaient été rapportées, et je ne peux trouver dans les spécimens secs aucune trace de l'appendice des *Cymbidium*. A l'espèce type des *Cyperorchis* de Blume, j'ajouterai le *C. elegans* Lindl. et *C. Mastersii* Lindl. et probablement le *C. cochleare* Lindl.; mais je n'ai pas réussi à voir le pollinarium de cette dernière espèce.

Geodorum Jacks (comprenant *Cistella* Blume) 9 espèces de la région Indo-australienne, *Grammatophyllum* Blume (comprenant *Gabertia* Gaudich. et *Pattonia* Wight) six espèces Indo-malaises et *Dipodium* Br. (comprenant *Leopardanthus* Blume et *Wailesia* Lindl.) six espèces de la région Indo-malaise et sud-pacifique. Toutes ont été bien caractérisées et n'exigent aucun commentaire. *Thecostele* Rchb. f. est une espèce malaise unique avec un périanthe de forme curieuse, mais il est impossible de distinguer aucune affinité avec les Stantopieæ américaines (Eborilingues Rchb.) auquel Reichenbach l'associe. Il me paraît se rapprocher plutôt des Cymbidieæ que de n'importe quelle autre tribu, malgré les feuilles coriaces et à veines moins proéminentes. J'ai trouvé aussi, dans la seule fleur sur laquelle persistait le pollinarium que j'ai pu examiner, les masses polliniques sessiles sur le dos du rostellum, la glande ou l'écaille n'étant pas encore desséchée. Les tiges grêles filiformes représentées dans le dessin original de Parish, plutôt reproduites en lignes trop épaisses sur la planche de Fitch (*Trans. Linn., Soc.* XXV, t. 29) me paraissent être le liquide visqueux qui, dans les Vandeæ, réunit si solidement les masses polliniques à la glande ou aux tiges et qui se change en filaments élastiques.

Bromheadia Lindl., deux espèces malaises et *Polytachia* Hook environ trente espèces, principalement africaines mais s'étendant aussi à la région Indo-malaise et rarement représentée dans l'Amérique tropicale, sont tous deux des genres anormaux avec l'inflorescence terminant les tiges feuillues et souvent branchues mais avec des caractères floraux se rapprochant plutôt des Cymbidieæ que de tout autre sous-tribu.

(A suivre.)

DENDROBIUM

(Traduit du *Manual of Orchiaceous plants* de Vertch.)

Nous avons tant parlé des organes de végétation des Dendrobium dans les esquisses de classification que nous venons de faire, qu'il reste peu de chose à en dire. Les caractères suivants se rapportent presque exclusivement à ceux que l'on rencontre dans les collections anglaises.

Les Dendrobium cultivés sont des plantes en touffes, consistant en tiges s'élevant sur un rhizome ligneux, s'accroissant lentement, duquel sortent des faisceaux denses de racines en forme de cordes, qui pénètrent ou s'attachent solidement sur l'écorce des arbres et sur les roches sur lesquelles les plantes sont fixées.

Les *tiges* sont cylindriques ou en forme de quenouille, ressemblant à une corde ou même pseudo-bulbeuses, habituellement rondes, mais quelquefois anguleuses, comprimées ou sillonnées, surtout quand elles sont vieilles. Elles sont ou penduleuses, penchées ou érigées. Dans quelques espèces, elles ne dépassent pas quelques pouces de hauteur ; dans d'autres, elles atteignent plusieurs pieds de long. Elles présentent toujours des nœuds, qui sont plus ou moins renflés et les entre-nœuds sont revêtus avec les bases persistantes en forme de tuniques des feuilles tombées, tuniques qui sont blanc grisâtre et striées longitudinalement.

Les feuilles sont habituellement ovales, oblongues, ou présentent quelques modifications de cette forme. Elles sont arrangées distiquement et alternativement le long des tiges ; dans ce cas, elles sont ou caduques ou biennales, ou elles sont réunies au sommet des tiges, et dans ce cas elles persistent plusieurs années.

L'inflorescence est latérale ou presque terminale. Dans les espèces à feuilles caduques, les fleurs apparaissent isolées

ou plus communément en faisceaux de deux ou trois sur les joints du côté opposé à la feuille ou à l'emplacement de la feuille. Dans les espèces persistantes l'inflorescence est décidément plus en racèmes, et les racèmes apparaissent sur les tiges, au-dessous des feuilles, pendant deux ou trois ans de suite.

Il est à peine nécessaire d'ajouter que les faits simples que nous venons d'énumérer ci-dessus, en ce qui concerne la végétation des Dendrobium, doivent être notés avec soin par les cultivateurs, parce qu'ils ont une grande importance sur le succès du traitement auquel les plantes seront soumises, comme nous allons le démontrer.

Le genre Dendrobium a été fondé par Oloff Swartz, botaniste suédois et un des successeurs immédiats de Linné en Suède. C'était un gradué d'Upsal. Dans les *Transactions* de l'Académie royale des sciences de Stockholm pour 1800, Swartz publia un synopsis des orchidées connues de lui-même, établissant plusieurs nouveaux genres, comprenant Dendrobium, dont il décrit neuf espèces. Il existe actuellement plus de trois cents espèces comprises dans ce genre. Le nom vient de δενδρον (dendron), arbre, et de βιος (bios), vie. Il est, presque synonyme du mot *Epidendrum.*

Les Dendrobium sont répandus sur une surface immense, dans l'Asie sud-ouest, l'archipel malais, l'Australie et les îles de l'ouest du Pacifique, régions dont les limites ne peuvent pas être clairement fixées, mais que l'on peut *grosso modo* placer entre le 80e et le 160e méridien de longitude est. En dehors de ces limites, il y a des enfants perdus, dans le sud de l'Inde, le Japon, les Iles de la Société et la Nouvelle-Zélande et dans quelques autres endroits.

Dans cette région, tous les phénomènes généraux du climat des tropiques se rencontrent ; mais malgré l'immensité de la région qui vient d'être désignée, il est un fait curieux, c'est que presque tous les Dendrobium qui sont estimés des amateurs sont

confinés dans une très petite partie de cette région, où les phénomènes climatologiques et les conditions d'existence, quoique n'étant pas uniformes, ont cependant beaucoup de points de ressemblance. Cette partie de la région des Dendrobium pourrait être décrite comme un détroit en zigzag, de largeur variable, qui commence à la limite occidentale de distribution, à travers les chaînes les plus basses de l'Himalaya, du Népaul, vers le 80e méridien E (l'espèce la plus occidentale, autant que nous avons pu nous en assurer serait *Dendrobium amœnum*), puis s'étendant vers l'orient, à travers l'Assam, jusqu'au sud de l'Afrique, où les Dendrobium paraissent être confinés, principalement dans la partie de la péninsule qui s'étend à l'ouest de la chaîne de montagnes qui forme la limite des bassins de l'Irraouaddy et du Ménam. Ils sont plus abondants dans le sud de la Birmanie et la province limitrophe du Moulmeïn, qui est le district le plus riche connu en Dendrobium. Au sud du Moulmeïn le nombre des espèces connues diminue rapidement, ce qui est dû peut-être plus à ce fait, qu'une grande partie de la péninsule sud de Tavoy n'a pas encore été suffisamment explorée au point de vue botanique, plutôt qu'à l'absence de Dendrobium.

Depuis l'extrémité de l'île de Sumatra le détroit tourne vers l'est, s'étendant en travers et embrassant presque entièrement le grand archipel malais, jusqu'à la Nouvelle-Guinée. Les Dendrobium sont répandus sur presque toute cette région, mais un grand nombre présentent des fleurs peu brillantes. De la Nouvelle-Guinée le détroit se dirige vers le sud, n'embrassant qu'une bande étroite le long de la côte australienne jusqu'au cap Howe. Presque tous les Dendrobium décrits dans les pages suivantes se rencontrent dans les limites comparativement étroites que nous venons de fixer, les exceptions viennent du sud de l'Inde, de Ceylan, des Philippines et du Japon.

Comme nous venons de le dire plus haut, la distribution de ce genre est particulière ; ainsi dans l'Assam (en comprenant les montagnes de Khasia) Moulmeïn et Java, un grand nombre d'espèces sont massées sur un petit espace, de telle sorte qu'il serait difficile d'inscrire clairement leurs noms en caractères suffisamment nets sur une carte dans les limites de la région qu'ils occupent...

Le climat de la région des Dendrobium est caractérisé par une moyenne élevée de température, accompagnée d'une humidité abondante, pendant la plus grande partie de l'année ; la région australienne fait exception à cette règle. Dans les régions basses de la zone himalayenne la température varie entre 27 et 33°, et même s'élève plus haut dans les vallées encaissées, quand le soleil est près du solstice d'été ; mais pendant la saison opposée, la moyenne s'abaisse de 6 à 9°. L'humidité de l'atmosphère pendant la plus grande partie de l'année s'approche du point de saturation, à cause de l'immense masse de vapeurs qui s'élève de la baie du Bengale et qui est poussée vers les montagnes, où elle se condense au contact des zones plus élevées et plus froides, et se précipite en pluie dans les vallées plus basses. La quantité de pluie s'accroît en avançant à l'est vers les montagnes de Khasia où elle atteint son maximum : on a enregistré 250 pouces de pluie en une année, et cette énorme quantité de pluie a été enregistrée en un seul mois (août).

Cette chute d'eau excessive est toutefois tout à fait locale. Au Sylhet, trente milles plus au sud, avec une moyenne de 27° C. et une moyenne minima de 15° C., la quantité annuelle des pluies est moitié moindre, tandis que, dans quelques régions de l'Assam, elle dépasse à peine 100 pouces. Dans d'autres régions de l'Assam toutefois, la moyenne annuelle des pluies est très considérable. Dans le district de Cachar, un des principaux centres de culture du thé, on a enregistré plus de 150 pouces

dans l'année. Les mois les plus humides sont ceux de juin et septembre; les plus grandes pluies apparaissent en juillet; pendant ce mois il tombe de 35 à 40 pouces d'eau, la plus grande moyenne en un jour s'élevant de 5 1/2 à 6 pouces. Du milieu d'octobre à la fin de février, c'est la saison sèche : aussi c'est une période complète de repos pour la végétation. La température journalière du district, de mars à septembre, varie de 24 à 33° C. ; la température nocturne est généralement de 5 à 6 degrés plus basse. Pendant la saison sèche, novembre à février, la température diurne est de 5 1/2 à 8° plus basse, tandis que la température nocturne la plus basse varie de 7 à 10 degrés. Les Dendrobium sont abondants dans le district, croissant principalement sur les arbres, dans les jungles, à des hauteurs qui varient de 10 à 50 pieds, mais toujours au-dessus des sous-bois denses, là où ils sont exposés à l'influence de l'atmosphère (1).

Dans les plaines de la Birmanie, vers Prome et Thayetmyo, qui sont situés en dehors de l'influence extrême de la mousson sud-ouest, la température s'élève souvent à 49° à l'ombre, mais la moyenne de la température ne dépasse pas 27°. La moyenne des pluies est de 100 à 150 pouces. Dans le Rangoun et le Moulmein aussi bien dans les plaines que sur les montagnes, l'influence de la mousson sud-ouest est plus décidée, quoique sa force soit brisée par les monts Arracan. Dans les plaines la température moyenne est d'environ 27°, et la moyenne des pluies est de 150 à 200 pouces; mais en s'élevant sur les montagnes, où il y a une diminution graduée de température, la moyenne des pluies reste la même ou s'élève légèrement. Ainsi, dans les monts Arracan, à 1,500 ou 2,500 pieds d'altitude, dans les localités où croissent les D. crassinode, D. chrystallinum, D. chrysotoxum, D. Farmeri aureum, et quelques autres, le colonel Benson a estimé

(1) *Hooker's himalayan journal,* 11, p. 283.

la moyenne à environ 24°, quoique dans les nuits claires elle se soit abaissée, par suite du rayonnement rapide, au-dessous de 10° C. avant le lever du soleil. A cette altitude la moyenne des pluies est de 90 pouces. En dehors des pluies abondantes, l'humidité sur les montagnes du Moulmeïn et d'Arracan est toujours très grande, à cause des brouillards qui les enveloppent souvent. La saison sèche dans cette région s'étend de décembre au milieu de mars, époque de repos pour les orchidées. Pendant cette saison les arbres perdent leurs feuilles, l'herbe des jungles est brûlée, et jusqu'à une altitude de 1,500 pieds la contrée entière paraît désolée. La température s'élève alors à 49° C.

Lorsque l'on approche de l'Équateur, les phénomènes climatériques deviennent plus égaux.

(A suivre.)

LES ORCHIDEES DE SERRE FROIDE

POUR LES DÉBUTANTS

Un de mes fidèles abonnés me demande de lui dresser une liste des plus belles orchidées à acquérir. Il ne se doutait pas, le jour où il m'a écrit, de l'embarras qu'il allait me causer. Du goût et des couleurs il est difficile de discuter; une plante peut être belle pour l'un et médiocre pour une autre. N'ai-je pas mainte fois entendu des amateurs dire que les Cattleya ressemblaient trop à des iris, et mépriser les Masdevallia par beaucoup d'autres.

Pour arriver à répondre aux vœux de mon correspondant, comme c'est mon plus vif désir, sans cependant espérer le satisfaire complètement, je me permettrai de diviser la question et de limiter le nombre des plants à une centaine d'espèces choisies parmi les plus faciles à cultiver.

Je diviserai la question en trois parties : Quelles sont les trente meilleures espèces de serre froide, de serre tempérée et de serre chaude.

Qu'appelle-t-on une serre froide? C'est une serre où la température ne descend jamais au-dessous de 5 degrés et qu'il est sage de ne pas laisser s'élever au-dessus de 20 degrés.

Si on pouvait obtenir de 6 à 15 degrés, ce serait parfait. Eh bien une serre présentant ces conditions, bien aérée, où l'atmosphère peut être maintenue humide, conviendrait aux espèces suivantes que je choisis dans tous les genres et parmi les plantes d'un prix abordable.

1. *Anguloa Clowesi*, plante colombienne terrestre ou semi-terrestre, à cultiver en pots dans un compost généreux, composé d'un tiers de terre fibreuse, un tiers de sphagnum, un tiers de terre franche mélangée à un peu de bouse de vache desséchée, arrosages copieux pendant la période de végétation qui commence peu avant l'apparition des fleurs, qui se présentent en mai-juin, et qui dure jusqu'à la fin de décembre. Quand les feuilles sont complètement développées, diminuer petit à petit les arrosages. Les feuilles tombent au moment de l'apparition des fleurs ou peu avant. Rempoter aussitôt la floraison terminée en prenant bien soin de ne pas briser les racines.

2. *Cattleya citrina*, Mexique, plante épiphyte, croissant soit sur les branches dénudées, soit en compagnie de quelques plantes peu développées.

Est exposé à un soleil ardent pendant la saison sèche et se rencontre à une grande altitude où règnent des vents presque constants. Demande à être cultivé sur bois avec très peu de sphagnum ou mieux dans aucun compost. Lui donner une place très éclairée, même ensoleillée, près d'un ventilateur. La plante fleurit en mai sur les pousses incomplètement for-

mées et entre en repos trois semaines environ après la floraison. La période la plus active s'étend de janvier à juin, la période de repos coïncide avec nos étés. Ne jamais la toucher une fois qu'elle est bien établie, mais si on est obligé de la changer de support, faire cette opération en novembre, au moment où les nouvelles pousses apparaissent.

3. *Cymbidium eburneum*, Himalaya, plante semi-terrestre, à racines charnues; à cultiver soit en pots ou en paniers dans un compost généreux, mais bien drainé, demande beaucoup d'air et beaucoup d'humidité pendant la saison de végétation qui s'étend de février à octobre-novembre. Les fleurs apparaissent en général en hiver sur les plantes établies depuis longtemps au moment où la plante va entrer en végétation. Le repos ne doit pas être aussi complet que pour les plantes à longs et gros pseudo-bulbes. L'époque de rempotage est celle qui suit immédiatement la floraison, mais il n'est pas utile de rempoter les plantes tous les ans, c'est une opération dangereuse à cause de la nature des racines charnues et cassantes qui s'agrippent fortement après les parois des pots d'où il est fort difficile de les détacher.

4. *Cymbidium Lowi*, Birmanie, très belle espèce semi-terrestre, demandant un compost généreux composé de deux tiers de terre franche et d'un tiers de polypode et de sphagnum hachés mélangés, le tout bien drainé. La période active s'étend du mois de février-mars, à la fin septembre-novembre suivant l'époque de la floraison. Les fleurs précèdent immédiatement l'apparition des pousses, les plantes qui fleurissent en mai doivent donc être tenues plus longtemps humides que celles qui ont fleuri en février. Rempoter aussitôt la fin de la floraison et même couper les fleurs au moment du rempotage. La floraison dure quelquefois trois mois et souvent les plantes sont pleines de nouvelles racines au moment où les fleurs se flétrissent. Ces racines étant très cassantes il est donc prudent de ne pas laisser les fleurs trop longtemps sur

les plantes que l'on veut rempoter; ne pas craindre de donner aux plantes beaucoup d'air chaque fois que le thermomètre marque à l'extérieur 6 à 7 degrés.

(*A suivre.*)

CORRESPONDANCE

Le *Cattleya labiata* a fait couler pas mal d'encre et tout en suivant d'illustres exemples, je le déplore. Si on s'était contenté de signaler les charmes de cette très belle espèce nous n'aurions eu qu'à nous louer de cette avalanche d'articles, mais la polémique est devenue acerbe, on en est arrivé aux gros mots. Nous nous sommes contenté de marquer les points tout en déplorant que des plantes aussi charmantes aient pu motiver de pareils excès. MM. les adversaires sont-ils bien convaincus d'obtenir les résultats qu'ils cherchent à atteindre. Les amateurs se lasseraient vite de payer les frais, car au total ce sont eux qui souffrent de l'antagonisme qui divise deux grosses maisons : j'ai la conviction absolue, qui si un rapprochement que les intérêts communs rendraient fort protafible pouvait être tenté, que tous nous n'aurions qu'à nous en louer.

Aujourd'hui à cause de la rapidité des communications, il est facile à quiconque est dans le mouvement d'introduire une plante nouvelle six mois après qu'elle aura été découverte et vendue par une autre maison. Que se passe-t-il ? les collectionneurs des maisons en concurrence se rencontrent sur le même champ d'exploration, plantes arrivent par milliers de sources différentes, une baisse se produit au grand détriment de tout le monde.

Ne serait-il donc pas plus profitable aux importateurs, au lieu d'envoyer leurs collecteurs sur un même point de s'entendre pour ne pas se gêner; les collecteurs trouveraient des plantes nouvelles et les acquéreurs se montreraient moins rebelles pour les acquérir.

On dira que c'est une excellente chose que cette concurrence qui a fait baisser les C. labiata à 350 francs le cent; ce n'est pas mon avis, le jour où les orchidées se donneront pour quelques sous, il est à craindre qu'on ne soit plus disposé à faire les sacrifices nécessaires pour les cultiver. Il est toujours pénible pour un amateur d'avoir payé une plante très cher à son arrivée et de la voir offerte à bas prix quelques mois après.

Nous avons la conviction qu'à ce jeu les horticulteurs gagneront si peu d'argent qu'ils renonceront à la lutte entre eux et qu'ils sauront s'entendre.

J'ai reçu il y a quelques années un lot d'orchidées importées de chez Van Geert, parmi lesquelles un Rodriguezia grandiflora. Planté en panier et traité comme un Odontoglossum, il a développé plusieurs tiges florales, à fleurs assez insignifiantes d'un jaune terne (1). J'ai alors complètement négligé de le soigner et il n'a pas tardé à se couvrir de pucerons. J'ai coupé au sécateur toutes les feuilles, ne lui laissant que les pseudo-bulbes et quelques pousses chétives.

Il s'est alors formé au sommet de chaque pseudo-bulbe une petite pousse qui n'a pas tardé à se transformer en un nouveau petit pseudo-bulbe émettant des feuilles et des racines. J'ai détaché ces petites plantes rudimentaires des vieux bulbes et les ai installées séparément dans du sphagnum frais où elles prospèrent merveilleusement.

Et cependant ce que dit M. Du Buysson pages 118 et 119, semble contraire à ce que j'ai observé.

(1) **Votre plante doit être un Gomeza. N. D. L. R.**

Je crois ce mode de multiplication assez peu connu pour vous le signaler : je tiens même à votre disposition quelques vieux bulbes encore garnis de leur petite plante.

De N.

C'est avec le plus grand plaisir que nous apprenons que plusieurs maisons étrangères songent, pour éviter les droits et les ennuis de la douane, à créer des établissements pour la vente et la culture des Orchidées. Nous sommes absolument convaincu que plus il y aura de cultivateurs d'Orchidèes à Paris, plus il y aura d'amateurs. Nous souhaitons donc de bon cœur le succès le plus complet à nos confrères étrangers.

Propriétaire-gérant : Godefroy-Lebeuf. — Imp. PAUL DUPONT (Cl.) 115.2.92.

NOUVEAUTÉS ET PLANTES INTÈRESSANTES

CYPRIPEDIUM CHAMBERLAINIANUM

Le *Gardeners' Chronicle*, un journal sérieux, vient de publier la figure d'un Cypripedium nouveau, dessinée d'après une plante qui a fleuri dans une caisse Ward et probablement à l'aide d'échantillons secs. Sander est l'heureux introducteur de cette merveille. Il avait déjà à son actif quelques introductions de premier ordre. Quand on croyait la mine des plantes nouvelles épuisée, il répondait par l'introduction des Vanda Sanderiana, Cattleya Sanderiana, Lycaste ou Maxillaria Sanderiana, Phalœnopsis Sanderiana et bon nombre d'autres plantes d'égale valeur.

Le mérite de Sander, que nul ne peut nier, c'est d'avoir, sans être jamais sorti de chez lui, su diriger ses collecteurs dans leurs recherches.

La place qu'il occupe à la tête des introducteurs n'était pas facile à prendre. Au moment où il lançait ses premiers collecteurs, nul ne se doutait qu'il était possible de trouver des plantes aussi distinctes, aussi tranchées que celles qu'il nous a fait connaître.

Le Cypripedium Chamberlainianum est appelé à soulever autant d'enthousiasme que le fameux Cypripedium Sanderianum.

C'est une plante absolument distincte, originaire, assure-t-on, de Bornéo. En voici la description : Cypripedium unique comme caractères et totalement nouveau, point de départ sous tous les rapports d'une nouvelle race. Il

se distingue des autres Cypripedium par son port, son inflorescence et par son feuillage. Ses feuilles atteignent sur certains spécimens 0,10 centimètres de largeur, elles sont amples, ondulées et souvent tessellées sur la face supérieure, rappelant en plus beau celles du Cypripedium Morganiæ.

Cette plante extraordinaire, produit des épis de fleurs de 0,60 centimètres de hauteur, portant tout le long de leur hampe, des fleurs où le blanc, le jaune et le pourpre se trouvent réunis; certains épis portent traces de plus de 20 fleurs, et ces fleurs se succèdent à des intervalles qui ne dépassent guère 2 centimètres!

La partie supérieure de la fleur est jaune, avec environ six lignes d'un rose pourpré, séparées par la nervure émergeant du milieu d'une profusion de taches rose pourpre. Ces taches, à la base, sont beaucoup plus denses que sur la moitié supérieure du sépale dorsal; l'ensemble est magnifiquement réticulé et transparent sur les bords.

La face externe est abondamment couverte de poils blancs, la moitié supérieure externe est claire et pure, sans taches ni lignes, le sépale dorsal inférieur est couvert de dessins semblables, mais les dessins ne sont pas aussi denses, il n'atteint que la moitié des dimensions du sépale supérieur lequel est aussi long que large. Les deux pétales sont étalés, ondulés et tortillés à leur extrémité comme un tire-bouchon et tachetés comme ceux du C. superbiens. Les bords en sont ondulés d'une façon charmante et portent une profusion de poils blancs. Ils sont tachetés sur les deux surfaces de taches d'un noir pourpré et chocolat, et quelques lignes pourpres courent le long de ces pétales. Ils sont d'un blanc brillant et d'un jaune crême et atteignent plus de 5 centimètres de longueur. Le sabot est exceptionnellement remarquable, il est rose et blanc, plus renflé que celui du C. cardinale et deux fois plus grand, rappelant certains œufs d'oiseaux, agréablement tacheté de pourpre noirâtre sur



CYPRIPEDIUM CHAMBERLAINIANUM

deux tiers de sa partie inférieure, la partie supérieure de ces lobes est d'un blanc porcelaine très brillant.

Cette description n'a pas été faite d'après des échantillons secs seulement, la plante a fleuri, et nul n'a pu nier sa magistrale beauté. Voilà le point de départ de nombreux hybrides si elle se croise avec les autres espèces, ce que nous ignorons, naturellement.

Le C. Sanderianum rapprochait, en apparence, les Cypripedium vrais des Selenipedium, il est fort probable que cette nouvelle espèce renforcera le trait d'union. S'il nous était permis d'émettre un vœu, nous demanderions que les principales maisons qui introduisent des Orchidées, au lieu de se chamailler un peu sur le dos des amateurs en général et peut-être sur le mien en particulier, s'entendissent pour explorer des régions distinctes, et nul ne se plaindrait. Il y a de la place pour tous, à condition qu'ils s'entendent, et ne nous fassent pas la mauvaise plaisanterie de nous offrir à 5 francs ce que l'adversaire nous aura vendu 10 livres l'année précédente.

DENDROBIUM HARVEYANUM

Le printemps commence a apparaître; le peu de soleil qui égaye de sa chaude lumière la terre endolorie par les rigueurs de l'hiver, commence à faire monter la sève génératrice dans les canaux des plantes endormies pendant la froide saison.

Les Orchidées, cette intéressante famille des plantes si charmantes par les diverses formes et différentes couleurs des fleurs, commencent dès maintenant à montrer leurs beautés et entament la longue suite de surprises réservées à l'observateur patient et persévérant. En ce moment il y a en fleur dans la Nursery de M. Veitch and Sons Chelsea S. W.

un Dendrobium Harveyanum, plante très rare, introduite accidentellement de la Birmanie anglaise en 1883 par la Compagnie horticole de Liverpool.

Cette plante a fleuri pour la première fois en Angleterre dans la collection d'un amateur distingué, feu M. Harvey de Aigburth près Liverpool, au mois de mai de l'année de son introduction.

M. Harvey avait acheté à la Compagnie horticole de Liverpool tout un lot de D. thyrsiflorum, dans lequel se trouvait mélangé ce nouveau spécimen destiné à perpétuer sa mémoire.

La floraison de ce Dendrobium dure environ six mois, pendant lesquels il ne discontinue pas de fleurir ; c'est-à-dire que ce Dendrobium ne cesse pas de s'épanouir de mars au mois d'août.

Son inflorescence est superbe ; elle a lieu sous forme de grappes, d'un beau jaune canari. La fleur par elle-même est excessivement bizarre.

Les sépales sont couleur jaune serin; les pétales de même coloris sont bordés de franges jaune d'or, le labelle est, lui aussi, bordé de frangettes de même couleur que celle des pétales, mais moins longues; l'intérieur du labelle est un peu plus foncé et veiné de marron près du stigmate; les fleurs ont à peu près de 0^{m}, 3 à 0^{m}, 04 de diamètre.

Chez ce Dendrobium, les fleurs sont produites sur les anciens et sur les nouveaux bulbes qui ont généralement de 0^{m}, 40 à 0^{m}, 50 de long.

Cependant, dans la collection de H. J. Cumming Esq. Foston Hall Derby, on a vu de semblables fleurs sur un sujet plus nain ayant des bulbes de 0^{m}, 8 à 0^{m}, 10 de long.

Cette différence entre ces plantes a été observée par Harris, ancien cultivateur d'Orchidées chez H. Cumming Esq.

Ce Dendrobium est d'une extrême beauté comme fleurs et coloris, mais il est très rare: voilà son seul défaut; sa culture

est très facile; il croît très bien dans un compost de terre de bruyère bien fibreuse et de sphagnum en parties égales et est sujet au même traitement que les D. thyrsiflorum, densiflorum et autres espèces à feuillage persistant.

Ce Dendrobium est maintenant dans la superbe collection du Baron Schröder, qui l'a acheté à M. Veitch et Sons pour 10 guinées ou 265 francs.

PAUL KETZLÉ,

Secrétaire de la Société française d'horticulture de Londres.

DENDROBIUM SUPERBUM

Le Dendrobium superbum est une des espèces les plus belles et les plus polymorphes de la section des *fasciculata* Elle fut primitivement introduite de Manille et c'est de cette localité qu'est originaire la variété *giganteum* des vieilles collections françaises, variété qui n'est plus guère représentée dans les collections actuelles. Depuis l'époque assez éloignée où Cumming importa les premières plantes, d'autres ont été importées par nous du Tonkin. M. Lionet, de son côté, a reçu quelques plantes de la même région, et quoique ces variétés fussent différentes, à notre avis, du superbum type, elles ont été reconnues par Reichenbach comme simple variété de cette espèce.

Mais les différences sont plus sensibles encore quand on compare le D. superbum anosmum avec ses bulbes courts et souvent grêles avec les bulbes renflés, charnus et vigoureux du D. superbum, de plus l'anosmum est totalement dépourvu d'odeur, tandis que la forme type et celle du Tonkin émettent une odeur très caractéristique de rhubarbe.

La différence s'accentue encore quand on examine le

D. superbum Huttoni, et il est à peine croyable que toutes ces formes ne soient que des variétés d'une seule et même plante. Il y a certainement à mon avis plus de rapprochement entre le D. Parishi et le D. superbum variété du Tonkin qu'entre le C. Huttoni et cette même variété.

Le Dendrobium superbum et ses variétés sont des plantes de serre chaude qui se plaisent admirablement sur bois. Le D. superbum giganteum ne pourrait guère être cultivé autrement à cause de ses longs pseudo-bulbes, qui parfois dépassent un mètre de longueur.

Il faut avoir vu des bulbes de cette dimension, couverts de fleurs, pour se faire une idée de la splendeur de cette espèce.

DENDROBIUM PHALÆNOPSIS

Cette très belle espèce, sans contredit une des plus belles orchidées connues a été importée récemment en grande quantité par une maison anglaise et s'est répandue dans les collections. Nous ne savons pas si elle sera jamais très abondante sur le marché; elle vient d'une région, le nord de l'Australie, d'où il est difficile de l'expédier directement, aussi bien des tentatives ont échoué. Il n'est pas douteux, si on peut l'acquérir en grand nombre, qu'on la cultivera pour la fleur coupée. Contrairement à bon nombre d'espèces des mêmes régions, elle n'est pas de culture difficile et est d'une floribondité qui dans le passé ne s'est pas démentie malgré les petites dimensions des spécimens primitivement importés et sectionnés. Les plantes importées en octobre dernier, mises immédiatement en végétation ont, à l'heure actuelle, émis des pousses de plus de trente à quarante centimètres et bon nombre d'entre elles ont fleuri sur les anciens bulbes. Norma-

lement ces plantes fleurissent à l'automne au moment où, précisément, les fleurs sont rares, et ces fleurs se conservent très longtemps en bon état. C'est une espèce de serre chaude, qui demande toutefois plus d'air que les espèces des îles de la Sonde et de l'Inde.

DENDROBIUM

(Traduit du *Manual of Orchidaceous plants* de Veitch.)

(Suite.)

Lorsque l'on approche de l'Equateur, les phénomènes climatériques deviennent plus égaux.

En dedans de la zone équatoriale, ou la partie de notre globe située à 12 degrés au-dessus ou au-dessous de l'Équateur, espace qui comprend la région malaise tout entière, le caractère principal du climat est l'extraordinaire uniformité de sa température, pendant le jour comme pendant la nuit et d'un bout de l'année à l'autre. Comme règle générale, la plus grande chaleur pendant le jour n'excède pas 32 à 33 degrés, tandis qu'elle tombe rarement pendant la nuit au-dessous de 23 degrés. On a démontré par des observations faites heure par heure pendant trois années à l'observatoire météorologique de Batavia, que l'écart dans la température pendant cette période n'a été que de 15 degrés, le maximum atteint ayant été de 35 degrés et le minimum 20 degrés. L'écart journalier du thermomètre n'est en moyenne que d'un peu plus de 5 degrés (Wallace, tropical nature p. 4). Pendant une grande partie de l'année, l'air de la zone équatoriale est presque saturé de vapeur et, à cause du grand poids de cette vapeur et de sa température élevée qui l'oblige à rester en suspension, un très petit abaissement du thermomètre est accompagné par la condensation d'une grande quantité de

vapeur atmosphérique, de telle sorte que des brouillards copieux et de lourdes ondées se produisent à des températures comparativement élevées et à des basses altitudes. Le total des pluies à Batavia est de 78 pouces. Pendant les mois humides de l'année, il est rare d'avoir plusieurs jours de suite sans que le soleil brille pendant quelques heures, tandis que, pendant les mois les plus secs il se produit quelques ondées accidentelles.

Quoique le nord de l'Australie soit situé dans les limites de la région tropicale, la chute des pluies y est plus restreinte et le total diminue quand on avance vers le sud; dans beaucoup d'endroits près de la côte orientale, où la chute est la plus copieuse, elle dépasse à peine le total annuel de certaines parties de l'Angleterre, mais, sur les collines orientales de la chaîne de Queensland, les pluies sont plus abondantes, aussi est-ce là que les Orchidées australiennes épiphytes atteignent leur plus grand développement.

La plus grande partie des îles Philippines étant dans la zone équatoriale, elles sont sujettes ou à peu près, aux mêmes phénomènes climatériques que les îles de l'archipel malais. Ceylan toutefois, quoique situé dans le zone équatoriale, possède deux régions distinctes au point de vue du climat. La partie sud-ouest, plus petite et séparée de la partie plus grande, nord-est, par un système de montagnes dont le pic d'Adam est un des sommets les plus élevés, a un climat qui ressemble en partie à celui de la zone équatoriale, tandis que la région plus grande, du nord-est, est exposée à de longues sécheresses et a une moyenne annuelle de pluies bien plus réduite. Dans cette partie, les Orchidées sont presque totalement absentes.

Culture. — Les faits relatés plus haut en ce qui concerne le climat de la région où croissent les *Dendrobium*, fournissent des renseignementspour guider le cultivateur, mais non la règle à suivre. Ils lui apprennent seulement qu'en ce

qui concerne la température, il y a une limite extrême en dessous de laquelle les plantes languiraient et périraient si elles y étaient exposées au dela d'une durée limitée et une moyenne supérieure qu'il serait dangereux d'atteindre par des méthodes artificielles; que les plantes ont des saisons alternes de croissance active et de repos comparatif si ce n'est complet, et que, durant la première période, elles sont plongées dans une atmosphère toujours chargée à un haut degré ou même saturée d'humidité. Il est bien connu et pour des raisons qui seront données à l'occasion dans ce volume, qu'il est impossible de produire, dans une serre, quelles que soient ses dimensions, une imitation même approximative de ces conditions climatériques, telles que la nature les produit dans les pays lointains et auxquelles les plantes indigènes de ces contrées sont adaptées. Ce fait est clair dans le cas des quatre conditions essentielles de la vie des épiphytes ; ainsi l'*humidité* ne peut être accordée que par des moyens artificiels; la *température* nécessaire ne peut être maintenue que par des moyens artificiels; la *lumière*, surtout le soleil direct, sauf pendant un temps très court au milieu de l'été, n'existe qu'en intensité si diminuée que la moyenne totale ne s'élève guère qu'à la moitié de la moyenne qu'elle atteint à l'équateur. Enfin la quantité d'*air* frais, admise par les ventilateurs est subordonnée à l'état de l'atmosphère extérieure. Les effets de ces conditions altérées que les plantes subissent dans une serre, sur les tissus des organes de végétation des Orchidées qui y sont réunies, sont si grands, que si, après quelques années de séjour, elles étaient renvoyées dans leur pays natal, en aussi bon état, où elles pourraient être fixées sur les troncs et les branches des arbres et placées dans les conditions dans lesquelles leurs semblables poussent admirablement, au lieu même où on les aurait prises, il est fort probable qu'elles périraient pendant la première saison sèche à laquelle elles seraient exposées.

Dans les plaines chaudes du Moulmein et de la basse Birmanie, pendant la saison sèche, les bulbes des Dendrobium indigènes sont littéralement grillés par le soleil brûlant et réduits à la moitié de leurs dimensions ordinaires, tandis que, pendant la saison des pluies, elles sont inondées par des torrents d'eau (1).

Aussi, quoique la connaissance du climat des pays d'origine des Orchidées soit de la plus grande valeur pour le cultivateur, il est encore plus nécessaire qu'il y ajoute les renseignements que les meilleurs cultivateurs ont réunis par expérience, et cette expérience est le fruit de plusieurs années.

Lorsque l'on cultive une collection dont le nombre total des plantes est considérable, que le nombre des espèces qu'elle représente soit élevé ou non, il est préférable de consacrer une serre ou une partie de serre aux Dendrobium, ce qui rend leur culture plus facile. Les Dendrobium peuvent toutefois être cultivés avec les Orchidées des Indes orientales, si on prend soin de les enlever des parties les plus chaudes et les plus humides de la serre chaude où elles font leur pousse pour les transporter dans une partie plus froide et plus sèche où elles passeront leur période de repos, période que l'on peut provoquer en diminuant les arrosements, ou ce qui serait mieux encore, en les mettant dans une serre à vigne, si on a une serre de ce genre à sa disposition. Les serres à Dendrobium doivent être suffisamment élevées pour permettre aux espèces à larges bulbes de se développer et assez spacieuses pour admettre une grande quantité d'air, à l'aide d'une ventilation copieuse. Les appareils de chauffage doivent être assez puissants pour maintenir la température nécessaire à toutes les époques, le gradin du milieu, si la serre est à deux pans, doit être assez élevé pour qu'on

1, Colonel Benson, in *Gard. Chron.* 1870, p. 796.

puisse placer les plantes aussi près de la lumière que possible. En dessous du gradin doit être établi un bassin assez spacieux pour emmagasiner l'eau de pluie nécessaire pour le service de la serre. Enfin, des tiges de fer solides doivent être fixées contre les vitres de façon à pouvoir suspendre les paniers et les buches sur lesquels les plantes sont enracinées.

Température. Le cultivateur doit chercher à ne jamais maintenir une température plus élevée qu'il n'est nécessaire à l'aide des tuyaux de chauffage, à cause des effets desséchants et épuisants, résultant de la radiation du calorique des tuyaux de fer remplis d'eau chaude. La moyenne de température qu'on doit obtenir par les tuyaux d'eau chaude, qui convient le mieux pour n'importe quelle classe de plantes, ne peut être déterminée que par l'expérience et l'observation. Ainsi pour les Dendrobium on a trouvé que sous le climat de Londres, de novembre à février, la température nocturne de la serre dans laquelle ils sont cultivés ne devrait pas descendre au-dessous de 13°, avec une élevation de 3° pendant le jour. Pendant les mois de mars et d'avril, lorsque la plupart des Dendrobium entrent en végétation, la température nocturne peut varier de 15 à 18° avec une élévation de 3 à 5° pendant le jour, à l'aide de la chaleur artificielle seulement, mais avec la chaleur solaire elle peut s'élever de 6 à 9° au-dessus de la température nocturne. Pendant les mois d'été, c'est-à-dire de mai à août, lorsque la végétation est la plus active, la température de la nuit peut s'élever à 18° et à 21 à 24 à l'aide de la chaleur artificielle, 24 à 27 par la chaleur solaire pendant le jour. En septembre-octobre, lorsque les plantes ont fini leur saison de pousse, les températures peuvent être réduites aux moyennes de mars et d'avril. Les températures trop élevées peuvent toujours être réduites, par une ventilation attentive.

Arrosages. La fréquence et l'abondance des arrosages doivent dépendre de la saison et de l'état des plantes, soit qu'elles soient en végétation active ou en repos. On peut donner comme guide des renseignements généraux, mais il faut compter beaucoup sur l'initiative du cultivateur. Ainsi, pendant les mois d'hiver, lorsque les plantes sont en repos, on ne doit arroser que pour maintenir la mousse et le compost de la surface humides et éviter que les dernières pousses formées ne se rident. La quantité d'eau sera augmentée graduellement quand les jeunes pousses apparaîtront mais lorsque les nouvelles pousses commencent à émettre des racines, les plantes doivent être copieusement mouillées chaque jour, jusqu'au moment où elles auront fini leur pousse; on diminuera alors graduellement les arrosages jusqu'au moment où elles seront de nouveau en repos, et on agira de même dans la mouillure des planches des tablettes, des murs, etc. En effet, pendant l'hiver et lorsque le temps est froid, il peut être suffisant de mouiller une ou deux fois par semaine pour maintenir les plantes en bonne santé, mais au printemps, la mouillure doit être journalière, et même plus souvent suivant l'état du temps, et, pendant la chaleur de l'été, ce n'est pas trop de mouiller les murs et les chemins trois et quatre fois par jour. On doit diminuer ces opérations pendant les mois de la fin de l'année jusqu'à l'hiver.

Ventilation. La ventilation doit être réglée suivant l'état de l'atmosphère extérieure. Comme règle, on doit ventiler autant qu'on le peut par la base de la serre et par le sommet, tout en évitant le contact direct avec les plantes. Pendant les mois d'été, à toutes les autres époques, lorsque la température extérieure est au-dessus de zéro, on peut laisser passer un peu d'air par les ventilateurs inférieurs, aussi bien le jour que la nuit, si c'est possible. Lorsque, quelquefois, comme c'est le cas au printemps, le soleil brille en même temps que

les vents violents soufflent, les ventilateurs doivent être réglés de façon à éviter les rafales à l'intérieur et en même temps combattre une atmosphère concentrée à l'intérieur.

Ombrage. On n'a pas besoin d'ombrer depuis le milieu d'octobre jusqu'au milieu de mars ; à cette époque, pendant les jours clairs, on peut employer un ombrage clair, de onze heures à une heure. Lorsque le soleil approche du tropique nord, le temps pendant lequel on doit employer l'ombrage augmente graduellement, jusqu'au moment où, en juin et en juillet, dans les claires journées chaudes, la serre doit être ombrée pendant six ou sept heures, plus ou moins suivant l'orientation de la serre. D'août à octobre, on doit diminuer le temps d'ombrage au fur et à mesure qu'on avance en saison.

La meilleure saison pour rempoter et remettre en paniers les Orchidées, coïncide avec l'apparition des nouvelles pousses, c'est-à-dire, habituellement, peu après la floraison. De même que toutes les autres Orchidées cultivées dans les serres, les Dendrobium sont exposés aux attaques des insectes, et on doit les en préserver autant qu'il est possible. Les plantes, attaquées par l'araignée rouge, doivent être plongées dans l'eau de tabac ou dans un insecticide semblable; les kermès et les poux blancs doivent être détruits par de fréquents lavages à l'éponge, le thrips noir et jaune peut être expulsé par des fumigations, mais ce remède doit être appliqué souvent et légèrement, c'est-à-dire que la serre doit être remplie modérement de fumée le soir et de nouveau le matin suivant et l'opération doit être répétée deux soirs de suite, jusqu'à ce que les thrips aient disparu. Quand on fume trop à la fois, on fatigue le feuillage, on fait tomber un grand nombre de feuilles et, par conséquence, on arrête la pousse des plantes.

NOTES A LA VOLÉE

Vu à Londres, à l'exposition partielle de la Société Royale (meeting) :

Un splendide Odontoglossum crispum, présenté par M. le baron Schroëder.

Cette admirable variété a les sépales et le labelle énormes. ses pétales sont découpés et ondulés et sont marqués de grandes plaques purpurines qui en tiennent presque toute la surface pour le sépale supérieur et ceux du bas les deux pétales latéraux, ont une large tache de même couleur. Cette plante a été payée un bien grand prix, ce qui ne nous étonne pas, étant donnée son extrême beauté; elle porte le nom d'Odontoglossum crispum nobile.

Vu dans le lot de MM. Williams, Cypripedium Sallieri, superbe variété; très beaux politum, amesianum, Williamsi et une variété de Morganiæ assez remarquable.

M. Veitch présentait des choses merveilleuses :

Cypripedium Juno, très bel hybride, entre Fairieanum et callosum; Cypripedium Hero, hybride entre Boxalli et Leanum, c'est une plante de tous points splendide et qui fera une grande sensation quand elle sera vendue. C'est, comme on le voit, un hybride au second degré, et certainement, tout ce qu'on fera avec les Leeanum devra donner des choses excellentes.

Vu aussi du même, un excellent C. Sedeni-candidulum, et non pas la mauvaise variété vendue sous ce nom en Belgique.

Dendrobium Aspasias, bien joli aussi.

De MM. Seegers et Tropp, un joli Cypr. Savageanum, un insigne Cambridge Lodge, Cypr. Bellone, et un C. sous le

nom d'Insignis, bien curieux, plus un Cattleya Percivaliana alba.

De chez M. Sander :

De jolis Lycaste Skinneri Odont. hybride ; quelques Oncidium Phalaenopsis très curieux et spéciaux comme couleur ; une très belle variété d'Oncidium splendidum.

De chez M. Low de Clapton :

De jolies choses dans les Cypripedium villosum.

De M. Ingram, esq. :

Une série de fleurs de Cattleya Trianæ de toute beauté.

Et enfin, cinq ou six potées de Cœlogyne cristata, présentées par lord Foley, en exemplaire d'une culture absolument extraordinaire.

Vu chez M. Duval, à Versailles :

Une superbe variété d'Odontoglossum Wilkeanum, avec un rameau portant 21 fleurs. Cette très belle plante a trouvé acheteur à Londres, à un beau prix. Vu aussi un très bel Odontoglossum, qui semblerait être un hybride naturel, entre Odontoglossum crispum et... bien malin qui pourra le savoir ; la fleur est grande, de forme parfaite, la couleur est celle de la plante vendue sous le nom d'Eugenes. C'est-à-dire jaune pâle, se fonçant sur les bords avec deux plaques blanches sur les sépales latéraux, la fleur est ornée de taches brunes disposées symétriquement ; le lobe est maculé largement comme celui d'un Triumphans, l'ensemble de la fleur est de tout point ravissant... encore une perle qui ira enrichir les collections anglaises.



80

Chromolith. G. Severeyns.

CYPRIPEDIUM NIOBE.

CYPRIPEDIUM NIOBE

C'est une bien jolie plante que cet hybride sorti de la maison J. Veitch et Sons de Chelsea. Il a eu pour père le C. Fairieanum, la ravissante espèce dont l'origine est assez obscure, et qui ne paraît pas avoir été introduit depuis plus de 25 ans. On a bien indiqué l'Assam comme pays d'habitat, mais toutes les recherches pour le retrouver, et elles ont été incessantes, ont absolument échoué. Il est fort probable qu'un jour ou l'autre on retombera sur la véritable place où cette plante croît et qu'elle reviendra commune comme elle l'a été autrefois. Le C. Spicerianum a servi de porte-graines : c'était un croisement tout indiqué et qui a dû tenter tous ceux qui possèdent le C. Fairieanum, c'est-à-dire un très petit nombre d'heureux mortels.

La plante obtenue est une des plus mignonnes des plus gracieuses et cependant des plus vigoureuses du genre. Le C. Fairieanum est une plante débile ; mais de même que les hybrides ayant du sang du Selenipedium Schlimiié, sont tous beaucoup plus vigoureux que cette espèce, de même, tous les hybrides, aujourd'hui assez nombreux, dans lesquels coule un peu de sève de C. Fairieanum, sont tous plus robustes, plus faciles à cultiver que cette espèce.

Le feuillage a emprunté plus de caractères au Spicerianum qu'au Fairieanum ; la fleur est absolument intermédiaire entre les deux parents. Le C. Niobe fleurit en hiver ou au premier printemps. C'est une plante de serre chaude à cultiver dans des pots bien drainés.

NOTE SUR LES ORCHIDÉES

par G. BENTHAM

(*Suite.*)

Sous tribu 3 Cyrtopodieæ. — J'ai réuni dans cette sous-tribu vingt-et-un genres dont le caractère général consiste dans le menton proéminent des Maxillarieæ avec le feuillage et le port des Cymbidieæ, formant ainsi un trait d'union entre ces deux tribus, mais avec des limites qui ne sont pas toujours aussi définies qu'on pourrait le désirer, car il existe çà et là des espèces qui offrent des exceptions à l'un ou l'autre de ces caractères. Les trois premiers genres sont terrestres, sans pseudo-bulbes charnus, quoique la base des tiges feuillues s'épaississe souvent en un tubercule dur. Les autres sont épiphytes et habituellement, si ce n'est toujours, pseudo-bulbeuses. Les feuilles sont généralement pliées ou avec des rubans parallèles proéminents, comme dans les deux tribus précédentes, et les scapes floraux sont sans feuilles dans tous les genres, sauf dans le *Govenia*. Le menton ne manque que dans *Aganisia*, qui est toutefois allié de trop près aux *Zygopetalum* pour être distrait de cette sous-tribu. Le pollinarium a habituellement les stipes plus développés que dans les Cymbidieæ. Comme distribution géographique, un petit genre, plutôt anormal, *Plocoglottis* est exclusivement malais et un genre monotypique *Pteroglossaspis*, est endémique dans l'Afrique tropicale : les autres sont tous américains, quoique le genre type *Cyrtopodium* se rencontre aussi dans l'Asie et l'Afrique tropicales.

Le genre malais *Plocoglottis* comprend environ huit espèces. Il a été bien illustré par Blume, mais sa position systématique peut encore être douteuse. L'anthère est plus dis-

tinctement bicellulée qu'il n'est usuel dans les Vandeæ, et les deux stipes grèles filiformes du pollinarium sont exceptionnelles dans cette sous-tribu. Aussi elle m'a parue alliée de plus près aux Cyrtopodieæ qu'aux Cymbidieæ, auxquels, sous certains rapports, il pourrait être rattaché.

Cyrtopodium contient actuellement environ vingt espèces dispersées à travers l'Asie, l'Afrique et l'Amérique tropicales. Il fut fondé primitivement sur le *C. Andersoni Br.* qui, avec quelques espèces américaines alliées de très près à des racèmes branchues, et les sépales latéraux seulement soudés très brièvement à la projection de la base de la colonne, et a été fort étendu pour embrasser plusieurs espèces de l'Ancien Monde avec des racèmes simples et les sépales latéraux soudés jusqu'à l'extrêmité de la base de la colonne. Lindley, plus tard, proposa de séparer ces dernières en un genre sous le nom de *Cyrtopera*. Mais la distinction géographique ne peut pas être maintenue plus longtemps, car le *C. Woolfordi* américain a le caractère des *Cyrtopera*. Toutefois, le *C. flava* Lindl asiatique et le *C. plantaginea* des Mascareignes ont les sépales latéraux presque libres de la projection de la base, comme dans le *Cyrtopodium* type, tandis que le racème est simple comme dans le *Cyrtopera*. toutes ont été réunies actuellement en un genre suffisamment naturel sous le nom générique original : *C. foliosa* Lindl, du sud de l'Afrique, n'est pas un congénère, mais paraît être un *Eulophia* voisin de l'*E. cochleata* Lindl.

Govenia Lindl, comprenant *Eucnemis* Lindl, consiste en environ dix espèces américaines. Il est exceptionnel dans cette sous-tribu à cause de ses inflorescences qui terminent les tiges feuillues. *Pteroglossaspis* Rchb. f., espèce abyssine unique, est le seul genre exclusivement de l'Ancien Monde avec des pseudo-bulbes charnus.

Zygopetalum est un genre américain d'environ quarante espèces. Je ne peux suivre Blume en l'unissant aux *Eulophia*,

mais je lui ajouterai plusieurs petits genres proposés par Lindley et Reichenbach, dont la plupart ont, du reste, été actuellement réunis à ce genre par Reichenbach. Parmi eux je considérerai les six suivants comme des sections :

1° *Zygopetalum ;* 2° *Zygosepalum* Rchb. f. ; 3° *Huntleya* Batem. en y réunissant *Galleottia* A. Rich : *Bollea* Rchb. f.; 6° *Warscewiczella* Rchb. f. en y réunissant *Pescatorea* Rchb. f. et 6° *Promenæa.* Lindl. en excluant les espèces à racèmes et en y comprenant *Kefersteinia* Rchb. f. et *Chaubardia* Rchb, f.

Grobya Lindl, deux espèces brésiliennes, ne motive aucun commentaire. *Cheiradenia* Lindl, une espèce de la Guyane, n'est pas suffisamment connu pour être certain de ses affinités, et nos spécimens ne présentent pas de matériaux pour un examen convenable.

Aganisia Lindl (*Koellensteinia* Rchb. f.) a environ six espèces, exceptionnelles dans cette tribu en ce que la base de la colonne n'existe pas. Mais le port et d'autres caractères indiquent une affinité plus étroite avec les *Zygopetalum*, qu'avec aucun autre genre des Cymbidieæ, et on l'a distrait des Oncidieæ. Entre l'espèce type de Lindley et l'*A. lepida* de Reichenbach, nous ferons entrer dans les *Aganisia*, le *Warrea cyanea* Lindl. (*Zygopetalum tricolor* Lindl.) et *Promenæa graminea* Lindl. *Acacallis* Lindl., espèce unique du nord du Brésil, est placée par Reichenbach dans les *Aganisia*, mais il me paraît être beaucoup plus rapproché des *Zygopetalum ;* et le curieux appendice du labelle et les grandes auricules de la colonne pourraient engager à le maintenir comme genre distinct. *Eriopsis* Lindl. pourrait peut-être comprendre *Pseudoriopsis*, Rchb. f. *Warrea* Lindl. se trouve réduit à deux espèces péruviennes ou colombiennes, la station originelle, donnée comme brésilienne, est peut-être une erreur.

Lycomormium Rchf. f., outre l'espèce type devrait comprendre *Peristeria cerina* Lindl., et peut-être aussi *P. guttata*, Knowles et Westc, je juge plutôt d'après la description que d'après l'analyse de la planche. *Batemannia* Lindl., réduit à l'espèce originale de la Guyane, paraît être très différent autant par le port que par le caractère de l'*Huntleya Meleagris* Lindl. et l'espèce alliée que Reichenbach rapporte aux *Batemannia*, mais que nous réunirons avec *Zygopetalum*. *Bifrenaria* Lindl., environ dix espèces, remarquable par le menton très proéminent souvent en forme d'éperon et les stipes (courtes ou longues du pollinarium), doit comprendre *Stenocoryne* Lindl. Cette espèce dans laquelle le menton en forme d'éperon est très long et très grêle, fut séparée génériquement par Lindley, qui supposait que la glande ou écaille du pollinarium était double, chacune d'elles se changeant en une stipe distincte, et c'est ainsi qu'elle est figurée dans l'esquisse de l'herbier de Lindley. Mais dans les spécimens de Spruce n° 29,35, que Lindley a reconnus, comme véritables *Stenocoryne*, j'ai trouvé deux stipes réunis à la base en une écaille glandulaire unique. *Xylobium* Lindl., environ 16 espèces, est généralement considéré comme une section de *Maxillaria*, mais le feuillage et l'inflorescence et aussi les stipes allongés du pollinarium nous paraissent des caractères suffisants, pour le maintenir comme genre distinct, allié de plus près aux *Bifrenaria*, *Lacæna* Lindl., (*Navenia* Klotzsch) comprend deux espèces de l'Amérique centrale alliées de très près aux *Xylobium* et aux *Bifrenaria*.

Lycaste Lindl. comprend environ 25 espèces, et devrait comprendre, je pense, *Paphinia* Lindl. et *Colax* Lindl. Il est aussi allié de très près à l'*Anguloa* type Ruiz et Pav, qui comprend trois espèces colombiennes et péruviennes. Le passage du périanthe presque globulaire des *Anguloa* au périanthe étalé des *Lycaste* paraît être gradué dans les formes

variées qui sont versées dans le genre *Colax*, si je juge d'après plusieurs figures. *Chondrorhyncha* Lindl., une ou deux espèces colombiennes paraît être, d'après l'herbier de Lindley et ses notes, plus rapprochée des *Zygopetalum* que des *Stenia*, auprès desquels Reichenbach les place, mais je n'ai jamais eu l'occasion d'examiner une fleur moi-même. Enfin *Gongora* Ruiz et Pav, dont environ 20 espèces ont été publiées, rapproche cette sous-tribu de celle des Stanhopieæ, et j'abonde dans le sens de Reichenbach en leur réunissant à *Acropera* Lindl. Dans les spécimens cultivés de cette plante, Darwin a toujours trouvé le stigmate imparfait et suggère la possibilité que ce pouvait être la forme mâle de quelques autres espèces, dont la femelle pourrait être assez différente, pour avoir été placée dans un genre distinct. Mais les spécimens mexicains de Bourgeois, avec des stigmates parfaitement organisés et des capsules à maturité complète, sont, sous tous les autres rapports, parfaitement semblables aux espèces cultivées.

Paradisianthus, *Kegelia*, *Cœliopsis* et *Sievekingia* Rchf., sont tous des genres monotypes que je ne connais pas et n'ont pas été décrits suffisamment pour que je puisse juger de leurs affinités immédiates, mais tous paraissent appartenir à la sous-tribu des *Cyrtopodieæ* et peuvent probablement être rapportés à quelques-uns des genres mentionnés plus haut.

(*A suivre.*)

LES ORCHIDÉES DE SERRE FROIDE
POUR LES DÉBUTANTS
(*Suite.*)

5. *Cypripedium insigne,* Nepaul, Siam. Cultiver de préférence la variété Chantini, plante terrestre ou semi-terrestre, sans pseudo-bulbes, période de végétation active de décembre à juillet-août, sans repos bien accusé, rempotage en terre fibreuse et sphagnum toujours bien drainé, aussitôt la fin de la floraison, peut être tenu dans la partie de la serre où le soleil ne frappe jamais, culture en pots de préférence. Ne pas laisser les plantes faire des pousses trop nombreuses et chétives, et pour l'éviter, les rempoter plus souvent qu'on ne fait ordinairement, c'est-à-dire tous les deux ans au moins.

6. *Cypripedium villosum et Boxalli* Birmanie, deux plantes bien voisines, à cultiver à l'ombre et à tenir plus grandement que le C. insigne, elles paraissent plus voraces que cette espèce.

7. *Epidendrum vitellinum majus,* Mexique, plante épiphyte demandant un repos très prolongé, beaucoup de lumière, de soleil même, un drainage très complet, pouvant vivre très bien sur bois si on en prend grand soin. Fleurit en mai-juin aussitôt la formation presque complète des bulbes; entre ensuite en repos et se remet à pousser à la fin de l'été; plante difficile à conserver dans les collections, mais que l'on introduit si facilement et si régulièrement qu'on peut se la procurer pour quelques francs. Les fleurs sont vermillon d'un coloris éclatant. Rempoter dans un compost de deux tiers de terre fibreuse, un tiers de sphagnum, aussitôt l'apparition des pousses nouvelles.

8. *Lælia anceps,* Mexique. Cultiver de préférence sur bois dur sans aucun compost, tenir dans la partie la plus aérée de

la serre froide et ne pas craindre de l'exposer au soleil à l'automne. Fleurit sur les bulbes incomplètement formés en novembre-janvier, se repose peu après la fin de la floraison, diminuer les arrosages jusqu'à l'apparition des nouvelles pousses qui a généralement lieu en avril-mai, tenir alors la plante très humide et la seringuant plusieurs fois par jour, la changer de support le moins souvent possible, en cas de force majeure, le faire dès que les pousses nouvelles ou mieux les racines nouvelles apparaissent.

9. *Lælia autumnalis,* Mexique. Entre en végétation et fleurit plus tôt que le Lælia anceps, demande tout autant d'air, mais encore plus de lumière et un repos plus complet, en hiver, jusqu'à l'apparition des pousses qui a lieu en mars-avril. Arrosements très copieux pendant tout l'été; au besoin mettre la plante en plein air à mi-ombre ou sous un arbre peu touffu permettant au soleil de pénétrer jusqu'au Lælia, culture sur bois ou en panier bien drainé ; ne pas s'effrayer si les bulbes nouveaux tendent à sortir des limites assignées, la plante a plus besoin d'un support que de nourriture. Craint les changements de support; le faire, si on y est obligé, peu avant l'apparition des pousses nouvelles.

10. *Lycaste Skinneri,* Guatemala. Plante semi-terrestre, demandant un compost généreux, un repos très accentué, beaucoup de lumière et un air constamment renouvelé; craint la condensation. Culture en pots de préférence ; fleurit en hiver à des époques variables, fleurs de longue durée; rempotage aussitôt l'apparition des pousses nouvelles, c'est-à-dire après la floraison; ne craint pas un peu de bouse de vache dans le compost. Quand les pousses se couvrent de pucerons ou de thrips, c'est que la serre est trop chaude et trop sèche. Éviter de laisser séjourner de l'eau dans le cœur des pousses.

11. *Masdevallia Harryana,* Colombie. Plantes terrestres ou épiphytes montagnardes sans pseudo-bulbes ne doiventjamais

être laissées sèches; à cultiver dans la partie ombrée de la serre, en pots de préférence, compost plus généreux qu'on ne leur accorde généralement et pots plutôt un peu grands, toujours bien drainés, les jeunes pousses ont des tendances à sortir du pot, ne pas s'en effrayer. Rempotage aussitôt la fin de la floraison qui a généralement lieu en mai-juin, atmosphère très humide et très aérée, ne pas craindre de mettre les plantes près d'un ventilateur.

12. *Masdevallia Veitchi*, Pérou. Fleurit en été et souvent à l'automne, même culture que l'Harryana.

Bon nombre d'autres Masdevallia pourraient trouver rang dans la serre froide, mais nous nous sommes limité ; toutefois, ces plantes occupent si peu de place, ont des couleurs si brillantes, des formes si étranges, qu'on pourra toujours leur réserver un petit coin. Les plantes de la section des Chimæra demandent un peu plus de chaleur que celles de la section des Harryana, sans cependant être des plantes de serre tempérée ; il en est de même du tovarensis, très jolie espèce à fleurs blanches qui craint un abaissement de température, ne serait-il que d'un degré au-dessous de son minimum qui paraît être 4° au-dessus de zéro.

CULTURE DES MASDEVALLIA DE LA SECTION CHIMÆRA

Cette branche intéressante du genre Masdevallia est une des principales curiosités que renferme la famille orchidéenne et mérite, à plus d'un titre, une large place dans toutes les collections choisies.

Tous les amateurs connaissent les Masdevallia Chimæra, radiosa, bella, etc., tous plus beaux les uns que les autres. Ces plantes fantastiques et gracieuses tout à la fois, char-

ment toujours le visiteur qui a la bonne fortune de visiter une serre à Orchidées et elles devraient s'y trouver en plus grand nombre qu'on ne les y rencontre généralement.

Leur culture n'est pas toujours non plus bien comprise, quoique d'une grand simplicité. Nous en avons vus souvent qui étaient plantés dans des terrines ou même des pots, ce qui est tout à fait contraire au bon sens, puisque toutes les espèces de ce groupe, poussent leurs tiges horizontalement ou même perpendiculairement en-dessous et que, par conséquent, ces récipients ne laissent pas sortir les tiges ou tout au moins ne les montrent pas dans toute leur beauté.

Certains cultivateurs ont aussi le tort de les cultiver trop à chaud ou dans un local trop sec.

Les paniers à parois assez serrées doivent être les seuls employés pour ce groupe, et si on dispose de plusieurs formes on choisira de préférence la forme boule ou conique, ou encore la forme octogone plate. Je dis à parois assez serrées parce qu'elles permettent de ne mettre aucun tesson ou autres matériaux durs destinés à maintenir le compost et qui empêchent si souvent les tiges florales de se faire jour dans les endroits où précisément leurs fleurs seraient plus gracieuses.

On remplacera ce drainage par de simples rhizomes de polypode mis à une petite distance les uns des autres et qui feront ainsi un matelas suffisant.

A défaut des formes plus haut citées, on prendra le panier carré plat ordinaire, et on se servira toujours des mêmes rhizomes comme drainage. Le compost, qui sera le même pour toutes les espèces, sera de sphagnum pur si la serre est très sèche, mais, en général, le meilleur sera un mélange de moitié de polypode très propre et moitié tête de sphagnum vivant.

Ce mélange sera bien tassé dans le panier, on bombera le

rempotage le plus possible afin de faciliter la sortie des tiges florales et on maintiendra le sphagnum vivant tant que durera la végétation, ce qui est le plus parfait guide des arrosages.

Plantés de cette façon, on jouira agréablement des fleurs, qui envelopperont souvent tout le panier dessous comme dessus, surtout dans les variétés houtteana, radiosa et espèces les plus voisines.

Nous cultivons avec beaucoup de succès la section chimæroïde des Masdevallia dans la partie la moins ensoleillée de la serre froide depuis mai jusqu'à octobre, et le reste de l'année du côté nord de la serre aux Cattleya, dans l'endroit le plus humide et le plus aéré possible.

Ils demandent tous, en été, de fréquents mouillages sur les feuilles, et nous le répétons, le compost ne doit jamais dessécher. La chaleur des étés leur est très pernicieuse s'ils sont cultivés dans une serre aride.

Le groupe Chimæra est riche en belles espèces, et sans nous étendre sur une nomenclature, nous recommandons particulièrement la culture des espèces suivantes : Masdevallia chimæra et toutes ses magnifiques variétés ; Masdevallia Chestertonii, M. houtteana (Benedicti), M. bella, M. Carderii, M. radiosa, M. nycterina, M. Gaskeliana, M. troglodytes.

Comme toutes ces espèces fleurissent plusieurs fois par an dans les serres, elles en forment assurément un des principaux attraits. De plus, peu d'Orchidées sont aussi prodigues de leurs fleurs que ces charmantes plantes. Nous avons vu des houtteana avec 60 fleurs sur une touffe, des radiosa avec 15 fleurs et certes pas un visiteur n'était indifférent à la vue de ces joyaux de la nature.

TRAVELS AND ADVENTURES OF AN ORCHID HUNTER

PAR S. MELLICAN

(*Suite.*)

Cattleya Trianæ se trouve en abondance près d'Ibague dans l'État de Tolima, à plus de cent milles de Bogota, dans la direction du sud-ouest. On le trouve à près de 4,000 pieds d'altitude. Medellin est le centre de la région où croissent les Cattleya Dowiana aurea et C. Warscewiczii. Près de Frontino se rencontre le Miltonia vexillaria,mais tous les bois qui entourent cette petite ville ont été dépouillés de cette espèce qu'il faut aller chercher entre la rivière Opon et la rivière Carare.

« Ce sont deux rivières qui draînent la partie sud de l'État de Santander, et l'espace qui les sépare est une vallée qui ne possède pas cent mètres de largeur. Je descendis la rivière jusqu'à un endroit appelé Barranca dans le but de trouver un canot pour naviguer sur la rivière Opon. Il me fallait dix hommes bien armés. La rivière n'est pas navigable au delà de cinquante milles, et cet espace est intercepté par des arbres renversés; la forêt qui la borde est remplie de hordes d'Indiens hostiles. Les deux premiers jours il n'arriva rien d'insolite, les bords de la rivière étaient couverts de forêts épaisses et nous ne trouvâmes aucune trace d'Indiens. Chaque nuit nous campions sur des bancs de sable. Je ne vis aucune Orchidée, le sol était trop plat, mais le troisième jour nous rencontrâmes de nombreuses traces d'Indiens et des huttes abandonnées. Vers le milieu du jour, au moment où nous tournions un coude du fleuve, nous fûmes salués par une volée de flèches qui passèrent au-dessus de nos têtes. Elles avaient été dirigées trop haut et lancées avec trop de force. Pas un

bruissement de feuillage ne nous avait révélé le point d'où elles étaient parties. Après avoir tiré quelques coups de fusil dans la direction supposée, d'où les flèches étaient parties, nous nous avançions avec quelques précautions. Mes compagnons étaient disposés à faire demi-tour, mais j'étais trop curieux de savoir ce que les régions plus élevées contenaient en fait de plantes. Il était évident que les Indiens étaient à ce moment prévenus de notre voyage d'exploration, et je vis à diverses reprises des formes sombres filer au fur et à mesure que notre canot se montrait à leur vue. J'avais été informé que les Indiens étaient très disséminés sur toute la contrée et quoiqu'ils aient conservé une haine mortelle contre tous les être civilisés, le fait de remonter la rivière ne me semblait pas suffisant pour avoir motivé leur réunion. Le quatrième jour nous avançions avec précaution à cause des arbres tombés à travers le courant quand nous arrivâmes devant un assemblage de trois ou quatre abris entourés de plantations de maïs. Quelques peaux de bêtes étaient étendues devant les huttes, mais tous les habitants les avaient abandonnées et s'étaient enfuis dans les bois.

« J'avais rencontré quelques jolis Oncidium sur les berges et j'espérais en avoir fini avec les Indiens. Pendant la nuit du quatrième jour, nous campâmes comme d'habitude sur un banc de sable, étant dans l'impossibilité d'aller de l'avant à cause de l'état de la rivière. Sachant que nous étions au milieu du territoire des Indiens, nous passâmes la nuit assez inquiets auprès d'un petit feu, mais avec nos fusils chargés et pendant que trois d'entre nous dormaient trois autres montaient la garde. Rien ne nous advint pendant cette nuit, et après le repas du matin je me mis à explorer la forêt avec quatre de mes hommes, laissant le canot, notre seul moyen de rejoindre la Magdalena, à la garde de deux de mes Indiens. J'étais enchanté de trouver les arbres sur les bords élevés de la rivière couverts de Miltonia vexillaria mêlés à l'Onci-

dium carthaginense et autres Orchidées et je me félicitais de rapporter un lourd butin. Mais cette nuit-là tous mes plans devaient être renversés. Tout le monde était enchanté au repas du soir, mais à peine avions-nous allumé nos cigares qu'une nuée de flèches, passant au-dessus de nos têtes, nous mit à l'instant sur pied. Un des nôtres, un moment après, fut percé de trois flèches empoisonnées et blessé mortellement. La lune était cachée par les nuages et répandait une lumière confuse ne nous permettant pas de répondre, tandis que les sauvages nous apercevaient parfaitement à la lueur de notre foyer. Nous ne perdîmes pas un instant pour nous mettre à l'abri derrière les arbres. Les Indiens nous voyant battre en retraite s'étaient découverts et nous les saluâmes du feu de nos cinq carabines. Un cri de souffrance sortit de la gorge des Indiens surpris et des blessés qui, jusqu'à ce moment n'avaient pas fait entendre le moindre bruit.

« La partie nord de la chaîne de montagnes entre la rivière Cauca et la Magdalena a toujours été considérée comme une terre riche en Orchidées, mais jusqu'à l'heure actuelle bien peu ayant quelque connaissance des plantes ont pénétré dans les collines des bords de la Magdalena. Le côté de la Cauca de cette chaîne de montagnes est la patrie du fameux Odontoglossum Harryanum. »

CORRESPONDANCE

MON CHER GODEFROY,

« Vous avez publié dans un numéro de décembre dernier, une liste de plantes pour la fleur coupée que j'approuve de tous points. Vous savez que je tire parti des fleurs qui s'épanouissent dans mes serres. J'arrive à payer très largement, grâce à ce produit, mon jardinier, mon charbon et l'entretien. Eh bien toutes les plantes que vous indiquez, à l'exception de l'Oncidium splendidum, que je n'ai pas acheté quand il était abondant sur la place, m'ont paru être d'un placement facile ». Voilà ce qui m'a été dit par un amateur très sérieux qui ne table pas sur des probabilités mais sur l'expérience de plusieurs années. Qu'un de nos confrères étrangers nie notre compétence en pareille matière, il est absolument libre de le faire, et toujours facile en tronquant un article d'en extraire la quintescence des arguments en faveur de l'intéressé, mais les accès de mauvaise humeur ne m'atteignent plus en supposant qu'ils m'aient jamais atteint, et j'ai plus souci de l'approbation d'un amateur qui achète des plantes pour la fleur coupée, mais qui ne vend pas de plantes que chagriné des critiques d'un horticulteur qui vend des plantes pour la fleur coupée, mais qui ne vend pas de fleurs. Mon confrère me demande où je trouverai des Cattleya aurea et des Oncidium splendidum en quantité, mais très probablement où Vincke de Bruges le roi des horticulteurs qui cultivent les plantes pour la fleur coupée, a trouvé les premiers et où Sander a trouvé les seconds, mais toutes ces discussions entre intéressés manquent de charme pour les amateurs. Je ne suis l'agent de personne en particulier, mais celui de tous ceux qui me confient le soin de leurs intérêts; je désire donc être tenu en dehors de toute polémique et qu'on me laisse bien tranquille. Le rôle des importateurs est d'introduire de bonnes plantes, et le mien de les vendre, quel que soit celui qui les aura importées. Amen.

A quelle époque doit-on acheter les importations ?

En général,les amateurs sont d'avis qu'il faut acheter les importations au printemps. Ils pensent qu'ils ont toute la série des beaux jours pour les établir. Si cela est vrai pour un certain nombre de plantes, en revanche bon nombre d'espèces doivent être introduites à des époques

très différentes. En général, les Orchidées fleurissent à l'état de nature un peu plus tôt que dans les cultures. C'est la conséquence des conditions de végétation plus intense que dans nos serres, l'évolution des plantes est plus rapide et en général la période de végétation est plus courte et celle du repos plus accentuée que dans les cultures.

J'ai sous les yeux des importations de Cattleya Trianæ dont toutes les pousses sont à l'état de repos ; il est certain que ces plantes sont arrivées à la bonne époque, que toutes fleuriront dans nos cultures dès cette année ; j'ai aussi des Cattleya labiata dont la plupart des pousses ont 8 à 10 centimètres de longueur, ils ont été importés évidemment trop tard ou trop tôt et c'était en octobre, à mon avis, qu'on aurait dû les recevoir ou immédiatement après la floraison que je suppose à l'état naturel, avoir lieu en mai. — Les Cattleya gigas présentent, en février, des pousses à moitié formées, c'est donc en octobre qu'il serait sage de les introduire, et je serais assez disposé à prendre pour des Aurea les plantes qui ont des yeux dormants parce que je sais que cette variété fleurit plus tard que le Gigas.

Nous devons surtout nous occuper de l'état des plantes à leur arrivée, bien plus que de l'époque de l'importation, nous pouvons toujours stimuler le départ des pousses, mais nous rétablissons difficilement des pousses chétives qui auront cru pendant le voyage. On s'étonne parfois de voir des importateurs risquer de recevoir des plantes en plein hiver, mais ils ne pourraient pas les recevoir à une autre époque ; essayez l'importation des plantes froides de l'Équateur en juin, et vous verrez combien peu arriveront en état.

Nous connaissons très bien les époques de floraison des plantes cultivées ; en revanche, nous ignorons l'époque de ces mêmes plantes dans leur pays natal.

Cela est exact pour une grande partie d'entre elles, et nos correspondants étrangers nous rendraient un grand service en nous adressant des notes à ce sujet. Les plantes qui vivent sur l'hémisphère nord fleurissent à peu près aux mêmes époques dans nos cultures, mais il est loin d'en être de même de celles qui vivent sur l'hémisphère sud et j'ai la conviction que si on n'a pas introduit plus tôt le Cattleya labiata c'est parce que tous ceux qui ont pu le voir sur place ont été convaincus qu'ils avaient affaire au Cattleya Warneri qui, chez nous, fleurit au printemps. Il est fort probable que si C. Warneri a été introduit si souvent pour le labiata, c'est parce que, dans son pays, il fleurit très probablement à l'automne.

Propriétaire-gérant : Godefroy-Lebeuf. — Imp. PAUL DUPONT (Cl.) 116.4.92.

PLANTES NOUVELLES ET INTÉRESSANTES

PHAJUS TUBERCULOSUS

Cette plante remarquable est assurément l'une des plus belles Orchidées introduites jusqu'à présent.

Elle est parfaitement distincte dans sa manière de croître de toutes les autres espèces cultivées.

Le *Phajus tuberculosus* est originaire de Madagascar, et a pour station les épaisses et sombres forêts de l'intérieur de cette île ; les tiges uniformes et charnues s'attachent aux arbres par leurs racines qui pénètrent sous l'écorce de ceux-ci, descendent, et vont chercher la mousse humide qui recouvre le sol humeux.

Les feuilles sont oblongues, acuminées, longues de 25 à 30 centimètres ; l'inflorescence est toujours un racème erigé garni de 3 à 7 fleurs. Leurs tiges florales apparaissent jaunâtres, maculées de cramoisi sur un fond jaune, le lobe extérieur de la fleur est arrondi, marginé, ondulé. Des taches colorées de blanc et de rose ornent cet organe, les sépales sont d'un blanc pur, les larges bords du labelle sont bronzés et pointillés de cramoisi. Sous tous les rapports, le *Phajus tuberculosus* est une des Orchidées les plus attrayantes et devrait se rencontrer dans toutes les bonnes collections.

Sa culture est très difficile et ne permettra jamais de faire une plante productive pour la décoration. Il serait nécessaire de connaître le mode de végétation de cette espèce avant de l'entreprendre ; elle commence à végéter pendant la plus mauvaise saison de l'année, savoir : novembre, décembre et

janvier. Pendant ces mois il faut une température moyenne de 20 à 25 degrés pendant le jour et baisser de quelques degrés la nuit.

Il lui faut des seringages copieux plusieurs fois répétés par jour.

Cette plante doit se cultiver de préférence sur *radeau* à forme concave, d'une longueur de 30 à 40 centimètres sur 12 à 14 cent. de large où on la fixe au moyen de fil de laiton et comme compost une simple couche de sphagnum et de terre fibreuse suffit à donner les matières nécessaires qu'elles réclament pour leur végétation. Il est nécessaire de bien tenir les rhizomes au-dessus du sol, de maintenir les jeunes pousses sur le radeau et d'ajouter des matériaux au fur et à mesure que le développement de la plante le réclame. Par ce moyen on peut conserver la plante pendant deux ou trois ans sans déranger les racines qui se sont collées aux parois du radeau, en ayant soin de renouveler le compost quand il se décompose, et en employant de préférence de la mousse vivante afin qu'elle se développe.

Il faut placer les plantes aussi près du vitrage que possible, mais toujours bien les abriter des rayons directs du soleil, l'atmosphère ne saurait être trop humide. Cependant les vapeurs produites par l'eau projetée sur les tuyaux surchauffés leur est nuisible quand cette dernière va directement sur la plante.

L'araignée rouge et le puceron jaune sont très friands des jeunes pousses, et les plantes, sous leurs attaques répétées, prennent vite une couleur brunâtre. Si l'on a recours aux fumigations et à l'immersion pour les combattre, on agira toujours avec prudence, car ces attaques peuvent se répéter plusieurs fois dans un intervalle de 15 jours.

Tels sont les traitements donnés à cette plante dans l'établissement de *M. Sander et Cᵒ à Saint-Albans*, où les échantillons sont en bon nombre.

L. FORGET.

CYPRIPEDIUM EXUL

Le *Cypripedium exul* est une espèce nouvelle qui vient d'être décrite par M. O' Brien. C'est la plante qui a été signalée comme C. insigne, variété du Siam, par M. Ridley. Elle diffère certainement beaucoup plus du C. insigne que beaucoup d'autres plantes élevées au rang spécifique et qui pourraient être prises pour de simples formes d'une même espèce.

Le Cypripedium exul a été exposé récemment à Londres. On croirait, à première vue, avoir affaire à un croisement entre un C. insigne et un C. Druryi ; le fait est peu probable ; il y a une longue distance entre les localités où croissent les deux espèces. Le C. Druryi se rencontre au sud de l'Inde, près du cap Comorin, sur les monts Travancore ; le C. insigne croît entre le Bengale et la Birmanie. Je cite les localités classiques, mais, pour ma part, je connais une localité très éloignée des monts Khasia où se rencontre une forme superbe de l'insigne, c'est le plateau de Saravan au Laos. Le Cypripedium exul relierait les deux localités.

Pourquoi le C. exul ne serait-il pas un hybride naturel entre les deux espèces précitées : Druryi et insigne. Jetez les yeux sur la carte de Veitch. Les plantes de Travancore se retrouvent dans des localités très éloignées. Vanda parviflora habite la pointe extrême de l'Inde, on le retrouve au sud de Bombay, puis au Nepaul.

Aerides multiflorum est un exemple encore plus frappant. A. multiflorum, Népaul, sous le 80e longitude et le 30e latitude, puis 85e longitude, et entre le 25e et le 30e; puis plus au sud sur le 90e longitude et entre le 25e et 30e; nous le retrouvons au Sylhet, 95e longitude, 25e latitude; en Birmanie, 20e latitude, 100e longitude; près de Tenasserim, 13e latitude,

100° longitude ; en Cochinchine, 11° latitude, 107° longitude. Un outsider se rencontre dans les îles Andaman.

L'Aerides odoratum se rencontre en Annam, au Siam, en Birmanie, à l'embouchure du Gange, près de Darjeeling dans l'Himalaya.

Le Vanda Hookeriana croît au sud de la presqu'île de Malacca, au Laos et à Borneo ; l'Aerides falcatum se retrouve en Cochinchine et en Birmanie.

La botanique de ces contrées est encore imparfaitement connue. Il est possible que des plantes aient disparu depuis des siècles de certaines localités sans qu'il y ait une preuve qu'elles n'y ont jamais existé. Les croisements entre espèces peuvent dater de plusieurs milliers d'années. L'humble plante a souvent résisté aux cataclysmes qui ont modifié la configuration du sol. Ce n'est pas le vent qui a porté les graines à travers les mers qui séparent deux localités ; les plantes existaient là avant que la mer ait creusé les golfes immenses qui les séparent.

Un jour ou l'autre fleurira dans une collection un hybride entre le C. insigne et le C. Druryi, et il est fort probable que ce croisement sera identique au C. exul.

Malgré les voyages d'exploration, malgré les recherches incessantes des collecteurs, la géographie des Orchidées est encore très obscure. Les Orchidées épiphytes surtout échappent par leur mode de végétation à l'explorateur superficiel ; elles croissent souvent au sommet des arbres, et le profane peut se promener pendant des semaines dans les forêts les plus riches en Orchidées sans en rencontrer une seule ! C'est ce qui explique les découvertes inattendues de ces dernières années ; mais là où elles croissent, les Orchidées sont en général localisées, et il suffit d'un renseignement précis pour pouvoir les récolter par milliers. Je n'ai recueilli que deux échantillons d'Habenaria militaris ; où je l'ai découvert, Auguste Regnier en a récolté facilement plusieurs milliers !

Le C. exul est une plante de serre chaude, je crois; je ne connais pas la localité exacte où il a été rencontré, mais je crois que c'est à une altitude peu élevée. C'est dans tous les cas une plante très distincte, qui a sa place indiquée dans toutes les collections.

UNE FLORAISON PAR JOUR

Nous croyons être agréable à ceux de nos lecteurs qui débutent dans la culture des Orchidées en publiant mensuellement une liste des 30 plantes les plus remarquables qui fleurissent pendant ce mois, et en accompagnant chaque espèce d'une courte note relatant ses qualités et sa culture.

Il va sans dire que chaque mois voit s'épanouir non pas 30, mais plus de 100 espèces d'Orchidées, mais notre but a été de nous efforcer de grouper, dans cette liste, les plus belles, les moins chères, et autant que possible, les plus faciles de culture. Nous nous sommes aussi attaché à réunir le plus possible de genres et d'espèces, de sorte que le débutant qui ferait cette année acquisition du contenu de cette liste en plantes fleuries, et au fur et à mesure que nous la publierons, se trouverait posséder à la fin de l'année une collection très variée, et pour ainsi dire *Une floraison par jour*.

JANVIER

1. *Angrœcum eburneum* (D. P. T.) Madagascar. — Serre chaude. Fleurs blanches portant le labelle en l'air. Culture en panier-caisse, dans du sphagnum vif, mélangé de tessons et de rhyzomes de polypode. Rempotage en hiver. Repos d'octobre à février. Beaucoup de chaleur et d'humidité pendant la végétation, et le plus d'air possible au repos, avec abaissement de température.

2. *Barkeria Skinneri* (Lindley) Guatemala. — Serre tempérée. Nombreuses fleurs rose-foncé. Culture sur bloc ou claire-voie sur lesquels on appliquera un peu de fibres ou de sphagnum vif. Beaucoup d'humidité pendant la végétation, et sécheresse presque complète du printemps à la fin de l'été, au bout duquel on rempotera si besoin est.

3. *Cattleya Warscewiczii* (1). (Rechb) Nouvelle-Grenade. — Serre tempérée. Fleurs dans le genre de celles du C. Trianæ dont cette espèce est voisine. Culture facile en pot ou panier. Rempotage dans 2 tiers fibres ou peat et le reste en sphagnum. Bon drainage. Beaucoup d'air et de soleil. Repose de février à juillet.

4. *Cœlia Bella*. (Rechb) Guatemala. — Serre tempérée. Les fleurs sont blanches, avec extrémité des pétales pourpre-rouge. Culture en panier du côté nord de la serre, pendant la végétation. Compost des Cattleya. Repos bien accusé depuis l'automne jusqu'à la floraison. Les jeunes pousses dont le milieu est en forme de cornet pourriraient si on laissait séjourner de l'eau dedans.

5. *Cœlogyne speciosa*. (Ldl.) Java.— Serre chaude. Fleurs jaune-verdâtre avec labelle largement maculé de brun presque noir. Fleurit plusieurs fois par an. Peu de lumière lui suffit ; rempotage en panier avec plus de sphagnum que de polypode. Comme chez les Cœlia, les fleurs sortent de l'intérieur des jeunes pousses. Rempotage en janvier ou à la fin de l'été, car la végétation part ordinairement de ces époques.

6. *Cymbidium Mastersii*. (Grift) Indes.— Serre tempérée. Fleurs blanches lavées de quelques taches grises. Repos durant l'hiver pendant lequel on fera le rempotage en terrine bien drainée avec deux tiers de polypode, et le reste de sphagnum. Beaucoup d'humidité pendant la végétation.

(1) Ce que l'on appelle en France Warscewiczii, n'est pas le Gigas mais une forme de Trianæ.

7. *Cypripedium insigne*. (Wallich) Népaul. — Serre froide. Fleurs jaunes tachées de brun. Le Sabot de Vénus bien connu pousse partout, même en orangerie, pourvu qu'il ne soit pas rempoté dans la terre du jardin. Au moment de sa floraison, le mettre en pot peu profond, bien drainé, dans de la mousse mélangée d'un peu de polypode, l'arroser beaucoup depuis février jusqu'à novembre, et ensuite presque pas, et ainsi traité, il fleurira tous les ans.

8. *Cypripedium venustum*. (Wallich) Sylhet. — Serre froide. Etendard vert avec pétales et sabot brun-clair. Ce qui est dit du précédent s'applique à celui-ci.

9. *Dendrobium Ainsworthii*. (Moore) hybride. — Serre tempérée. Fleurs dans le genre de celles des D. nobile, mais plus élégantes. Culture en pot ou panier. Compost et traitement des Cœlogyne. Repos bien accusé d'octobre à février.

10. *Dendrobium nobile*. (Ldl.) Indo-Chine.— Serre froide ou tempérée. Belles et nombreuses fleurs à pétales d'un beau rose avec riche labelle pourpre noir. Culture du précédent. C'est le Dendrobium le plus commun dans les cultures et l'un des plus beaux.

11. *Epidendrum ciliare*. (L.) Amérique tropicale.— Serre tempérée. Fleurs blanches avec un curieux labelle découpé comme la langue d'un serpent. Culture très facile en pot ou panier. Compost des Cattleya. Repos bien accusé de mars à octobre.

12. *Limatodes rosea*. (Ldl.) Moulmein.— Serre tempérée. Jolies fleurs roses. Culture en pot avec un tiers terre de prairie, tiers bouse de vache, et le reste en terreau consommé. Bon drainage. Beaucoup d'humidité et de chaleur pendant la végétation et repos depuis la chute des feuilles jusqu'après la floraison en serre tempérée ou froide et complètement au sec.

13. *Lælia anceps*. (Ldl.) Mexique.—Serre tempérée froide. Fleurs roses, quelquefois blanches. Belle Orchidée très flori-

fère. Culture des Cattleya. Repos très accentué de mars à août.

14. *Lælia superbiens.* (Ldl.) Mexique.— Splendide espèce que l'on fera fleurir facilement en la cultivant en serre froide, avec beaucoup d'humidité pendant la végétation, humidité qui devra être habituellement réduite à mesure que le bulbe se formera, afin que la tige florale se développe bien. Majestueuses fleurs qui se montrent au sommet d'une tige d'un mètre et plus. Le plus d'air possible devra lui être donné pendant son repos, qui coïncide avec celui du précédent.

15. *Masdevallia ignea.* (Reichb) Nouvelle-Grenade. — Serre froide. Fleurs rouge orangé. L'un des plus beaux du genre. Rempotage en pot, en janvier, dans deux parties de sphagnum et une de polypode. Bon drainage. Beaucoup d'humidité atmosphérique toute l'année. Court repos (qui ne doit être du reste que relatif), durant décembre et janvier. Exige grande aération et craint la chaleur de nos étés si la serre est trop aride.

16. *Masdevallia polysticta.* (Reichb) Pérou. — Serre froide. Fleurs blanches avec taches carminées. Très gracieuse espèce qui se cultive comme la précédente.

17. *Maxillaria luteo-alba.* (Ldl.). Nouvelle-Grenade. — Serre froide. Pétales et sépales blanc-crème, avec labelle jaune. L'un des plus grands Maxillaria et des plus beaux. Culture en pot avec repos bien accusé pendant tout l'hiver.

18. *Nanodes Medusæ.* (Reichb). Equateur.—Fleurs vertes et labelle rose violacé. L'une des Orchidées les plus curieuses ressemblant beaucoup par son port à un Epiphyllum. Culture en serre tempérée pendant la végétation, avec beaucoup d'air et de lumière. Repos dans la serre froide depuis septembre jusqu'à novembre. Se cultivera sur bûche ou en panier très plat dans le compost des Cattleya.

19. *Odontoglossum Alexandræ.* (Ldl.) Nouvelle Grenade. — Serre froide. Tout le monde connaît aujourd'hui cette

perle des Orchidées, aux longues grappes donnant des fleurs dont les couleurs sont blanc-pur chez certains sujets et jaune, maculé de brun chez d'autres. C'est la plante par excellence pour la fleur coupée. Des centaines de mille francs ont été réalisés par le commerce orchidophile avec cette plante, tant en Europe que dans l'Amérique septentrionale. Culture des plus faciles dans une serre très aérée et bien humide. Eviter les rayons de soleil tout en n'ombrant que pendant le temps strictement nécessaire. Rempotage en janvier dans pots bien drainés et dans une partie de sphagnum vif et une de polypode très propre. Le compost ne devra jamais sécher que légèrement, et seulement pendant les plus grands froids.

20. *Odontoglossum Rossi.* (Ldl.) Mexique. — Serre froide. Charmante espèce aux fleurs blanches tachées de marron. Sa manière de vivre est la même que pour l'O. Alexandræ, à l'exception qu'il se cultive avec avantage en panier.

21. *Oncidium Cavendishii.* (Bateman) Mexique. — Serre froide. Fleurs jaunes très nombreuses. Pour se bien comporter, cette plante doit se cultiver en panier de préférence et reposer longtemps. Compost des Cattleya. Rempotage en automne, au début de la végétation. Repos très strict du milieu de l'été à la fin de l'automne. Pour faire ses pousses et sa tige florale, on lui donnera la chaleur des Cattleya, mais avec une grande aération.

22. *Oncidium Forbesii* (Hook.) Brésil. — Serre froide. Cette espèce à fleurs jaune olivâtre se cultive comme la précédente, mais repose depuis l'automne jusqu'après sa floraison. Demande beaucoup d'humidité atmosphérique durant sa végétation, pour éviter les taches noires sur le feuillage.

23. *Phalænopsis Sanderiana.* (Rechb.) hybride naturel.— Serre chaude. Charmantes fleurs roses. Les Phalænopsis pour se bien comporter doivent être cultivés en panier ou sur bûche recouverte de sphagnum pur et vif pendant la végéta-

tion. A cette époque une grande chaleur leur est favorable, on donnera beaucoup de vapeurs atmosphériques et pas trop d'air, mais à mesure qu'arrivera l'hiver, on diminuera les évaporations d'eau, et on donnera plus d'air pour arriver à un repos complet pendant novembre, décembre et janvier. Avec ce traitement on aura de belles tiges et des plantes vigoureuses.

24. *Saccolabium giganteum*. (Reichb.) Philippines. — Fleurs blanches lavées de taches pourpre. Une merveilleuse Orchidée qui fleurit bien en la laissant reposer longuement dans la serre tempérée à la lumière, et en la soumettant à la chaleur de la serre indienne pour la végétation. Compost et rempotage des Angrœcum. Tenir sec durant l'hiver tout entier.

25. *Selenipedium Schlimii*. (Linden) Ocanâ. — Serre tempérée. Jolie espèce à fleurs blanches lavées de rose. Culture des Cypripedium avec plus d'humidité atmosphérique si possible.

26. *Sophronitis violacea*. (Ldl.) Brésil. — Serre froide. Jolie espèce à fleurs violettes. Pousse bien sur bûche ou en panier très plat. Peu de repos et arrosages fréquents durant la pousse surtout si elle est cultivée sur bûche.

27. *Trichopilia tortilis*. (Ldl.) Mexique. — Serre froide. Fleurs vertes largement lavées de rouge, et à pétales roulés en tire-bouchon. Culture en pot ou panier, avec compost des Oncidium. Laisser sècher d'octobre à janvier. Beaucoup de lumière.

28. *Vanda suavis*. (Ldl.) Java. — Serre chaude. L'un des plus beaux du genre. Fleurs très odorantes, de couleur blanche avec taches rouges. Plante trop délaissée de nos jours, cependant majestueuse et belle. Compost et traitement des Angrœcums. Ne pas donner trop de chaleur en hiver.

29. *Zygopetalum Mackayi*. (Hock.) Brésil. — Serre froide. Très curieuse espèce aux pétales qui ressemblent à des grif-

fes de chien. Rempotage en pot avec beaucoup de polypode. Mettre cette plante en face d'une ouverture de la serre pendant le repos qui a lieu de la fin de l'été à novembre. Se contente de peu de lumière.

30. *Zygopetalum Maxillare.* (Lodd.) Brésil. — Serre tempérée. Fleurs presque entièrement pourpre-rouge. Jolie espèce qui se plaît à grimper le long d'un tronc de fougère ou de palmier, recouvert de sphagnum. On la cultivera du côté nord de la serre, à l'ombre d'autres espèces, et avec une grande humidité et des seringuages. Sa bûche ne sèchera que quelques mois d'hiver.

31. *Ada aurantiaca.* (Ldl.) Nouvelle-Grenade. — Fleurs rouge-brique qui se conservent longtemps. Serre froide. Rempotage en pot au printemps, dans deux tiers polypode et un tiers sphagnum. Exige peu ou pas de repos.

DENDROBIUM

Traduit du *Manual of Orchidaceous plants* de Veitch.

(*Suite.*)

Rempotages, etc. Les espèces comprises dans la sous-section *fasciculata*, qui sont principalement celles avec des bulbes pendants et un feuillage caduque, doivent être cultivées dans des paniers de bois dur, ou pour les plantes petites dans des terrines peu profondes ou même en pots, s'il est utile, on fixe alors un fil de fer permettant de suspendre la plante contre le vitrage. Dans tous les cas, un lit de tessons de pots propres doit être placé au fond, puis des tessons mêlés de charbon de bois. L'espace restant qui ne doit pas dépasser deux pouces de profondeur, doit être rempli par un

mélange de sphagnum et de terre fibreuse en proportions égales, et les plantes doivent être assises dans ce mélange, maintenues fermement à leur place par un fil de cuivre ou des lanières de raphia si c'est nécessaire. Les plantes qui ne sont pas stables au milieu de leur compost demandent plus de temps pour s'établir.

Les espèces à feuilles persistantes, spécialement celles qui appartiennent à la section des *Calostachyæ*, et auxquelles on doit joindre au point de vue de la culture, les espèces à feuillage presque toujours vert, telles que *Dendrobium nobile*, *D. Linawianum*, etc., peuvent être cultivées en pots. Les pots doivent être remplis au deux tiers de leur profondeur avec des tessons propres comme drainage, assuré par une couche de sphagnum; le restant doit être rempli avec un compost (sphagnum et terre fibreuse) mélangé avec une certaine quantité de tessons cassés menus et de charbon de bois pour faciliter le drainage. En empotant, on doit placer la base de la plante au-dessus du niveau du pot, et on ne doit enfouir aucune partie des bulbes dans le compost, qui doit être serré fermement autour de la base, mais non pressé en dessous. Les plantes doivent être tenues en place à l'aide de tuteurs.

Il est bon de noter ici que les D. du groupe des *Calostachyæ*, *Dendrobium densiflorum*, *D. Farmeri*, *D. thyrsiflorum*, *D. chrysotoxum*, *D. suavissimum*, etc., demandent une période de repos plus longue que beaucoup d'autres. Ces Dendrobium sont longs à entrer en végétation, mais quand ils ont commencé, leur végétation est rapide. L'arrosage de ces plantes doit être réglé en conséquence.

L'expérience a démontré que le groupe des Formosæ (nigro hirsutes), à l'exception de quelques-unes des espèces qu'il contient, sont moins aisés à traiter que la plupart des autres Dendrobiums. L'espèce type, *D. formosum*, comme il résulte

des localités où il croît, est une plante qui aime la chaleur ; on peut le cultiver, soit en pot, soit en panier, ou même sur un morceau de bois nu, où il trouve des conditions qui approchent de plus près celles dans lesquelles il vit à l'état naturel, avantage qui est plus que balancé par des inconvénients tels que le manque d'humidité, etc. ; *D. infundibulum* et sa variété *Jamesianum*, venant d'une région beaucoup plus élevée, poussera et fleurira dans une température plus basse ; la partie froide de la serre aux Cattleya par exemple lui conviendra, ou mieux encore la serre aux Odontoglossum.

Les Dendrobiums australiens réunis dans la sous-section des *Speciosæ*, ne demandent qu'une température légèrement plus basse que celle qui convient aux D. des Indes orientales, surtout ceux du nord de l'Australie, *D. bigibbum*, *D. Phalœnopsis*, *D. superbum*, mais autant de lumière que possible. Malgré le climat plus sec de l'Australie, elles affectionnent, dans les serres de la Grande-Bretagne, une abondante quantité d'eau lorsqu'elles poussent, et même quand elles sont en repos, le compost dans lequel elles sont plantées ne doit pas être autrement qu'humide.

SYNOPSIS DES ESPÈCES ET VARIÉTÉS

Dendrobium aduncum. (*Stachyobium-speciosæ.*) — Tiges grêles, penduleuses, longues de 40 à 60 centimètres, feuilles elliptiques, lancéolées, aiguës, longues de 6 à 8 centimètres. Fleurs ayant environ $0^{m},025$ de diamètre, soit solitaires, soit en racèmes courts, rose pâle lavé de blanc, sépales et pétales presque semblables, le premier ovale, aigu, le dernier oblong, labelle unguiculé avec un tablier ovale, concave, se terminant en pointe, colonne barbue, anthère pourpre foncée.

Dendrobium aduncum Wallich, M. s. *fide* Lindl. Bot. Reg. 1842, misc. 62. *Id.* 1846 t. 15. *Bot. Mag.* t. 6784.

Cette plante fut envoyée d'abord par Wallich à MM. Loddiges, horticulteurs à Hackney en 1842. Quelques années plus tard, elle fut reçue à l'établissement d'Exeter par l'intermédiaire de Thomas Lobb, et plus tard, en 1868, le capitaine W. J. Williamson, neveu de M. John Day, l'envoya d'Assam à ce dernier. En 1883, M. Charles Ford, superintendant du Jardin botanique d'Hong-Kong le découvrait pendant une excursion faite sur les montagnes de Lo-faushan, en Chine, près la côte opposée à l'île, et il y collecta des plantes qui furent expédiées aux jardins de Kew. Le nom spécifique *Aduncum* rappelle la forme de la pointe du labelle.

Dendrobium æmulum (*Stachyobium speciosæ*) tiges rondes, longues de 5 à 10 centimètres, quelquefois s'épanouissant en une longue base épaisse avec un petit pseudo-bulbe et portant à leur sommet 2 à 3 feuilles très courtes, ovales, oblongues ou elliptiques. Racèmes terminaux sortant en même temps des tiges feuillues ou non, lâches, 5-6 flores. Fleurs ayant 4 centimètres de diamètre, odorantes, blanches, la moitié de la pointe des segments quelquefois teintée de jaune pâle, les lobes latéraux du labelle tachetés de rose vif, sépales étroitement lancéolés ; pétales linéaires, labelle très court, trilobé, avec trois plateaux verdâtres et érigés, entre les lobes latéraux, se fondant en un plateau large unique sur le lobe médian, lobes latéraux aigus, lobe médian réfléchi.

Dendrobium æmulum R. Br. Prod. Fl. Nov. Holl. p. 333 (1810) *Bot. Mag.* t. 2,906 (1829) Benth. Fl. Austr. VI, p. 282. Fitzgerald's *Austr. Orch.* I. Part. 2, t. 5.

Allan Cunningham l'expédia le premier de la Nouvelle-Galles du Sud, en 1823, aux jardins de Kew. Il fut de temps à autres importé avec d'autres espèces australiennes. On le rencontre dans diverses localités, près de la côte est, par-

ticulièrement dans le comté de Macquarie, au sud de la rivière Macleay ou Hastings, souvent sur les troncs ou parmi les branches les plus élevées des Eucalyptus Ironbark (*E. siderophloia*), des *Doryphora sassafras*, fleurissant en septembre. Quoiqu'on ne puisse le comparer aux merveilleux Dendrobium de l'Inde cultivés généralement, ses fleurs chastes odorantes qui apparaissent en profusion dans les premiers mois de l'année dans les serres à Orchidées d'Europe, le préservent de l'oubli.

D. aggregatum.

Eudendrobium - Calostachyæ. Pseudo-bulbes massés, ovales, fusiformes, angulaires, longs d'environ 5 centimètres, monophylles. Feuilles ovales, oblongues, longues de 5 à 7 centimètres et larges de 0m,025. Pédoncules retombants, grêles, en racèmes laches, 7-12 flores. Fleurs jaune primevère quand elles viennent de s'épanouir, se changeant avec l'âge en jaune orange avec un disque plus foncé sur le labelle, sépales ovales, pétales presque orbiculaires, deux fois aussi grands que les sépales, labelle transversalement oblong avec un onglet court et un disque pubescent. Colonne courte, de même couleur que le périanthe.

Dendrobium aggregatum, Rox. Fl. Ind. III, p. 477 (1832). *Bot. Reg.* t. 1,695 (1834). Paxt. *Mag. Bot.* VI, p. 145 (1839). *Bot. Mag.* t. 2643.

Le *Dendrobium aggregatum* appartient à un petit groupe avec les pseudo-bulbes monophylles, chez lequel l'inflorescence sort de l'axe d'une écaille sur le côté du pseudo-bulbe. Pierard le découvrit (Hemsley in Gard Chron. (1881), p. 625) au commencement de ce siècle sur les bordures nord d'Arracan, poussant sur les troncs de *Lagerstræmia Reginæ.* On sait aujourd'hui qu'il est largement répandu à travers la Birmanie. Les meilleures formes se rencontrent sur les arbres des chaînes peu élevées de montagnes, au nord d'Akjao. Tout récemment, M. Charles Ford le rencontra sur les montagnes

de Lo-fau-shan, au sud de la Chine, poussant sur le Celtis japonica. La Société d'horticulture de Londres l'introduisit en 1834 et il fleurit pour la première fois dans les collections de M. Harrisson, à Liverpool, et de M. Bateman, à Knypersley. Sa floraison a lieu en mars-avril. Son nom spécifique vient de ses pseudo-bulbes massés agrégés.

Culture. — *Dendrobium aggregatum* se cultive de préférence sur un bloc écorcé. Des plantes fixées sur des branches d'orme, d'érable, etc., fleurissent annuellement depuis de nombreuses années.

D. albo sanguineum.

(*Eudendrobium : Fasciculata*). Plante érigée, robuste, tiges presque cylindriques, hautes de 15 à 30 centimètres et épaisses d'environ 2 centimètres. Feuilles linéaires lancéolées, longues de 15 centimètres. Pedoncules sortant près de la pointe des tiges, le double de longueur des feuilles environ, 2-3 flores. Fleurs ayant presque 8 centimètres de diamètre, jaune bufle pâle avec deux taches grandes érigées pourpre marron à la base du labelle. Sépales oblongs lancéolés, pétales ovales oblongs, deux fois aussi grands que les sépales. Labelle avec un large onglet et un tablier largement ovale, éperon court en forme de fourreau. Colonne très courte.

Dendrobium albo-sanguineum, Lindl. in *Paxt. Fl. Gard* II, p. 92, t. 57 (1852). Van Houtte *Fl. des serres VII*, t. 721 *Bot. Mag.*, t. 5,130.

Introduit par Veitch et sons du Moulmein, en 1851, par l'entremise de Thomas Lobb, qui le rencontra sur les collines près de la rivière Atran ; on le trouve dans diverses parties de la Birmanie, presque toujours au sommet des arbres les plus élevés. Les fleurs grandes, par deux ou trois, sont parmi les plus attrayantes du genre.

(*A suivre.*)

CATTLEYA MOSSIÆ VESTALIS

CATTLEYA MOSSIÆ VESTALIS

Les Cattleya Mossiæ à divisions blanches, sont en général aussi variables que ceux à divisions colorées.

Le Cattleya Mossiæ vestalis constitue une exception. Tous les individus qui appartiennent à cette race sont presque absolument identiques. Et il ne s'agit pas dans ce cas de plantes provenant de divisions d'un même individu, mais de sujets importés de localités diverses, fort éloignées parfois les unes des autres. Tous ceux qui ont cultivé des Cattleya Mossiæ importés ont fait fleurir des vestalis, et M. Piret qui les a collectionnés, en possède à l'heure actuelle une vingtaine d'individus de toutes forces. Le C. Mossiæ variabilis aux fleurs bleuâtres présente des caractères de fixité presque identiques, c'est aussi une plante qui a paru dans des collections diverses, provenant de localités différentes. MM. Delavier, Piret, Debrie, de Chavagnac, Godefroy Lebeuf, en possèdent des exemplaires. Le C. Mossiæ vestalis a les pétales et les sépales blanc presque pur, ce n'est pas la teinte immaculée de quelques Wageneri ou Reineckiana, dans ce sens que la base des divisions et la nervure médiane sont quelquefois teintées de rose très étendu, mais cette teinte est à peine sensible. Les C. Mossiæ à divisions blanches portent des noms différents suivant leurs caractères. On appelle C. Mossiæ marianæ, une plante à fleurs petites très distinctes, les sépales et les pétales sont blancs, le labelle porte une teinte jaune brillant à la base et est joliment lavé de rose violacé au centre. Il est de plus largement marginé de blanc, c'est la plante qui se rapprocherait le plus du vestalis.

C. Mossiæ Reineckiana, c'est une des plus anciennes formes de Mossiæ blancs et une des plus charmantes. Les pétales et les sépales sont blanc pur, le labelle ne diffère en

rien de celui d'une bonne forme de Mossiæ à divisions colorées. C'est-à-dire qu'il varie à l'infini, il faudrait attribuer un nom particulier à chaque forme de Reineckiana.

C. M. Wageneri, le plus beau de tous les Mossiæ. Fleurs énormes, les plus grands de l'espèce, bien étoffées, blanc pur, blanc verdâtre quand la plante commence à s'épanouir. Labelle énorme blanc pur avec gorge jaune acajou clair, cette couleur s'étendant sur le tiers inférieur du labelle en grandes lignes divergentes. Le plus beau des Cattleya à nos avis.

Une autre forme que j'appellerai de M. Finet, parce qu'elle a fleuri tout d'abord chez cet amateur, a les pétales, les sépales et le labelle blanc pur, sauf une légère macule à la pointe du labelle.

Il y a bon nombre d'autres Mossiæ blancs qui ne diffèrent que par les dessins du labelle, entre autres Mme la baronne de Rothschild, très jolie forme à petites fleurs, mais dont le labelle est admirablement coloré.

Il faudrait peindre chaque variété, et toutes en valent la peine.

Le C. Mossiæ vestalis fleurit comme les autres Mossiæ blancs un peu plus tard que les espèces à divisions colorées. Il demande les mêmes soins que les autres Mossiæ et est comme eux originaire du Venezuela.

SERRES A ORCHIDÉES

La saison est maintenant arrivée où, dans nos serres à Orchidées, il va falloir plus que jamais redoubler d'attention, veiller à l'ombrage, faire une chasse active aux limaces, thrips, blattes, araignées rouges, etc., et toute autre vermine qui sont si friands des jeunes racines, pousses et tiges florales.

Débarrassons-nous des thrips par la fumigation ; n'attendons pas qu'ils envahissent les plantes pour fumiger, il vaudra mieux ne fumiger que faiblement, mais le faire souvent. Un excellent moyen est de fumiger une première fois le soir et une seconde fois le lendemain au matin ; tenir aussi les serres bien ombrées après une fumigation. Un autre moyen très efficace pour détruire les thrips, est de badigeonner ou de seringuer de temps à autre les tuyaux de chauffage avec de la nicotine pure ; le seul inconvénient est la mauvaise odeur que produit cette opération, mais le cultivateur anxieux de tenir ses plantes en bon état n'y doit point regarder ; on peut aussi se débarrasser des thrips en plaçant sur les tuyaux de chauffage, des feuilles ou débris de tabac que l'on tient humides. C'est un excellent moyen, mais difficile à pratiquer en France, vu le prix très élevé du tabac.

Quant aux blattes, on les détruit facilement au moyen d'une pâte phosphorée composée de son et de phosphore, le tout délayé avec de l'huile ; elles en sont très friandes. On en place dans les serres, sur les tablettes, et même sur les plantes, sur des morceaux de tessons. Cette composition détruit les blattes presque instantanément.

L'araignée rouge est souvent la conséquence d'une température trop sèche ; le meilleur moyen de s'en débarrasser complètement est de bien éponger les plantes avec de l'eau dans laquelle on a fait dissoudre du savon noir ; on peut y ajouter un peu de nicotine, ensuite bien rincer les plantes à l'eau pure.

Pour détruire les limaces, placer dans la serre, sur des tessons, des petits tas de son, dont elles sont très friandes, et aussi des feuilles fraîches de salades ou de choux, que l'on inspectera le soir très tard et le matin de très bonne heure. Enfin faire tout son possible pour se débarrasser de toute cette vermine qui détériore le feuillage des plantes, et par conséquent entrave beaucoup leur végétation.

Le soleil prend maintenant beaucoup de force et les serres se dessèchent plus vite ; il faut donc bassiner plus fréquemment, car c'est aussi l'époque où presque toutes les serres en général réclament naturellement plus d'humidité, vu que beaucoup de plantes font leurs nouvelles pousses.

Il ne faut pas oublier qu'à l'état naturel, les Orchidées, ou tout au moins beaucoup d'entre elles, croissent sur les arbres, pêle-mêle avec les lianes et autres plantes des grandes forêts, et qui entretiennent toujours autour d'elles une certaine fraîcheur. Mais quel changement pour elles une fois dans la serre, ou plutôt ce que j'appellerais la prison de fer et de pierre, avec la chaleur desséchante des tuyaux, et où on les condamne à vivre. Il va de soi que la serre, les tuyaux, etc., sont indispensables, mais cependant on pourrait beaucoup en améliorer l'aménagement et faire tout ce qui est possible pour rapprocher les plantes, à peu de chose près, de leur état naturel.

Plaçons toujours les tuyaux de chauffage en face des ventilateurs du bas, de façon que l'air, en passant entre eux, soit ainsi adouci ; n'ayons pas les sentiers de la serre pavés ou briquetés ; des lames de bois de quatre centimètres de largeur clouées ensemble, en les espaçant d'un centimètre, forment un excellent chemin, et qui est toujours propre.

L'eau de pluie, au lieu d'aller tomber dans une citerne ou dans l'égout, peut être recueillie, dans la serre même, dans des bassins placés sous les bâches ; de cette façon on a double avantage : l'eau à portée et l'humidité qu'ils entretiennent.

Ce qu'il faut tâcher d'obtenir, c'est ce que j'appellerais une *humidité naturelle*, ce qui, du reste, est très facile : Pour cela, planter entre les pots, dans le gravier qui, le plus souvent, garnit le dessous des bâches, des petites plantes peu encombrantes, telles que des Fittonia, des Cyrtodeira, des Panicum, des Tradescantia ; faire la même chose pour le

dessous des bâches, où l'on pourra aussi planter des fougères ; non seulement ces plantes une fois bassinées entretiennent une excellente humidité, mais la serre paraît moins nue et le coup d'œil y gagne ainsi beaucoup.

Deux ou trois fois par jour pendant les chaudes journées, un léger seringage sur le feuillage fera grand bien aux plantes telles que les Dendrobium, principalement les D. nobile, qui sont en pleine végétation, aux Thunia et Pleione, qui sont bien racinés maintenant et qui pourront être arrosés à l'engrais ; de la bouse de vache délayée dans de l'eau leur réussit très bien. On peut aussi seringuer légèrement les Cypripedium, excepté les C. Stonei qui, dans une serre très humide, se tacheraient.

La plupart des Calanthes qui ont été rempotés ont déjà de bonnes pousses et commencent à bien raciner et réclament maintenant un peu plus d'humidité aux racines, mais on devra toujours les arroser avec grande attention. Les Catasetum forment aussi leurs bulbes ; les tenir en haute serre chaude humide. Tenir maintenant la serre à Odontoglossum bien humide et aérée pendant les jours chauds.

Les Lælia anceps forment leurs pousses et devront recevoir le plus de soleil possible ; les bien seringuer pendant la plus chaude partie du jour. Ces plantes, au Mexique, sont alternativement sous l'influence des forts rayons du soleil et de fortes averses.

On peut maintenant répandre dans les chemins des serres, une fois par semaine, de l'engrais liquide, du purin auquel on a mélangé à peu près une poignée de suie par arrosoir de douze litres ; j'ai vu pratiquer ce moyen en Angleterre et il semble bien réussir aux plantes.

Finalement, ne rien négliger pour que les plantes croissent vigoureusement ; car ce sont de bonnes plantes que nous pourrons toujours espérer une bonne floraison.

Maurice MARINIER.

LA CULTURE DES ORCHIDÉES

POUR LA FLEUR COUPÉE

Un certain nombre de nos lecteurs nous ont demandé si la culture des Orchidées pour la fleur coupée était une bonne spéculation pour un amateur. J'en doute.

Tous ceux qui importent ont intérêt à conseiller la culture des Orchidées pour la fleur coupée. Où passeraient les milliers de plantes qui arrivent sur le marché si, de temps à autre, on ne décidait pas un amateur à se lancer dans une voie qui a au moins le mérite d'absorber beaucoup de plantes.

Tous ceux qui poussent à outrance les amateurs à se lancer dans cette voie n'ont, croyez-le bien, en vue que la vente de leurs plantes. Qu'importe l'insuccès de leur client, s'ils ont réalisé eux-mêmes quelques bénéfices ; toutes les plantes sont bonnes pour la fleur coupée, quand ils les ont en stock, et on voit citer pour cet usage les espèces les plus impropres.

Si quelques amateurs ont, non pas réalisé des bénéfices avec la fleur coupée, mais diminué un peu leurs frais, ce n'est certainement pas avec les plantes que les importateurs énumèrent. On peut affirmer avec certitude qu'une spéculation, basée sur les plantes recommandées par les intéressés, serait désastreuse.

La vente des fleurs d'Orchidées est assez active aux environs de Paris, plusieurs horticulteurs cultivent des Orchidées dans ce but. Duval à Versailles possède l'établissement de beaucoup le plus important pour la fleur coupée.

Chez Duval, tout est fait économiquement et pratiquement. Eh bien ! j'ai la conviction qu'il ne réalise pas de bénéfices sur la fleur coupée. A Paris, la consommation de la fleur d'Orchidées est limitée. La période de vente s'étend

de novembre à juin. *Tout ce qui fleurit après est invendable.*

La vente pendant la saison n'est pas régulière ; un jour les fleuristes sont disposés à payer des prix fous ; le lendemain, ils offrent des prix dérisoires. Le commerce des fleurs rares est plein d'imprévu ; un grand mariage fait hausser la fleur de 50 0/0.

L'amateur qui coupera sa fleur pour la vendre est sûr de l'insuccès. Par quelle voie la vendra-t-il ? Ira-t-il de boutique en boutique l'offrir, s'exposant aux rebuffades ? Chargera-t-il un intermédiaire de ce soin ? La fleur est coupée, il faut qu'elle soit vendue. L'amateur, dans bien des cas, ne saura pas en quel état les fleurs sont arrivées et, je pourrais citer, parmi mes abonnés, bon nombre d'entre eux qui n'ont jamais tiré un sou de leurs envois. Ou les fleurs arrivaient mal emballées, en retard ou gelées, ou l'intermédiaire oubliait d'en solder le montant.

Avoir un intermédiaire unique pour la fleur coupée d'Orchidées, ce n'est pas pratique. J'ai essayé de vendre sur la place de Paris des fleurs de Vincke de Bruges. J'ai fait offrir par un courtier mes fleurs aux fleuristes des divers quartiers : j'ai remporté une veste des plus select. Les fleuristes payaient fort cher ce qu'ils venaient prendre chez moi, mais ne voulaient rien donner de ce que je leur offrais. — Si nous avions besoin de fleurs d'Orchidées, me disaient-ils, nous saurions bien vous trouver.

Dans l'espèce, il s'agissait des fleurs d'un seul horticulteur ! Comment ferait-on si on avait des fleurs de provenances diverses? Il est certain que les uns vendraient fort bien leurs fleurs, les autres pas du tout !

Il n'en est pas de même si l'amateur attend l'acheteur chez lui. Là, il fait la loi. Mais, pour que l'acheteur se dérange il faut que l'amateur soit à sa portée. Les marchands de fleurs n'hésitent pas à aller à Bruges chercher des fleurs, parce

qu'ils ont la certitude d'en trouver; ils n'iront pas à Maisons-Laffitte, de crainte de faire un voyage inutile.

Les fleurs d'Orchidées qui se vendent sont peu variées : le Cattleya Trianæ, Cattleya Mendeli, les Mossiæ hatifs, les Labiata qu'ils fleurissent en novembre ou en mars, les Odontoglossum Alexandræ et les Pescatorei forment le fond du comcommerce de la fleur d'Orchidées ; le reste n'est qu'accessoire.

Nous reviendrons sur ce sujet; à notre humble avis, l'amateur qui vend les fleurs qu'il a en excédent peut diminuer ses frais; celui qui les cultive pour la fleur coupée rentre dans la catégorie des horticulteurs, et, c'est triste à dire, il n'y en a pas beaucoup qui se soient enrichis à ce métier.

NOTES SUR LES ORCHIDÉES

par G. BENTHAM

(*Suite.*)

Sous-tribu Stanhopieæ. Cette sous-tribu qui correspond presque avec le groupe de Reichenbach : Eborilingues, comprend dix genres américains divisés par Lindley en Catasetideæ et Maxillarideæ.

Ils forment un groupe naturel bien mieux représenté dans nos serres que dans les herbiers, et aisé à reconnaître quoique difficile à caractériser. Le port est généralement celui des tribus précédentes toutes épiphytes avec des pseudo-bulbes portant deux grandes feuilles soit pliées soit rubanées.

Les scapes sans feuilles portent un racème lâche de quelques fleurs, généralement grandes, quelquefois très irrégulières de formes. Le périanthe entier a au moins le labelle

très charnu, et ceci est le caractère principal qui distingue cette sous-tribu. Il n'existe ni menton, ni éperon. Le pollinarium a généralement une tige (stipe), bien développée et fréquemment une grande glande épaisse. Les neuf genres *Coryanthes* Hook, *Stanhopea* Frost, *Houlletia* Brogn, *Peristeria* Hook, *Acineta* Lindl, *Catasetum* A, Rech, *Mormodes* Lindl., *Cycnoches* Lindl. et *Polycycnis* Reich f., ont tous été bien représentés dans les publications horticoles et ne motivent aucun commentaire pour le moment. A ces neuf genres, j'ai ajouté avec doute, *Chrysocycnis* Reichb. f. espèce unique de la Nouvelle-Grenade, que l'auteur comparait au *Trigodinium*, mais qui me paraît plus voisine des *Cycnoches* quoi qu'il soit exceptionnel dans cette sous-tribu à cause de son port particulier et de ses scapes ou pédoncules floraux uniflores.

Sub. tribu 5 *Maxillarieæ.* Tous les genres de cette sous-tribu sont américains et épiphytes et ont le menton des Cyrtopodiées, dont les feuilles sont coriaces, charnues ou herbacées, avec des lignes parallèles saillantes et les pédoncules ou scapes sont presque toujours uniflores. Le rhizome supporte soit des pseudo-bulbes unis ou bifoliés, ou produit des tiges ascendantes ou érigées avec des spathes foliacées distiques rapprochées, souvent à distances égales avec des lamelles plus ou moins développées. Parmi les neuf genres que nous avons réunis, deux ou trois des plus petits sont encore douteux dans leurs affinités. Généralement ils rapprochent dans une certaine mesure les Cyrtopodieæ et les Stanhopieæ des Oncidieæ.

Stenia Lindl. Deux espèces, l'une de la Guyane, l'autre de la Colombie (cette dernière a été figurée par Reichenbach dans Saund. Ref. Bot. t. 107 comme un *Chondrorhyncha*), ce genre ne m'est connu que d'après les figures publiées et les esquisses dans l'herbier de Lindley, d'après lesquelles il paraît avoir le labelle charnu et le pollinarium des Stanho-

pieæ, mais avec le menton proéminent, le feuillage et l'inflorescence des Maxillarieæ. *Schlimmia.* Planch, trois espèces colombiennes, alliées de très près, avec un perianthe de forme particulière, ce genre a les caractères des Maxillarieæ, sauf que les scapes portent plusieurs grandes fleurs, peu nombreuses toutefois.

Clowesia Lindl. espèce brésilienne unique, n'est connu que par un pédoncule unique dans l'herbier de Lindley et par des renseignements horticoles sur son feuillage. Il est encore, par conséquent, très douteux quant à ses affinités.

Mormolyce Fenzl, est une espèce mexicaine unique, que Lindley a réunie aux *Trigonidium*, mais le périanthe ne possède aucune des particularités de ce genre et indique une affinité plus proche avec *Maxillaria*, dont en effet, il ne se distingue que fort peu au point de vue générique.

Scuticaria Lindl. contient deux espèces très voisines avec un port très particulier, caractérisé principalement par ses longues feuilles, charnues, rondes, continuant les pseudobulbes, les caractères floraux étant ceux des *Maxillaria*, mais pas complètement. Les deux espèces ont été placées, l'une dans les *Maxillaria*, l'autre dans les *Bifrenaria* parce que l'on supposait que les masses polliniques étaient sessiles sur la glande ou l'écaille dans l'une et séparément stipitées dans l'autre. Le fait paraît être que les tiges existaient sur les deux espèces, mais sont réduites à un anneau à peine proéminent, ou sont très courtes, comme il est figuré dans le Bot. mag., t. 3573) dans le *Scuticaria Steelii* Lindl, tandis qu'elles sont plus apparentes dans le *Bifrenaria Hadwenii.*

Maxillaria, le principal genre de cette sous-tribu, était à une époque, une sorte de réceptacle pour une grande variété de Vandeæ américaines et il a été depuis étendu ou sectionné de façon variable. Réduit à la section *Colacastrum* de Reichenbach, c'est un genre naturel de plus de cent espèces, dis-

tribuées en deux séries généralement distinctes, mais qui parfois se mélangent. 1° *Acaules*, dans lesquelles les seules feuilles sont celles au nombre d'une ou de deux qui terminent les pseudo-bulbes, les scapes uniflores, s'élevant du rhizome court. Cette série correspond au genre *Psittacoglossum* de Llave et Lexarsa, qui appliquait le nom de *Maxillaria* au genre *Xylobium* de Lindley. Il comprend aussi *Dicrypta* ou *Heterotaxis* de Lindley. 2 *Caulescentes*, dans lesquels le rhizome est plus ou moins étendu en avant des pseudo-bulbes, en une tige revêtue de bractées foliaires distiques, les plus élevées supportent souvent des limbes foliaires, les pédoncules axillaires dans les bractées foliaires inférieures, le port approchant ainsi celui des *Camaridium*.

Camaridium Lindl. et *Dichæa* Lindl., comprennent chacun environ douze espèces et *Ornithidium* Salisb, environ vingt espèces, sont des genres évidemment alliés de très près, mais qu'il est difficile de caractériser efficacement. Dans plusieurs espèces la structure florale est encore imparfaitement connue. Tous ont les rhizomes plus ou moins produits en tiges érigées ascendantes ou branchues avec des bractées foliaires distiques souvent équidistantes, la plupart portant des lamelles foliacées, et ayant les pédoncules uniflores axillaires. Dans Camaridium qui se rapproche sous beaucoup de rapports des *Maxillaria* caulescentes, se rencontrent souvent des pseudo-bulbes portant une grande feuille coriace unique. Ces pseudo-bulbes ne se rencontrent jamais dans les *Dichæa*. Dans ces deux genres les pédoncules sont solitaires. *Ornithidium* a habituellement des pseudo-bulbes, et quoiqu'il montre de grands affinités avec les *Camaridium* et les *Dichæa*, il diffère des Maxillarieæ en général par ses pédoncules ou pédicelles groupées dans les aisselles, par son menton plus ou moins proéminent ou obscur, et les masses polliniques m'ont souvent paru dépourvues de tiges. La structure de la fleur, toutefois, dans la plupart des espèces, demande

des recherches plus parfaites que celles que nos spécimens peuvent nous permettre de faire. Le genre paraît comprendre au moins quatre types distincts de structure représentés par l'*O. coccineum* Salisb. original par *O. giganteum* Lindl., *O. suave* Lindl. et *O. densum* Reich. f. respectivement. Le genre *Siagonanthus* et les deux espèces *Scaphyglottis parviflora* et *S. pendula*, de Pœppig et Endlicher (nov. gen. et op. t. 67, 97, 98) seraient tous trois compris dans le groupe de l'*O. suave*.

(*A suivre.*)

UN MOT SUR LE CYPRIPEDIUM VENUSTUM

Parmi le nombre incalculable d'orchidées qui existent en ce moment et ornent de leurs bizarres fleurs les serres des collectionneurs, les nouveautés attirent principalement l'attention et font presque oublier les vieilles plantes qui leur ont donné naissance. Aussi n'est-il pas triste de voir ces plantes tomber dans l'oubli en raison de leur ancienneté ; tel est par exemple le Cypripedium venustum qui fut le premier du genre Cypripedium, introduit dans nos contrées. C'est vers 1816 que la première plante de C. venustum fut apportée du jardin botanique de Calcutta par MM. Whiteley et Milne et en 1819 il fleurit pour la première fois dans leur collection.

Son coloris n'est peut-être pas si éclatant et sa fleur pas aussi large que bien d'autres du genre ; mais elle est en revanche très bizarre. Comme toutes les autres importations, celle du Cypripedium venustum a coûté beaucoup de peines et d'argent et c'est principalement pour cela que j'implore en sa faveur la permission de faire son esquisse et de nommer quelques-uns des hybrides auxquels il a donné naissance.

Le Cypripedium venustum est originaire de Sylhet au nord-est des Indes; ses feuilles sont de forme elliptique oblongue de $0^{m},08$ à $0^{m},10$ de long d'un vert foncé, marbrées de taches jaune verdâtre pâle sur le dessus et fortement ponctuées d'une couleur pourpre en dessous.

La tige a environ de $0^{m},16$ à $0^{m},18$ de hauteur. La bractée a environ 1 fois 1/2 la longueur de l'ovaire, les fleurs ont généralement $0^{m},06$ de long dans le sens vertical. Le sépale dorsal cordiforme et aigu est blanc rayé de veines d'un vert foncé, le sépale inférieur est de forme ovale lancéolé se terminant en pointe ; il est bien plus petit et d'une couleur vert pâle rayé de veines d'un vert foncé. Les pétales sont étendus en forme de spatule et sont bordés de cils ; la partie basse des sépales est verte tachetée de points noirâtres qui se trouvent placés très près du bord et sur la veine centrale la partie terminale est pourpre lavée de brun. Le sabot est sub-cylindrique d'une couleur jaune verdâtre pâle mélangé de rose veiné et réticulé de vert ; les lobes internes sont d'un jaune foncé ; le staminodium est semi-lunaire avec une étroite entaille à sa base et une petite dent en avant.

La variété Pardinum qui fut découverte dans le Sylhet par M. le Dr Wallich a les sépales d'un blanc pur avec des veines plus larges et d'un vert plus foncé. Les taches sur les pétales sont plus larges et plus répandues ; le sabot est d'une couleur plus foncée avec les reticulations plus proéminentes.

Parmi les variétés hybrides obtenues à l'aide du Cypripedium venustum les principales sont :

1° Cypripedium Pycnopterum = Venustum × Lowii ;
2° — Plunerum = Venustum × Villosum ;
3° — Pavoninum = Venustum × Boxalli ;
4° — Marshallianum = Venustum × Concolor ;
5° — Crossianum = Venustum × Insigne ;
6° — Auroreum = Venustum × Lawrenceanum ;

7° Cypripedium Politum = Venustum × Barbatum superbum;
8° — Meirax = Venustum × X...;
9° — Amandum = Venustum × Insigne;
10° — Amesianum = Villosum × Venustum;
11° — Calophyllum = Barbatum × Venustum;
12° — Measuresianum = Villosum × Venustum;
13° — Chloroneurum = Venustum × Barbatum.

Le Cypripedium Venustum fleurit de janvier en mars et il en est de même de la plupart de ses variétés hybrides.

PAUL KETZLÉ.

VANDALISME

Le *Gardners' Chronicle* proteste avec juste raison contre le vandalisme d'une maison belge qui annonce l'arrivée de 25,000 Cattleya labiata pour le mois courant. Si on ajoute à ce chiffre les milliers de plantes reçues auparavant, celles, au nombre peut-être égal sinon supérieur, que Sander a fait collecter, on peut être à bon droit effrayé et craindre la disparition prochaine de cette espèce. Le temps n'est plus où l'horticulteur se contentait d'introduire quelques plantes, les vendant avec profit et ne songeait à en chercher d'autres que lorsque son stock commençait à être épuisé. Aujourd'hui on comprend les affaires d'une façon différente. A l'aide des bénéfices réalisés par la vente d'une plante nouvelle, vendue au poids de l'or, on met en campagne quelques

ramasseurs de plantes et on jette brusquement sur le marché des stocks immenses. On se moque pas mal du tort que l'on fait aux acquéreurs confiants qui ont cru aux boniments de la première heure.

Ont-ils été assez rasés ces malheureux amateurs pressés qui ont payé jusqu'à 10, 20, 40 guinées et plus l'an dernier des plantes que la même maison offre aujourd'hui à 3,500 francs le mille ! Si les amateurs savaient s'entendre ils diraient à ces introducteurs : « Vous nous offrez une plante nouvelle. C'est bien, nous la prenons, mais vous allez vous engager à ne pas en introduire d'autres ou à ne pas baisser vos prix avant telle période. C'est à prendre ou à laisser. »

On lassera les amateurs et ce ne sera pas long. La prospérité actuelle n'est qu'apparente, on vend beaucoup d'une plante nouvelle parce que les horticulteurs s'en pourvoient, mais les confrères qui ont été échaudés ne seront pas tentés de se faire reprendre au piège, et on pourrait bien fournir à nos collègues français des Cattleya bleus à 5 francs qu'ils attendraient qu'ils soient à 4 fr. 50.

Sander doit encaisser une partie des reproches que le *Gardners' Chronicle* se contente d'adresser à la maison belge. Où peuvent donc passer les plantes introduites par centaines de mille tous les ans? Il est certain qu'on en tue un bon nombre, mais il en arrive tous les jours de nouvelles pour combler les vides.

Si les Orchidées n'étaient pas aussi variées, il y a beau jour qu'on les aurait abandonnées. Fort heureusement pour nous, mais malheureusement pour elles, on peut toujours trouver plus beau que ce que l'on possède, et l'amateur est tenu en haleine. Il ne faut toutefois pas le dégoûter en lui changeant ses guinées contre de vulgaires pièces de cent sous.

NOTES A LA VOLÉE

Dans mes voyages (air connu, *Cloches de Corneville*) vu chez M. Jules Hye à Gand le plus beau des Cattleya Lawrenceana, labelle Magenta foncé large et frisoté, bref une merveille, vu aussi des potées de Masdevallia ignea aurantiaca, portant cinquante fleurs. L'horticulteur qui serait assez intelligent pour entreprendre la culture de cette espèce seule, ferait une affaire d'or, existe-t-il ?

* * *

Chez Duval, toujours de beaux Odontoglossum crispum dont quelques-uns à teinte violacée bien jolis, dans une floraison tardive de Cattleya Trianæ une perle beaucoup plus belle que certaines variétés nommées à grand renfort de dédicaces.

* * *

La floraison du Cypripedium Chamberlainianum s'opère un peu partout. C'est vraiment joli et fin, seulement on a eu le tort, comme toujours, d'en donner des dessins exagérés, et maintenant il se trouve des gens pour critiquer cette plante qui, en somme, est tout à fait jolie et bien distincte.

* * *

De droite et de gauche on voit toujours quelque chose de beau, France ou Belgique, le tout est savoir voir; chez Lesueur à Saint-Cloud, vu un Cattleya labiata vera de toute beauté. Ah mais ! ah mais ! si c'est si beau que cela le Cattleya Warocquana, n'a qu'à bien se tenir, car pas un de ceux que j'ai vus n'atteint à aucun degré la beauté de ce labiata.

VIATOR.

Propriétaire-gérant: GODEFROY-LEBEUF. — Imp. PAUL DUPONT (Cl.) 117.6.92.

NOUVEAUTÉS ET PLANTES INTÉRESSANTES

BULBOPHYLLUM INFLATUM ROLFE

M. Rolfe, de Kew, décrit sous ce nom un très remarquable Bulbophyllum reçu de Sierra Leone en 1887 et qui fleurit à Kew en 1889 et 1890. Il se rapproche de B. comatum Lindl. de la même région. Dans les deux espèces les fleurs sont poilues, mais elles diffèrent au point de vue spécifique par de nombreux caractères. Les feuilles et l'inflorescence sont tout à fait distinctes; sous le rapport de l'inflorescence, le *B. inflatum* présente un caractère unique. Les fleurs, dans B. comatum, sont arrangées en racème simple, mais dans le nouveau venu le rachis est renflé de façon remarquable. Il forme un corps charnu ellipsoïdal, long d'un pouce et large d'un demi-pouce, sur lequel les fleurs sont réunies en masse dense. De sorte que les racèmes sont comme des masses en forme d'œufs pendants couverts de fleurs poilues d'un vert jaunâtre. Les poils sont très remarquables dans leur origine. Chaque sépale est fortement denté, et les dents elles-mêmes, particulièrement celles des sépales latéraux, se changent en longs cheveux, les margines étant complètement lisses. C'est une petite plante intéressante.

(*Gardeners' Chronicle.*).

ODONTOGLOSSUM IMSCHOOTIANUM

M. Van Imschoot, de Gand, est un amateur très zélé qui, comme M. Mantin, en France, sir Trevor Lawrence, en Angleterre, aime autant ou, du moins, traite avec autant de soins le plus modeste des Pleurothallis que le plus glorieux

des Cattleya. Il est sorti de la collection de Gand bon nombre de plantes intéressantes, telles que Cattleya Dowiana alba, Renanthera Imschootiana, Cypripedium Imschootianum, et enfin l'Odontoglossum que le *Gardeners Chronicle* du 26 décembre dernier a décrit.

Odontoglossum très intéressant qui a fait son apparition dans la collection de M. Van Imschoot, et qui est si bien intermédiaire entre O. Lindleyanum et O. tripudians qu'on ne peut avoir de doute sur son origine hybride naturelle. Les segments ressemblent à ceux du Lindleyanum; les marques sont toutefois un peu plus pourpres et il en est de même du labelle, qui est plus large et dont les crêtes et les marques se rapprochent de plus près de celles du tripudians. La colonne ressemble plus à celle du Lindleyanum. Ces deux espèces croissant ensemble, il est tout naturel de s'attendre à une hybridation entre elles, surtout si on se rappelle combien les Odontoglossum se croisent facilement à l'état naturel.

CYPRIPEDIUM SPHINX

M. Duval avait présenté sous ce nom, à la dernière exposition de la Société centrale d'horticulture, un hybride entre C. argus et C. Boxalli. C'est une plante voisine de C. vernixium qui a pour parents le C. argus et le C. villosum; mais la nouvelle venue est très supérieure, ses pétales étant couverts de verrues d'un rouge acajou très brillant. C'est évidemment un très joli gain, dû à M. Vulysteke, de Gand.

Le Lælia grandis tenebrosa fait prime actuellement, la plupart des plantes vendues sous ce nom n'ayant donné que des grandis ordinaires.

CYPRIPEDIUM CHAMBERLAINEANUM

J'ai sous les yeux une plante fraîchement importée de cette espèce aux fleurs blanc jaunâtre et pourpre. La partie supérieure de la fleur est jaune avec six lignes rose pourpre, trois de chaque côté de la ligne médiane formée par une profusion de taches rose pourpre : ces taches sont beaucoup plus denses sur la partie inférieure, que sur la moitié supérieure du sépale dorsal. L'ensemble est merveilleusement réticulé et délicieusement ondulé vers les bords, abondamment couvert sur la surface externe avec des cils blancs, la moitié supérieure du sépale dorsal est claire et pure sans taches ni lignes, la moitié inférieure est semblable comme marques sauf que ces marques ne sont pas aussi denses et sont moitié moins grandes que celles du sépale dorsal supérieur, les deux pétales sont étalés, courbés et tortillés à leur extrémité comme un tire-bouchon et tachetés comme Cypripedium superbiens, les bords en sont gracieusement ondulés et supportent un grand nombre de cils blancs ; ils sont tachetés et maculés sur les deux surfaces, de pourpre et de chocolat, quelques lignes pourpre courent aussi le long des pétales, qui sont d'un joli blanc brillant et d'un jaune crème très ornemental, chaque pétale atteignant 5 centimètres de longueur.

Le sabot est exceptionnellement beau, il est rose et blanc renflé comme celui du *cardinale* rappelant certains de ces œufs d'oiseaux joliment tachetés, les deux tiers de la partie inférieure sont rose foncé, abondamment et purement tachetés de pourpre noir, la partie supérieure et les lobes latéraux sont blanc porcelaine qui combiné avec des taches pourpre forme un aspect unique et merveilleux.

LES ORCHIDÉES DE SERRE FROIDE
POUR LES DÉBUTANTS
(*Suite.*)

13. *Maxillaria venusta* Colombie. Plantes épiphytes ou semi-terrestres, partie éclairée de la serre froide, végétation active de septembre à mai, fleurit généralement à l'automne sur les plantes bien établies, culture en pots ou en paniers suspendus près du verre, rempotage en septembre-octobre, bon drainage, craint l'humidité stagnante ; beaucoup d'air et de lumière.

14. *Odontoglossum Alexandræ*, Colombie. La plante classique par excellence, la plus généralement cultivée pour la fleur coupée, espèce montagnarde craignant la chaleur sèche de nos étés. Demande à être tenue en une serre froide, abondamment ventilée toute l'année même quand il gèle. Fleurit à diverses époques de novembre à juin, suivant les variétés, doit être rempotée aussitôt l'apparition des nouvelles pousses. On doit éviter de laisser les tiges à fleurs sur les sujets peu vigoureux et on se trouvera bien, aussitôt les fleurs épanouies, de diminuer les arrosements. Il arrive fréquemment qu'à ce moment critique, les bulbes se rident; on croit généralement que c'est parce que les plantes sont trop sèches, ce n'est pas la cause de cet accident, mais plutôt parce qu'on tient les plantes trop humides au moment précis où les vieilles racines n'ont plus la vitalité nécessaire pour absorber l'eau et que les nouvelles racines ne sont pas encore formées. Il ne faut cependant jamais laisser les plantes sécher complètement.

Pour les rempotages, on conseille des pots plus grands qu'il

n'est habituel de les employer ; on obtient, en donnant des grands récipients et un compost généreux, des bulbes plus gros et plus charnus, mais je suis encore à me demander si les fleurs sont plus belles ? Acquérir de préférence des plantes d'importation, parce que l'on court la chance de tomber sur une variété d'élite dont la valeur peut représenter plusieurs centaines de fois le prix payé pour son acquisition. On connaît, sous des noms distincts, une foule de formes d'Alexandræ, nous n'engageons pas les amateurs commençants à les acquérir avant de les avoir vues en fleurs ; toutefois, pour le choix d'un Alexandræ, ils doivent savoir qu'il existe deux races bien distinctes, l'une aux fleurs étoilées peu étoffées, aux divisions étroites, l'autre aux fleurs rondes, aux divisions se recouvrant presque. Cette dernière forme est connue sous le nom de variété de Pacho, c'est celle qui est de beaucoup la plus appréciée.

15. *Odontoglossum grande*, Guatemala. Cette très belle espèce épiphyte, à bulbes renflés, demande à être placée dans la partie la plus chaude de la serre froide. Ce n'est pas une montagnarde dans le même sens que l'O. Alexandræ, c'est-à-dire que dans les montagnes où elle croît, la température est moins égale, les brouillards sont moins constants et le soleil pénètre librement jusqu'à elle. C'est aussi une espèce plus vorace, mais demandant un compost toujours copieusement drainé. Je ne sais pas si je me trompe, mais il me semble que l'époque du repos pour elle commence après la floraison qui a lieu généralement en août-octobre. La plante entrerait en végétation au mois de mars et c'est à ce moment qu'il faudrait la rempoter. C'est une très belle plante et une des Orchidées qui donnent les fleurs les plus grandes. C'est de plus une plante de culture facile et il n'est pas besoin d'être amateur d'Orchidées diplômé pour la cultiver, elle mérite une place dans toutes les serres quelles que soient les plantes qu'on y cultive. Beaucoup d'air et de lumière.

16. *O. Pescatorei*. Le rival de l'Alexandræ, Colombie, croît en compagnie d'une autre espèce également belle, l'O. triumphans. Demande un compost aussi généreux que l'Alexandræ, pousse avec autant de vigueur et se montre aussi reconnaissant de nos soins. Comme pour l'O. Alexandræ, il existe deux races de Pescatorei, une race à tiges généralement ramifiées et à fleurs plus petites et moins étoffées, une race connue sous le nom de race de Lehmann à fleurs plus rondes et généralement en racèmes simples. Ces deux races sont également belles. O. Pescatorei fleurit généralement de février à juin, il faut le rempoter aussitôt la fin de la floraison. Il demande, du reste, la même culture que l'O. Alexandræ, toutefois je conseillerai de le tenir un tout petit peu plus chaudement, un degré ou deux de plus.

17. *O. triumphans*, même culture que l'O. Alexandræ et le Pescatorei ; il croît du reste avec cette espèce ; je lui associerai l'O. luteo-purpureum, espèce superbe.

Il existe une très grande quantité d'autres Odontoglossum de mérite mais nous devons limiter notre choix. Cependant certains d'entre eux sont si jolis, a si bon compte, que j'engagerais les amateurs qui débutent à ne pas s'en tenir aux espèces que nous leur recommandons et au lieu d'abriter un géranium nouveau, qui cessera de l'être l'année d'après, à acquérir pour le même prix une des espèces suivantes : O. Rossi, O. vexillarium, un peu plus frileux que les autres ; O. odoratum, O. nebulosum, O. Insleayi, O. cordatum, O. Cervantesi, mais je m'arrête, je finirais par les citer tous.

18. *Oncidium macranthum*, Équateur. Avant de parler de cette espèce, je tiens à dire à mes lecteurs que je ne considère pas comme plantes de serre froide, en hiver, les espèces brésiliennes. Comme je m'adresse dans cet article aux commençants, je leur recommande les plantes qui peuvent vivre toute l'année dans une serre unique.

Très belle espèce épiphyte à cultiver soit en pots, en paniers ou sur bois. Ne demande pas un repos aussi accusé que beaucoup d'autres espèces, vient d'une région où les brouillards sont constants, donne ses immenses tiges à fleurs au moment où ses pousses apparaissent et met plusieurs mois à les former complètement.

Le tenir très humide pendant toute la période de formation des tiges et des fleurs; quand ces dernières sont bien épanouies, diminuer pendant quelques semaines seulement les arrosages. Fleurit généralement en été, toutefois les époques sont assez variables, le rempoter le moins souvent possible et bien se garder de le faire sous prétexte que quelques bulbes se sont émancipés et sont sortis des pots. Partie la plus chaude de la serre froide.

(*A suivre.*)

UNE BONNE SPÉCULATION

La culture des Orchidées pour la fleur coupée est pleine de risques ; il n'en est pas de même de la culture des plantes rarissimes et la mise de fonds est beaucoup moins considérable. J'ai la conviction qu'un amateur expérimenté qui achèterait vingt plantes rares à 500 francs pièce ferait une excellente opération. Il pourrait tirer des divisions de ses plantes un revenu qui ne serait certainement pas inférieur à 30 0/0 net.

Il faut toutefois pour se livrer à ce genre de commerce une expérience et un flair qui ne sont pas à la portée de tout le monde. Il faut se garder avec soin des nouveautés et des plantes qu'on peut réintroduire et ne spéculer que sur les variétés d'élite et les plantes de culture facile. Voici une liste de vingt plantes avec lesquelles on est à peu près sûr de réussir.

Cattleya calummata superba. — Cette plante est un hybride de Bleu dont le nombre est limité. La plus belle variété n'était représentée que par un exemplaire, je crois, à l'origine. Depuis, elle n'a pas été très multipliée ; elle pousse vigoureusement. C'est donc une plante dont il est facile tous les trois ans de détacher un éclat. Je suppose qu'on la trouverait à 250 francs pièce; l'amateur sera toujours sûr de vendre un bon éclat pour 150 francs.

Cattleya exoniensis. Cet hybride très ancien est toujours fort rare et très recherché. Il pousse avec vigueur, mais la plante est si belle que toutes les plantes offertes sont enlevées. Je suppose qu'on payerait les rares sujets à raison de 100 francs le bulbe, l'amateur serait sûr de les revendre au même prix.

Cattleya Skinneri alba. Quoique cette variété se rencontre à l'état naturel au Costa-Rica, elle y est tellement rare qu'il n'y a pas à craindre sa réintroduction par quantités. Elle vaut, je crois, de 75 à 100 francs le bulbe et trouve amateur à ce prix.

Cattleya speciosissima alba. Cette très rare variété n'est représentée que par un très petit nombre de sujets : ceux de M. Finet, du baron Schrœder, de M. Van Imschoot et trois plantes assez misérables que je possède sont les seules que je connaisse. Encore n'appartiennent-elles pas toutes aux mêmes variétés. Elles valent, en bon état, 100 francs le bulbe et sont enlevées à ce prix.

Cattleya intermedia alba, plante extrêmement rare, de toute beauté, vaut 125 francs le bulbe, pousse avec vigueur, n'existe que dans quelques collections.

Lælia elegans Turneri. Il y a plusieurs variétés de cette belle plante, j'en ai vendu jusqu'à 200 francs le bulbe ; c'est une plante qui a toujours trouvé preneur à bon prix.

Lælia Perrini alba. Un très petit nombre de plantes ont été introduites ; les unes, à fleurs complètement blanches,

d'autres (le nivea) à fleurs blanches avec labelle pourpre ; la première est plus estimée. Se vend à plus de 100 francs le bulbe et est toujours demandée.

Miltonia Blunti Lubbersiana : hybride naturel présumé entre M. Clowesi et M. spectabilis ; plante vigoureuse et superbe. Il faut mettre 250 francs pour une petite plante qui double facilement de valeur en un an.

Oncidium incurvum album. La moindre petite plante vaut 250 francs et encore est-elle introuvable. Espèce très vigoureuse dont on peut détacher un éclat tous les deux ans.

Oncidium ornithorynchum album, ayant une valeur équivalente à celle de l'incurvum.

Sobralia macrantha alba. Très rare plante, vigoureuse dont la valeur est difficile à fixer. Le nombre d'exemplaires en est limité. On peut être certain de vendre chaque plante de 400 à 500 francs pièce.

Trichopilia suavis alba. Il faut mettre 250 francs pour avoir un petit exemplaire de cette délicieuse plante.

Cattleya superba alba. Plante peut-être unique, dont le mode de culture est assez capricieux, mais que certains amateurs réussissent admirablement.

Dendrobium Guiberti. Il faut mettre 250 francs pour se procurer une plante de cette rare espèce et elle manque presque constamment sur le marché.

Cattleya Brymeriana. Hybride naturel supposé entre Cattleya superba et Eldorado, plante extrêmement rare de toute beauté, dont le prix ne saurait être fixé.

Cypripedium caudatum du Luxembourg. Plante dont l'origine est inconnue, à fleurs très distinctes et à port absolument spécial. Chaque pousse peut trouver amateur à 300 fr. ; il n'en existe qu'un nombre très limité, et il est fort possible que cette espèce ne soit pas réintroduite de longtemps.

Cypripedium Lawrenceanum Hyeanum. Plante qui, à l'origine, n'était représentée que par un seul sujet; j'estime qu'elle vaut actuellement plus de 500 francs la pousse.

Cattleya Mossiæ Wageneri. La plante véritable aux sépales, pétales et labelle blanc pur à l'exclusion des Reinekiana qui ont le labelle coloré, rose ou violacé, trop abondants à l'heure actuelle. Un beau Wageneri vaut 100 francs le bulbe.

On pourrait allonger cette liste en y faisant figurer des plantes excellentes plus communes, telles que la plupart des beaux hybrides de Cypripèdes, les Cœlogyne cristata alba, Dendrobium nobile album, Lycaste Skinneri alba et tutti quanti; mais, ce ne sont plus aujourd'hui des plantes très rares et l'amateur se verrait exposé à une baisse.

Il n'y a pas, il est vrai, un très grand nombre d'amateurs disposés à mettre un très gros prix pour une plante, mais les plantes ci-dessus énumérées sont encore moins nombreuses que les amateurs qui les recherchent.

Une spéculation, basée sur un très petit nombre de sujets, n'entraîne pas à des frais de matériel et de cultures considérables ; l'amateur peut soigner ses plantes lui-même et les avoir constamment sous les yeux. Il faut précisément éviter de se lancer dans des frais de construction et de personnel qui ruinent les horticulteurs de profession. Il faut surtout ne pas se lancer dans une spéculation de ce genre sans des renseignements précis, n'acheter que des plantes connues et le plus souvent en fleurs.

LES ORCHIDÉES A L'EXPOSITION
de la Société Nationale d'Horticulture.

Quoique l'article du règlement qui exclut les étrangers de nos expositions ordinaires ne doive être appliqué qu'en 1893, la plupart des exposants exotiques se sont abstenus. Aussi, n'avons-nous pas assisté au déballage traditionnel, nous ne pouvons que nous en féliciter. Les exposants se divisent en deux catégories bien distinctes : les roublards et les naïfs. Les premiers n'apportent pas leurs plantes pour les exposer, mais simplement pour les vendre. Ils apportent tout ce qui est susceptible de trouver acquéreur ; leurs lots se composent de plantes de qualités très diverses. Le naïf, le gobeur n'apporte que la quintessence de sa collection, et bien souvent il ne vend pas ses plantes de qualité parfaite, tandis que le voisin écoule ses rossignols.

L'exposition de 1892 a montré quels progrès la culture et le commerce des Orchidées ont fait en France. Si les lots étaient moins nombreux que les années précédentes, ils étaient bien mieux composés. MM. Garden et Bert, de Bois-Colombes, ont enfin trouvé la juste récompense de leurs efforts. Depuis plusieurs années, je vois la marche en avant de cette maison, et j'estime qu'avec des moyens limités, comme tous les horticulteurs de notre pays du reste, où les capitaux n'encouragent généralement que l'horticulture étrangère, elle a pris un rang très honorable. Déjà l'an dernier, si j'avais eu voix au chapitre, je lui aurais donné un grand prix. Parmi les plantes exposées, un Odontoglossum hybride? forme d'Alexandræ à petites fleurs admirablement tachetées, attire l'attention de tous les amateurs ; le Cypripedium Boxalli

aureum est une forme aux divisions dorées comme celles du Villosum aureum ; le Dendrobium Brymerianum, en forte touffe, très bien fleuri ; Cattleya Mendeli, représenté par plusieurs bonnes variétés, Cypripedium superciliare excellens, plusieurs exemplaires de Lælia maialis, espèce assez commune, mais que l'on voit rarement en fleurs. Cypripedium Sallieri Hyeanum, plante que nous avons vendue jadis à M. J. Hye, de Gand, la plus belle forme de cet hybride; Epidendrum Arachnoglossum, une des introductions d'Edouard André ; Lælia purpurata, très jolie variété à pétales, sépales et labelle pourpre ; Odontoglossum polyxanthum, très beau spécimen ; Odontoglossum Halli Xanthoglossum, belle variété; Epidendrum radicans majus, très belle forme de cette espèce ; Eriopsis biloba, plante très rare dans les collections. Le lot comprenait beaucoup d'autres plantes courantes en bonnes variétés.

M. Bleu nous a montré de nouveau son Cattleya Parthenia et un hybride entre Cypripedium javanico superbiens et Lawrenceanum, que tout le monde a pris pour un Curtisi ; Miltoniopsis Bleui splendens est le premier hybride obtenu entre les Odontoglossum à fleurs plates, vexillarium et Roezlii que Veitch a rangés dans les Miltonia et que j'ai appelés Miltoniopsis pour les distinguer des autres Miltonia. Le Miltoniopsis Bleui splendens est une fort belle plante.

M. Chantin, dont le lot était fort complet, possédait quelques plantes très intéressantes, Epidendrum Frederici Guillelmii, le plus beau de tous, peut-être. C'est une plante rare dont les fleurs très grandes, en épis, sont d'une couleur rouge lilacé délicieux. Oncidium nubigenum, très jolie variété ; Anguloa Ruckeri, fort joli ; Odontoglossum Halli, énorme ; Aerides crassifolium, bien coloré, et un fort beau Cattleya Mendeli.

Dans le lot de M. Dallé, un Cattleya Mossiæ vestalis bien

fleuri ; une plante monstre d'Odontoglossum vexillarium ; un beau Cattleya Skinneri et de nombreux Mossiæ bien choisis.

M. Sallier nous présentait Maxillaria Sanderiana, très joli spécimen, Trichopilia crispa marginata ; la variété de Champlatreux et un joli Cypripedium grande.

M. Bleu exposait à l'Exposition un Cypripedium hybride absolument semblable au *C. Curtisi*. On a comparé les deux plantes sans trouver de différence sensible. Eh bien ! ce croisement était un métis au 2e degré du barbato Veitchianum par ciliolare. Or, barbato Veitchianum est un croisement de C. barbatum nigrum par C. superbiens. C. Curtisi serait-il donc un hybride naturel ? Où allons-nous !

Dans le lot de M. Alfred Elie, composé de Cypripedium ; un joli Io grandis ; un bon hirsutissimum ; un Druryi ; un superciliare et un Curtisi, toutes plantes en état parfait.

Sander n'avait envoyé que des Cypripedium Chamberlaineanum et des Dendrobium Phalœnopsis ; il mettait sous les yeux des amateurs des photographies, d'après aquarelle, des nouveaux Cattleya Alexandræ et Victoria regina. Ces deux plantes, qu'on aurait pu croire semblables, d'après les descriptions, sont distinctes.

Mme Bloch avait un lot plus varié que d'habitude ; un très beau Cattleya Mendeli, un Masdevallia Harryana massangeana, étiqueté à tort ignea ; un Lælia purpurata Schroederæ très beau ; un énorme Odontoglossum Halli ; un Masdevallia Veitchi grandiflora bien fleuri ; un excellent Cypripedium Lawrenceanum atropurpureum.

M. Cappe ne présentait qu'un Cypripedium hybride entre venustum et Boxalli, plante voisine du Germinyanum, mais supérieure.

Dans le lot du Luxembourg, M. Jolibois nous montrait un Colax Puydti parfait presque aussi beau qu'un Jugosus, diversCypripedium hybrides dont il sera parlé prochainement.

M. Piret avait apporté une foule de Mossiæ, un peu trop, à notre avis; il est difficile d'apporter 60 plantes de valeur; aussi ferait-on mieux de n'exposer qu'une douzaine de plantes d'élite. Un très beau Cattleya Mossiæ vestalis a tenté plus d'un amateur.

M. Truffaut avait quelques belles plantes, parmi lesquelles un Cattleya Mossiæ Reineckiana très supérieur à tout ce qu'on vend sous ce nom.

Au total, exposants nombreux, plantes bien choisies et bien cultivées.

ACHETEZ DES IMPORTATIONS

Un de mes lecteurs qui commence à cultiver les Orchidées me demandait récemment pour quelle raison on trouvait à meilleurs prix des plantes établies que des plantes importées.

C'est, lui répondis-je, parce qu'il n'y a aucune surprise à espérer des plantes établies, à moins que l'horticulteur ne se soit trompé.

Les plantes d'introduction, telles qu'elles arrivent du pays, se composent toujours de variétés ayant une valeur différente. Dans 100 plantes introduites, on peut compter 10 plantes d'élite, 10 plantes mauvaises et 80 plantes moyennes comme qualité. Les 10 plantes d'élite payent souvent le lot entier. L'horticulteur s'empresse de vendre ces plantes et met encore plus de hâte à se débarrasser des drogues. C'est ce qui fait qu'il est facile de trouver à 5 francs des plantes qui parfois en ont coûté 25 : l'horticulteur qui ne se soucie pas de cultiver, d'emmagasiner des plantes défectueuses s'en débarrasse à n'importe quel prix, et il a raison.

Mais ce n'est pas tout : les plantes établies sont habituées à la serre de l'horticulteur, aux soins qu'elles reçoivent.

Brusquement transportées dans un milieu différent, elles doivent s'habituer à une vie nouvelle. L'horticulteur a le plus grand intérêt à pousser ses introductions, à les faire fleurir ; il sait que les bonnes variétés le feront rentrer dans son argent, et il a hâte d'atteindre ce but.

A prix égal, les introductions valent donc beaucoup mieux que les plantes établies.

Aussi, voyez ce qui ce qui se passe dans les ventes aux enchères. On trouve toujours amateur pour les introductions et, quelle que soit la force des plantes établies, l'acheteur se montre méfiant. Il se dit : « Pour qu'on se débarrasse d'une plante établie, qui a coûté tant de soins, il faut qu'elle ne vaille pas grand chose comme variété », et il s'abstient. Il est cependant certain que bon nombre de plantes établies mises en ventes, ont une valeur réelle, mais l'amateur expérimenté aime mieux s'abstenir, à tort ou à raison.

Quand on achète un Trianœ établi 5 francs ayant fleuri, on peut être sûr qu'il est mauvais, sans cela l'horticulteur l'aurait vendu en fleurs. Quand on achète une plante introduite, on peut n'avoir qu'un sujet mauvais, mais il y a quatre-vingts chances pour cent, qu'il soit bon, dix pour qu'il soit parfait et dix seulement pour qu'il ne vaille pas plus que la plante établie du même prix.

Offrez donc à Vincke, à Duval, à Truffaut des plantes établies à bas prix, vous verrez quel accueil ils vous feront; offrez des plantes introduites, ils se montreront mieux disposés.

Chez tous les horticulteurs on tient très grand compte de la variété; on sait qu'une belle variété ne cause pas plus de frais qu'une mauvaise et on la garde ou on la vend un bon prix.

Il est vrai que les amateurs qui peuvent mettre de gros prix à l'acquisition de plantes de choix, ont raison d'acquérir

des plantes établies, mais, c'est le petit nombre et il n'en ont jamais que pour leur argent.

Pour le choix des plantes introduites, il ne faut pas non plus se laisser guider par la force des plantes, mais plutôt par leur état. Si une plante a de bons yeux, serait-elle petite, elle vaut mieux qu'une plante forte dont les yeux seraient éteints, c'est une question d'expérience que l'on acquiert vite, et souvent à ses dépens.

ODONTOGLOSSUM HASTILABIUM

L'Odontoglossum hastilabium est une des plus belles espèces de la Colombie, où elle croît sur les branches et au pied des arbres, là où ses racines rencontrent parmi les détritus une nourriture abondante. C'est une espèce vorace qui, dans nos serres comme à l'état naturel, se développe avec une vigueur qu'aucune autre espèce ne surpasse ni n'égale même. Il n'est pas rare de rencontrer des plants portant des tiges à fleurs de plus d'un mètre de hauteur. Ces hampes florales, sur lesquelles les fleurs se succèdent, durent plusieurs mois. A ce titre, c'est une orchidée précieuse. En général, les fleurs apparaissent en avril et parfois en août les mêmes hampes sont encore fraîches.

C'est dans les environs d'Ocana et de Buccaramanga que pousse cette espèce à une altitude qui nous permet de la cultiver en serre froide. Il lui faut un compost très généreux 1/3 de sphagnum, 1/3 de fibres et 1/3 de bouse de vache séchée. Arrosements copieux pendant la période de végétation qui s'étend d'août à mars. Il est bon toutefois de ne pas laisser les hampes sur les plantes qu'elles fatigueraient infailliblement. Les fleurs coupées se conservent du reste fort longtemps.



ODONTOGLOSSUM HASTILABIUM.

NOTES SUR LES ORCHIDÉES

par G. BENTHAM

(*Suite.*)

Sous-tribu 6 Oncidieæ. Les Oncidieæ comprennent une grande proportion des épiphytes pseudo-bulbeux familiers aux cultivateurs d'orchidées et ils ont été abondamment figurés dans les publications horticoles. Les genres sont tous américains et ils ont une végétation caractéristique. Les rhizomes courts portent des tiges, se terminant habituellement en pseudo-bulbes, couronnés par une ou rarement deux feuilles et au-dessus des pseudo-bulbes sont quelques feuilles distiques ou enveloppes foliacées, dans l'axe desquels naissent les pédoncules ou scapes sans feuilles. Les pseudo-bulbes charnus, apparemment formés par la consolidation de la plupart des enveloppes foliacées, avec le bouton terminal inclus. Quelquefois les pseudo-bulbes sont presque sessiles sur le rhizome, et les scapes s'élèvent aussi du rhizome près de leur base, et dans quelques genres le pseudo-bulbe terminal manque ou n'est formé que très tardivement et les feuilles sont ou imbriquées distiquement sur une tige courte, ou forment avec les pédoncules une masse apparemment radicale. Les feuilles sont charnues, coriacées ou rarement membraneuses, ni pliées, ni plurinerviées d'une façon proéminente. La colonne n'est pas produite à la base, ne formant pas un réel menton au périanthe, mais dans quelques genres le labelle ou les sépales latéraux ou tous les deux, se présentent à leur base en forme d'éperon. Le pollinarium est généralement bien développé avec des stipes distincts. Les trente-cinq genres que nous avons admis dans cette sous-tribu peuvent être divisés en cinq séries, qui se distinguent principalement par la forme du périanthe.

Série 1re. Perianthium calcaratum. Elle comprend six genres. Dans quatre d'entre eux l'éperon du labelle, souvent double, est enfermé dans un éperon simple formé par la réunion de la base des deux sépales latéraux. *Cryptocentrum* est un nouveau genre que j'ai proposé pour une plante de l'Équateur recueillie par Jameson, dans laquelle l'éperon grêle très long de la petite fleur est appliqué de très près contre l'ovaire et enfermé avec lui dans la bractée qui l'enveloppe. *Diadenium*, Pœpp et Endl (*Chœnanthe*) Lindl., comprenant deux espèces et *Comparettia*, Pœpp. et Endl. deux ou trois espèces à l'éperon grêle mais divergeant de l'ovaire. Les fleurs dans *Diadenium* sont petites et nombreuses sur un panicule très branchu, et plus grandes et moins nombreuses sur un racème simple dans *Comparettia*. Le quatrième genre *Scelochiclus*, Klotzsch, trois ou quatre espèces, est peut-être allié de trop près à *Comparettia*, mais a un éperon beaucoup plus court et quelques autres différences légères. Dans les deux autres genres de la série, *Trichocentrum* et *Rodriguezia*, l'éperon n'existe que sur le labelle, s'élevant entre les bases des sépales latéraux. *Trichocentrum*, Pœpp. et Endl., comprend environ 8 espèces, il est bien caractérisé par la colonne courte, réunie avec le labelle ou un tube court ou coupe, par son éperon plutôt long et par son inflorescence. *Plectrophora* Focke, réuni par Lindley et par Reichenbach à *Trichocentrum*, a un port différent. L'éperon est certainement formé principalement par les sépales latéraux et il me paraît être un véritable *Comparettia*. *Rodriguezia* Ruiz et Pavon, comprend environ 20 espèces, c'est un genre bien établi avec une colonne grêle et un éperon court au labelle. Il fut confondu d'abord par Lindley avec *Gomesa* R. Br. qui n'a pas d'éperon et lorsque plus tard il sépara les espèces à éperons il oublia malheureusement que celles-là étaient les véritables *Rodriguezia* de Ruiz et Pavon, et leur donna le nouveau nom de *Burlingtonia*, comme l'a démontré depuis Reichen-

bach, ce qui ramène les *Gomesa* R. Br., les *Rodriguezia* Lindl., aux *Odontoglossum*. Dans *R. secunda* H. B. et K. et *Burlingtonia maculata* Lindl., l'éperon est réduit à une gibbosité si courte qu'il pourrait presque justifier la réunion des *Rodriguezia* avec les *Gomesa*.

Série 2. Labellum ecalcaratum basi columnæ adnatum. Quatre genres, *Trichopilia, Aspasia, Cochlioda* et *Dignathé*. *Trichopilia* Lindl., environ 16 espèces, devrait je crois comprendre *Pilumna* Lindl., *Leucohyle* Kl. *Helcia* Lindl., et peut-être, *Oliveriana* Reib. f., *Helcia* était fondé par Lindley à cause de son labelle tout à fait libre, mais suivant Reichenbach, c'est une erreur, et il est soudé à sa base le long du centre comme dans les autres *Trichopilia*. Je n'ai vu qu'une figure unique dans l'herbier de Lindley et je ne peux pas vérifier ce caractère. *Oliveriana* Reib. ne m'est connu que par la description de Reichenbach, qui ne me fournit aucune raison de le séparer de *Trichopilia*, sauf que le pédoncule ou scape supporte six fleurs au lieu de seulement une à trois. *Aspasia* Lindl., en comprenant *Trophianthus*, Scheid, l'espèce est réduite par Reichenbach à une section des *Odontoglossum*, dont il me paraît différer principalement par l'onglet du labelle uni de très près avec la colonne et quelques autres caractères. *Cochlioda* Lindl., environ six espèces est en genre très naturel, avec le périanthe d'un *Epidendrum*, mais avec l'anthère, le pollinarium et aussi le port de la sous-tribu Oncidieæ. Je n'ai pu comprendre pourquoi Reichenbach l'a rapporté à son genre *Mesospinidium*, fondé sur une des espèces à petites fleurs en panicules des *Odontoglossum*. *Dignathe*, Lindl. est une plante mexicaine, représentée par un spécimen unique dans l'herbier de Lindl., la structure de la fleur n'est connue que par des esquisses et descriptions et demande quelques études supplémentaires.

Série 3. Perianthi tubus supra ovarium ovoideus vel globosus, apice clausus. Deux genres curieux et apparem-

ment très distincts ; *Saundersia*, espèce brésilienne unique, qui ne m'est connue que par la figure et la description de Reichenbach, et *Brachtia* Rchb. f. (*Oncodia*) Lindl., trois espèces colombiennes.

(*A suivre.*)

LES SEMIS D'ORCHIDÉES

Les semis d'Orchidées tendent à passer du domaine de l'exception au domaine de la pratique. Aujourd'hui, il n'existe peut-être pas une collection sur vingt où ne se rencontrent quelques Orchidées de semis. Il ne faut pas croire cependant que le croisement des Orchidées, l'obtention des graines, leur levée, l'élevage des jeunes sujets soient choses faciles ; mais le nombre des tentatives s'est tellement multiplié qu'il est tout naturel que les résultats passables se soient accrus dans les mêmes proportions. On a parlé beaucoup de l'intervention des insectes pour la fécondation des Orchidées, et du croisement, par le secours de ces insectes, de diverses espèces entre elles. Le fait est probable, certain si on veut, il ne m'en rend pas moins rêveur ? Toutes les plantes qui peuvent se féconder naturellement, qui sont visitées par des milliers et des milliers d'insectes donnent rarement des hybrides, et précisément, celles qui ne peuvent se féconder seules en donneraient fréquemment? Je sais bien qu'il est difficile de lutter contre un fait, mais il n'est guère aisé de l'expliquer. On me dira que la facilité qui permet aux plantes de se féconder elles-mêmes est un obstacle à l'hybridation, que toutes les fleurs visitées par les insectes ont été fécondées avant la visite, c'est possible, mais ce n'est pas chose absolue ?

Certaines Orchidées croissent côte à côte ; il en est ainsi dans nos pays et dans les pays tropicaux; elles sont visitées par les mêmes insectes; il serait naturel que les croisements fussent bien plus fréquents qu'ils ne le sont réellement. Ces croisements ont-ils lieu, malgré le dépôt de masses polliniques en contact avec le stigmate? Je présume qu'il y a des échecs fréquents, si j'en juge par les résultats des croisements que nous opérons dans nos serres avec des chances de succès plus grandes et plus nombreuses. En général, les graines que nous obtenons ne sont pas fertiles ; cela arrive quarante fois sur cent, la fécondation paraît avoir eu lieu, les fleurs se flétrissent, l'ovaire gonfle, le fruit se forme, mais les graines sont infertiles ; il y a eu toutes les manifestations de fécondation sans résultat. Mais, m'objectera-t-on, les opérateurs habiles font lever les graines d'Orchidées très facilement. Ceci s'explique : les opérateurs expérimentés obtiennent une proportion de fécondations réussies plus grande que les novices, mais, en outre, ils ne sèment que les graines que la loupe leur a fait reconnaître bonnes. Malgré la ténuité des graines d'Orchidées, leur poids est proportionnellement très élevé, et c'est ce qui explique la localisation des espèces. Prenez une pincée de graines d'Orchidées, pincée qui en contient quelques milliers ; projetez-la : une partie, la poussière, tombera lentement sur le sol, sera enlevée par le vent, flottera dans l'air ; les bonnes graines, seules, tomberont brusquement sur le sol. Je ne crois pas, pour les graines d'Orchidées, à leur transport à de grandes distances ; quand le fruit est mûr, qu'il s'entr'ouvre, les graines tombent autour de la plante, où elles germent en quantité, et souvent les jeunes sujets s'étouffent. Si vous rencontrez dans un pré une variété particulière, cherchez autour, sans vous éloigner, vous retrouverez très probablement des exemplaires de la même variété, que le poids des graines a empêché de se disséminer davantage.

A l'état naturel, si le croisement entre diverses espèces était fréquent, il n'y aurait plus sur le sol que des Orchidées hybrides, car il ne faut pas oublier que toutes lès Orchidées hybrides sont plus vigoureuses que les plantes qui les ont produites. Elles ne tarderaient pas à prendre la place de leurs parents. Mais il n'en est pas ainsi : le croisement artificiel opéré par les insectes est évidemment fort rare.

Les graines fertiles très nombreuses à l'état de nature doivent germer, je crois, facilement, mais la proportion des plantes qui résistent doit être bien minime. C'est en vue des dangers auxquels les jeunes plantes sont exposées que la nature a pourvu certaines plantes de milliers de graines.

Dans nos serres, on s'est beaucoup préoccupé du compost qui convient aux semis ; à notre avis, le meilleur est celui de la plante mère. Il ne faut toutefois oublier que les jeunes semis ont besoin d'une humidité plus constante que les plantes mères, mais qu'ils ont également besoin d'un repos régulier. On oublie trop souvent que les Orchidées sont des plantes bulbeuses, d'une forme spéciale, il est vrai, mais qui se reposent de même que les tulipes, les jacinthes et les autres plantes à bulbes souterrains. Vous essayeriez vainement de faire végéter toute l'année de jeunes sujets de jacinthes ; quand l'heure a sonné pour eux de se reposer, leurs feuilles jaunissent, et la partie aérienne de la plante disparaît. J'ai la conviction que si on opérait le semis des graines d'Orchidées au moment où les plantes dont elles sont issues entrent en végétation, on réussirait bien davantage la levée, de même qu'en les faisant entrer en repos à l'heure opportune, on conserverait mieux les jeunes sujets.

UNE FLORAISON PAR JOUR

(*Suite.*)

32. *Angræcum sesquipedale.* (D. P. T.) Madagascar. — Serre chaude. Fleurs blanc de cire très bizarres. Grandes et belles. Culture en pot ou panier et rempotage en hiver dans compost des autres espèces. Repos depuis l'automne jusqu'à la floraison. Aime le soleil et craint les mouillages sur les feuilles.

33. *Brassavola glauca.* (Ldl.) Mexique.— Serre à Cattleya. Très belles fleurs blanches, les plus grandes du genre. Demande grande lumière et repos très accentué, de janvier à juillet. Rempotage *des Cattleya* en panier ou bûche en été.

34. *Calanthe Regnierii.* (Rchbeh.) Cochinchine. — Serre chaude. Fleurs ordinairement roses, mais de couleurs variables. Repos absolu de 6 à 8 mois dans la serre tempérée, comme pour les Limatodes dont la culture est identique.

35. *Cattleya Percivaliana.* (Rchbh.) Colombie. — Serre tempérée. Fleurs roses, avec riche labelle à gorge jaune et base pourpre.

36. *Cattleya Trianæ.* (Rchbh.) Nouvelle-Grenade. Serre tempérée. Fleurs de couleurs variables ordinairement blanches, avec extrémité du labelle plus ou moins rouge foncé. L'un des plus beaux et des plus utiles du genre. Culture des autres espèces.

37. *Cœlogyne cristata.* (Ldl.) Népaul. — Serre froide. Fleurs blanches avec lignes jaunes dans le labelle. Culture à mi-ombre. Réclame la serre tempérée pendant 3 mois pour développer ses tiges florales. Rempotage à l'automne ou au printemps dans pots ou paniers avec fort drainage. Compost des Ada. Sera tenu sec de septembre à décembre.

38. *Comparettia falcata.* (Pœp. et Endlick.) Pérou. — Serre

tempérée. Fleurs rouges bien élégantes. Culture sur bûche recouverte d'un peu de sphagnum et fibres en mélange. Profiter du repos des racines pour renouveler, quand besoin est, son compost. Tenir la plante sèche et bien à la lumière pendant le repos qui a lieu au printemps.

39. *Cymbidium giganteum.* (Wallich.) Népaul. — Serre tempérée. Orchidée de bel aspect donnant de grandes et nombreuses fleurs brun-rouge avec labelle blanchâtre, durant très longtemps. Repos bien accusé depuis l'automne jusqu'à la floraison. Beaucoup de lumière et d'air. Très rustique.

40. *Cypripedium villosum.* (Ldl.) Moulmein. Serre froide. Excellente espèce très distincte et très rustique. Fleurs jaunes avec étendard lavé de brun noir. Culture des autres Cypripèdes. Espèce très utile pour faire des croisements.

41. *Cypripedium concolor.* (Parish.) Moulmein. — Superbe espèce naine qui doit être regardée comme une variété du C. Niveum. Les Cypripedium dits Cochinchinois se plaisent beaucoup dans un compost formé d'une partie de sphagnum et une partie de polypode duquel on n'aura pas enlevé les rhizomes, et auxquels on mélangera des morceaux de calcaire finement concassé. Ils demandent, au moment de la floraison, un peu plus de sécheresse que leurs congénères et aiment être près du verre. Celui-ci est de couleur jaune tachée de noir. Serre chaude.

42. *Dendrobium aggregatum.* (Roxb.) Var. *majus*, des Indes. — Serre chaude. Belles fleurs jaunes. Plante qui se cultive sur bûche de liège ou autre bois rugueux, sans aucun compost. Beaucoup de lumière toute l'année, et repos absolu depuis septembre jusqu'à la fin de l'hiver.

43. *Dendrobium chrysotoxum.* (Ldl.) Moulmein. — Serre chaude ou tempérée. Fleurs en grappes, de couleur jaune clair uniforme, avec le fond du labelle d'un autre jaune tirant sur l'or, qui tranche bien. Culture des autres Dendrobium avec repos aussi prolongé que pour le précédent.

44. *Lælia harpophylla.* (Rchbch.) Brésil. — Serre tempérée. Espèce intéressante par sa couleur rouge cinabre qui tranche bien sur les autres espèces. Demande beaucoup d'humidité pendant la végétation, jamais trop de soleil, et repose un peu mieux que les autres Lælia.

45. *Lycaste Skinneri.* (Ldl.) Guatémala. — Serre froide. Fleurs variant du plus beau rose au blanc le plus pur. Orchidée admirable. Rempotage à l'automne. Culture et compost des Odontoglossum avec un peu plus de chaleur à l'époque où se montrent les boutons et un repos plus accusé de mai à la fin de l'été.

46. *Masdevallia Houtteana.* (Rchbch.) Vénézuela. — Serre froide. Fleurs blanches toutes pointillées de brun luisant. Jolie petite espèce qui se cultive en panier très plat et qu'on doit bien surélever sur le compost au moment de la plantation, afin que ses tiges florales ne soient pas gênées pour sortir. Les fleurs, toujours nombreuses, garnissent ordinairement le tour du panier, ce qui est très gracieux. La section chiméroïde des Masdevallia, dont cette espèce fait partie, sera cultivée du côté nord de la serre froide, et hivernée dans la serre tempérée. Beaucoup d'humidité atmosphérique et d'air pendant l'été.

47. *Miltonia cuneata.* (Ldl.) Brésil. — Serre tempérée. Fleurs blanches avec taches brun orangé. Les Miltonia sont tous presque complètement epiphytes et on ne devra les cultiver qu'en paniers plats, ou sur bûche ou, si on veut employer des pots, il faudra bien rehausser la plante sur le compost car les racines pourriraient facilement si le rhizome était trop étouffé. Presque tous les Miltonia se plaisent en pleine lumière sinon au soleil, et demandent à être tenus secs quand leurs bulles sont formés jusqu'à la reprise de la végétation, pendant laquelle une grande humidité atmosphérique leur est très salutaire.

48. *Odontoglossum Pescatorei.* (Ldl.) Nouvelle-Grenade.

— Serre froide. Fleurs blanches plus ou moins mouchetées de brun. Même culture que pour l'O. Alexandræ. Il est presque aussi précieux et tout aussi beau.

49. *Oncidium crispum.* (Lodd.) Brésil. — Serre froide. Cette espèce est l'une des plus recommandables du genre. En la traitant comme l'O. Forbesii, on aura de belles plantes et une bonne floraison chaque année. Fleurs de couleur brun olive.

50. *Oncidium Dasytile.* (Rchbch.) Brésil. — Serre froide. Charmantes fleurs absolument coquettes. Cette espèce que certains cultivateurs regardent comme réfractaire à la culture, se comporte cependant bien en panier avec le traitement des Miltonia. Repos plus court que chez les autres Oncidium, ordinairement de deux ou trois mois, après la fleur.

51. *Phajus grandifolius.* (Loureiro.) Chine. — Serre tempérée. Majestueuse plante donnant de fortes hampes toutes garnies de fleurs très grandes dont le fond du labelle est jaune, et les pétales amaranthe. Culture des Calanthe, avec un repos moins sérieux et moins long, qui a lieu pendant l'été et dure 4 mois environ.

52. *Phalœnopsis amabilis.* (Ldl.) Manille. — Serre chaude. Fleurs blanches avec macules au centre. Culture en panier ou sur bûche, en sphagnum, puis rempotage en février. Voir observations de culture au P. Sanderiana.

53. *Phalœnopsis Schilleriana.* (Rchbch.) Philippines. — Serre chaude. L'un des plus beaux du genre. On a vu des sujets de cette espèce avec 200 fleurs sur une tige. Ces magnifiques fleurs de couleur rose excessivement frais, et dont la labelle ressemble à une ancre marine durent facilement six semaines en beauté, et font l'admiration de tous les amateurs. Culture des autres espèces.

54. *Pilumna fragrans.* (Ldl.) Mérida. — Serre froide. Fleurs blanches. Culture en pot avec beaucoup de fibres et bon drainage. Les fleurs répandent une délicieuse odeur.

Laisser le compost sec ou à peu près depuis l'automne jusqu'à la floraison.

55 *Saccolabium violaceum* (Ldl) Manille. — Serre chaude. Fleurs blanches tachées de mauve avec pétales violets aux extrémités. Culture du S. giganteum.

56 *Selenipedium longifolium* (Rchbch) Chiriqui. — Serre tempérée. Fleurs de couleur vert clair lavé de rose foncé. Cette vieille et jolie espèce est fleurie presque toute l'année, et se cultive comme les Cypripèdes.

57 *Sophronitis grandiflora* (Ldl) Brésil. — Serre froide. L'une des rares orchidées à fleurs rouge très vif, et que certains cultivateurs regardent à tort comme synonyme de S. militaris. Sa culture est la même que celle du S. violacea.

58 *Uropedium Lindenii* (Ldl) Nouvelle-Grenade. — Serre tempérée. Voilà une de nos orchidées les plus jolies. Ses trois longues moustaches rouges et ses yeux verts noirâtres qui se dessinent sur le reste de la fleur sont du plus bizarre effet. Cette plante aime beaucoup l'air toute l'année, et la lumière du soleil, surtout pendant le repos qui est indispensable pour la santé de cette belle orchidée. A l'automne on mettra donc la plante en serre froide où on ne lui donnera que peu d'eau.

On la réintégrera pour l'hiver dans la serre aux Cypripèdes et ainsi traitée elle fleurira chaque année.

59. *Vanda tricolor* (Ldl) Java. — Serre chaude. Fleurs blanches largement maculées de jaune marron. Traitement du Vanda suavis.

60. *Zygopetalum crinitum* (Lodd) Brésil. — Splendide espèce à odeur délicieuse et de couleur violet pourpre. Reste très longtemps en fleur, et sera cultivée comme les autres espèces, mais avec la chaleur de la serre tempérée qui lui convient mieux.

DENDROBIUM

(Traduit du *Manual of Orchidaceous plants* de Veitch.)

(Suite.)

D. amboinense.

Eudendrobium *fasciculata.* Tiges noueuses, tétragonales en dessous, bulbiformes à la base extrême, quadrangulaires ou sexangulaires en dessus. Feuilles terminales (?) oblongues aiguës, fleurs grandes par paire. Sépales et pétales étalés blanc crème, linéaires lancéolés, longs de près de 8 centimètres (dans le dessin) labelle petit en proportion des autres divisions de la fleur, concave, à peine éperonné à la base, jaunâtre bordé d'une ligne pourpre foncée, trilobé, les lobes latéraux larges, ovales, obtus, recourbés par-dessus la colonne, le lobe médian subulé, le disque tacheté de petites taches orange foncé porte un tubercule charnu près de la base et deux paires de tubercules plus petits près du lobe médian « Botanical Magazine ».

Dendrobium amboinense, Hook in *Bot. Mag.*, t. 4937 (1856). Van Houtte, *Fl. des serres*, t. 1211 (copié du *Bot. Mag.*)

Découvert par Henshall, à Amboine, et introduit par MM. Rollisson, dans l'établissement desquels il fleurit en juin 1856 ; il paraît avoir disparu des cultures peu après. « Cette plante remarquable, et une des plus singulières du genre, » est préservée de l'oubli par la planche et la description du *Botanical Magazine*. La notice qui l'accompagne pourra aussi aider à se la rappeler et stimuler le désir de la réintroduire.

D. amethystoglossum.

Eudendrobium *Calostachyæ.* Tiges robustes, hautes de 5 à 7 centimètres et épaisses de près de 0^{m},025, mais quelquefois beaucoup plus courtes et moins robustes. Feuilles sessiles,

ovales, oblongues, presque aiguës. Racèmes longs de 8 à 12 C. pluriflores. Fleurs ayant environ 0^{m},025 de diamètre, massées, blanc d'ivoire, excepté le lobe antérieur du labelle qui est pourpre améthyste brillant ; sépales et pétales semblables et presque égaux, ovales, oblongs, aigus, labelle allongé, linéaire spatulé, apiculé, convexe au milieu et incurvé sur les bords, excepté vers la pointe, éperon long obtus, colonne découverte.

Dendrobium amethystoglossum Rchb. in *Gard.Chron* 1872, p. 109. *Bot. Mag.*, t. 5968.

Introduit par Veitch et Sons, en 1872, des îles Philippines par l'intermédiaire de Gustave Wallis, qui envoya une plante unique mélangée avec le *D. taurinum*. Il a été réintroduit récemment en nombre restreint, de sorte qu'on peut le considérer comme une espèce rare. Les superbes racèmes de fleurs blanches et pourpres apparaissent en janvier-février et forment un contraste avec le port peu élégant

D. amœnum.

Eudendrobium *fasciculata.* Tiges grêles, longues de 30 à 40 centimètres avec des internœuds longs de 4 à 7 centimètres. Feuilles linéaires lancéolées, acuminées, longues de 8 à 10 centimètres, caduques. Fleurs ayant environ 5 centimètres de diamètre, habituellement solitaires, quelquefois géminées ou par trois, sépales et pétales ovales lancéolés, blanc avec du pourpre améthyste à la pointe du labelle avec un onglet convoluté et un limbe largement ovale, légèrement denté sur le bord et pubescent vers la base, améthyste pourpre, bordé de blanc et avec une tache jaune vers la base.

Dendrobium amœnum, Lindl., *Gen. et Sp. Orch.*, p. 78 (1821). *Bot. Mag.*, t. 6199. *Gard. Chron.* III (1875), p. 305.

Un des premiers Dendrobium connus des hommes de science ; il fut découvert au Népaul par le Dr Wallich, qui le communiqua au Dr Lindley, en 1828, mais c'est un des derniers introduits dans les cultures. Il fut envoyé à M. Bull de

Chelsea, en 1874, par le major général Berkeley, qui le trouva croissant sur les arbres, sur les chaînes peu élevées des montagnes entre Dhera-Dhoon et Mussooné (Himalaya), où le climat est toujours tempéré avec du froid en hiver. Les fleurs sont de dimensions moyennes, mais elles émettent un parfum délicieux de violette, ce qui réservera une place à la plante dans beaucoup de collections. Elle fleurit en été.

D. Aphrodite.

Eudendrobium *fasciculata.* — Tiges longues de 15 à 25 centimètres, renflées aux joints, feuilles linéaires, lancéolées, longues de 5 à 7 centimètres, caduques, fleurs ayant cinq centimètres de diamètre, solitaires ou geminées sur les nœuds les plus élevés. Sépales lancéolés, pointus couleur crème, pétales ovales, plus grands que les sépales mais colorés de même, labelle presque rhomboïde, unguiculé, obscurément trilobé; les petits lobes latéraux incurvés, le lobe médian large, couleur jaune safran avec la bordure couleur crème et deux taches pourpre marron à la base, éperon court et obtus, case de l'anthère pourpre.

Dendrobium aphrodite. Rchb. in Bot. Zeit., 1862 (1); *D. nodatum. Lindl. in Gard. Chron.*, 1862, p. 717. *Bot. Mag.*, t. 5470. *Van Houtte's. Fl. des serres,* t. 1582.

Une des nombreuses découvertes du Rév. C. Parish, dans le district du Moulmein de la Birmanie anglaise et introduit par MM. Low et C[ie], de Clapton, en 1862. On le trouve sur le sommet des arbres les plus élevés en compagnie du *Dendrobium albo-sanguineum.* Il fleurit dans les serres d'Europe en juillet, août.

D. aqueum.

Eudendrobium *fasciculata.* — Tiges longues de 0,30 à 0,50 centimètres, décumbentes, renflées, jaune ver-

(1) La description de cette plante faite par Reichenbach parut le 1[er] août 1862; celle de Lindley fut publiée 24 heures plus tard : le nom de *nodatum* donné par Lindley peut être considéré comme un synonyme de celui d'*Aphrodite* de Reichenbach.

dâtre quand elles sont jeunes. Feuilles ovales oblongues, aiguës, longues de 8 à 13 centimètres; fleurs solitaires ou géminées, apparaissant sur la moitié supérieure de la pousse de l'année, mais n'apparaissant pas toutes en même temps, blanc crème sauf un disque jaunâtre sur le labelle. Sépale dortal elliptique oblong, aigu, sépales latéraux presque triangulaires en forme de faux, pétales largement ovales, étalés, labelle presque rhomboïdal, obscurément trilobé, les lobes latéraux, petits, érigés, le lobe médian réfléchi avec la surface supérieure velue et la margine ciliée.

Dendrobium aqueum, Lindl. in Bot. Reg., 1843, t. 54. *Bot. Mag.*, t. 4640. *D. album, Wight, Icon. Pl. Ind. or.*, t. 1645 (1852). *Paxt. Fl. Gard.*, II, p. 175.

Introduit par MM. Loddiges de Hackney en 1842. Il habite les montagnes des Nilghiri, dans le nord de l'Inde ou M. Thomas Lobb, notre collecteur le récolta quelques années après et où M. le M. le major Berkeley le rencontra : « *poussant en grandes quantités sur le sommet des buissons de caféiers dans les plantations abandonnées.*

Dans cette région des Ghauts occidentaux, la chute des pluies est excessive, car on a noté pendant plusieurs semaines jusqu'à 10 pouces d'eau par jour. La plante fleurit habituellement en août-septembre. Cette espèce fut nommée *aqueum* par le D. Lindley à cause de ses fleurs « d'*un vert d'eau pâle* », expression qui ne rend pas justice à cette espèce.

D. arachnites.

EUDENDROBIUM *fasciculata* — Plante en touffes naines, tiges arrondies, grosses comme un crayon, longues de 5 à 7 centimètres. Feuilles linéaires, lancéolées, aiguës, longues de 4 à 6 centimètres. Fleurs en faisceaux de 2 à 3; mais parfois solitaires, larges de 7 centimètres quand elles sont étalées, d'un rouge cinabre uniforme, le labelle veiné de pourpre, sépales et pétales semblables ou presque égaux linéaires, aigus, labelle plus court que les autres segments,

presque panduré, enveloppant la colonne à la base, colonne très courte.

Dendrobium arachnites, Rchb. in Gard. Chron., II, 1874, p. 354.

Dendrobium remarquement beau et intéressant ayant un port trapu et dense et produisant des fleurs rouges brillantes, découvert en 1873-1874 par Boxall, quand il collectait des orchidées au Moulmein pour M. Low et C[ie]. Mais peu de plantes paraissent être arrivées vivantes en Angleterre.

La seule plante que nous connaissions est dans la collection de M. Lee à Downside et c'est grâce à sa bonté que nous avons pu en rendre compte.

(*A suivre.*)

PETITES NOUVELLES

M. Mocquerys qui explore en ce moment le Congo pour notre compte nous a envoyé quelques échantillons d'orchidées qui indiquent que la flore de cette région est plus riche en cette famille qu'on ne s'y attendait. Nous avons reçu divers Bolbophyllum portant traces de tiges à fleurs qui atteignent 75 centimètres de longueur. M. Mocquerys n'a malheureusement pas pu nous envoyer de fleurs sèches, de telle sorte que nous sommes obligé de vendre ses découvertes, sans savoir ce qu'elles sont. Dans le nombre il y a des Angrœcum très distincts; un ressemble au Chailluanum, un autre est bien voisin, comme apparence, du citratum, espèce qui vient de Madagascar.

L'Eulophia maculata, qui croît sur un espace de terrain immense, est une plante qui fait partie du lot, ses fleurs sont peu attrayantes, mais ses feuilles sont aussi gracieuses comme dessin que celles des Goodyera. M. Mocquerys part à la recherche du Pachystoma Thomsonianum, une délicieuse espèce très rarement cultivée.

Propriétaire-gérant: Godefroy-Lebeuf. — Imp. PAUL DUPONT (Cl.) 118.6.92.

CYMBIDIUM HUMBLOTI ROLFE N. SP.

et C. flabellatum Lindl.

Il est étrange de constater combien de temps peut s'écouler entre le moment où une espèce a été imparfaitement décrite et celui où elle est connue complètement. En 1822, Thouars publia un figure grossière d'une Orchidée de Madagascar sous le nom de Limodorum flabellatum. Quelques années après, Lindley, sans avoir eu en mains de spécimens secs la rangea dans les Cymbidium.

M. Ridley, dans son travail sur les Orchidées de Madagascar, remarque qu'il hésite à la comprendre dans les Cymbidium tels qu'ils sont limités actuellement. En examinant quelques spécimens secs, collectés par M. Léon Humblot à Madagascar, j'ai rencontré non seulement la plante perdue depuis longtemps mais aussi une autre espèce beaucoup plus belle, apparemment inédite, et je n'hésite pas un instant à dire que toutes deux appartiennent aux Cymbidium; cette nouveauté est dans les cultures à l'heure actuelle. Une jolie plante a été exposée le 7 juin dernier par M. C. Ingram, sous le nom de Cymbidium Loise Chauvierii et a obtenu un certificat botanique. Ce nom mérite quelques explications. Il a été appliqué à un Cymbidium écarlate, disait-on (qui peut être allié au Phalœnopsis écarlate ou à la rose bleue) et ce serait malheureux de le transmettre à un cousin habillé de vert et de noir, dans le but de créer un nom en harmonie avec les principes de la nomenclature. M. Humblot a des titres à cet honneur et je ne serais pas surpris d'apprendre que les spécimens secs et la plante vivante ont passé par ses mains.

C. Humbloti est une plante robuste et ornementale, avec des bulbes rhizomateux et des feuilles ressemblant à celles de C. giganteum et un panicule branchu de fleurs nombreuses vert et noir qui rappellent celles du Cœlogyne pandurata.

R. A. ROLFE.
Gardeners' Chronicle.

LE CALANTHE VERATRIFOLIA
ET SES VARIÉTÉS

Le Calanthe veratrifolia est une des plantes les plus largement répandues sur le globe. On le rencontre au Japon, en Chine, en Cochinchine, au Cambodge, au Siam, en Nouvelle-Hollande et en Nouvelle-Calédonie. Chaque contrée en possède une variété, un type particulier. Au Japon, croît le Calanthe Textorei, qui n'est évidemment qu'une forme naine du C. Veratrifolia type. En Cochinchine, croît le C. Veratrifolia bracteata, que Linden a décrit en 1876, je crois, et que Regnier a appelé Regnieri. C'est une plante dont les fleurs sont garnies de grandes bractées.

ACHETONS NOS PLANTES
A NOS COMPATRIOTES

Il ne faudrait pas que la situation actuelle du commerce des Orchidées se prolongeât longtemps pour dégoûter les amateurs.

Les Anglais commencent à se montrer méfiants, nous ne voulons pas prendre parti dans les démêlés qui divisent

deux importantes maisons d'introduction, mais nous avons le droit de protester contre leurs agissements et de leur crier casse-cou.

La moindre plante, quelle que soit sa valeur, est annoncée à grands renforts de publicité, ses mérites sont surfaits sciemment, on lui attribue des qualités que rien ne justifie et ce sont toujours les amateurs qui payent la casse. Cela a commencé avec le Cattleya labiata. Si l'un pense que les plantes de son concurrent (et l'écrit) sont des drogues, l'autre nie l'identité de celles que le camarade importe. Si par hasard les deux compétiteurs avaient raison, qui serait volé?

La polémique dépasse toutes les bornes, l'un reproche à l'autre d'être né en Allemagne et de s'être fait naturaliser Anglais, oubliant que lui-même est d'origine luxembourgeoise et que son journal est lu par l'impératrice d'Allemagne qui ne doit pas être flattée d'apprendre que le mot « allemand » est une injure dans la bouche d'un de ses fournisseurs.

La morale de tout ceci pour les amateurs français c'est qu'ils seraient sûrement mieux servis s'ils ne s'adressaient aux maisons étrangères que par l'intermédiaire des français et cela je le démontre.

En France on évite de se servir de ces descriptions qui empruntent toutes les métaphores pour faire passer des oisons pour des aigles, on vend loyalement les plantes pour ce qu'elles sont et non pour ce qu'elles pourraient être et si on se trompe, ou si on est trompé, on répare son erreur avec un empressement qui prouve que l'on a pu être mis dedans mais qu'on est incapable d'employer les mêmes moyens pour remplir sa bourse.

Quel recours l'amateur français a-t-il contre les étrangers auxquels il achète directement? aucun; je pourrais citer bien des exemples. Les plantes achetées par notre intermédiaire au contraire passent par nos mains; si elles ne sont pas conformes aux descriptions nous les retournons et évitons cette

peine aux amateurs. Si elles ne sont pas ce qu'elles doivent être, nous sommes responsables vis-à-vis des amateurs et nous ne reculons jamais devant le remboursement de la valeur.

J'ai toujours conseillé aux amateurs d'acheter leurs plantes en France. Quand il s'agit de plantes importées, sauf le recours contre le vendeur, la chose a peu d'importance, mais il en est tout autrement des plantes cultivées. En effet, en Angleterre et en Belgique, les deux pays qui produisent le plus d'orchidées, le climat est différent du nôtre. Les plantes sont, toute l'année, cultivées à l'aide de la chaleur artificielle et ne sont jamais aérées comme chez nous. Leurs bulbes sont généralement plus charnus, plus spongieux de même que les feuilles. Cet état est la conséquence du traitement que nécessite la chaleur artificielle. Il faut combattre l'aridité de la serre à grands renforts d'eau sur les tuyaux et cette humidité chaude qui excite le développement foliacé, est à l'état de saturation par suite du manque d'air. En effet, il est difficile d'admettre l'air comme chez nous, c'est une question d'économie de combustible. Il ne faut pas laisser perdre la chaleur qu'on ne peut obtenir qu'artificiellement.

En outre les plantes à l'étranger sont en général cultivées surtout pour la vente immédiate, il faut se débarrasser de gros stocks pour faire place à de nouvelles venues. On met les plantes importées en végétation quelle que soit la saison, on leur fait faire quelques pousses et on les vend, qu'importe ce qu'elles deviendront, elles sont livrées, c'est le principal.

En France, il n'en est pas ainsi, l'horticulteur cultive un petit nombre de plantes pour la vente et parfois un grand nombre pour la fleur.

Les premières sont cultivées de même que les secondes, on s'occupe surtout de les faire fleurir plutôt que de les faire pousser à outrance, on cesse de chauffer du 15 mai au 15 septembre, on aère largement, on profite des rayons du soleil et

si on humidifie les serres avec soin, cette opération n'offre pas l'inconvénient du système étranger qui consiste à jeter intentionnellement ou accidentellement de l'eau sur les tuyaux. Je dis accidentellement parce qu'il me paraît difficile de ne pas laisser tomber de l'eau, ne serait-ce que des arrosages, sur les tuyaux remplis d'eau chaude.

Il y a en France de très bons établissements où on cultive les orchidées d'une façon parfaite, je ne citerai personne mais je me suis toujours offert à conduire les amateurs chez les horticulteurs mes voisins.

Les étrangers sont de plus assez disposés à nous envoyer leurs rebuts et cela est naturel, ils ont la vente de leurs bonnes plantes chez eux. Nous, au contraire, leur envoyons nos meilleures plantes qui font prime sur leurs marchés. La morale de ceci c'est que les amateurs français et beaucoup d'étrangers devraient s'adresser à nous ; le jour où ils nous en fourniront les moyens, nous ferons venir des plantes directement des pays d'origine, et une fois établies ces plantes seront faites à notre milieu et ne péricliteront pas à cause du changement de régime.

Les amateurs français ne peuvent pourtant pas chauffer leurs serres pour les quelques plantes qu'ils achètent en été à l'étranger ; ces malheureuses nourries à l'excès, surmenées par un traitement intensif, ont un mal de chien à se mettre au diapason des autres et elles ne tardent pas à montrer des signes non équivoques d'anémie.

LES COLLECTIONS D'ORCHIDÉES
DE BORDEAUX

Bordeaux, par sa situation, par son climat, par le goût et la fortune des amateurs, est le pays d'élection des Orchidées chaudes et des hauts plateaux; il n'en est peut-

être pas de même pour les espèces andines, mais vous verrez plus loin qu'avec quelques soins, les amateurs sagaces sont arrivés à lutter contre l'aridité de l'atmosphère en été et que la victoire leur est restée.

La collection la plus ancienne et la plus complète est celle que M. Martin Cahuzac a réunie à Sybyrol. Sybyrol est un lieu de délices : le château est construit au sommet d'une colline; il est entouré de trois côtés par une forêt touffue ; en bordure de cette forêt, M. Martin Cahuzac a reconstitué les vignobles qui ont rendu fameux le cru de la Molière ; plus bas, s'étendent des prairies qui, en hiver, sont inondées par la Garonne. L'air est pur, humidifié par les émanations de la forêt. Aussi les plantes s'y portent-elles admirablement. M. Cahuzac et son jardinier, M. Cyder, sont absolument partisans de la culture avec grand air ; les serres en bois sont disposées de façon à admettre le plus d'air possible; et même en hiver, les ventilateurs du bas de la serre restent ouverts.

Les résultats obtenus sont parfaits, les plantes poussent avec vigueur et fleurissent en abondance ; les fleurs sont en outre mieux colorées. Ma visite ayant coïncidé avec l'exposition de Bordeaux, j'ai dû aller voir aux Quinconces la plupart des plantes fleuries de cette collection d'élite, qui y étaient exposées, mais les serres contenaient encore assez de plantes intéressantes pour me retenir plusieurs heures et me faire revenir.

M. Cahuzac a possédé un des premiers Cattleya rex introduits ; malheureusement cette plante ne se comporte pas bien à Sybyrol, et je pourrais citer d'autres collections où elle périclite; il en est par exemple ainsi chez M. Dallé; c'est à n'y rien comprendre. Les plantes ont-elles été trop poussées à leur arrivée? J'engagerai M. Cahuzac à acheter des plantes à l'état d'importation; peut-être réussira-t-il mieux à les établir.

Un Cypripedium leucorhodum d'une rare vigueur épanouit ses fleurs dans cette collection depuis plusieurs mois. C'est un hybride déjà ancien, mais qui est fort rare et dont le prix n'a pas fléchi.

Le Cypripedium calurum Rougieri est représenté par un exemplaire énorme qui n'a pas cessé de fleurir depuis 4 ans.

Habenaria militaris ; cette délicieuse orchidée terrestre se comporte admirablement à Sybyrol. M. Cyder affirme qu'aucune plante n'est plus facile à cultiver si on lui donne le repos absolu qui lui est nécessaire. Et, en effet, c'est une espèce terrestre qui, en Cochinchine, se repose d'une façon complète de novembre à mai. Elle croît dans les prairies à peu de distance de la mer. Aussitôt la fin de la saison des pluies, l'herbe se dessèche et toute la végétation disparaît.

Pendant six mois, les Habenaria et autres orchidées hypogées supportent un soleil torride dont rien n'atténue les effets. Ce qui a été cause de nos insuccès dans la culture de cette plante, c'est l'oubli de ces conditions chimatériques. Tenez l'Habenaria militaris sec de novembre à avril, considérez-le comme une plante bulbeuse, ne lui donnez pas une goutte d'eau, tout en le laissant dans son pot; en avril, rempotez ses tubercules, mettez-le dans une serre très chaude et humide, poussez-le progressivement à l'eau et vous le verrez fleurir en juin ; *fécondez quelques fleurs* de façon à lui faire accomplir le cycle complet de sa végétation et vous verrez que la plante est digne de ces quelques soins.

A Sybyrol sont représentées les rares espèces suivantes : Cattleya Mossiæ Reineckiana et Wageneri, cette dernière plante sans le moindre soupçon de rose sur le labelle, contrairement à la plupart des plantes vendues sous le nom de Wageneri.

Lælia Wolstenholmiæ, morceau de la plante de la collection Binder.

Houlletia odoratissima.

Lælia anceps Stella.

Lælia anceps Schrœderæ.

Cypripedium insigne Wallacei, et une série très complète d'hybrides.

Odontoglossum Londesboroughianum qui pousse avec vigueur à Bordeaux où nous l'avons admiré dans une autre collection; Cattleya Mendeli; diverses plantes en belles variétés.

Odontoglossum Coradinei, belle forme.

Angræcum sesquipedale, specimen monstre.

Epidendrum prismatocarpum, très jolie plante.

Lælia grandis tenebrosa, superbe variété plus foncée que la plupart des plantes connues.

Lælia elegans représenté par diverses variétés, Schilleriana, Turneri, etc.

Il faudrait citer la collection tout entière. En dehors de ces plantes, les semis sont représentés par des exemplaires nombreux, et avec les éléments que M. Cyder a eus sous la main, il est certain qu'il sortira de bons gains de tout ce petit monde.

J'oubliais de mentionner un Cattleya calumnata de bonne force.

Les plantes sont dans un état de propreté parfait; les serres sont arrangées avec beaucoup de goût, rien n'a été négligé dans leur construction. M. Cahuzac s'est adressé aux constructeurs les plus renommés et ils ont apporté tous les perfectionnements que nécessite le climat de Bordeaux. M. Cahuzac est, du reste, un amateur plein de zèle et les horticulteurs doivent lui montrer quelque reconnaissance pour l'essor qu'il a donné à la culture des Orchidées dans le Bordelais. Il y a actuellement à Bordeaux trois collections d'élite. La seconde en date est celle de M. Videau, dont nous parlerons prochainement.

NOTES SUR LES ORCHIDÉES

par G. BENTHAM

(*Suite.*)

Série 4. Labellum liberum, ecalcaratum. Caulis sæpissime pseudo-bulbo 1-foliato terminatus. Quinze genres, dont dix, *Odontoglossum*, *Oncidium*, *Miltonia*, *Brassia*, *Solenidium*, *Leiochilus*, *Sigmatostalix*, *Erycina*, *Gomesa* et *Abola*, ont les sépales tous ou au moins les latéraux étalés, et cinq, *Nedryas*, *Trizeuxis*, *Ada*, *Sutrina* et *Trigonodium*, les ont érigés au moins à la base ou réunis en tube. Quelques rares espèces d'*Oncidium* lui-même ne paraissent pas former les pseudo-bulbes autrement universels dans les autres séries.

Odontoglossum H. B. et K. est actuellement supposé comprendre 80 espèces connues, dont un grand nombre ont été bien figurées dans nos publications horticoles, et particulièrement dans la splendide monographie de Bateman. Le genre est au total un genre très naturel, quoique parfois très difficile à séparer au point de vue technique des *Oncidium* et parfois rendu confus par l'introduction d'espèces qui ne correspondent pas avec les caractères génériques. Ainsi *O. roseum* Lindl., est un *Cochlioda, O. vexillare* Rchb., a plutôt les caractères d'un *Miltonia,* etc. On n'a pas encore établi de subdivisions satisfaisantes du genre. Lindley propose six sections, fondées parfois sur la forme du *Clinandrium*, parfois sur la couleur des fleurs, mais le Clinandrium varie dans son développement et ses lobes d'espèce à espèce, et des sections de Lindley ont été reconnues ni naturelles ni bien définies. Le plus distinct d'apparence est peut-être *Myanthium*, qui consiste en quelques espèces avec de grands panicules de petites fleurs nombreuses, mais j'ai été incapable de distinguer aucun caractère spécial dans leur structure. *Mesospini-*

dium Rchb. f. fut fondé à l'origine sur une plante que le collecteur disait ressembler comme port au groupe des Odonglossum, mais je n'ai pu trouver ni dans les caractères de Reichenbach, ni dans son dessin (*Xen. Orch.*, t. 16), ni dans les rares fleurs de l'herbier de Lindl. qu'il avait reçues de lui, aucune différence permettant de les séparer des *Myanthia*, dont il paraît se rapprocher de très près, s'il n'est pas absolument identique avec *O. ramulosum* Lindl. Les espèces rapportées depuis par Reichenbach aux *Mesospinidium* sont très différentes d'aspect et de structure et appartiennent aux *Cochlioda*, *Abola* et *Ada*.

Oncidium Sw. comprend actuellement deux cents espèces publiées, en y comprenant probablement un nombre considérable de variétés horticoles. C'est, sauf quelques exceptions, un genre naturel, actuellement bien connu et rarement confondu avec des alliés. Lindley a divisé cette espèce en quatorze séries, dont les quatre suivantes sont les plus distinctes. 1 *Microchila*, quelques espèces formant le genre *Cyrtochilum* H. B. et K., dans lequel le lobe médian du labelle est petit et étroit, tandis que dans les espèces normales il est particulièrement grand, large et étalé. 2 *Equitantia*, pour *O. iridifolium* H. B. et K., et deux ou trois espèces alliées, toutes petites avec des feuilles distiques et ce qui est exceptionnel dans ce genre, ne formant pas de pseudo-bulbes. Mais *O. onustum* Lindl. et *O. crista galli*, Reichb. f. *(O. decipiens*, Lindl.) placés d'abord dans les *Equitantia*, à cause de leur proche ressemblance avec *O. iridifolium*, en ont été distraits depuis, parce qu'elles se changent réellement en un pseudo-bulbe normal. 3 *Teretifolia*, quelques espèces avec des feuilles charnues, courtes, rondes sur des pseudo-bulbes petits, et 4 *Planifolia* comprenant la grande masse des espèces dont on n'a encore proposé aucun arrangement divisionnaire satisfaisant.

Miltonia Lindl., 10 espèces environ, *Brassia* R. Br.,

environ 28 espèces *Solenidium.* Lindl., espèce unique et *Leiochilus*, Kn. et West (*Cryptosacus* Scheidw) en comprenant *Rhyncostele* Rch., quatre ou cinq espèces, sont tous très rapprochés des *Oncidium* auquel Reichenbach a proposé de les réunir ; mais tous paraissent avoir des caractères génériques suffisamment définis. De même *Sigmatostalix* Rchb. f. en ce qui concerne *S. pictum* et *S. radicans*. Mais *Specklinia graminea*, Pœpp et Endl., qu'il rapporte aussi à ce genre, ne correspond pas exactement avec les caractères fixés, autant que j'en juge par la figure et les descriptions, car je n'en ai vu aucun spécimen. *Erycina*, Lindl. est une espèce unique très distincte, du Mexique, placée primitivement dans les *Oncidium* avec un rostellum se rapprochant de celui de *Zygostates*, et presque le port d'un *Ionopsis*, sans pseudo-bulbes dans les spécimens que j'en ai vus ; mais, suivant Kunth, les bractées foliacées supérieures s'épaississent en pseudo-bulbes comme dans le reste de la série.

Gomesa R. B., six espèces, confondues par Lindley, comme il est dit plus haut, avec *Rodriguezia* Ruiz et Pav., a été réuni par Reichenbach aux *Odontoglossum* et *Abola* Lindl., espèce unique, à ses *Mesospinidium;* mais tous deux me paraissent être suffisamment caractérisées pour être maintenues en genres distincts. *Neodryas*, Rchb. f., trois espèces différant de très peu des *Oncidium,* sauf que le périanthe est moins étalé. *Trizeuxis*, Lindl., *Ada,* Lindl., et *Sutrina,* Lindl., sont trois genres monotypes mais bien établis. Reichenbach, en réunissant *Ada* à ses *Mesospinidium*, distingue deux espèces, le *Brassia cinnabarina* de Lindl. et *Ada aurantiaca;* mais, après une comparaison attentive des spécimens, tous deux me paraissent être identiques. *Trigonidium* Lindl. est un genre naturel de sept ou huit espèces, fortement caractérisé par la réunion ou le rapprochement des sépales en un tube triangulaire.

Série 5. Labellum liberum ecalcaratum, Caulis foliatus

brevis ebulbosus. Huit genres tous distincts et bien établis. *Ionopsis* H. B. et Kunth (*Ianthe* Hook, *Cybelion* Spreng), 10 espèces publiées, mais plusieurs d'entre elles ne sont que des variétés *I. pulchella*, *Cryptarrhena*, H. B.) (*Orchidofunkia* A. Rich.), deux espèces, *Ornithocephalus* environ 8 espèces, *Quekettia* Lindl., espèce unique, *Zygostates* Lindl. (*Dactylostyles* Scheidor), trois ou quatre espèces, *Phymatidium* Lindl., deux espèces, *Chytroglossa*, Rchb. f., deux espèces et *Hofmeisterella* Rchb., espèce unique.

Cohnia et *Papperitzia* Rchb., genres fondés sur des spécimens d'herbiers uniques, ne me sont pas connus, et les caractères donnés ne sont pas suffisants pour que je juge de leurs affinités sauf en ce qui concerne leur place dans la sous-tribu des Oncidieæ.

(*A suivre.*)

UNE PREMIÈRE LEÇON

Le premier mouvement du jardinier qui reçoit de son patron la première orchidée qu'il soit appelé à cultiver, c'est la défiance. Cette plante introduite ne lui dit rien qui vaille. C'est une nouvelle venue qui trouble sa quiétude. C'en est fait de son repos; s'il a l'amour des plantes, il la soignera trop; si, ce qui est fort rare, il ne trouve aucune jouissance dans la fréquentation des merveilles que la nature a produites, il laissera l'Orchidée dans un coin et ne s'en préoccupera plus. Dans le premier cas, la plante périclitera à cause des soins intempestifs qu'elle aura reçus, dans le second, elle résistera peut-être mieux, mais elle n'en aura pas été moins oubliée; elle ne sera présente que pour convaincre le jardinier que les orchidées ont la vie dure. Mais, en général, les amateurs vrais, ceux qui s'inquiètent des besoins des plantes, sont plus forts que leurs jardiniers. Ils causent, du reste,

volontiers avec eux, ils leur apprennent que les Orchidées sont des plantes robustes en général, ne fanant pas misérablement parce qu'on oublie pendant quelques jours de les arroser. Petit à petit, l'amateur intéressera son jardinier, il obtiendra de lui une observation plus approfondie des besoins de la plante nouvelle, et, un beau jour, l'amateur aura fait de son jardinier un homme habile et zélé. Tous les jardiniers sont aptes à cultiver les orchidées s'ils veulent écouter les avis.

Il faut d'abord leur ôter toute idée de difficulté dans la culture de ces plantes. Il faut leur montrer que les plantes poussent sur les arbres en épiphytes, qu'elles ne puisent pas la sève de leur support, qu'elles se contentent de lui demander un appui. Le maître fera toucher les racines du doigt, il montrera au jardinier que ces racines sont recouvertes d'une enveloppe épaisse, leur permettant de résister à l'aridité et les préservant en même temps de l'excès d'humidité. Ces racines garnies d'un fourreau de matière subéreuse n'absorbent les matières nutritives que par l'extrémité de leurs ramifications ou tout au moins en grande partie. Elles ne sont pas faites pour être enterrées ; elles doivent rester dans un milieu peu dense, aéré et d'où l'eau s'écoule sans difficulté. Elles s'accrochent fermement aux supports sur lesquels la plante est fixée et vont puiser dans l'air les matières qui sont propres à nourrir la plante.

Cette plante, un Cattleya si l'on veut, est en outre munie de tiges ou pseudo-bulbes charnus remplis de sève. Quand la plante est en pleine activité, les pseudo-bulbes se gonflent ; ils sont lisses et luisants, les enveloppes qui en recouvrent la base sont elles-mêmes charnues ; puis, petit à petit, ces enveloppes se dessèchent comme les tuniques extérieures d'une vulgaire jacinthe, le pseudo-bulbe se vide et des sillons profonds se dessinent sur sa surface ; la plante est en repos, elle a épuisé en partie ses réservoirs de sève, qui ne contiennent plus que la quintessence des produits qu'elle

a emmagasinés ; de nouvelles racines apparaissent à la base des bulbes et de nouvelles pousses de tarderont pas à se faire jour.

Ces périodes, végétation active, repos, doivent être respectées. Quand la plante a fini de pousser, il faut la laisser se reposer, diminuer les arrosements sans cependant l'exposer à une aridité trop prolongée. Quand, au contraire, elle est en végétation, il faut l'arroser copieusement sans cependant la saturer.

Ces plantes, de composition si facile qui indiquent à l'observateur tant soit peu attentif ce qu'il a à faire, ont besoin d'air pur. L'atmosphère concentrée de nos serres habituelles ne leur vaut rien ; il leur faut de l'air, parce que là où elles croissent, une brise perpétuelle tempère pour elles, surtout pendant la période de végétation, la chaleur du soleil.

Elles croissent soit sur les roches, soit au sommet des arbres : dans les deux cas elles sont exposées à une ventilation qui est la conséquence de l'évaporation de l'eau et du rayonnement. Pendant le jour, le soleil produit par sa chaleur une évaporation rapide qui rafraîchit les plantes ; pendant la nuit, les claires nuits des tropiques, la terre rend à l'espace une partie de la chaleur qu'elle a absorbée pendant le jour, et la plante se refroidit considérablement. Dans nos serres mal comprises, aucun de ces phénomènes ne peut se produire. Les serres couvertes pendant la nuit, chauffées plus que pendant le jour, privées d'air, ne peuvent envoyer dans l'espace l'humidité et la chaleur superflues pendant le jour ; elles ne peuvent bénéficier des rayons du soleil contre lequel on les protège, et l'eau qu'on jette en abondance ne peut s'évaporer si un courant d'air n'est admis dans la serre.

De l'air, de l'eau, de la lumière, une chaleur modérée, sont les facteurs indispensables à la vie des orchidées et à leur bien-être. Une heure de bons conseils vaut mieux à l'esprit du jardinier que toutes les lectures, il faut faire entrer



CYPRIPEDIUM CALURUM, VAR. ROUGIERI
(COLLECTION MARTIN CAHUZAC.)

dans la tête du cultivateur que les orchidées épiphytes poussent à l'air libre, en général sur les écorcss dures, dans lesquelles les racines ne pénètrent que difficilement.

CYPRIPEDIUM CALURUM

Var. Rougieri.

La fécondation des orchidées, l'obtention de plantes hybrides sont pleines de surprises. Bon nombre d'amateurs, des botanistes particulièrement, se refusent à reconnaître des qualités aux plantes sorties des mains des hommes. Ils considèrent que les fécondations dérangent l'harmonie de la nature telle qu'elle a été établie, les beautés de ces hybrides leur échappent complètement. Si, dans l'obtention des hybrides, les qualités des parents jouent un rôle immense, il n'en existe pas moins un facteur qui nous échappe et qui vient bien souvent changer nos prévisions. Des plantes très belles, des parents presque parfaits, ont rarement donné des enfants supérieurs à eux en beauté; trop souvent ces enfants n'ont hérité que de leurs défauts. Par contre des plantes n'ayant que des qualités peu saillantes ont donné naissance à des enfants superbes.

Ce sont surtout les Selenepidium qui ont dépassé, dans la production des hybrides, les prévisions des opérateurs. Le Selenepidium Schlimii, espèce assez délicate, dont le plus grand mérite est le coloris rose de ses fleurs, a donné ainsi avec des espèces aux couleurs peu attrayantes des enfants de toute beauté, et les enfants de ces enfants sont toujours plus beaux que leurs ancêtres, à tel point qu'on se demande ce qu'on obtiendra; peut-être le mieux est-il l'ennemi du bien et la perfection est-elle atteinte.

Le Cypripedium calurum, dit de Rougier, est une plante qui a fait son apparition dans les serres de M. Rougier

Chauvière autrefois rue de la Roquette à Paris. L'établissement a aujourd'hui disparu, M. Rougier, un des rares millionnaires de l'horticulture, ne cultivant plus les Orchidées que pour son agrément personnel, ce en quoi nous ne pouvons le blâmer.

Cette plante est tellement voisine du C. Lemonieri, que toutes celles que nous avons vendues ont été prises pour le Lemonieri ou, ce que a été pire pour nous, les Lemonieri ont été considérés comme de simples Calurum de Rougier.

D'où est sortie cette forme superbe du croisement entre le longifolium et le Sedeni? C'est ce que nous ignorons absolument, M. Rougier n'en a jamais possédé d'autres.

M. Cahuzac acquit, sur notre conseil, un très bel exemplaire à la vente Rougier; depuis quatre ans, cet exemplaire n'a cessé de fleurir.

Comme tous les Selenepidium, il demande la serre tempérée un peu chaude, de 15° à 22°; il pousse avec vigueur et fleurit toute l'année. Comme cette variété n'occupe pas plus de place qu'un Calurum ordinaire, c'est elle qu'il faut acquérir de préférence.

BIBLIOGRAPHIE (1)

Quoique le dictionnaire de Nicholson traite de l'horticulture en général, les Orchidées sont mentionnées avec un assez grand soin pour mériter à ce superbe ouvrage une place dans la bibliothèque de l'orchidophile.

M. Mottet a revu et augmenté l'ouvrage de Nicholson; il y a ajouté les noms d'auteurs quand il a pu se les procurer.

Nous ne pouvons mieux faire, pour donner une idée de

(1) *Dictionnaire pratique d'horticulture et de jardinage*, par Nicholson, traduit par Mottet.

la valeur de cette œuvre, que de publier ce qui a rapport aux Aerides. Les quelques erreurs, oublis ou corrections que les amateurs relèveront, pourront être rectifiés dans un tirage à part des Orchidées que M. Doin voudra bien faire exécuter à notre intention ; j'ai la conviction qu'il fera œuvre utile.

AERIDES, Lour (de *aer* air ; allusion à la faculté qu'ont ces plantes de tirer de l'atmosphère les substances nutritives qui leur sont nécessaires). Fam. *Orchidées.* — Genre renfermant de nombreuses espèces d'orchidées épiphytes, confinées aux tropiques de l'Ancien Monde, et dont la plupart ont des grandes fleurs extrêmement belles. La disposition distique de leurs feuilles épaisses, charnues, forme un caractère remarquable de ce genre ; elles sont généralement tronquées au sommet et pour la plupart profondément canaliculés, mais cependant elles sont arrondies ou presque cylindriques chez quelques espèces. Tous les *Aerides* développent sur différentes parties de leur tige de grosses racines charnues, à l'aide desquelles ils absorbent l'humidité atmosphérique, et pour cette raison, il faut pour les bien cultiver, les fixer sur des morceaux de bois. Cependant cette méthode ne peut s'employer que lorsque les plantes sont jeunes, car il est presque impossible pour le jardinier de maintenir une humidité suffisante à leurs besoins, et le plus souvent, les feuilles se ratatinent et tombent ; il n'en reste que quelques-unes au sommet des tiges. Conséquemment, lorsque les plantes sont établies sur les bûches, il faut les empoter. On emplit les pots aux trois quarts avec des tessons et des morceaux de charbon de bois, et on les comble avec de bon sphagnum vivant, dans lequel on enterre quelques racines, et on laisse les autres libres. Par ce moyen, on peut leur fournir une plus grande humidité ; on obtient ainsi de beaux spécimens de forme symétrique. Les *Aerides* s'obtiennent facilement en belles plantes, qui habituellement fleurissent avec profusion et sont pour cela recommandables à tous les orchidophiles.

Du premier printemps jusqu'à la fin de septembre, il ne faut par leur ménager les arrosements, tout en ayant soin de ne jamais mouiller les fleurs. Après cette époque, il faut graduellement diminuer la quantité d'eau aux racines, et l'atmosphère doit aussi être moins humide ; mais la sécheresse ne doit jamais être poussée au point de laisser les feuilles se faner, car si cet accident arrive, les plantes perdent leur uniformité, et, quoique nous soyons tout disposé à admettre que les plantes produisent une plus grande quantité de fleurs lorsqu'elles ont enduré une *ridure* (trad. littérale) complète, nous préférons adopter le système qui donne une quantité moyenne de fleurs, associées à un beau feuillage. Comme il a été dit plus haut, les *Aerides* sont plus particulièrement des plantes de l'Extrême-Orient, et par conséquent classées parmi les orchidées qui demandent le plus de chaleur. Ceci est correct dans un sens ; cependant il ne leur en faut pas autant qu'on se l'imagine et qu'on leur en donnait encore récemment. Il ne faut pas par conséquent les exclure des collections d'amateurs. Plusieurs espèces peuvent pendant l'hiver être tenues à une température de 15 à 16° centigrades, tandis que, pendant la période de leur végétation, elle peut s'élever sans limite par l'action du soleil, tant qu'on maintient une humidité et une circulation d'air suffisantes. On peut s'en rapporter aux chiffres de température suivants ; au printemps de 18 à 20° centigrades pendant la nuit, et 22 à 27° pendant le jour ; en été, de 22 à 27° pendant la nuit et 30° pendant le jour ; en hiver, environ 15° pendant la nuit et 18° pendant le jour.

A. affine, Wall.*. *Fl.* rose tendre, très nombreuses, en épis rameux ayant quelquefois 60 centimètres de long, dont la floraison se prolonge pendant trois semaines ; sépales et pétales égaux, arrondis au sommet ; labelle rhomboïde et trilobé, à éperon court. *Flles* vert tendre, d'environ 30 centimètres de long. *Haut.* 1 mètre. Belle espèce originaire des

Indes, formant de beaux spécimens pour les expositions. (L, S. O. 15; B. M. 4049; R. G. 8,267.)

A. a. superbum, Hort.*. Variété améliorée à fleurs plus grandes et plus richement colorées, à port plus compact.

A. ampullaceum, Roxb. Syn. *Saccolabium rubrum*,

A. Augustianum, Rolfe. Voisin de l'*A. Rœbeleni*, dont il ne diffère que par son éperon plus long et par ses fleurs roses, au lieu d'être blanc verdâtre. Iles Philippines, 1890. (L. v, 5,210; G. C. 1890, f. 36.)

A. Ballantineanum Rchbf. *Fl.* variables; pétales et sépale dorsal légèrement dentés; sépales latéraux blancs, à macule pourpre au sommet; labelle blanc, à lobes latéraux orangés ou unicolores ou marqués de stries ou de raies pourpres transversales, égaux ou plus courts que le lobe médian, celui-ci denté sur les bords et bidenté au sommet. *Flles* presque courtes, bilobées. Belle espèce. Syn. *A. suavissimum*, var. *Ballantineanum*, Hook fl.

A. Bernhardianum, — *Fl.* à lobes latéraux du labelle se recouvrant l'un l'autre, le médian les recouvrant tous les deux sur le devant; grappe ayant l'aspect de celle de l'*A. Quinque-Vulnera*. *Flles* étroites, rubanées. Bornéo, 1885. Belle espèce distincte.

A. Brookei, Batem.*. *Fl.* pourpre et blanc, très odorantes; labelle pourpre vif; sépales et pétales blancs. *Flles* glauques, très ornementales. Bombay. Cette espèce, quoique fort belle, est très rare (P. M. B. 9,145, F. d. S. 5,438.) *A. Brookei* est une variété de l'*A. crispum*.

A. Burbidgei splendens. — *Fl.* d'un beau pourpre; lobes latéraux du labelle jaune d'ocre, maculés de brun; sommet de l'éperon jaune d'ocre, 1885. *Cornutum* Rchb = *Odoratum*.

A crassifolium, Rchb.*. C'est une plante naine, touffue, à feuilles larges, épaisses, pointillées de pourpre et obliquement bilobées. Ses fleurs sont disposées en longs épis pendants,

à peine plus grands que ceux de l'*A. falcatum*, auxquels ils ressemblent beaucoup par leur forme ; les divisions sont pourpres ou améthystes au sommet ; le centre ou gorge de la fleur est blanc d'ivoire. L'éperon comparé avec celui de l'*A. falcatum* est ici courbé en dessous en angle, tandis qu'il est droit chez cette espèce; les lobes latéraux du labelle sont plus larges et plus courts dans notre plante et les deux carènes du labelle sont rapprochées à la base et deviennent divergentes, tandis que chez l'*A. falcatum*, elles sont espacées à la base et deviennent convergentes au milieu du labelle. On cite cette espèce comme la meilleure du genre. On peut la cultiver dans des paniers suspendus près du verre. Burmah, 1877. (O. 85, p. 370.)

A. crispum, Lindl.*. *Fl.* blanches, suffusées de rose pourpré, de près de 5 centimètres de diamètre ; sépales et pétales ovales, aigus ; labelle trilobé, lobe médian très large, denté à la base et frangé sur les bords ; l'éperon en forme de corne est légèrement incurvé, grappes dressées, de plus du double de la longueur des feuilles, multiflores, *Flles* vert foncé, planes et larges, obtuses aux deux extrémités et bilobées, d'environ 10 à 12 centimètres de long. Bombay, 1840. Conserve longtemps sa beauté. (B. R. 38,55 ; B. M. 4427 ; F. d. S. 5,438.)

A. c. Lindleyanum, Rchb. Variété à végétation vigoureuse, produisant de grandes panicules très rameuses ; sépales et pétales blancs ; labelle grand, d'un beau rose vif.

A. c. Warneri, Williams.*. Feuilles plus petites et plus grêles que celles du type ; sépales et pétales blancs ; labelle d'un beau rose tendre. (W. O. A. vii, 293.)

A. cylindricum, Hook. non Lindl.*. *Fl.* blanc et rose, aussi grandes que celle de l'*A. crispum;* pétales et sépales crispés. *Flles* allongées, subulées, arrondies de 15 centimètres de long. Indes orientales. Espèce distincte, très rare,

(B. M. 4982.) Syn. *A. Vandarum*, Rchb. f. (W. O. A. III, 116.)

A. dasycarpum, — *Fl.* roses et brunâtres. Indes, 1865.

A. dasypogon, — Syn. de *Sarcanthus erinaceus*.

A. dayanum Kat. = *Odoratum Low.*

A. difforme, Wall. *Fl.* vert et brun. Indes, 1865.

A. Dominianum, — * C'est un hybride des *A. Fieldingii*, et *A. affine*, ayant la couleur du premier, mais les macules et la forme du second. Très rare.

A. Emericii, Rchb. f. *Fl.* rose pâle, à segments du périanthe plus foncés au sommet et le lobe médian du labelle pourpre, de 1 cent. 1/2 de diamètre ; divisions du périanthe courtes, incurvées, arrondies au sommet ; labelle en entonnoir se prolongeant en gros éperon incurvé ; grappes axillaires de 12 à 15 centimètres de long, courtement pédonculées. Mai. *Flles* distiques, de presque 30 centimètres de long et 2 1/2 à 4 centimètres de large, linéaires, coriaces, profondément bifides au sommet. Iles Adaman, 1882 (B. M. 6728.)

A. expansum, Rchb. *Fl*, à sépales et pétales blanc crémeux, maculés de pourpre, labelle entièrement ouvert ayant des macules bleu améthyste sur les lobes latéraux et sur les côtés du lobe médian, sa partie antérieure est large, pourpre foncé et l'éperon est verdâtre. Juin-juillet. *Flles* vert tendre, plus larges que celles de l'*A. falcatum*, Indes. Syn. *A. falcatum expansum*. Hort.

A. e. Leoniæ, Rchb. f. *Fl.* à lacinies latérales obtuses, rétuses, et même dolabriformes, 1882. (O. 85, p. 302.)

A. falcatum, Lindl.* *Fl.* à pétales et sépales blancs, pointillés de rouge carmin, rose tendre au sommet ; labelle blanc sur les côtés rose carminé au centre ; éperon court, parallèle avec la lèvre ; grappes pendantes pluriflores. *Flles* compactes sur les tiges, coriaces, obtuses et mucronées, d'une teinte vert bleuâtre particulière. Cette espèce est très voisine de l'*A.*

crassifolium. Syn. *A. Larpentæ*, Lindl. (R. X. O. 1,92.)
A. f. compactum, Rchb. f. Variété différant principalement du type par son inflorescence plus courte, par ses feuilles plus larges, plus épaisses et par sa tige plus forte.

A. f. expansum, Hort. Syn. de *A. expansum*, Rchb.

A. Fieldingii, Lindl.*. Ang. The Fox-brush Aerides. — *Fl.* blanches, nombreuses, admirablement maculées de rose vif; les grappes très rameuses ont de 68 centimètres à 1 mètre de long et se prolongent pendant deux à trois semaines. *Flles* de 25 centimètres de long, vert tendre chez certains individus, vert foncé chez certains autres, larges, épaisses et charnues, obliquement bilobées au sommet. *Haut.* 1 mètre à 1^{m},30. Assam. (L. 97.)

A. formosum. — *Fl.* blanches, maculées, disposées en gracieux épis pendants ; labelle trifide, admirablement maculé de bleu améthyste, 1882. Bel hybride que l'on suppose être issu du croisement des *A. falcatum* et *A. odoratum*.

A. Godefroyanum, Rchb. f. *Fl.* blanc rosé clair, striées et maculées de bleu améthyste sur les pétales et sur les sépales, comparables à celles de l'*A. maculosum ;* labelle triangulaire à dent forte, crochue et retorse, éperon très petit, anguleux ; disque d'un beau bleu améthyste, Cochinchine, 1886. (R. H. B. 1891, 169.)

A. Houlletianum, Rchb. f.*. *Fl*, à sépales et à pétales chamois, teintés de blanc crème à la base, à œil pourpre au sommet ; labelle blanc, à partie antérieure pourprée avec quelques stries de même teinte sur les côtés ; épis très denses. *Flles* et port semblables à l'*A. virens*. Cochinchine. (L. 103 ; R. H. 1891, 324.) Syn. *A. Mendelii*.

A. Huttoni, Hort. Veitch. — V. *Saccolabium Huttoni*. Hook, f.

A. illustre, Rchb. f. *Fl.* ressemblant à celles de l'*A. maculosum*, mais plus grandes ; sépales et pétales plus larges, à teinte lilas voilant la teinte blanche ; les macules peu nom-

breuses se trouvent toutes sur le côté intérieur des pétales ; labelle d'un beau pourpre améthyste, avec les macules basales du *Saccolabium maculosum;* grappe simple. *Flles* larges, à macules foncées. Indes. (On le suppose être un hybride naturel.)

A. Jansoni, Rolfe. On suppose cette plante être un hybride naturel entre les *A. odoratum* et *A. expansum*, Burmah, 1890.

A. japonicum, Rchb. *Fl.* blanches à sépales latéraux légèrement barrés de brun pourpre ; grappes pendantes, à fleurs nombreuses ; labelle pourpre, maculé et marqué d'une côte centrale violet foncé. *Flles* courtes, linéaires oblongues, obtusément bilobées. Tiges courtes, d'environ 10 centimètres de haut. Belle espèce de serre froide, originaire du Japon, 1862.

A. Larpentæ, Lindl. Syn. de *A. falcatum*, Lindl.

A. Lawrenceanum. — *Fl.* blanches, grandes, à labelle ample, convexe, en forme d'écope, d'un beau rose magenta vif ; épis pendants. *Flles* presque étroites, linéaires. 1882.

A. Lawrenciæ, Rchb. *Fl.* presque aussi grandes que celles de l'*A. crispum;* sépales et pétales blancs passant au jaunâtre, pourpre rose au sommet ; labelle à lobes latéraux élevés, oblongs dolabriformes ; lobe médian pourpre rosé au sommet ; deux lignes pourpres partant du sommet se prolongent jusqu'à la gorge de l'éperon ; celui-ci est conique, aigu, entier ; grappes de 60 centimètres de long, portant plus de trente fleurs. Asie tropicale, 1882. (W. O. A, VI, 270 ; Gn. 1889, 702.)

A. Leeanum, Rchb. *Fl.* bleu améthyste, à éperon vert ; odorantes ; grappes courtes et compactes. Hiver. Espèce indienne voisine de l'*A. Quinque-Vulnera.*

A. lepidum. — *Fl.* blanches, aussi grandes que celles de l'*A. affine*, sépales et pétales pourpres au sommet ; labelle à partie antérieure pourpre, projetée ; éperon cylindrique,

courbé ; grappes ascendantes, pluriflores. *Flles* en lanière, obtusément bilobées. Indes. Jolie espèce.

A. Lobbii, Hort. Veitch. *Fl.* blanches au centre, légèrement teintées de rose pâle à l'extérieur, un peu maculées de violet ; labelle marqué au centre de lignes blanches et teinté de violet foncé sur les deux faces ; disposées en long épis pendants, cylindriques. *Flles* en lanière obliquement bilobées au sommet, épaisses et charnues, d'environ 45 centimètres de long, vert tendre. Moulmein, 1868. Cette espèce, dont il existe plusieurs variétés distinctes dans les cultures, est une des plus délicates du genre. (W. O. A. I, 21 ; I, H, XV, 559.)

A. L. Ainsworthii, Hort. *Fl.* d'une teinte plus vive que celle du type ; en épis d'environ 60 centimètres de long. Moulmein. Belle variété.

(*A suivre.*)

DENDROBIUM

Traduit du *Manual of Orchidaceous plants* de Veitch.

D. aureum.

Eudendrobium (*fasciculata*). Tiges érigées, charnues, presque cylindriques, attenuées à la base, hautes de $0^{m}35$ à $0^{m}40$ centimètres, jaune ambré lorsqu'elles sont dévêtues de la base engainante des feuilles. Feuilles oblongues, lancéolées, aiguës, longues de $0^{m}10$ à $0^{m}13$ centimètres, caduques. Fleurs émettant un agréable parfum de primevère, larges de $0^{m}05$ à $0^{m}07$ centimètres sur des pédicelles courts apparaissant par groupes de deux à trois sur les nœuds supérieurs des tiges vieilles de deux à trois ans. Sépales et pétales étalés couleur crème, les premiers oblongs avec une ligne médiane érigée, labelle avec un large onglet convoluté et un

tablier deltoïde, très réfléchi, jaune buffle, strié de pourpre rougeâtre, disque velouté. Colonne rouge orange sur le côté opposé au labelle.

Dendrobium aureum, Lindl. Gen. et Sp. Orch. p. 77 (1831). Wight, Ic. pl. Ind. or. t. 1646 (1852). Thwaite's Pl. zeyl. p. 297. — D. heterocarpum, Wallich, *fide* Lindl. Gen. et Sp. Orch. p. 78. (1831). Bot. mag, t. 4708. (1853). Van Houtte's. Fl. des serres, VII. t. 842.

Var. Henshalli (1). Tiges plus longues et plus grêles que dans la forme type, labelle blanc, la base seulement teinte de jaune où existent deux tâches pourpre rougeâtre.

D. aureum Henshalli, *supra*. D. heterocarpum Henshalli. Bot. mag. t. 4970.

Var. pallidum. Tiges plus longues et plus grêles que dans le type. Fleurs parfois plus petites avec le labelle blanc à la base où il est teinté de jaune.

D. aureum pallidum. Lindl. in Bot. Reg. 1839. t. 20.

Var. philippinense.

Tiges décumbantes, longues d'un mètre et plus, rarement courtes et érigées. Fleurs jaune pâle, plus grandes que le *D. aureum* type, avec les sépales et le labelle plus aigu; ce dernier a un disque jaune orange strié de rouge pourpre.

D. aureum philippinense, Rechb. *in* Gard. chron. XIII (1880) p. 72. — D. rhombum. Lindl. *in* Bot. Reg. 1843, t. 17.

Sous-variétés ne se distinguant que par le coloris; *album*, fleurs très pâles presque blanches; *O. aurantiacum*, fleurs jaune orange; la forme la plus colorée parmi toutes celles introduites.

Dendrobium aureum. C'est un des Dendrobium les plus largement répandus. Il a été récolté dans l'Assam oriental, sur les montagnes du Khasia, au Népaul, dans la présidence

(1) La différence entre les variétés *Henshalli* et *pallidum* et entre ces variétés et la sous-variété *album*, n'est nullement précisée.

de Madras, sur les parties élevées de la province méridionale de Ceylan, au Moulmein et dans d'autres parties de la Birmanie, dans les îles Philippines. Il ne faut donc pas s'étonner s'il se montre si polymorphe. Gibson l'envoya, le premier, en Angleterre des monts Khasia, en 1837; Simons le récolta en Assam en 1852; la variété *Henshalli* fut reçue, dit-on, par M. Rollisson, de Java, en 1857 (1); *pallidum* fut rencontré à Ceylan par M. Macrae, poussant sur les arbres près de *Nuera Ellia; philippinense* fut envoyé par Cuming en 1842 à MM. *Loddiges*, des îles Phillippines; il se rencontre dans diverses régions de l'île de Luçon, principalement sur les arbres et assez fréquemment sur les tiges des cocotiers.

D. aureum, type et ses variétés, fleurissent en janvier et février lorsqu'il y a peu de Dendrobium en fleurs. L'odeur agréable de ses fleurs ajoute au charme de leur coloris agréable. *D. aureum* est considéré par expérience comme un des plus puissants parmi les Dendrobium pour hybrider et a participé à la création des plus beaux hybrides obtenus actuellement. L'application des mots *aureum* (doré) et *heterocarpum* (à fruits variés) n'est nullement claire (2).

D. Barbatulum.

Eudendrobium (Calostachya). Tiges de 20 à 30 centimètres de largeur, recourbées, renflées à la base, pointues au sommet. Feuilles étroitement lancéolées de 8 à 10 centimètres, caduques.

Fleurs ayant 4 centimètres de diamètre, réunies en un racème latéral ou pseudo-terminal, blanc pur; sépale lancéolé, pétales ovales aigus, quelquefois deux fois aussi grands que les sépales, mais parfois presque égaux; labelle

(1) La présence du Dendrobium aureum à Java paraît demander confirmation.

(2) Bon nombre des *Dendrobium aureum* ont fructifié dans nos serres, depuis plusieurs années, mais nous n'avons jamais observé de variations dans les capsules, excepté quant aux dimensions; caractère attribuable à l'état des bulbes qui les avaient produites.

avec deux petits lobes latéraux ascendants et un lobe obové étalé intermédiaire et avec une petite touffe de cils jaune verdâtre à la base, éperon conique, verdâtre.

Dendrobium barbatulum, Lindl. Gen. et Sp. Orch. p. 84 (1831). Bot. mag. t. 5918. — D. Heyneanum, Hort. not. Lindl.

Découvert au commencement de ce siècle dans les forêts qui couvrent les montagnes dans le sud et l'ouest de l'Indoustan, poussant habituellement sur les buissons et les petits arbres exposés au soleil pendant la saison sèche (1), on l'a parfois confondu avec d'autres Dendrobium à fleurs blanches, surtout avec *D. Fytchianum*, figuré dans le *Botanical Magazine* t. 5444 comme *D. barbatulum*, mais qui est une espèce de Moulmein avec des pétales orbiculaires et un labelle totalement différent, aussi avec *D. Hayneanum*, une plante qui s'en rapproche davantage mais beaucoup plus petite plante avec des tiges grêles n'ayant pas plus de 5 à 10 centimètres de hauteur et portant des feuilles linéaires et des racèmes de petites fleurs peu nombreuses.

D. Bensoniæ

Endendrobium (*fasciculata*). Tiges cylindriques, erigées, hautes de 30 à 75 centimètres, les plus grandes aussi grosses que le petit doigt. Feuilles linéaires, longues de 5 à 8 centimètres et caduques. Fleurs ayant 6 centimètres de diamètre en faisceaux de 2 à 3, mais parfois solitaires sur les nœuds les plus élevés, blanc de lait, avec un disque jaune orange sur le labelle, à la base duquel se trouvent deux taches marron qui souvent se réunissent. Labelle orbiculaire concave et duveteux en dessus, avec un onglet court et une margine dentée très finement.

Dendrobium Bensoniæ, Rchb. in Bot. Zeit. 1867. p. 230. *fide* Hensley. Bot. mag. t. 5679 (1867). P. l. mag. t. 355. Jenning's orch. t. 32.

Le colonel Benson nous l'envoya en 1866 de la Birmanie

(1) Major-général E. S. Berkeley, à qui nous sommes redevables des meilleurs renseignements, les a observés sur place.

anglaise et il fut dédié à sa femme sur sa requête. Il se rencontre sur les montagnes près de Tongou, à l'ouest de Prome, à une altitude d'environ 1,500 pieds au-dessus du niveau de la mer (1) et s'étend au nord jusqu'à la latitude du Moulmein.

Depuis son introduction il a toujours été regardé comme un des plus jolis Dendrobiums à fleurs blanches de la section à laquelle il appartient. Les taches sur le labelle sont variables; elles sont quelquefois grandes et se réunissent, quelquefois à peine plus larges qu'un petit pois et dans la sous-variété appelée *Xanthinum*, elles manquent complètement. Le *D. Bensoniæ* fleurit habituellement en mai et juin et parfois plus tard. Il y a, quant à la végétation, deux formes connues dans les jardins : la forme originale des monts *Arracán* et une autre plus robuste des monts *Kareen* (2).

(*A suivre.*)

NOTES A LA VOLÉE

Une chose bien étonnante c'est la difficulté qu'éprouvent les cultivateurs d'Orchidées à persuader MM. les jardiniers de maisons bourgeoises que les Orchidées sont infiniment plus faciles à cultiver que les gesnériacées, par exemple, nous voudrions pouvoir dire que c'est par crainte de non réussite que ces messieurs se montrent si récalcitrants, mais la vérité nous oblige à dire que c'est tout simplement un parti pris chez eux; c'est dommage en vérité car il y a là une lutte à engager et nous ne reculerons certainement pas, quels qu'en soient les résultats.

(1) Colonel Benson, in Gard. Chron. 1870, p. 796.
(2) Major-général E. S. Berkeley in Gard. Chron. III. S. 3. (1880); p. 203.

*
* *

Comme corollaire de ce qui précède, on voit un peu partout chez nos horticulteurs des Cattleya Mossiæ bien remarquables. Depuis sa fameuse importation tant admirée en 1889, Duval ne nous avait pas montré de variétés aussi superbes, de même chez Cappe, chez Garden, chez Lesueur, chez Truffaut. En somme, la floraison des Mossiæ a été cette année tout particulièrement belle. Cette plante est d'une culture tellement facile qu'on s'étonne de ne pas en voir partout et dans toutes les serres.

*
* *

Quand se décidera-t-on à laisser exposer les orchidées selon le goût de chaque exposant, étant donné le soin et le sentiment artistique qui domine chez ceux-ci. Tout le monde y gagnerait certainement. Malgré l'absence des étrangers ou du moins en l'abstention de certains d'entre eux, il a été facile de constater que nos horticulteurs ne sont pas si arriérés que cela.

*
* *

Il est probable qu'il y aura des réclamations très vives de la part des acquéreurs de Cyp. Chamberlainianum qui cette fois encore ont été adroitement refaits. Car ils ont, et cela à deux mois de distance, payé fort cher une plante qui s'est vendue par la même maison et en vente publique pour quelques francs ; ces procédés sont absolument indélicats.

*
* *

Il n'est pas de jour, de semaine, de mois, que les grandes maisons horticoles étrangères ne fassent chercher, ramasser et payer bon marché quand elles peuvent, cher, quant elles ne peuvent faire autrement, les meilleures orchidées cultivées en France. Ces perles vont orner les serres des riches amateurs ou des riches marchands. Cela est parfait,

mais le revers de la médaille, c'est qu'il n'y a pas de jour où, dans leurs journaux, dans leurs catalogues ou autres écrits, les mêmes maisons ne bafouent, blaguent et méprisent les horticulteurs français et leurs orchidées. Un peu plus de courtoisie et de bonne foi seraient de mise. Espérons que touchés de la grâce ces messieurs y viendront.

*
* *

On nous dit qu'il est question de former au sein du comité de floriculture, une section spéciale aux Orchidées; si on n'y admet que les vrais cultivateurs ou les connaisseurs et que ceux-ci soient très sévères dans leurs appréciations, nous pourrons espérer enfin voir les amateurs sérieux présenter leurs plantes et les soumettre à l'appréciation d'un jury qui ne se contentera pas de voter sur un discours bien senti d'un monsieur, *rara avis*, ayant le don de connaître toutes les plantes.

*
* *

Les lecteurs de l'*Orchidophile* seront satisfaits de savoir qu'il sortira tôt ou tard des perles des fécondations opérées par les semeurs. Ainsi, nous avons vu chez MM. Veitch et Chelsea, un admirable hybride du Cypripedium bellatulum par Lawrenceanum. C'est tout simplement merveilleux et laisse très loin tout ce qui a été obtenu jusqu'à ce jour. Espérons qu'une bonne reproduction en couleurs en sera faite, car ceux qui ne pourront pas voir la plante en auront au moins une bonne impression.

*
* *

J'ai vu dans une serre à Bradford, dans l'établissement Chasleworth et Shuttleworth, des Oncidium macranthum dont le nombre dépassait certainement cinq cents. Décrire l'effet produit par ces splendides plantes en fleurs est impossible; c'est absolument idéal! Seulement, j'ai remarqué

qu'elles croissent dans une atmosphère chargée d'humidité froide et avec beaucoup d'air.

* * *

En voyage, en regardant sans parti pris et en se contentant de bien observer les plantes au point de vue de la culture et des résultats obtenus, on est forcé d'avouer que ce ne sont pas les plantes qui manquent, mais les cultivateurs, aussi sur dix établissements, il y en a à peine *un* où les cultures soient raisonnées et où les résultats obtenus soient bons.

* * *

Comme complément de ce que nous disons ci-dessus, qu'on aille voir les cultures des grands producteurs anglais et belges, et l'on verra que c'est dans les établissements ou les Orchidées sont traitées à la bonne franquette, mais cependant d'une façon très raisonnée, quoique simple, que les plantes ont le meilleur aspect général de bonne santé et de vigueur.

* * *

Il nous est tombé sous les yeux une affiche en réduction, comme les Américains en distribuent la veille de leur arrivée dans les villes. Cette affiche, qui veut être spirituelle, est dirigée contre une grande maison anglaise par une maison belge. Elle a eu le don de nous soulever le cœur d'un hoquet de dégoût ; nous ne ménagerions ni l'une ni l'autre de ces maisons si elles fautaient à l'honneur et à la probité horticoles, mais de tels moyens, employés contre un confrère, sont honteux et se tournent contre leur auteur et n'ont jamais été employés en France.

* * *

A la dernière exposition de Paris, les lots d'Orchidées présentés étaient assez remarquables pour démontrer la né-

cessité qui s'impose pour l'avenir de désigner à l'avance une section du jury composée *absolument* d'orchidophiles experts, si l'on ne veut pas voir les exposants *lâcher* les expositions et porter leurs plantes ailleurs.

* * *

Il serait à désirer que les horticulteurs et amateurs qui s'occupent d'Orchidées, et ils sont nombreux, s'entendissent et fassent comme les aquarellistes ou les pastellistes, une exposition spéciale dans un local *ad hoc* où ils convieraient les gens à même de devenir à leur tour amateurs ; mais pas de jury, pas de médailles, et une organisation parfaite, voilà qui aurait certes un grand succès.

VIATOR.

RECTIFICATION

Dans le compte rendu de l'Exposition de mai dernier à Paris, le metteur en pages a oublié un paquet.

M. Duval avait présenté un lot des plus intéressants. Ses Odontoglossum sont classés ; tous les amateurs les connaissent ; M. Duval s'est toujours astreint à n'acheter que des plantes d'élite, quitte à les payer un peu plus cher : mai est une date déjà avancée pour la floraison de cette plante, cependant le lot mis sous les yeux du public ne laissait rien à désirer comme choix des variétés et culture.

C'est aussi dans ce lot que le *Cypripedium Sphinx* a fait son apparition. Le fameux *Odontoglossum Superbiens*, une des plus jolies espèces : d'excellents *Mendeli*, de très bons *Mossiæ*, des *Lælia purpurata* hors ligne ont attiré l'attention de tous les amateurs. M. Duval est du reste bien placé pour exposer ; les plantes qu'il possède sont nombreuses et les soins qu'elles reçoivent absolument entendus.

Propriétaire-gérant: Godefroy-Lebeuf. — Imp. PAUL DUPONT (Cl.) 119.7.92.

Nouveautés et plantes intéressantes

DENDROBIUM ROLFEÆ

Hybride entre D. primulinum × nobile.

Cette nouvelle obtention de MM. Sander et Cie est remarquable par sa couleur et sa floribondité. Ses fleurs sont de la même forme que celles du D. nobile ; ses pétales sont d'un rose délicat, blancs à la base et rose clair à la pointe ; les sépales sont blancs avec une pointe rose vif, le labelle est jaune soufre et blanc avec pointe rose vif. C'est une plante intéressante.

VANDA ASHBURTONIANA

Ce nouveau Vanda a été envoyé à MM. Sander de la côte de Malabar, et il a fleuri l'hiver dernier. Il ressemble, comme apparence générale, au V. Stellata ou au Vanda Boxburghi, mais il diffère de ces deux espèces par de si nombreux caractères qu'il peut être considéré comme espèce nouvelle. Les feuilles sont vert brillant et plus minces que celles des autres Vandas. La pointe de la feuille n'est pas irrégulièrement dentée, mais bilobée avec une petite pointe sur la nervure médiane de la feuille. La hampe à fleurs est la même que celle des Vandas à grandes tiges. Les fleurs sont plus étroites et plus comprimées qu'il n'est habituel dans les autres Vandas ; l'éperon lui-même est comprimé. Le labelle est plus petit, les lobes latéraux peu développés. Le lobe médian en forme de violon, avec trois ou quatre lignes saillantes s'étendant de la base à la pointe du labelle. La couleur est d'un jaune d'or plus ou moins intense, avec des stries pourpres à travers les segments. La fleur étendue mesure 6 centimètres de hauteur sur environ 4 de large.

CATTLEYA ALEXANDRÆ (Linden et Rolfe).

Des plantes vivantes de ce beau Cattleya ont été importées par MM. Linden à Bruxelles, et nous avons pu préparer, à l'aide d'une d'entre elles et de nombreux spécimens secs la description suivante. Un de ses caractères les plus remarquables, c'est la longueur de la hampe, qui atteint près de 40 centimètres de longueur et supporte de six à dix fleurs. Cette espèce est robuste, les pseudo-bulbes portent généralement trois, quelquefois deux feuilles rigides et charnues. Les fleurs isolées ressemblent à celles des C. Leopoldi, et la forme du labelle indique que cette affinité est réelle ; le lobe frontal est très large et les lobes latéraux sont entaillés jusqu'à la moitié.

Les sépales et les pétales sont de la même couleur que le Lælia grandis tenebrosa, teintée de violet sur les bords ondulés, le labelle est rose violacé. ROLFE.

Gardeners' Chronicle.

LES BRASSIA

TRADUIT DU JOURNAL *The Garden*

Pendant les cinquante années et plus qui se sont écoulées, depuis que le plus grand nombre des Brassia que nous mentionnons ici ont été introduits dans les jardins anglais, non-seulement la culture des orchidées a été révolutionnée, mais le nombre des espèces de grande valeur pour le cultivateur s'est considérablement accru. Comparés avec les meilleures orchidées découvertes ces dernières années, les plus beaux des Brassia eux-mêmes ne peuvent être considérés que comme plantes de second ordre en ce qui concerne l'éclat des coloris. Toutefois, ils possèdent des qualités qui les ont fait résister dans les collections avec plus de persis-

tance que beaucoup d'autres alliés plus brillants n'en ont montré. Sans aucun doute, la survie résultant de l'adaptation est une cause de ce fait, car aucune orchidée ne s'est mieux adaptée aux conditions artificielles de la culture en serre que les Brassia. Leurs présence est plus encore due aux gracieuses et curieuses formes de leurs fleurs et à l'odeur délicieuse qu'elles possèdent. Le genre est réellement digne d'être représenté dans toutes les collections, sauf dans les collections très petites, et même dans ces collections, le goût du propriétaire l'engage fréquemment à les préférer aux espèces plus brillamment colorées. Une vingtaine d'espèces à peu près ont été décrites dont à peine la moitié existent en assez grand nombre pour dire qu'elles sont largement cultivées, mais les espèces courantes peuvent être considérées comme représentant le genre dans toutes ses formes les plus désirables.

Dans la classification naturelle de l'ordre, la place du genre est entre les Miltonia et les Oncidium. Sauf quelques espèces possédant des caractères spéciaux, il se distingue facilement de ces deux genres. La qualité la plus appréciable des Brassia est la longueur des sépales qui, surtout en ce qui concerne la partie inférieure, sont si atténués qu'ils prennent l'apparence d'une queue. Le genre est exclusivement de l'Amérique tropicale, la majorité des espèces se rencontrent dans les Indes occidentales et dans les terres voisines.

Quelques-unes cependant se rencontrent au nord de l'isthme de Panama, dans le Costa-Rica et le Guatémala, tandis que d'autres atteignent au sud aussi loin que le Brésil et le Pérou.

B. maculata. — Cette espèce est particulièrement intéressante puisque c'est le premier Brassia introduit en Angleterre. Sir Joseph Banks l'envoya de la Jamaïque vers 1807 et il fleurit pour la première fois à Kew sept ans plus tard. Il a

des pseudo-bulbes monophylles hauts de 10 centimètres environ, la feuille est deux fois plus longue ; les épis supportent de nombreuses fleurs dont les sépales et les pétales sont vert jaunâtre, tacheté de brun vers le centre de la fleur, longs de 5 à 7 centimètres. Le labelle est large de 2,5 centimètres sur 5 centimètres de longueur, blanc crème tacheté de blanc pourpre. La crête est jaune orange. Le diamètre vertical de la fleur varie entre 12 et 15 centimètres, mais n'atteint que le tiers de ces dimensions transversalement.

B. caudata. — Ce n'est qu'en 1823, seize ans après l'introduction du B. maculata, qu'une seconde espèce fut ajoutée au genre. C'était le B. caudata, originaire des îles des Indes occidentales. Il a de longs pseudo-bulbes de 8 à 12 centimètres de hauteur et des feuilles de 18 à 22 centimètres de longueur. Les sépales sont si longs et si étroits qu'ils ressemblent à des queues ; ils sont de même que les pétales plus courts, d'un jaune verdâtre clair, avec des taches brun foncé à la base. Le labelle est oblong mais a une jolie pointe longue. Il est jaune tacheté de brun rougeâtre près du centre. La crête est blanche, tachetée d'orange. Les épis portent de 7 à 10 fleurs, chacune d'elles atteignant 22 centimètres de diamètre. Cette espèce fut introduite par M. Lee d'Hammersmith.

B. Lanceana. — C'est une autre ancienne espèce, connue dans les jardins depuis soixante ans. C'est une plante robuste qui possède des pseudo-bulbes et des feuilles vert foncé Les sépales et les pétales sont d'un jaune pâle mais brillant, les premiers dépassent 8 centimètres, les seconds environ la moitié moins, tous deux tachetés de brun à la base. Le labelle est oblong et d'un blanc crémeux tacheté de brun et joliment ondulé. Les fleurs sont parmi les plus odorantes du genre. Elle est originaire de la Guyane anglaise.

B. verrucosa. — Ce fut une des nombreuses introductions de Rollisson et elle fleurit dans cet établissement en 1840. Elle a des pseudo-bulbes renflés de 8 à 10 centimètres de

hauteur, supportant des feuilles qui dépassent 30 centimètres de longueur. Les fleurs, au nombre de douze à quinze, réunies sur un long racème dont la couleur est fond vert tacheté de cramoisi obscur ; les sépales varient entre 8 à 10 centimètres, ils sont d'un jaune pâle verdâtre avec du pourpre obscur. En bas, les pétales sont de même couleur et moitié aussi longs. Le labelle est en forme de cœur, blanc, orné sur sa moitié inférieure de nombreuses verrues vert foncé. Cet espèce est originaire du Guatémala. Le seul autre Brassia caractérisé par des verrues vertes sur le labelle est le B. brachiata qui ressemble sous tous les rapports, sauf en ce qui concerne les dimensions, totalement au B. verrucosa. C'est toutefois une plante de plus grande valeur au point de vue horticole, ses fleurs étant grandes du double et ses sépales atteignant 0m,15 de longueur. De même que le B. verrucosa, il fleurit chez M. Rollisson, mais trois ans plus tard que cette espèce en 1843.

B. Lawrenceana. — Il existe certaine confusion entre cette espèce et le B. Lanceana, et les descriptions de ces deux plantes dans certains ouvrages sont totalement identiques. Le véritable B. Lawrenceana toutefois est une plante distincte très supérieure, comme on a pu en juger par un spécimen exposé cette année par M. Measures de Cambridge Lodge. La plante portait un épi de trois fleurs, chacune d'elles ayant 25 centimètres, les sépales n'ayant qu'un centimètre et quart dans la partie la plus large. Les pétales sont de même couleur, mais moins longs. Le labelle, en forme de langue, est jaune pâle crème teinté en vert. Cette espèce est dite originaire du Brésil, mais le fait est douteux. Elle doit, c'est probable, venir d'une région plus au nord, surtout parce que la magnifique variété appelée *longissima* a été introduite de Costa-Rica en 1866. Cette variété mesure 38 centimètres en diamètre vertical.

B. Antherotes. — Comme forme, ces fleurs sont très sem-

blables à plusieurs des espèces précédemment décrites ; mais comme couleurs, elles sont parmi les plus brillantes et les plus remarquables. La plante a des pseudo-bulbes oblongs supportant une ou deux feuilles longues de 20 à 25 centimètres. La fleur mesure 15 centimètres de hauteur et un tiers de moins en largeur. Les sépales et les pétales sont d'un jaune foncé brillant, tacheté de brun pourpre foncé. Les pétales sont moitié moins longs que les sépales. Le labelle est oblong avec une pointe longuement effilée. Il est d'un jaune brillant tacheté de pourpre brun. C'est une espèce rare qui fleurit habituellement en juin. Elle est originaire des Andes de Colombie, d'où elle a été introduite il y a treize ans.

B. Gireoudiana. — Cette espèce a été introduite d'abord en Allemagne ; elle a été découverte il y a quarante ans par Warcsewicz au Costa-Rica. L'épi contient neuf à dix fleurs. Les sépales sont vert jaunâtre tacheté de brun près de la base. La partie inférieure est longue de 12 centimètres. Le sépale supérieur est long de 10 centimètres. Les pétales sont de la même couleur que les sépales, mais la base en est entièrement brune, tandis que la partie apicale est entièrement vert jaunâtre. Le labelle est d'un jaune brillant et est également tacheté de brun.

Comme il a été dit au commencement de cet article, les Brassia sont parmi les orchidées les plus faciles à cultiver. La serre aux Cattleya convient à la plupart d'entre eux quoiqu'il ne soit pas rare de rencontrer des plantes du même genre cultivées dans des températures plus chaudes ou plus froides. La serre froide leur convient quand elles sont au repos ou en fleurs, mais, à d'autres époques, la température ne doit pas être inférieure à celle de la serre tempérée.

Toutes les espèces peuvent être cultivées en pots, ou en terrines en employant comme compost de la terre fibreuse et du sphagnum, auquel on ajoutera pour l'améliorer des tessons

finement concassés. Quoique demandant les conditions de température et d'humidité requises pour les Cattleya, elles doivent être tenues plus à l'ombre. On doit en conséquence les mettre dans la partie où les Lycaste Skinneri sont cultivés. Il ne faut pas toutefois leur donner plus d'ombre qu'il n'est nécessaire pour les préserver des rayons directs du soleil. Ceci posé, plus elles seront près du vitrage, mieux elles se porteront.

AERIDES

Extrait du Dictionnaire de NICHOLSON, traduit par MOTTET

(*Suite.*)

A. maculosum, Lindl. Son nom correct est *Saccolabium speciosum*, Wight.

A. m. formosum. — V. *Saccolabium speciosum formosum.*

A. m. Schroederi, Moore. — V. *Saccolabium speciosum Schroederi.*

A. margaritaceum. — *Fl.* blanc pur, en épis. *Flles* maculées. Indes. Belle espèce dans le genre du *Saccolabium speciosum.*

A. marginatum. — *Fl.* en glomérules sur le rachis ; grappes pendantes ; sépales et pétales jaune pâle, l'antérieur bordé de pourpre ; lobes latéraux du labelle semi-oblongs, jaune orange foncé, le médian oblong, en forme de languette, dentelé, jaune, passant au brun sépia ; éperon vert tendre, conique. *Flles* presque larges, en lanière, bilobées ou émarginées ; carénées en dessous. Iles Philippines, 1885.

A. Mac Morlandi. — *Fl.* blanches, maculées de jaune pêche, nombreuses, en longues grappes. Juin-juillet. *Flles* vert tendre, de presque 30 cent. de long. Indes. Belle espèce, mais rare.

A. Mendelii. — Syn. de *A. Houllettianum.* Rchb. f.

A. mitratum, Rchb. *Fl.* blanc de cire, à labelle violet, disposées en nombreuses grappes dressées. Avril. *Flles* cylindriques, atténuées, vert foncé, d'environ 60 cent. de long. Moulmein., 1864. Espèce élégante, mais rare. (B. M. 5728.)

A. nobile, R. Warner.* — *Fl.* à sépales et pétales maculés de rose vif et teintés de même couleur au sommet ; labelle trilobé, à lobes latéraux jaune crème, le médian légèrement bifide au sommet, blanc pointillé de pourpre rose ; très odorantes, disposées en longues grappes pendantes, rameuses, pluriflores, de 60 cent. à 1 m. de long. *Flles* en lanière, obliquement émarginées au sommet, vert tendre, maculées de brun. Assez semblable à l'*A. suavissimum*, mais à fleurs plus grandes, d'une plus belle teinte et à végétation plus robuste. Indes orientales (W. O. A, 11.)

A. odontochilum. — *Haut.* 60 cent. Sylhet, 1837.

*A. odoratum.** — *Fl.* à sépales et pétales blanc crémeux, roses au sommet ; labelle cucullé, à lobes latéraux égaux, le médian ovale, infléchi ; éperon conique, incurvé, de même teinte que les sépales ; très odorantes, disposées en grappes pendantes, pluriflores, plus longues que les feuilles. *Flles* obliques, obtuses, mucronées au sommet, vert foncé. Indes orientales, 1800. Plante ancienne et estimée. (B. R. 18, 1485 ; B. M. 4139 ; R. G. 8, 273.)

A. o. birmanicum, Rchb. — *Fl.* plus petites que celles du type, à sépales latéraux pourvus à l'extérieur d'une ligne pourpre ; labelle à lobe médian pourpre, très étroit, avec quelques dents sur les bords ; lobes latéraux apiculés, 1887.

A. o. cornutum, Hort. — *Fl.* rose et blanc. Distinct dans sa végétation.

A. o. Demidoffi, Hort. — *Fl.* blanches, grandes, à sommet des pétales et des sépales pourpre ; labelle marqué de pourpre ; éperon maculé de pourpre, à pointe verte. 1885.

A. o. majus, Hort. — Semblable à l'*A. odoratum* par sa végétation, mais à épi plus grand et plus long.

A. o. purpurascens., Hort.— Variété vigoureuse, à feuilles larges, vert foncé, fleurs blanches, rose vif au sommet des divisions, disposées en grand épi compact.

A. Ortgiesianum. — *Fl.* à sépales et pétales pourvus de pustules et de verrues pourpres; lobes latéraux du labelle pourpre clair, le médian blanc, obtus, bilobé, non denté; éperon vert pointillé et bariolé de rouge. 1885. Cette espèce ressemble à un petit *A. quinque Vulnera.*

A. pachyphyllum. — *Fl.* ressemblant à celles de l'*A. Thibautianum*, en grappe courte, pauciflore, sépales et pétales carmins, presque aussi grands que chez cette espèce, oblongs, en lanière; labelle à divisions latérales, petites, bariolées de rouge pourpre plus ou moins intense; éperon proéminent, blanc, ainsi que la colonne. *Flles* courtes, très charnues, obtuses et inégalement bilobées. Burmah, 1880.

A. paniculatum. — V. *Sarcanthus paniculatus.*

A. Picotianum. — Dans le texte de la référence ci-dessous, Reichenbach déclare que cette plante est la même que l'*A. Houlletianum.* (G. C. 1888, V. 4, p. 378.)

A. quinque Vulnera, Lindl. —*Fl.* odorantes; sépales et pétales obtus, blancs, à cinq macules carmin rougeâtre, pourpres au sommet; labelle cucullé et en entonnoir, à lobes latéraux dressés, le médian oblong, incurvé et denticulé, de même couleur que les sépales; éperon grand, conique, vert; grappes pendantes, plus longues que les feuilles, pluriflores. Fin de l'été et commencement de l'automne. *Flles* en lanière, d'environ 30 centimètres de long, à base embrassant fortement la tige, obliquement mucronées au sommet, vert tendre, brillantes. Iles Philippines, 1838. (L.S. O, 30; P.M. B. 8, 241.)

A. q. Farmeri, Hort. Variété très rare de l'espèce ci-dessus, très semblable par son port et par sa végétation, mais à fleurs odorantes et entièrement blanc pur.

A. q. Schadenbergia, Stein. — Variété plus compacte, à feuilles plus larges et plus courtes que celles du type, 1886.

*A. Reichenbachii**. — *Fl.* à sépales élégamment striés, labelle orange foncé; grappes très compactes. Bornéo, 1858. Espèce très rare. (R. X. O. 2, 104; W. S. O. 11.)

A. R. cochinchinensis. — Inflorescence plus dense que celle du type, labelle jaune plus foncé. Cochinchine. Magnifique variété.

A. Rœbelenii, Rchb. — *Fl.* très odorantes de la grandeur de celles de l'*A. quinque Vulnera;* sépales et pétales blanc verdâtre, blancs au sommet; pétales fréquemment, finement dentés; labelle rose vif, à lobes latéraux jaunes, lacérés sur le bord supérieur, ainsi que le lobe médian, celui-ci beaucoup plus long, oblong, courbé; éperon court, conique; grappes dressées, de 30 centimètres de long, portant environ vingt-cinq fleurs. Iles Philippines, 1881. Port de l'*A. quinque Vulnera.*

A. Rohanianum, Rchb. — *Fl.* à sépales blanc rose ou mauve toujours bordés de blanc; labelle à divisions latérales blanches, pourvu de deux lignes pourpres sillonnant le milieu et de macules également pourpres; lobe médian presque rhomboïde, bilobé au sommet et légèrement crénelé, lobes latéraux cunéiformes, retournés; éperon jaune soufre ou orangé, à nombreuses macules pourpres, courbé en avant; inflorescence très longue, 1884.

A. roseum, Lodd*. — *Fl.* à sépales et pétales étroits, aigus, rose pâle, à macules plus foncées; labelle plan, entier et aigu d'un rose vif, couvert, ainsi que les pétales et sépales, de taches plus foncées; grappes pendantes, compactes, pluriflores, de plus de 30 centimètres de long. *Flles* coriaces, récurvées et canaliculées en dessous, à sommet obtus et bilobé. Moulmein, 1840. Cette espèce ne s'enracinant pas facilement, il ne lui faut pas autant d'humidité qu'aux autres espèces. (L. J. F. 220.)

A. r. superbum, Hort.* — Belle variété à végétation plus vigoureuse, à fleurs plus grandes et d'un plus beau coloris. Les épis de cette variété ainsi que ceux du type sont susceptibles de fondre, si on lui donne beaucoup d'eau.

A. rubrum, Wight. Syn. de *Sarcanthus erinaceus.*

A. Sanderianum, — *Fl.* de 4 centimètres de diamètre ; sépales et pétales blanc crème, rouge magenta au sommet, à bords récurvés ; labelle grand, à lobes latéraux jaunes dans leur moitié supérieure, tuyautés sur les bords, lobe médian obovale, plié, rouge magenta ; éperon jaune verdâtre à l'extrèmité ; grandes *Flles* larges, courtes, rétuses, bilobées. Est de l'Asie tropicale, 1883.

A. suavissimum, Lindl. *Fl.* à sépales et pétales obtusément ovales, blancs, teintés de lilas foncé au sommet ou même sur toute leur surface ; labelle jaune citron pâle, trilobé, pressé contre la colonne, à lobes latéraux oblongs, denticulés, le médian linéaire et bifide ; éperon oculé de rose ; grappes nombreuses, à moitié pendantes, denses portant un grand nombre de fleurs délicieusement parfumées. *Flles* molles, d'environ 25 centimètres de long, vert tendre, abondamment tachetées de brun. Malacca, 1848 (L. J. F. 213.)

A. s. maculatum, Hort. *Fl.* exhalant un parfum suave, sépales et pétales blancs, fortement maculés de rose, ainsi que le labelle.

A. tesselatum, Wight. *Fl* striées et rayées de vert, de blanc et de pourpre. Indes orientales, 1838. Espèce rare.

A. testaceum, Lindl. Syn. de *Vanda parviflora*, Lindl.

A. Thibautianum, Rchb. *Fl.* à sépales et à pétales roses labelle d'un beau bleu améthyste ; grappe très longue, à fleurs espacées. Java. Espèce voisine de l'*A. quinque Vulnera.*

A. vandarum, Rchb. f. Syn. de *cylindricum*, Hook, non Lindl.

A. Veitchii, De Puydt. *Fl.* blanches, pointillées de rose tendre, disposées en longues grappes rameuses, pendantes. Juin-juillet. *Flles* de 20 cent. de long, vert foncé, maculées. Voisin de l'*A. affine*. (B. H. 1881, 8-9.)

A. virens, Lindl. *Fl.* délicieusement parfumées; sépales et pétales blancs, ovales, obtus, pourpre rosé au sommet; labelle grand, à lobes latéraux blancs, pointillés de carmin, dentés au sommet, lobe médian pourvu d'une languette rouge, renflée; grappes longues, pendantes, pluriflores, commençant à s'épanouir en avril, et se prolongeant jusqu'en juillet. *Flles* larges, obliques, arrondies au sommet, déprimées au centre, d'un vert très gai, d'environ 20 cent. de long. (B. R. 48, 41; P. M. B. 14, 197: W. O. A. IV, 160.)

A. v. Dayanum, Hort. Belle variété à très longues grappes. Indes.

A. v. Ellisii, Hort. *Fl.* à sépales et pétales grands, blanc suffusé de rose, bleu améthyste au sommet; pétales inférieurs larges et très arrondis; labelle grand, blanc, élégamment tacheté à la base, à lignes courtes, bleu améthyste; lobe médian large, d'un beau bleu améthyste; éperon court, courbé en dessus, brun au sommet; grappes d'environ 45 cent. de long, portant environ de trente à quarante grandes fleurs et même plus. *Flles* vert pâle. Splendide variété.

A. v. grandiflorum, Hort. *Fl.* blanches, maculées de rose, plus grandes et plus élégamment disposées que celles du type. Avril-mai. Indes.

A. v. superbum, Hort. *Fl.* de couleur plus vive et à épis plus longs que ceux du type. Indes.

A. Wightianum, Lindl. — V. *Vanda parviflora*, Lindl.

A. Williamsii, R. Warner. *Fl.* d'une teinte blanc rosé, délicate; très nombreuses, disposées en épis rameux, de

60 cent. à 1 mètre de long. *Flles* larges, vert foncé, pendantes. Jolie espèce, mais très rare. (W. S. O. 21.)

A. Wilsonïanum. — *Fl.* à sépales et à pétales blanc pur; labelle jaune citron. Espèce naine et distincte, ressemblant beaucoup par son ensemble à l'*A. odoratum*.

COMMENT ON DEVRAIT EXPLORER UNE RÉGION

Si mes moyens me le permettaient, je chargerais un voyageur d'explorer une région d'une façon très particulière.

Je lui recommanderais de ne pas récolter une plante vivante et de se contenter d'envoyer des échantillons secs, avec des localités bien indiquées. Ce qui a permis à Linden d'introduire par la suite tant de plantes intéressantes, ce sont les documents précieux qu'il avait recueillis. Envoyer un voyageur récolter des plantes vivantes, au hasard, dans une localité nouvelle, c'est s'exposer à une foule d'aléa. Je sais bien qu'il n'est pas facile de trouver le voyageur apte à ce genre de métier; mais enfin il y a une foule d'hommes audacieux qui seraient parfaitement capables de sécher quelques plantes et qui ne sauraient pas emballer, à bonne époque, des plantes vivantes. A l'aide des renseignements qu'ils auront recueillis on pourra toujours diriger les recherches des collecteurs bons emballeurs qui, gênés dans leurs mouvements par les matériaux qu'ils emportent avec eux et le personnel qui leur est nécessaire passeraient cent fois à côté d'une plante intéressante sans la voir.

Les régions inexplorées où croissent les Orchidées sont

immenses. Dans les pays tourmentés, l'Equateur par exemple, la flore diffère d'un endroit à l'autre, et, qui aura exploré un versant d'une chaîne de montagne ignorera ce qui se trouve sur l'autre versant.

L'exploration rapide, en suivant un chemin tracé, ne peut donner que des résultats hasardeux ; il n'en est pas de même de l'exploration méthodique d'une région. Les explorations faites par des collecteurs commerciaux ne peuvent donner que des résultats momentanés ; il n'en est pas de même des explorations absolument scientifiques, comme celles de Linden, Schumburgk, Jameson, etc., qui, après de longues années, permettent aux collecteurs commerciaux de faire des récoltes fructueuses.

Il y a à peine 50 ans que l'Abies Pinsapo du sud de l'Espagne est connu; pourtant, la localité où il croît avait été maintes fois parcourue. C'est un arbre majestueux qui n'avait pu échapper aux regards des voyageurs et pourtant nul ne l'avait décrit ! Et nous désespérerions de rencontrer des orchidées nouvelles dans des pays dont nous ne savons presque rien? La mine est loin d'en être épuisée et contiendra encore des Orchidées nouvelles et peut-être plus belles que celles que nous connaissons.

Le pas fait en avant depuis vingt ans est immense, malheureusement les voyageurs n'ont plus le feu sacré. Ils ramassent des milliers de plantes de la même espèce, les emballent et se reposent sur leurs lauriers. Combien peu font un herbier ! Peut-être craignent-ils de laisser à leurs successeurs des documents qui leur permettront de marcher sur leurs brisées.

Le voyageur qui part avec quelques cahiers de papier à herbier, peut passer par des chemins où celui qui doit songer au retour n'oserait s'aventurer, il doit tracer la voie à ses successeurs. La question des Orchidées est bien secondaire;

trouver une orchidée nouvelle est bien, trouver une plante industrielle comme le caoutchouc ou le Cinchona est mieux ; mais dans l'herbier d'un voyageur, il y a de quoi satisfaire toutes les branches, et si le voyageur n'a pas réussi à dénicher une plante d'ornement inestimable, il a peut-être ouvert la voie aux recherches dans un autre ordre d'idées.

Si j'avais à diriger un voyage, voici les recommandations que j'adresserais au collecteur. Je prendrais sur la carte une région déterminée, Loja, par exemple, et je lui dirais : Vous allez vous fixer à Loja ; vous y séjournerez une année entière; vous commencerez par parcourir les environs à une journée à peine de votre quartier général de façon à vous familiariser avec la flore du pays. Vous sécherez vos récoltes chaque jour et vous les enverrez au fur et à mesure par les plus prochains courriers. Il se peut que parmi les plantes que vous aurez trouvées à votre portée, quelques-unes aient une valeur pour nous. Vous conserverez de chaque plante au moins un échantillon avec un numéro correspondant à celui des plantes expédiées, sans vous préoccuper de leur nom ; c'est un travail que vous ferez en Europe. Les plantes sèches que nous recevrons, nous serviront à diriger vos recherches futures, quand il s'agira de faire venir celles que vous aurez découvertes. Surtout n'envoyez pas de plantes vivantes sans instructions; attendez. Quand vous connaîtrez la flore des environs immédiats de votre quartier général, vous commencerez à explorer plus loin, les vallées et les montagnes, en rayonnant autour de votre résidence, à quelques jours au plus. Puis, vous passerez d'une région explorée à une autre par les sentiers que vous tracerez, ne laissant aucune place de ce vaste damier sans l'explorer. Au bout de l'année, vous connaîtrez tout le pays à 25 lieues à la ronde et vous serez convaincu qu'il y a encore à glaner. Vous n'aurez exploré qu'une région de 50 lieues carrées, c'est vrai, mais vous connaîtrez à peu près tout ce qui s'y rencontre, et, dans un

pays aussi tourmenté, aussi varié que la région de Loja que j'ai choisie, vos récoltes seront inestimables.

Les plantes sèches que vous aurez rapportées vous permettront de retrouver les plantes vivantes à expédier. Si vous êtes fatigué du voyage, un autre collecteur ira vous remplacer ; il retrouvera, non seulement la trace de vos pas, mais aussi le personnel qui vous aura accompagné, et il voyagera à coup sûr. Au lieu de se contenter de rapporter une plante nouvelle qu'il aura rencontrée par hasard, il ira les yeux fermés partout où vous aurez déniché quelque chose de nouveau, et cela sans risques pour son patron.

On ne rend pas assez justice aux collecteurs botanistes. On oublie bien souvent que les collecteurs commerciaux se sont contentés de suivre leurs traces et d'aller là où ils ont récolté leurs échantillons d'herbiers.

Un collecteur qui va au hasard, qui emballe les plantes et les expédie, sans les accompagner d'échantillons secs, risque fort de mourir à la tâche et ses plantes pourront aussi arriver mortes, c'est une perte réelle pour tout le monde. Un seul échantillon avec localité bien indiquée peut rendre le malheur réparable. C'est grâce à mes échantillons secs que j'ai pu diriger les recherches de Regnier et la moisson a été fructueuse. Non seulement Regnier a retrouvé quelques-unes des espèces signalées, mais il en a découvert d'autres, sans quitter les chemins tracés. Si l'herbier que Reichenbach a enterré pour trente ans était à la disposition des importateurs, ils seraient surpris du nombre d'espèces inédites qu'il contient et ils pourraient les faire collecter sans risques.

Peut-être, un jour, un Mécène se décidera-t-il à envoyer un collecteur botaniste explorer une région qui nous fournira des documents précieux. Demander à un importateur de faire une pareille dépense est sans doute superflu : il craindrait, peut-être, de donner des verges pour être battu.



Chromolith. G. Severeyns.

CYPRIPEDIUM LATHAMIANUM.

CYPRIPEDIUM LATHAMIANUM

Les obtentions dans le genre Cypripedium sont si rapides et si belles qu'elles nous obligent à leur consacrer une partie de nos planches. Le C. Lathamianum est un des derniers que nous donnerons isolé ; dorénavant, les planches de Cypripedium en contiendront trois, quatre ou plus ; de cette façon, nous arriverons peut-être à nous mettre à jour.

Le C. Lathamianum est une obtention de M. B. Latham, directeur du Jardin botanique de Birmingham. Il est issu du croisement des C. Spicerianum, par le villosum. Comme dans tous les semis, les individus sont très variés ; si l'exemplaire qui a servi à faire la planche que nous publions a produit des fleurs de dimensions moyennes, inférieures sous ce rapport à celles de certaines variétés, en revanche, il en est peu d'aussi colorées.

Le C. Lathamianum est bien intermédiaire entre ses parents. Le pavillon du sépale tient du Spicerianum. Cette pièce de résistance du Spicerianum joue un grand rôle dans tous les hybrides qui sont issus de cette espèce. En général, le Spicerianum communique ce caractère à ses enfants, et c'est fort heureux. Les ondulations des pétales rappellent également le C. Spicerianum ; le labelle, le staminode, sauf par sa couleur, rappellent le C. villosum. Le feuillage est intermédiaire.

Le C. Lathamianum est non seulement joli ; il est robuste et des plus florifères. Ses fleurs apparaissent généralement en mai.

Nous engageons à le cultiver en serre tempérée. Quoiqu'un de ses parents, le C. villosum, soit de serre froide, nous n'oserions pas soumettre le Lathamianum à la même température, de même que nous craindrions de le mettre dans la serre chaude, si appréciée cependant par le Spicerianum, son autre parent.

CULTURE A L'EAU NUTRITIVE

RÉSULTATS OBTENUS
SUR CERTAINS DENDROBIUM

Au début de mes expériences sur l'eau nutritive, j'avais annoncé dans l'*Orchidophile* l'intention d'en publier les résultats au bout de la troisième année.

Ce délai est aujourd'hui expiré; les effets de la nouvelle culture sont de plus en plus satisfaisants, et je serais prêt à tenir ma promesse, si des motifs sérieux ne me portaient à continuer mes essais un an ou deux avant d'en rendre un compte détaillé. D'ici là, cependant, je me réserve de faire connaître successivement quelques-uns des résultats obtenus, à mesure qu'ils se produiront.

Plus mes expériences auront duré, plus elles seront probantes — et moins on pourra soutenir que les engrais minéraux ne communiquent aux plantes qu'une vigueur factice et finissent par les fatiguer et les faire périr. Pour moi, je suis fixé à cet égard depuis longtemps. Chaque année, les bulbes de mes Orchidées deviennent plus volumineux, les racines plus grosses et plus nombreuses; elles vagabondent peu et tendent à se fixer et se ramifier dans le compost, et même à y rentrer quand elles ont fait une excursion au dehors — ce qui prouve bien qu'elles n'en sortent que pour chercher une nourriture qui leur manque.

Mais il ne suffit pas que je sois persuadé, il faut faire passer ma conviction dans l'esprit des lecteurs de l'*Orchidophile;* il faut compter avec les idées reçues, et, tranchons le mot, avec les préjugés. Je ne suis pas fâché, d'ailleurs, de savoir jusqu'où ira l'accroissement continu et régulier de certains bulbes. Un délai de cinq ans n'est certainement pas trop long pour de semblables recherches; d'ailleurs, c'est seulement depuis

deux ans que j'emploie mon dosage actuel, qui sera probablement définitif.

Je ferai connaître ci-dessous ce dosage, et dès aujourd'hui tous les amateurs et les horticulteurs de profession pourront répéter sans danger, et avec la certitude d'un bon résultat, les expériences que je suis heureux d'avoir entreprises le premier sur une grande échelle. Je les engage à suivre à la lettre les indications qu'ils trouveront à la fin de cet article, et à n'employer que de l'eau de pluie ; et je les prie de faire connaître les suites de leurs essais dans les journaux spéciaux, dans l'intérêt de tous les amateurs d'Orchidées.

Parmi les faits intéressants qu'il m'a été permis de constater, il en est un que je puis dès à présent considérer comme acquis, et que cet article a pour principal but de signaler. C'est une curieuse modification dans la végétation de certaines Orchidées, et en particulier du Dendrobium nobile.

On professe habituellement que les Orchidées ont besoin de repos ; rien n'est plus vrai en général. Cependant, par suite d'une culture perfectionnée, il peut y avoir des exceptions ; et je puis, par exemple, montrer plusieurs D. Wardianum et surtout trois D. nobile qui, soumis au régime de l'eau nutritive, n'ont pas eu un moment de repos depuis trois ans passés et ne s'en portent que mieux.

L'un d'eux, produit d'une pousse adventive, n'avait il y a trois ans qu'une pousse de $0^m,20$ de hauteur. Soumis à la nouvelle culture, il a donné naissance à quinze ou vingt bulbes au moins, dont plusieurs ont $0^m,65$ à $0^m,70$ de hauteur.

Cette année, j'ai eu une première floraison en janvier sur les bulbes de 1890 et une seconde qui se termine actuellement sur les bulbes nés en 1891 et tout couverts de feuilles. La deuxième floraison est aussi belle que la première. On peut voir dans le même panier :

1° Des bulbes de divers âges ayant perdu leurs feuilles ;

2° Des bulbes encore feuillus et ayant achevé leur croissance ;

3° Des bulbes de toute dimension, *naissant, ou poussant activement.*

Et cet état de choses se maintient sans interruption, hiver comme été, depuis trois ans.

Mes Dendrobium ne produisent d'ailleurs aucune de ces pousses adventives qui viennent trop souvent contrarier ou remplacer la floraison.

Et cela s'explique facilement. Chez moi, chaque bulbe parcourt, comme dans la culture ordinaire, toutes les phases de son développement. Il pousse, perd ses feuilles, fleurit, puis devient inerte et se dessèche lentement.

C'est le rhizome seul qui se développe sans interruption sous l'influence de l'eau nutritive. Et voilà précisément pourquoi je n'ai jamais de pousses adventives. Dans la culture actuelle, on est obligé, vu la faiblesse relative des plantes et peut-être aussi le manque de lumière dans certains pays, d'arrêter la végétation l'hiver par l'abaissement de la température et la suppression des arrosements. L'œil terminal du rhizome perd alors son activité, et lorsque la végétation recommence, cet œil ne peut pas toujours, au début, dépenser toute la sève qui se produit à la fois. Elle se porte alors sur les bourgeons floraux, les fait développer à bois, et la floraison est manquée.

Dans la culture intensive, au contraire, le bourgeon terminal du rhizome est toujours suivi de deux ou trois bulbes à divers degrés de croissance, qui dépensent toute la sève produite par les racines, quelque vigoureuses qu'elles soient. Elle ne peut donc pas se porter sur les boutons à fleur pour les transformer.

Tel est le fait curieux que je me proposais de signaler, et que je n'ai, jusqu'à présent, constaté que sur quelques Dendrobium. Mes autres Orchidées, Odontoglossum, Oncidium,

Cattleya, Aerides, Vanda, etc., se reposent à peu près comme dans la culture ordinaire, peut-être moins longtemps.

L'état des Dendrobium nobile dont j'ai parlé précédemment est des plus florissants ; leur développement rapide me satisfait et m'inquiète en même temps, car ils prennent une place énorme au détriment d'autres plantes tout aussi intéressantes. Avant mes expériences, ils étaient malingres et manquaient évidemment de nourriture.

Du reste, dans l'étude que je ferai paraître d'ici à deux ans au plus tard, je compte démontrer que, dans leur pays natal, les Orchidées, même épiphytes, vivent de tout autre chose que de la maigre ration d'azote, d'oxygène et d'acide carbonique contenue dans l'air et l'eau de nos climats ; et je m'appuierai pour le faire sur les récits mêmes des collecteurs et sur les écrits des auteurs les plus accrédités.

Je dirai maintenant deux mots d'une objection singulière que j'ai entendu faire contre l'emploi des engrais. Si, dit-on, les horticulteurs de profession emploient la méthode intensive, les plantes qu'ils livreront aux particuliers, étant privées de ce stimulant, dépériront, et l'amateur, découragé, se plaindra de son fournisseur.

Ce raisonnement — auquel la routine n'est peut-être pas absolument étrangère — comment se fait-il qu'on ne l'applique pas à toutes les plantes cultivées ? Je vois les horticulteurs de profession se préoccuper, dans la culture des Pelargonium, Fuchsia, etc., etc., de rechercher le meilleur compost, celui qui peut amener leurs plantes au maximum de prospérité. C'est ensuite à l'amateur d'employer dans sa culture la même composition, au besoin le même engrais liquide, et rien ne l'empêche de demander à son fournisseur l'indication des procédés qu'il a employés.

De même les horticulteurs qui auront traité leur plantes à l'eau nutritive pourront le déclarer et en donner le dosage et la composition chimique et peut-être d'ailleurs trouvera-t-

on plus tard dans le commerce le mélange de sels nécessaires puisqu'on y trouve déjà le Floral.

Je terminerai en disant que, si je juge inopportun de publier *pour le moment* les résultats détaillés de mes expériences, je n'en suis pas moins prêt à les faire connaître à tous ceux qui voudront en profiter. Je ferai avec grand plaisir les honneurs de ma serre à tous les amateurs et horticulteurs sérieux qui voudront bien la visiter, et je leur donnerai sur place les explications nécessaires.

Voici la composition de l'eau nutritive telle que je l'emploie actuellement :

Flacon A.

Phosphate neutre d'ammoniaque. 100gr
Azotate d'ammoniaque 50
Carbonate d'ammoniaque....... 10
Ajoutez de l'eau de pluie jusqu'à concurrence de deux litres de dissolution.

Flacon B.

Dissolution de silicate de potasse marquant 30° à l'aréomètre de Baumé...................... 40gr
Etendez d'eau de pluie de manière à former deux litres de dissolution.

Prendre 16 centimètres cubes de chaque dissolution pour dix litres d'eau de pluie, mêlez, et agitez fortement.

E. ROMAN.

NOTES SUR LES ORCHIDÉES

par G. BENTHAM

(*Suite.*)

Sous-tribu 7 Sarcantheæ. — Le principal caractère de cette sous-tribu est son mode de végétation. Les genres sont tous épiphytes et jamais pseudo-bulbeux. La tige ou caudex correspondant aux rhizômes des sous-tribus précédentes, rampe et porte des racines adventives au moins à la base et souvent sur toute sa longueur. Il est habituellement revêtu

de tuniques foliacées sqammeuses ou appliquées de près, les feuilles elles-mêmes sont plus ou moins distiques, charnues ou coriaces, très rarement minces, jamais pliées. Dans certains cas, le sommet de la tige ou ses branches deviennent érigés ou penduleux, sans racines ou avec des feuilles petites distiques plus rapprochées. Dans quelques genres, ces tiges feuillues sont massées sur un rhizôme rampant très court, ou dans quelques espèces, la tige tout entière ou rhizôme est très courte avec une touffe de racines dense, et seulement une ou deux feuilles ou complètement dépourvue de feuilles. Les pédoncules sont toujours latéraux, soit évidemment axillaires ou apparemment opposés aux feuilles en forçant leur voie irrégulièrement à travers les tuniques foliacées. Les fleurs varient, soit solitaires sur les pédoncules ou plus fréquemment en racèmes ou en panicules. Parmi les trente-deux genres que nous énumérons ici, cinq sont exclusivement américains, le reste est originaire de l'ancien continent. Toutes sont tropicales, mais quelques espèces se rencontrent dans le sud de l'Afrique et dans l'Asie orientale intra-tropicale.

Malgré des différences énormes dans la structure de la fleur, les genres sont difficiles à limiter avec clarté ou à diviser en groupes naturels. Certains caractères constants dans certains cas sont très variables dans d'autres genres évidemment naturels. Le meilleur arrangement qu'il m'ait été permis de faire est peut-être trop artificiel; les trois séries suivantes étant fondées sur la présence ou l'absence de menton au périanthe ou d'un éperon au labelle, et même la distinction n'est pas toujours bien apparente. Le menton peut être extrêmement court dans quelques espèces sans éperon ou à peine proéminent dans certaines espèces à long éperon et j'ai réuni, comme dépourvues d'éperon, quelques espèces qui, quoiqu'il n'y ait pas d'éperon à la base, ont un labelle avec une gibbosité ressemblant à un éperon sur le dos, bien au-dessus de la base du labelle.

Série I. *Columna apoda. Labellum ecalcaratum.* — Cette série comprend d'abord trois genres américains, *Lockhartia*, *Centropetalum*, et *Pachyphyllum*, avec des tiges ascendantes érigées ou penduleuses, s'élevant d'une base courte portant les racines, couverte par les tuniques persistantes des feuilles petites et distiques. Dans *Lockhartia* Hook environ dix espèces et *Pachyphyllum* A. B. et K., six ou sept espèces les masses polliniques dans les spécimens secs que j'ai pu examiner, m'ont paru différer de celles des Vandeæ en général, parce qu'elles sont plus acuminées et libres ou réunies par une petite glande. Reichembach a toutefois (*in.* (*Saund. Ref. Bot.* t. 76) figuré un *Lockhartia* avec le pollinarium véritable des Vandeæ, les masses polliniques fixées à une tige distincte. Quoique Lindley ait identifié les *Lockhartia* avec les *Fernandezia*, Ruiz et Pav. les figures de Ruiz et Pavon, des labelles dans le « Prodrome » et les caractères spécifiques montrent clairement que quelques-unes de leurs espèces appartiennent au genre Dichæa, et Reichenbach lorsqu'il examina les orchidées de Ruiz et Pavon dans l'herbier de Boissier, trouva le nom de *Fernandezia* attaché par eux après des espèces de *Dichæa*, *Centropetalum* et *Maxillaria*. Leurs caractères n'étant pas suffisants pour montrer quel est celui des divers genres avec des petites feuilles ils avaient en vue, nous devons suivre Reichenbach et rejeter le nom *Fernandezia*. Dans *Centropetalum* Lindl., cinq ou six espèces, nous comprendrons aussi *Nasonia* Lindl. comme section différant légèrement, parce que les sépales latéraux sont unis un peu au-dessus du milieu, au lieu d'être libres à leur base. On dit aussi que le Pollinarium a une tige unique dans *Nasonia* et deux tiges distinctes dans Centropetalum, mais dans le dernier cas, nous les les avons souvent vues unies jusque vers le milieu. *Nasonia sanguinea* Lindl. peut toutefois à peine être une congénère, mais nous n'avons aucun moyen d'examiner la structure de de ses fleurs.

La même série comprendra, au point de vue technique, quatre genres asiatiques avec le port habituel de la sous-tribu *Luisia, Cottonia, Stauropsis* et *Arachnanthe, Luisia* Gaud environ dix espèces comprenant *Birchea*, H. Rech et *Mesoclastes* Lindl.; est un genre distinct et avec des caractères bien définis. *Cottonia* Wight comprend deux espèces distinctes, le *Cottonia peduncularis* originaire de la péninsule indienne et de Ceylan et *C. Championi* Lindl. des provinces orientales et de la Chine, duquel nous pouvons distinguer à peine, même au point de vue spécifique, le *Luisia bicaudata* Thwaites de Ceylan. *Stauropsis* Rchb. f. comprend environ huit espèces, dont la plupart furent publiées comme sections des *Vanda* sous le nom de *Fieldia* Gaudich, mais séparé avec raison ensuite par Reichenbach comme différant, autant par la forme des pétales que par l'absence de tout éperon ou labelle. Le nom de *Fieldia* ne pouvait être maintenu toutefois puisqu'il a été pris par un genre des Gesneriaceæ. Je ne puis cependant découvrir aucune différence entre ces espèces et le genre *Stauropsis* de Reichenbach, c'est pourquoi j'ai adopté ce dernier nom pour le groupe entier. *Arachnanthe* Blume, six espèces, a été considéré par Lindley de même que par Reichenbach comme une section des *Renanthera*. Il est aussi allié de près avec *Vanda*, mais le labelle n'est ni en forme de sac ni éperonné comme dans ces genres, et paraît toujours articulé avec la colonne. *Vanda Lowi* Lindl. ajouté avec raison par Reichenbach aux *Arachnanthes* est remarquable par ses deux périanthes différemment formés dans le même individu et justifie sa réunion avec le genre *Vanda Cathcartii* Lindl., formant le genre *Esmeralda* de Reichenbach. Je réunirai aussi aux *Arachnanthe, Arrhynchium* Lindl. (*Renanthera bilinguis* Rchb.) et *Armodorum* V. Breda (*Renanthera Sulingii* Rchb. f.).

(*A suivre.*)

ORCHIDÉES INDIENNES

J'ai été guidé dans le choix de ce sujet : « les Orchidées indiennes, » surtout par le désir de montrer qu'un nombre considérable des plus merveilleuses plantes connues et primitivement cultivées dans les serres avec les soins les plus attentifs et, en échange, avec le plus grand succès paraissent devoir perdre graduellement les faveurs du public, et qu'un certain nombre d'entre elles sont négligées des cultivateurs, ce qu'elles ne méritent nullement. Sans faire une enquête sur les causes de la défaveur qui a atteint ces derniers temps les Orchidées indiennes, défaveur due très probablement plus à un changement de mode qu'à toute autre raison, je vais passer rapidement en revue les plus importants genres d'Orchidées au point de vue horticole, dont l'habitat est l'Extrême-Orient, et essayer de montrer qu'elles méritent encore, dans les collections d'Orchidées, la place qu'elles occupaient primitivement. Quoique traitant surtout des Orchidées indiennes, il me sera permis d'user de ce terme dans un plus large sens que ne l'indique le nom, et de comprendre la région malaise ; car, en réalité, la plus grande partie de l'Inde proprement dite, la Péninsule orientale entière ou Indo-Chine et le grand archipel malais forment, au point de vue botanique, une même région où se présentent les phénomènes climatériques particuliers aux tropiques, et même un climat semblable, sauf dans les régions où les conditions locales modifient la loi générale, tels que les hauts plateaux du Deccan et les districts arides du Nord-Ouest, qui sont absolument dépourvus d'Orchidées. La similitude de climat amène comme conséquence naturelle des affinités en nombre immense dans la flore de cette région, une des plus riches du globe, affinités plus ou moins nombreuses dans chacune

des contrées que présente cette région, et c'est particulièrement le cas pour les Orchidées. Dendrobium Cœlogyne, Vanda, Aerides, Saccolabium et Cypripèdes se rencontrent en Nouvelle-Guinée et dans les îles Philippines presque aussi abondants que dans la Basse-Birmanie et l'Himalaya tropical.

Dans les limites des territoires anglo-indiens, il y a 1,400 espèces d'Orchidées sur un total de 14,000 plantes à fleurs. Il ne paraîtra donc pas exagéré d'estimer le nombre total des Orchidées répandues sur le sol à 2,500, dont seulement un dixième présente suffisamment d'intérêt ou de beauté pour mériter une place dans les serres d'Europe. Elles possèdent une variété surprenante dans la forme, le port, les dimensions, la couleur et la texture de la fleur, plus qu'on n'en rencontre dans les Orchidées américaines.

Depuis le gigantesque Grammatophyllum speciosum avec des tiges de 2^{m},50 à 3 mètres, le Stauropsis lissochiloides que l'on rencontre de temps à autre dans les collections sous le nom de Vanda Batemanni, le Goliath des Dendrobium, D. taurinum, des Philippines, et passant par tous les degrés de port et de dimension, depuis les Dymoda microscopiques et curieux et les mignons Bulbophyllum de Sumatra, dont les dimensions peuvent être contenues dans un verre à bordeaux, qui contrastent si étrangement avec les Galéolas aux tiges sarmenteuses, qui grimpent jusqu'au sommet des arbres à 50 et 100 pieds de hauteur, et le merveilleux Vanda Kookeriana qui, à Perak, croît en si grand nombre dans les brousses peu élevées qu'il a pris le nom d'Herbe de Kinta.

Les stations qu'occupent les membres de cette grande réunion d'Orchidées sont à peine moins remarquables que leur surprenante variété de formes. Les unes se rencontrent dans les marécages où croissent les palétuviers sur les bords de la mer; d'autres se plaisent dans les terres basses, humi-

des et chaudes des deux rives et du delta de l'Iraouaddy, tandis que d'autres dans les régions tropicales de l'Himalaya s'élèvent à 10,000 pieds d'altitude. Entre ces extrêmes, les Orchidées se rencontrent dans toute la région indo-malaise, dans toutes les situations où l'élément le plus important, l'humidité, est en quantité suffisante. Au milieu de situations si diverses, il arrive quelquefois que certaines espèces des plus durables pour les collections d'Europe poussent dans de telles conditions et dans un tel voisinage qu'il est amplement superflu de les imiter artificiellement, même approximativement, dans nos serres. C'est alors un problème difficile à résoudre pour le jardinier. Il en sera parlé dans la revue des différents genres que je me propose de faire.

On sera tenté de se demander comment il se fait qu'au milieu d'une richesse de couleur comme il s'en rencontre dans les Orchidées indo-malaises, un petit nombre seulement d'espèces ne perdent pas de terrain dans l'estime des amateurs. Il est certain que des Orchidées telles que Dendrobium nobile, D. Thyrsiflorum, D. Wardianum, D. Brymerianum avec un labelle merveilleusement fimbrié, Cœlogyne cristata, le Cypripedium insigne toujours utile, l'élégant C. Spicerianum à floraison hivernale et un bon nombre d'hybrides dont il est un des parents, le délicieux C. niveum et ses alliés immédiats et un certain nombre d'autres conservent leurs positions, mais la masse des espèces et variétés des mêmes genres qui ont été si estimées un moment paraissent avoir perdu dans l'estime du public devant la poussée splendide des beautés du sud de l'Amérique, représentées par les nombreuses formes de Cattleya labiata, les Lælia brésiliens et mexicains, les Odontoglossum de Colombie et les Masdevallia des Andes. C'est dans ces genres que nous trouvons aujourd'hui des spécimens de culture intelligente. Les spécimens de Vanda, Aerides, Saccolabium et Cœlogyne sont aujourd'hui des choses du passé. Autrefois c'était l'orgueil de leurs posses-

seurs et l'admiration du public dans les expositions. Aujourd'hui, on ne les rencontre plus nulle part, on les a repoussés pour faire de la place à leurs rivaux de l'Amérique du Sud.

Une des causes de la négligence comparative des Orchidées indiennes doit être particulièrement mise à jour. Elles demandent beaucoup plus de chaleur artificielle pour être amenées à la perfection et conséquemment bien plus d'attention pour les cultiver que n'en réclament les Cattleya et Odontoglossum cultivés plus à froid. On a accordé trop d'attention à ce détail, car l'expérience a démontré depuis longtemps que les Orchidées indiennes et malaises, celles qui réclament un traitement purement tropical, croissent avec plus de succès dans nos serres avec une température moyenne obtenue artificiellement, inférieure à la moyenne de la température dans les localités où ces plantes poussent. Toutefois, elles sont plus exigeantes sous le rapport de la culture que les espèces populaires du sud de l'Amérique à cause de l'attention constante, nécessaire toute l'année, qu'elles réclament. Prochainement, je jetterai un regard sur les genres indo-malais les plus riches en espèces et variétés dignes de culture, et je ne doute pas de montrer combien ces jolies et intéressantes plantes sont dignes de plus d'attention qu'elles n'en reçoivent aujourd'hui. (*A suivre.*)

Traduit du *Journal of Horticulture.*

DENDROBIUM

Traduit du *Manual of Orchidaceous plants* de Veitch.

D. bigibbum.

Stachyobium speciosæ. — Tiges cylindriques ou presque fusiformes, hautes de 30 à 40 centimètres, aussi épaisses qu'un crayon et garnies à leur partie supérieure de 4 à 8 feuilles oblongues lancéolées, longues de 8 à 12 centimètres et persistant environ deux

années. Pédoncules pseudo-terminaux, grêles, longs de 35 centimètres et plus, racèmes vers l'extrémité supérieure pluriflores. Fleurs ayant 4 à 5 centimètres de diamètre, pourpre magenta, le labelle de couleur plus foncée, sépales oblongs aigus, pétales presque orbiculaires beaucoup plus grands que les sépales, labelle trilobé, les lobes latéraux grands, oblongs, incurvés, le lobe intermédiaire oblong, retus, réfléchi avec une crête blanche, érigée, papilleuse. Colonne comprimée, cannelée devant.

Dendrobium bigibbum, Lindl. in Paxt. Fl. Gard. III, p. 25 (1852). Bot. Mag. t. 4898 (1856). Van Houtte's Fl. des serres t. 1143 (copied from the Bot. Mag.) Waruer's sel. Orch. II, t. 8. Benth. Fl. Austral. VI, p. 277. William's Orch. Alb. I, t. 38.

Sous-variété. — *Candidum,* fleurs blanches avec une tache pourpre de chaque côté de la crête du labelle ; *Superbum* (Gard Chron. (1878), p. 748; Fl. Mag. n. s. t. 229), fleurs plus grandes et plus brillamment colorées que la forme ordinaire.

Un des plus brillants des Dendrobium australiens et un des plus anciennement connus, car il a été cultivé dans les jardins de Kew depuis 1824, mais il paraît avoir été perdu ensuite. Il fut redécouvert par Dr Thomson en 1855 sur le mont Adolphus, près des détroits de Torrès, qui l'envoya à MM. Loddiges d'Hackney. Dix ans plus tard, M. J. Gould Veitch le retrouva dans la même localité et envoya en Angleterre la première grande importation qui en ait été faite. Les sous-variétés viennent de la même région : *Superbum* fut découvert par M. J. G. Veitch en 1865 ; *Candidum* fut introduit par M. B. S. Williams d'Holloway. Le *Dendrobium bigibbum* fleurit habituellement en septembre et octobre, parfois plus tard. Son nom rappelle la double gibbosité à la base du labelle, juste au-dessus de l'éperon.

D. binoculare.

Eudendrobium (Calostachyæ). — Tiges grêles et ressemblant à une corde, de longueur variable. Feuilles lancéolées, aiguës, longues de 8 à 10 centimètres. Racèmes ascendants, 5 à 9 fleurs. Fleurs rougeâtres ou orange cuivré, excepté à la pointe du labelle qui est jaune avec deux taches marron près de la base. Sépales et pétales oblongs, presque aigus, les pétales un peu plus grands,

labelle presque rhomboïde avec une margine denticulée et revêtue en dessus d'une pubescence courte, très serrée.

Dendrobium binoculare, Rchb, in Gard. Chron., 1862, p. 785.

Cette espèce nous a été envoyée de la Birmanie anglaise par le colonel Benson en 1868, qui l'a rencontrée croissant dans les places ombrées sur les montagnes à l'est de Prome. Son allié le plus proche est le *D. fuscatum*, dont il se distingue, dit-on, par des tiges plus grêles, des feuilles et des fleurs plus petites avec un labelle de forme différente. On le rencontre actuellement rarement dans les collections anglaises. Son nom *binoculare* a rapport aux deux taches ou yeux sur le labelle.

D. Boxalli.

Eudendrobium fasciculata. — Tiges grêles, pendantes de 30 à 40 centimètres de longueur, avec des nodosités. Feuilles linéaires lancéolées, aiguës, de 3 à 4 centimètres de longueur, tombantes ; fleurs ayant 2 centimètres et demi de diamètre, disposées sur de courts pédicelles pourpres, d'habitude par paires, quelquefois solitaires ; pétales et sépales semblables et presque égaux, linéaires-lancéolés, blancs et marginés et tachetés de mauve pourpre, labelle sub-orbiculaire, enroulé, jaune fauve bordé de blanc avec une tache mauve pourpre à la margine antérieure.

Dendrobium Boxalli. Rchb, in Gard. Chron. (1874) p. 315. Id. Xen. Orch. II, p. 212, t. 194. Fl. Mag. 1874, t. 114. Jennings' Orch. t. 19.

Découvert par Boxall dans la région riche en Dendrobium de la Basse-Birmanie et expédié par les soins de MM. Low et Cie, de Clapton, en 1873. Les alliés les plus proches sont : *D. crystallinum* et *D. crassinode*, dont il peut se distinguer par des différences de structure des fleurs. Du *D. crystallinum* il diffère par ses nœuds renflés, et du *D. crassinode* par ses tiges plus grêles et plus longues, avec des nœuds plus proéminents, et par ses fleurs plus jolies. Il fleurit habituellement en février-mars.

D. Brymerianum.

Eudendrobium. — Calostachyæ. — Tiges charnues, raides, longues de 30 à 60 centimètres, légèrement renflées au milieu et se rétrécissant aux deux extrémités. Feuilles lancéolées acuminées, longues de 10 à 13 centimètres, persistantes. Fleurs ayant 8 centimètres de diamètre, solitaires ou peu nombreuses sur le racème, paraissant sur les joints les plus élevés, jaune d'or. Sépales et pétales presque égaux, ovales, oblongs, labelle triangulaire cordé sur ses bords extrêmes, avec une fimbriation longue flexueuse et branchue. Disque papilleux.

Dendrobium Brymerianum, Rchb. in Gard. Chron. IV (1875) p. 323. Bot. Mag. t. 6383, Fl. Mag. n. s. t. 459.

Var histrionicum. Tiges plus courtes et plus renflées au milieu, fleurs plus petites, d'une couleur plus sombre et avec les franges du labelle rarement développées et plus courtes que dans le type.

D. Brymerianum histrionicum, Rchb. in Gard. Chron. III. S. 3 (1888), p. 104.

Espèce remarquable introduite par MM. Low et Cie, de Birmanie, en 1874. Les franges papilleuses extraordinaires du labelle, qui excèdent en longueur celles de toutes les autres espèces voisines, forment le caractère le plus saillant. Il a été dédié à M. W. Brymer, d'Ilsington House, près de Dorchester, chez qui il fleurit, pour la première fois en Angleterre, peu après son introduction. Il fleurit habituellement en février-mars. La variété est une importation plus récente de la Haute-Birmanie et a désappointé les amateurs ; ses fleurs, qui apparaissent à l'automne, se fécondent d'elles-mêmes avant de s'épanouir et sont rarement complètement développées.

(*A suivre.*)

Nous publierons en août, pour faire suite à notre article « Achetons nos plantes à nos compatriotes », *quelques renseignements sur les agissements de certains représentants des maisons étrangères à l'égard des amateurs.*

Propriétaire-gérant : Godefroy-Lebeuf. — Imp. PAUL DUPONT (Cl.) 120.8.92.

Nouveautés et plantes intéressantes

LE DENDROBIUM PHALÆNOPSIS ET LE D. BIGIBBUM

Le D. Phalænopsis n'a été connu longtemps, dans les cultures, que par la plante de Kew et par les rejetons de cette plante cultivés chez M. le baron Schroeder.

Comme chaque fois qu'il s'est agi d'une plante hors ligne, bon nombre d'autres espèces ont été vendues sous le nom de D. Phalænopsis et une maison belge a mis en coupe réglée les amateurs français et livré des D. bigibbum pour des D. Phalænopsis. Sander, seul, paraît, jusqu'à ce jour, avoir introduit le véritable le D. Phalænopsis, auquel il a accolé l'épithète de Schroederianum, probablement de crainte que les acquéreurs ne le prissent pour D. Phalænopsis belgicum, c'est-à-dire le vulgaire D. bigibbum. — Le D. Phalænopsis comme le D. bigibbum, du reste, est très variable ; les plantes sont plus ou moins grandes, plus ou moins trapues, suivant la localité d'où elles viennent, les fleurs sont de dimension et de coloris variés, mais le meilleur des D. bigibbum ne vaut pas le plus mauvais des D. Phalænopsis.

CATTLEYA REX

Le Cattleya Rex a fleuri dans diverses collections anglaises. C'est une belle plante qui a enlevé un certificat de première classe à Londres en juillet dernier. Les pétales et les sépales sont blanc crème. Le labelle est profondément fimbrié, couleur pourpre cramoisi brillant avec bordure crème et présentant trois veines centrales blanches. D'autres veines blanches rayonnent du centre, se fondant à deux centimètres du bord du labelle. La base du labelle et l'intérieur du tube sont teintés de jaune et la gorge est veinée de la même teinte. Le spécimen de M. Ellis portait trois fleurs, celui de M. Pollett, un plus fort sujet, quatre. Ceci indique que c'est une espèce florifère, car il ne faut pas oublier qu'on n'a exposé que des petits sujets. — Peut-être les amateurs ont-ils été un peu désappointés, mais si cette plante n'est pas distincte et superbe d'une façon exceptionnelle, elle sera probablement utile, car elle paraît devoir fleurir plus tard en hiver ?

(*Journal of Horticulture.*)

LÆLIA GRANDIS TENEBROSA VEL LÆLIA TENEBROSA

Cette très belle espèce se rencontre mélangée au Lælia grandis type. C'est une plante de Bahia et des contrées environnantes. Malheureusement si les importations n'ont pas été collectées en fleurs, on risque fort d'acquérir la plante type au lieu de la variété qui la dépasse de cent coudées.

Le Lælia grandis tenebrosa est un peu comme le Cattleya aurea qui croît mélangé au C. Gigas. Malgré les dimensions des bulbes et du feuillage qui dépassent sensiblement la moyenne de ces organes chez le Lælia grandis de Lindley, les plus malins s'y trompent et il est prudent de n'acheter cette belle espèce qu'en fleurs.

Une maison anglaise qui avait acquis récemment un certain nombre de plantes annoncées à grand renfort de tam tam par un importateur du continent, comme le véritable Lælia tenebrosa, n'a vu fleurir jusqu'à ce jour que des Lælia grandis type.

CŒLOGYNE MICHOLITZIANA

Cette nouvelle espèce qui ne paraît pas avoir été encore introduite a été envoyée, à l'état d'échantillons conservés dans l'alcool, par M. Micholitz, collecteur de la maison Sander. Elle est originaire de Macassar. Les fleurs sont blanches, ressemblant à de la cire et légèrement transparentes. Le labelle est complètement brun à l'intérieur. C'est une plante de la section des Ciliferæ. (C. Speciosa.)

CYPRIPEDIUM MAC FARLANEI N. HYB.

Cette nouvelle venue a été obtenue, par M. Sander, du croisement du *C. calophyllum* × par le *C. spicerianum*. Il a le sépale supérieur du *C. spicerianum*, mais plus plat et moins renversé en arrière sur les bords, le labelle et le staminode ressemblent aux organes de cette même espèce. Les pétales sont plus étalés, la feuille reticulée est celle du Calophyllum.

NÉCROLOGIE

M. ROCH JOLIBOIS

M. Roch Jolibois, bien connu des lecteurs de l'*Orchidophile* est mort subitement en août dernier. M. Jolibois avait succédé à M. Rivière, directeur des jardins du Luxembourg.

Les serres du Luxembourg sont affectées à l'ornementation de ce jardin public. La collection d'Orchidées réunie dans les serres du jardin de l'École de médecine par M. Lhomme, fut transportée, lors de la suppression de ce jardin, dans les serres du Luxembourg. Nous ignorons pourquoi cette collection ne fut pas offerte au Muséum, mais ce fut une bonne fortune pour les plantes qui échappèrent ainsi à une mort absolument certaine. C'est par milliers que les Orchidées ont été tuées dans notre premier établissement scientifique de France où les conditions de culture les conduisent à une fin prématurée. — M. Jolibois était un enthousiaste amateur d'Orchidées et c'est grâce à son zèle que la collection du Luxembourg a acquis, sans aucun budget, la notoriété dont elle jouit à l'heure actuelle.

Quand M. Jolibois a pris la succession de M. Rivière, il a dû remettre en état les Orchidées qui étaient un peu considérées comme des intruses. — Elles ne pouvaient en effet servir à l'ornementation extérieure et les serres du Luxembourg n'étant pas ouvertes au public, elles ne pouvaient intéresser que le directeur de l'établissement trop occupé ailleurs pour leur donner toute l'attention que ces plantes méritent. M. Jolibois n'hésita pas à leur consacrer tous ses loisirs et il entreprit la fécondation des Cypripedium entre eux, suivant en cette occasion les leçons de son prédécesseur qui s'était beaucoup occupé de la fécondation des Orchidées en général et de la Vanille en particulier. — Malheureusement les éléments que M. Jolibois avait en mains manquaient de variété. L'État ne lui donnant pas un sou pour l'acquisition

des plantes nouvelles, il a dû travailler avec celles qu'il avait sous la main et si parmi les milliers de fécondations qu'il a opérées, il y a quelques plantes d'élite, c'est plutôt à cause du nombre des opérations que du choix des sujets qu'il a travaillés.

Lors des premiers essais de Jolibois, je lui fis comprendre combien ses travaux étaient ingrats avec de pareils éléments. Par quelques dons qu'il me permit de lui faire, j'infusai un sang nouveau qui lui a servi à obtenir ses derniers hybrides malheureusement en retard sur les obtentions des semeurs plus fortunés.

Il ne faudrait pas croire cependant que les semis de Jolibois sont sans valeur ; leur nombre est si grand que, parmi les milliers de plantes que cette collection comprend, il y a un certain nombre d'hybrides qui n'ont rien à envier aux semis des plus habiles de nos fécondateurs.

M. Jolibois, à cause de sa situation officielle, ne tirait aucun parti de ses obtentions et c'était à mes yeux un tort très grand. — « Découverte ignorée, lui disions-nous, est œuvre inutile, vous aurez beaucoup travaillé, mon cher ami, sans profit pour personne. » Il n'avait jamais assez étudié ses nouveaux gains et il ne paraissait décidé à les faire connaître que quand ces plantes avaient été obtenues et nommées par d'autres !

A quoi donc sert la collection d'Orchidées du Luxembourg dont l'entretien coûte fort cher si ses richesses sont dérobées au public ? Que penserait-on d'une ferme-école qui garderait tous ses élèves, les surveillant jusqu'à leur mort et n'en tirant aucun parti ? La collection d'Orchidées du Luxembourg doit être ou vendue ou ouverte au public et les plantes en double qu'elle contient doivent être vendues ou échangées de façon à couvrir autant que possible les frais d'entretien.

Il y aurait peut-être encore mieux à faire. M. Jolibois a constitué une collection d'hybrides très importante, sans demander

un sou à l'Etat; bien souvent il a dû dépenser de ses deniers personnels pour l'entretenir; il laisse une veuve et un enfant sans fortune, ne serait-il pas juste de laisser ces hybrides à ses héritiers qui en tireraient quelque parti?

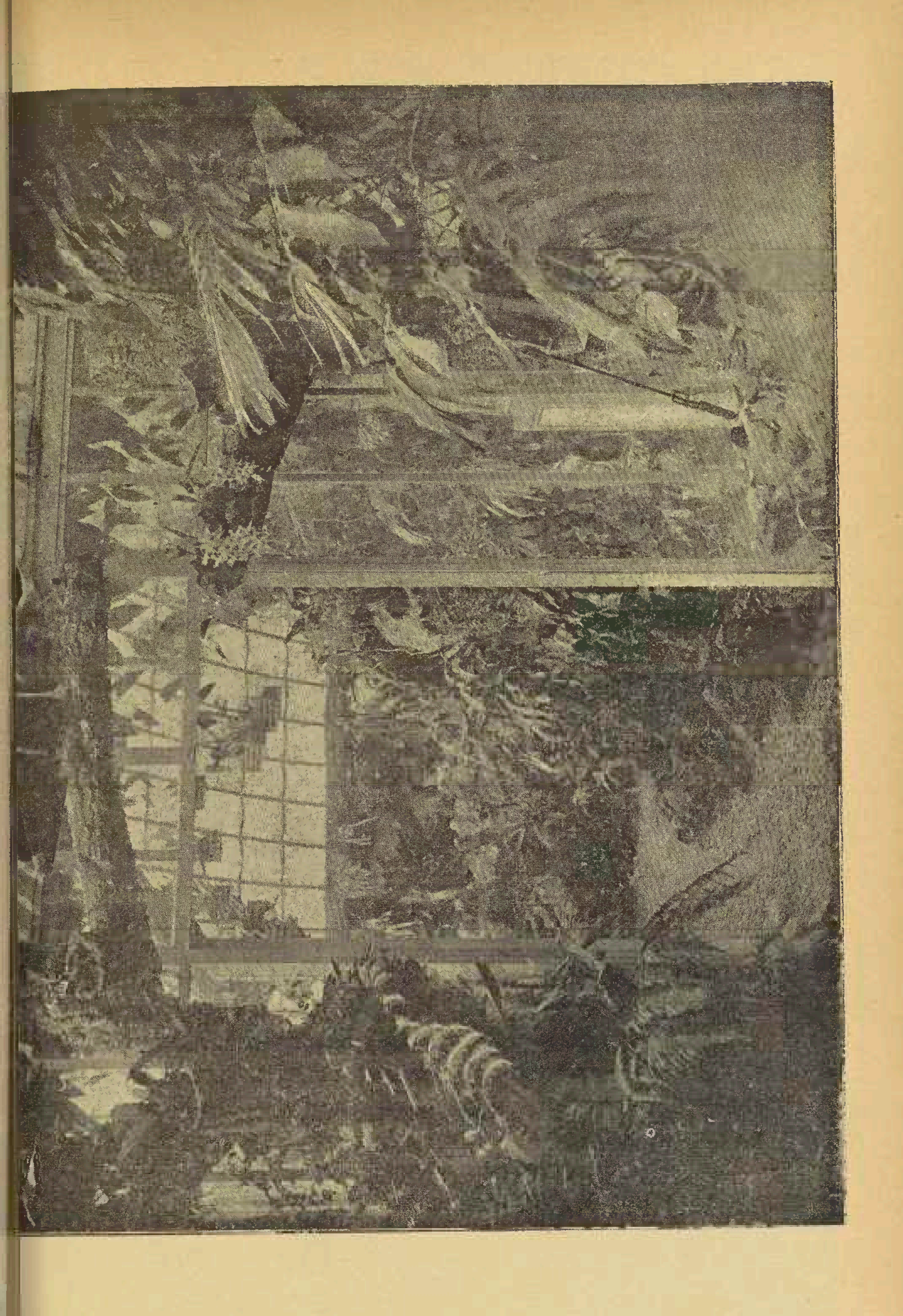
Jolibois était l'homme le plus honnête, le plus désintéressé que la terre ait porté. Il poussait le désintéressement à une telle limite qu'il mettait dans l'embarras tous ceux qui avaient besoin de ses avis.

Lui demandait-on quelques Greffons, il les envoyait en acquittant le port; avait-on besoin de conseils pour la taille des arbres, il accourait et refusait le payement de son déplacement et de ses frais. Personne ne s'est adressé à lui sans succès, les jardiniers malheureux qu'il a obligés se comptent par centaines; aussi la nouvelle de sa mort a-t-elle ému bien des gens!

Chevalier de la légion d'honneur, professeur d'arboriculture, vice-président de la Société d'horticulture, tous ces titres, il les avait acquis par son travail assidu; c'est au moment où il allait jouir de sa situation que la mort est venue!

LA COLLECTION DE M. VIDEAU
A BORDEAUX

M. Videau, de Bordeaux, est un amateur qui cultive les Orchidées d'une façon très originale et avec un très grand succès. Du reste, ses serres n'ont pas été, du tout, construites pour cultiver des Orchidées, je parle, du moins, des serres primitives, bâties en fer, très élevées, mal aérées, mal disposées pour suspendre les plantes, il a fallu transformer l'agencement intérieur pour en tirer parti. M. Videau l'a, du reste, fait avec un plein succès et d'une façon très originale et très gracieuse. Trouvant absolument peu ornemental les pots ou récipients



quelconques qui servent à cultiver les Orchidées et qui, chez beaucoup d'amateurs, font ressembler leurs serres à celles des marchands, il s'est astreint à cultiver les plantes surtout en pleine terre ou sur bois. Pour les élever à bonne distance du verre, il a fait avec des tiges de fer recouvertes de liège, des gradins ou mieux de larges tablettes qu'il a transformées en immenses paniers plats. Dans ces sortes de grandes cases, de ces immenses paniers, il a placé 12, 15, 20 plantes de la même espèce, qui, grâce aux soins qu'il leur donne se sont développées avec une vigueur extraordinaire. Il faut voir dans ces conditions les Odontoglossum vexillarium, les Cattleya et les Aerides ; les Dendrobium et les Phalœnopsis sont cultivés à peu près de même. Tout ce qui est susceptible de se fixer sur une surface verticale est appliqué à même sur le liège sans aucun compost. Les rampes des escaliers, les colonnes qui les soutiennent, tout est garni de gros morceaux de liège sur lesquels l'Oncidium flexuosum, Rogersi et autres plantes du Brésil poussent absolument comme chez eux si ce n'est mieux. C'est absolument merveilleux et étrange. Je ne connais qu'une autre collection cultivée avec un sentiment aussi juste du pittoresque, c'est celle de M. Lionet à Brunoy.

Toutes les plantes de M. Videau prospèrent. M. Videau a fait établir une autre serre pour la culture des Odontoglossum pour la fleur coupée. Il ne compte pas beaucoup sur les revenus, mais il espère pouvoir petit à petit se monter en variétés d'élite, sans grands frais.

Les Phalœnopsis qui périclitent dans un si grand nombre de cultures se comportent fort bien. Des petites plantes comme celles qu'on vend une quinzaine de francs en Angleterre, ont triplé de valeur en un an. Les Cattleya Mossiæ sont représentées par une foule de plantes parmi lesquelles de très bonnes formes de Mossiæ alba. C'est dans cette collection que j'ai vu les Odontoglossum Londesborougianum pousser avec le plus de vigueur. M. Videau commence à peine, il montre un tel zèle,

un tel sentiment des besoins des plantes, un tel souci de leur bien-être que nous pouvons prédire que d'ici peu sa collection sera au nombre des plus belles.

LES BULBOPHYLLUM

Les Bulbophyllum peuvent être rangés parmi les espèces les plus gigantesques comme au nombre de celles dont les dimensions sont les plus réduites. Il faut avoir vu, il y a treize ans, les arrivages de Bulbophyllum Beccarii pour se faire une idée des dimensions qu'atteignent certaines Orchidées. Cette plante étrange, une des plus extraordinaires de toute la Flore, est originaire de Bornéo, où Beccari la rencontra vers 1878. Ses rhizomes sarmenteux, robustes, s'élancent au haut des arbres, enlaçant le tronc et les branches qu'ils étreignent au point de laisser des marques de leur contact. Ses feuilles, qui ressemblent à de gigantesques oreilles d'éléphant, atteignent 60 centimètres de hauteur sur 50 de longueur; elles sont épaisses, coriaces. Cette plante donne des racèmes de fleurs énormes, accompagnées de grandes bractées lilas pâle, striées et bariolées de rougeâtre. Les fleurs, petites, sont jaunâtres lignées de rouge. Malheureusement elles empoisonnent. Elles peuvent être classées en compagnie des Amorphophallus les plus fétides. Les importations venues il y a une douzaine d'années, ont à peu près disparu en France. M. Fournier, de Marseille, est peut-être le seul qui en ait conservé un exemplaire. Il faut attribuer cet échec à l'état des plantes à leur arrivée. C'étaient des tronçons munis de quelques feuilles; on avait coupé les exemplaires par tranches. Il faudrait, je crois, pour réussir, n'importer que des jeunes sujets. Les forêts les plus impénétrables de Bornéo sont la patrie de cette espèce, qui croît dans

les mêmes localités où se rencontre une de ses émules en odeur épouvantable, le gigantesque Amorphophallus Titanum, le géant des aroïdées, comme le Bulbophyllum est le géant des Orchidées.

Les autres Bulbophyllum ne nécessitent pas des serres aussi spacieuses que le précédent et se montrent plus disposés à vivre en bonne intelligence avec leur cultivateur. Un des plus jolis, le B. barbigerum, est une plante de quelques centimètres de hauteur donnant des épis de fleurs jaunes dont le labelle est un des organes les plus jolis, les plus compliqués de la famille, où tout est cependant extraordinaire. De longs poils le recouvrent. La face interne porte une barbiche érigée; une seconde barbiche orne la base de la face externe, et le sommet du labelle sur la face externe est couvert de longues soies dépassant 1 centimètre de longueur. C'est de Sierra Leone que cette plante a été introduite; elle est fort rare dans les collections, mais nous espérons en recevoir sous peu, si elle ne figure déjà parmi les plantes que M. Mocquerys nous a expédiées.

Le B. Lobbii est une plante plus commune dans les collections. Ses fleurs isolées ont de grandes dimensions, aussi la trouve-t-on ailleurs que dans les collections des véritables amateurs. Elle ne fait pas mauvaise figure en compagnie des Dendrobium. Cette plante est répandue sur un grand espace de terrain. Java, le Moulmein, sont donnés comme pays d'origine; il convient d'y ajouter la Cochinchine, où il se trouve fréquemment. Le B. Siamense, dont les fleurs, au lieu d'être jaune buffle uniforme, sauf le côté inférieur des segments qui est teinté de rose pourpre, comme dans le Lobbi, est d'un jaune plus clair tacheté très gentiment de rouge cramoisi.

Nous avons importé de Bornéo, il y a deux ans, une autre espèce qui avait disparu depuis 40 ans des collections, le B. reticulatum. Nos plantes ont presque toutes été vendues en

Angleterre ; nous ne savons ce qu'elles sont devenues. Figurez-vous une plante rampante ayant des feuilles charnues en cœur, couvertes de réticulations vert foncé sur un fond vert très frais. C'est du plus charmant effet, les fleurs sont blanchâtres striées de rouge pourpre. C'est une délicieuse espèce à cultiver comme les Anœctochilus.

Le B. umbellatum est une jolie espèce de l'Himalaya, dont les fleurs sont portées sur un pédoncule grêle et sont rangées en cercle rappelant ainsi la disposition des fleurs des Cirrhopetalum.

Le B. Dearei a été décrit par Veitch. C'est une plante à feuilles ovales aiguës de grandes dimensions, atteignant 15 centimètres. Les pédoncules supportent une seule fleur jaune strié de rouge, le labelle comme dans le B. Lobbi est articulé sur la base de la colonne et vibre au moindre mouvement. Cette plante me paraît voisine, d'après la description, du B. Siamense.

Le B. lemniscatum est une des plus petites Orchidées. C'est une plante dont les fleurs sont étrangement constituées. Van Houtte l'a figurée d'après le Botanical Magazine dans la Flore des serres, t. 2476.

Les Bulbophyllum appartiennent en général aux régions chaudes de l'Asie ; l'Afrique paraît également très riche en espèces de ce genre. M. Mocquerys nous a envoyé des plantes portant des tiges sèches de plus de 75 centimètres de longueur. Le B. inflatum dont nous avons récemment donné la description est, lui aussi, une plante très curieuse. Nous ne pouvons pas dire grand'chose des plantes de M. Mocquerys, plantes récoltées au Gabon et au Congo, mais nous espérons pouvoir les décrire sous peu. Certaines espèces avaient des bulbes triangulaires, d'autres quadrilobes. Elles sont arrivées en assez bon état.

TRAITEMENT DES PLANTES IMPORTÉES
A LEUR ARRIVÉE

Le traitement à appliquer aux plantes d'importation est très différent suivant l'opérateur. S'il s'agit, pour un marchand, de faire émettre des pousses et des racines à des milliers de plantes de la même espèce qui doivent être vendues le plus vite possible, le meilleur moyen est celui que l'on emploie trop généralement ; on met les plantes sur des tablettes en serre très chaude, généralement saturée d'humidité ; au bout de quelques jours, les racines et les pousses apparaissent et les plantes sont livrées, ce qui ne veut pas dire qu'elles soient livrables.

Aussi, quand il s'agira de plantes que l'on peut se procurer à l'état d'importation, engagerai-je les amateurs à les acquérir dès leur arrivée, avant qu'on leur ait fait subir le moindre stage dans la serre à débourrer. Entre une plante achetée d'importation à l'heure exacte de son arrivée et la même plante acquise après quelques semaines de traitement intensif, il n'y a pas à hésiter, c'est la première qu'il faut choisir. Dans le premier cas, la plante se développera dans les conditions que l'amateur lui fixera, dans le second, l'amateur devra se plier aux exigences et aux mauvaises habitudes de sa plante.

Si l'horticulteur a intérêt à faire partir ses plantes le plus vite possible, il n'en est pas de même de l'amateur. Pour ce dernier, l'important est que ses plantes débourrent à bonne époque et lui donnent des pousses bien conformées.

Les yeux partis pendant le voyage lui semblent-ils anémiques, si la plante présente des sous-yeux bien sains, il sacrifiera les pousses avariées ; enfin, il sera libre de con-

duire sa plante à sa guise, tandis que dans les plantes destinées à être vendues à l'état de plantes à moitié établies, les yeux poussés à grand renfort de chaleur et d'humidité sont trop frêles pour donner naissance à des fleurs et trop avancés en général pour être sacrifiés, car les sous-yeux ne partiraient peut-être pas convenablement. Les inconvénients de ces genres de plantes ne sont pas passagers; une pousse, excitée à se développer avant l'heure, sera contrariée dans son développement complet et dans sa maturité par le développement de nouveaux yeux à sa base à l'époque où, normalement, la pousse précédente aurait dû le faire. Ces deux pousses obtenues presque simultanément ne peuvent, à leur tour, donner naissance qu'à des pousses malingres et la plante mettra plusieurs années à se rétablir.

Quand je parle du traitement des plantes importées, je suis toujours tenté de citer le système employé par M. Chenu, un de nos bons vieux cultivateurs qui n'hésitait jamais à sacrifier les pousses développées pendant le voyage et qui réussissait à faire fleurir les Lælia purpurata la première année de leur importation.

Quand une importation est en bon état, quand les yeux sont sains et dormants il ne faut pas se presser de les faire partir; il est même préférable de tenir la plante plus froide qu'à l'état de nature. Elle est à l'état de repos, le repos dans les pays tropicaux est la conséquence de la sécheresse, repos encore accentué par un soleil torride, une des conditions que nous ne pouvons imiter complètement; aussi, remplaçons-nous en partie la sécheresse et la chaleur par un abaissement de température et d'humidité. Quand l'heure a sonnée pour la plante d'entrer en croissance, ses yeux se gonflent, s'écartent légèrement du rhizome et bientôt les nouvelles racines apparaissent. A ce moment, il est bon d'augmenter la température et l'humidité, de rempoter les plantes et de les traiter plus copieusement sous tous les rapports. Les bulbes

se forment lentement et les fleurs ne tardent pas à paraître ou, tout au moins, les nouveaux bulbes portent à leur base des yeux destinés à la végétation postérieure, bien conformés.

Si, quand il s'agit de plantes dépourvues de pseudo-bulbes, la mise en végétation hâtée offre des inconvénients atténués, il n'en est pas de même des plantes provenant des régions où la saison sèche et la saison humide sont très tranchées. Essayer de les faire partir avant l'heure, c'est comme si on obligeait des plantes bulbeuses de nos pays à pousser à contre-saison; on réussirait par le forçage à leur faire émettre leurs fleurs, mais les malheureuses seraient sacrifiées ou, du moins, demanderaient beaucoup de temps et de soins pour se rétablir.

L'ÉTABLISSEMENT VINCKE DUJARDIN
A BRUGES

Le plus grand établissement pour la production de la fleur coupée d'orchidées est celui que M. Vincke Dujardin a installé à Bruges. On pourrait ajouter que c'est l'établissement où les plantes poussent le mieux. Il ne date que de cinq à six années, mais, s'il n'est pas plus connu, c'est parce qu'il est un peu en dehors du cercle des cultivateurs d'Orchidées. Beaucoup d'amateurs consacrent tout leur temps à Bruxelles ou passent quelques heures à Gand, mais bien peu se doutent qu'il y a à Bruges un établissement qui, à lui seul, vaut le voyage. Ce ne sont ni les Bruxellois ni les Gantois qui indiqueront le chemin de Bruges à leurs visiteurs. Un de mes clients, très habile cultivateur, nous écrit à ce sujet: « Je vous remercie de m'avoir donné l'occasion de visiter l'établissement de M. Vincke Dujardin ; d'abord c'est un homme

très aimable, ensuite ses cultures sont admirablement dirigées et ses Orchidées sont intelligemment cultivées ; on ne les pousse pas comme chez X et ses plantes sont solides. Il ne faudrait pas croire que tous les Belges cultivent leurs plantes d'une façon intensive ; beaucoup d'horticulteurs de ce pays souffrent de ce procédé parce que les amateurs croient que tous les Belges cultivent de la même façon et ne veulent plus acheter.

Vincke cultive 35,000 Odontoglossum Alexandræ. Il n'achète, autant que possible, que des plantes de la race dite de Pacho ; aussi est-il sorti de son établissement des plantes absolument hors ligne.

Les Orchidées sont cultivées à Bruges très économiquement, les serres sont vastes, nombreuses, bien ventilées, les plantes ne sont exposées à la chaleur artificielle qu'en cas d'absolue nécessité. Si les Odontoglossum poussent admirablement, il en est de même des Cattleya et les espèces les plus rebelles développent des pousses toujours supérieures à celles du pays. Vincke ne collectionne pas ; il ne cultive que pour la vente des fleurs et c'est en grande partie de son établissement que viennent les fleurs qui se vendent à Paris, Londres, Berlin, Vienne, etc. La création d'un établissement aussi vaste n'était possible qu'en Belgique. Par sa position, ce pays, à portée de la France, de l'Allemagne, de l'Angleterre, de la Hollande, est maître du marché horticole, et, de plus tout y est d'un bon marché incroyable. Les serres, qui nous reviennent en France à 20 francs le mètre n'en coûtent pas 10 en Belgique ; on a un bon ouvrier pour 60 francs par mois et le charbon ne revient pas à 25 francs la tonne !

L'établissement Vincke est une création qui fait honneur à l'esprit d'entreprise des Belges. Vincke est un homme modeste qui fait peu de tapage mais beaucoup de besogne ; ses plantes sont parfaites sous tous les rapports.

ONCIDIUM VARICOSUM VAR. ROGERSI

Cette très belle plante est originaire de la montagne des Orgues, au Brésil, d'où Binot l'importe tous les ans. C'est une espèce très florifère, qui épanouit ses fleurs en septembre-octobre, et parfois, de nouveau, en avril-mai. Comme la plupart des Oncidium brésiliens, la culture sur bois, sur un morceau de liège, en serre froide pendant l'été, en serre tempérée pendant l'hiver, lui convient très particulièrement.

Les Oncidium varicosum sont assez rares dans les collections, mais la variété Rogersi est abondamment cultivée ; elle se distingue du type par ses fleurs au labelle beaucoup plus grand, labelle qui se développe pendant toute la durée de l'épanouissement. Dans les exemplaires aux hampes robustes sur lesquels on n'a laissé subsister que quelques fleurs, il peut atteindre la dimension d'une pièce de 5 francs en argent. Mais quand la fleur vient de s'épanouir, ce même labelle ne mesure peut-être pas plus d'un centimètre en tous sens.

C'est surtout par la dimension des fleurs que les Rogersi se distinguent, l'intensité de leur coloris jaune est peu variable, et ses variations sont peu profondes.

La période de végétation active s'étend d'octobre-novembre à avril-mai. Il est indispensable alors de tenir les plantes le plus près du verre possible, et de bien ventiler la serre. Au total, c'est une plante de culture facile quand elle est d'introduction récente, comme tous les Oncidium du Brésil mais qu'on ne peut guère conserver que quelques années.

Il faut attribuer, je crois, cet échec relatif dans nos cultures au régime inverse des saisons. Les plantes du sud du Brésil ne trouvent pas, pendant nos hivers, l'humidité, la chaleur et la lumière qu'elles rencontrent chez elles, pendant la belle saison.

240



de Maih

Chromolith. G. Severeyns. Bruxelles.

ONCIDIUM VARICOSUM.

L'ODONTOGLOSSUM TRIUMPHANS RCHB.

(*Extrait de la Belgique horticole*).

Lors du voyage qu'il entreprit, il y a un demi-siècle, de 1841 à 1844, dans les régions intertropicales du nouveau monde, M. J. LINDEN découvrit, parmi les admirables plantes qui ont popularisé son nom, une Orchidée dont les racèmes légèrement incurvés sont garnis de nombreuses fleurs jaune d'or, maculés de larges taches cannelle. C'était évidemment un *Odontoglossum;* la plante en avait l'aspect caractéristique. REICHENBACH se chargea de la déterminer en 1854 et, prévoyant la rapide et triomphante popularité de cette Orchidée robuste et floribonde, il lui donna le qualificatif de *triumphans*, dans le recueil si connu de tous les orchidophiles : *Bonplandia* (1). L'avenir se chargea de justifier ce baptême; aujourd'hui cette Orchidée est encore l'une des plus fêtées, des plus estimées et des plus cultivées.

L'*Odontoglossum triumphans* RCHB. est originaire des Cordillères de la Nouvelle-Grenade. LINDEN la découvrit en 1842 aux environs de Pampeluna, importante localité située à 160 kilomètres N. E. de Bogota. Depuis lors, WARSCEWICZ, FUNK, SCHLIM, WAGNER, WALLIS, RŒZL, BRUCKMULLER et de nombreux voyageurs horticoles la rencontrèrent en diverses localités et notamment aux environs d'Ocaña, dont la flore si riche (2) exerce une si grande attraction sur les collecteurs (3).

(1) T. II, p. 99.

(2) ROEZL, en quatre semaines, du 21 février au 21 mars 1870, avait rassemblé en herborisant aux environs d'Ocaña, 10,000 Orchidées appartenant à 60 espèces, sans compter un grand nombre de plantes variées et de graines.

(3) Devons-nous rappeler la boutade de REICHENBACH, s'écriant : « J'en ai assez de cette Ocañerie; il est inconcevable que tout le monde coure à cette malheureuse Ocaña où l'on ne trouve que des Orchidées à grandes fleurs, alors qu'il y a dans l'Amérique du Sud tant d'autres contrées riches en Orchidées et qui n'ont jamais été visitées ! ».

Warscewicz fut la cause involontaire d'une regrettable confusion qui s'établit dans les collections européennes entre l'*O. triumphans* et l'*O. Halli* Lindl. Il introduisit nombre d'*O. triumphans;* mais, croyant reconnaître en eux l'*O. Halli*, il les étiqueta de ce nom. Une étude quelque peu attentive des deux plantes devait faire disparaître toute incertitude. L'*O. Halli*, la plus grande des Orchidées de l'Équateur, a un faciès tout différent de celui de l'*O. triumphans*. L'amateur le moins perspicace constate combien est grande la divergence des formes du labelle, subpanduriforme, frangé et crêté dans l'*O. Halli*, cordiforme et à crête longuement dentée dans l'*O. triumphans*. Il est vrai qu'à l'époque où Warcewicz croyait envoyer en Europe l'*Odontoglossum Halli*, déjà introduit en 1837, cette plante n'existait plus dans les collections européennes (1). Seuls, le colonel Hall, dont elle porte le nom, Hartweg et Jameson, l'avaient rencontrée dans diverses localités des Andes péruviennes, à des hauteurs souvent fort élevées (2,800 mètres); mais les plantes introduites ne survécurent pas au traitement illogique et barbare auquel elles furent soumises. Il en fut de cette espèce comme de tant d'autres Orchidées cultivées à cette époque : elles ne purent résister aux températures très élevées de la serre dans laquelle des cultivateurs inconscients s'obstinaient à cultiver *toutes* les Orchidées.

L'*Odontoglossum triumphans* Rchb. présente les caractères suivants : pseudobulbes ovoïdes, comprimés, longs de 0m,050 à 0m076, diphylles. Feuilles lancéolées-ligulées, ensiformes, 0m,30 à 0m,40 de long, ayant, quand les plantes sont bien cultivées, cette coloration vert brun de la plupart des Odontoglossum. Racème radical un peu flexible, recourbé, arqué, 0m,60 à 0m,80 de long, rameux, rarement paniculé. Fleurs

(1) Ce fut en 1864 seulement que MM. Veitch, Low, Linden et Backhouse réintroduisirent, presque en même temps, l'*Odontoglossum Halli* en Europe.

fort belles ayant de 0m,050 à 0m,065 de diamètre; sépales oblongs, plus étroits à la base, pointés au sommet; pétales plus larges, apiculés, ondulés, souvent érosés sur les bords ; pétales et sépales jaune brillant, richement maculés de taches brun marron ou cannelle, aux extrémités jaune clair, labelle cordiforme, à fond blanc, occupé vers le sommet par une belle macule bilobée rose vif, vers le labelle, une grande crête longuement dentée jaune-citron, donne à cette partie de la fleur l'aspect triomphant qui lui a valu son nom. Cette jolie Orchidée fleurit abondamment de mars en mai : il n'est pas rare de voir deux tiges radicales fleuries s'élancer du pied d'un pseudo-bulbe.

Introduit dans les cultures à partir de 1867-1868, *l'Odontoglossum triumphans* Rchb. devint rapidement la plante favorite des horticulteurs. Elle a de nombreuses qualités, parmi lesquelles nous citerons sa robustesse, la facilité de sa floraison, la durée de celle-ci, la persistance avec laquelle elle garde sa fraîcheur même dans les appartements. C'est une qualité qu'elle partage avec d'autres Odontoglossum à fleurs jaunes et de serre froide, tels que *l'Odontoglossum grande* Lindl., *l'Odontoglossum Insleayi* Bark., *l'Odontoglossum luteopurpureum* Lindl. ; mais tandis que ces dernières Orchidées varient d'une manière infinie, au point que la variabilité des formes de *l'O. luteo-purpureum* est à bon droit signalée par Reichenbach (1), on ne rencontre que fort peu de variétés s'écartant suffisamment du type de *l'O. triumphans* (2) pour mériter, de l'amateur sérieux, l'honneur d'une détermination propre.

Originaire des régions montagneuses de l'Amérique du Sud, dont l'atmosphère, saturée par l'évaporation produite

(1) Die Verwandschaft der *Odontoglossum Luteo-purpureum* ist eine unheimliche.
(2) Citons toutefois *l'O. triumphans superbum.*

par l'océan Atlantique, se condense sur les Cordillères et tombe en pluies fréquentes et en rosées abondantes sur les plantes, *l'O. triumphans* végète durant toute l'année ; cette plante n'a donc aucune période de repos franchement marquée.

L'étude des stations naturelles doit guider le jardinier et lui indiquer que cette plante demande une température assez basse, un air pur et vif et beaucoup de lumière. On rencontre en effet cette belle espèce aux bords des torrents, dans les forêts épaisses qui couvrent les flancs de la Cordillère orientale au nord de Pampelune, à partir de 5,000 à 10,000 pieds (1,800 à 3,000 mètres) d'altitude. C'est assez dire que cette Orchidée sera cultivée avec le plus grand succès en serre froide, la température moyenne de sa patrie variant de 18°,33 à 11°,11. C. et la température minimum pouvant y descendre jusqu'à × 2° C. Dans son pays d'origine, *l'Odontoglossum triumphans* a pour voisins les *Odontoglossum blandum, crispum* (*Alexandræ*), *gloriosum*, *Pescatorei*, et il est probable que c'est à ce voisinage que nous devons l'incroyable quantité de formes, de variétés, voire même d'espèces dont les amateurs et les botanistes ont dressé le vaste catalogue (3).

La culture de tous les Odontoglossum de serre froide est facile. On donne à ces plantes un compost de terre fibreuse et de sphagnum hachés, ainsi qu'un fort drainage. En hiver, la température de la serre sera maintenue de + 8 à 10° + C : elle sera naturellement plus élevée au printemps, mais une abondante ventilation préservera la serre d'une élévation trop forte de la température. On devra donner des arrosages fréquents pendant la végétation et le plus de lumière possible, tout en soustrayant les plantes à l'action directe des rayons brûlants du soleil.

Cte DE K.

(3) A plusieurs reprises, M. ÉD. PYNAERT a rencontré de superbes *O. triumphans* dans les lots d'*Odontoglossum crispum* (*Alexandræ*) introduits directement.

NOTES SUR LES ORCHIDÉES

par G. BENTHAM

(*Suite.*)

SÉRIE 2. *Columna in pedem producta labellum ecalcaratum a calcare basi remotum.* Sept genres, dont six sont indo-australiens et un des Mascareignes.

Phalænopsis Blume comprend quinze espèces de la région indo-malaise et qui peut être divisé en deux sections. Les véritables Phalænopsis avec des pétales très grands et le lobe médian du labelle biscornu plus ou moins distinctement ou divariqué en deux lobes et *Stauroglottis* Schauer, avec les pétales semblables aux sépales ou plus petits et le lobe médian du labelle entier. Dans la section *Stauroglottis* peut figurer *Polychilus* Blume avec un rachis dilaté remarquablement charnu. *Doritis* Lindley avec un périanthe remarquable en forme de *Dendrobium* et un port particulier, fut fondé primitivement d'après une plante de Cochinchine et Reichenbach ajouta à ce genre le *Dendrobiumb bifalce* Lindley de la Nouvelle-Guinée. Les spécimens de ces deux plantes sont loin d'être satisfaisants, mais ils suffisent à établir le genre auquel on peut aussi joindre, dans une section légèrement différente, *Carteretia* H. Rech de la Nouvelle-Guinée, *Aerides latifolia* Thiw de Ceylan (dont diffère à peine le *Phalænopsis Whightii* Rchb. f. du continent indien), et *Aerides tæniale* Ldl de Nepaul et de Khassiya, formant ensemble un genre bien caractérisé de cinq ou six espèces. La plante du Moulmein de Parish que Reichenbach a rapportée à un Phalænopsis Whightii me paraît plutôt en différer, mais le spécimen est insuffisant pour l'affirmer absolument. *Rhyncostylis* Blume, deux ou trois espèces indo-malaises, est

un genre bien délimité tel qu'il l'a été par Reichenbach, à l'exception de Vanda violacea Lindl qui me paraît plutôt être un Saccolabium.

Sarcochilus R. Br (Dendrocolla) Blume est un genre d'environ trente espèces, répandu abondamment à travers la région indo-australienne et sud-pacifique, dans lequel la forme du labelle et de sa gibbosité dorsale, sur laquelle sept genres ont été fondés, varie d'espèce à espèce.

Blume a proposé trois sections assez naturelles, fondées sur l'inflorescence.

1° *Cuculla*, qui comprend le genre *Orsidice Rchb*, et *Trixspermum Lour ;* 2° *Fornicaria*, en y comprenant *Cylindrochilus* Thw. et au moins une espèce de *Grosourdia* Reichb., et 3° *Tubera*, en y comprenant *Ornitharium, Gunnia*, *Camarotis Micropera, Stereochilus* et *Chiloschista* de Lindl. dont la plupart ont été versés dans les *Sarcochilus* par Reichenbach.

Parmi eux, *Chiloschista* (Sarcochilus usneoides Rchb.) est remarquable parce qu'il est absolument dépourvu de feuilles, tout au moins au moment de la floraison. Reichenbach rapporte aussi le *Pteroceras* Hassk au *Sarcochilus teres* Rechb. f., mais les caractères détaillés par Hasskart sont peu d'accord avec lui, et je n'ai pas vu de spécimens de cette plante. J'ai donné déjà dans le Flora australiensis mes raisons pour ne pas conserver le nom barbare de Loureiro *Thryxspermum* à la place de celui bien connu de *Sarcochilus*. *Trichoglottis* Blume, en ce qui concerne les *T. lanceolata, T. rigida* et une troisième espèce apparemment non décrite, est un genre assez naturel, allié de près aux *Sarcochilus*, mais auquel on a rapporté plusieurs plantes très différentes. Je ne connais pas les *T. retusa* de Blume. *T. pusilla* Rchb. f., d'après l'esquisse de Lindley, copiée par Reichenbach, me paraît être un Saccolabium; T. pallens et T. Philippinensis Lindl doivent être rapportés aux Stauropsis, et T. quadri-

cornutus Kurz est probablement un *Cleisostoma*; Aeranthus Ldl. fut primitivement fondé sur deux espèces de Mascareignes, auxquelles Lindley ajouta malheureusement *Angræcum sesquipedale* Thou, malgré la grande différence dans la structure et la forme des fleurs, le Pollinarium seul présentant quelques caractères semblables. Thouars les distinguait fort bien, plaçant les vrais *Aeranthi* avec leur menton proéminent et le labelle sans éperon, dans les Dendrobium et le *Sesquipedale*, avec un long éperon dans les *Angræcum*. Reichenbach, en réunissant aux *Aeranthi* les *Mystacidium Aeonia* de Lindley et d'autres, a rendu le genre encore plus défectueux, et je le réduirai aux deux espèces originales.

Aerides Lour. dont nous connaissons cinquante espèces, la plupart indo-malaises et une du Japon, combinent le menton de la première série avec un éperon presque comme dans la troisième, mais habituellement érigé sur le dos du labelle. Il est souvent plus ou moins confondu avec *Saccolabium* qui a habituellement, mais pas toujours, des fleurs plus petites, pas de menton, mais un éperon descendant en un sac près de la base du labelle, et plusieurs autres espèces encore plus différentes lui ont été ajoutées.

Ainsi *Aerides appendiculatum* Wall est un Cleisostoma; A, *hystrix* et A. difformis Lindl. formant le genre *Ornithochilus*, *A. tæniale* Ldl. est un *Doritis*, *A. Wightianum* Ldl. est *Vanda parviflora* Ldl., *A. multiflorum* Roxb (A. affine Lindl.) a le port d'*Aerides* et *Saccolabium* avec le perianthe d'*Arachnanthe* (*Armodorum*) et paraît certainement réunir ces divers genres. Le pollinarium n'offre aucun caractère marqué pour les distinguer.

(*A suivre.*)

DENDROBIUM

(Traduit du *Manual of Orchidaceous plants* de Veitch.)

(Suite.)

D. canaliculatum.

Stachyobium. — Elatiores. — Tiges pseudo bulbeuses en forme de poires, longues de 5 à 7 centimètres, linéaires aiguës, presque semi-cylindriques, feuilles deux fois aussi longues que les tiges. Pédoncules rigides, érigés, hauts de 30 à 40 centimètres, se terminant en un racème lâche de 30 à 50 fleurs. Sépales et pétales semblables ou presque égaux, linéaires, oblongs, blancs à la base, le reste jaune, labelle oblong, trilobé, les lobes latéraux angulaires, lobe antérieur presque orbiculaire, plus large que long, apiculé, blanc, avec un disque mauve-pourpre, la base traversée longitudinalement par trois lignes ondulées, érigées, qui se terminent par trois plateaux rhomboïdaux.

Dendrobium canaliculatum. R. Br. Fl. Nor. Holl., p. 338 (1810). Rchb. Xen. Orch. II, p. 165. Fitzgerald's Austral. Orch. I. part. 4. Benth. Fl. Austral. VI, p. 282 D. Tattonianum, Batem. Bot. Mag. t. 5537.

Découvert par Banks et Solander au commencement de ce siècle, mais introduit seulement en 1865, lorsqu'il fut redécouvert par M. J. Gould Veitch, à Endeavour Creek, York Peninsula, dans le nord-est de l'Australie; on l'a aussi signalé à Rockingham Bay. Ses caractères les plus saillants sont ses pseudo bulbes et son labelle de couleur intense, formant un contraste avec les couleurs plus pâles de ses autres segments. Ses fleurs sont au nombre des plus parfumées du genre.

D. capillipes.

Eudendrobium. Fasciculata. — Plantes en touffes naines, bulbes fusiformes, longs de 5 à 7 centimètres, jaunâtres et striés quand ils sont vieux, portant une ou deux feuilles, lancéolées, aiguës, fleurs solitaires ou en paires sur des pédoncules filiformes, longs de 10 centimètres, jaune d'or avec une tache plus foncée sur

le labelle, sépales lancéolés, aigus, petits, les deux latéraux cachés par les pétales larges ovales, labelle avec un onglet convolu et un tablier réniforme qui a un sinus étroit sur la margine antérieure.

Dendrobium capillipes, Rchb, in Gard. Chron. 1867, p. 997. Id, Xen. Orch. II, p. 164.

Espèce en touffes naines, découverte par le Révérend C. Parish dans le district de Moulmein et la Birmanie anglaise et introduite par MM. Low et Cie en 1866. Elle habite sur les montagnes au nord de Thayetmyo et plus au nord encore, poussant surtout sur les arbres à feuilles caduques. Il faut le cultiver sur les blocs de bois suspendus près du vitrage; il fleurit abondamment en mars-avril. Le nom spécifique vient de *capilla* (cheveu) et *pes* (pied), et a rapport aux pédoncules semblables à des cheveux.

D. cariniferum.

Eudendrobium. — Formosæ. — Plante robuste. Tiges presque cylindriques, longues de 15 à 25 centimètres; feuilles étroitement oblongues, longues de 10 à 12 centimètres, sessiles, inégalement lobées à la pointe, caduques. Fleurs ayant 4 centimètres de diamètre, solitaires ou par groupes de deux ou trois, près du sommet des tiges, sépales lancéolés aigus, fortement dentés, saillie en dessus; jaune fauve pâle, se changeant à la base en un long éperon obtus, les lobes latéraux triangulaires, retournés en dedans, orange rougeâtre, le lobe médian presque quadrangulaire étalé, ondulé avec des touffes de cheveux longs, laineux le long des veines sur la surface supérieure. Rouge orange à la base, la partie antérieure blanche, quelquefois orange pâle. Colonne triquetée blanche dessus, rouge orange en dessous.

Dendrobium cariniferum, Rchb., in Gard. Chron. 1869, p. 611.

Var. Wattii. Feuilles plus étroites. Fleurs plus grandes, blanches avec des parties du labelle jaune, le lobe médian en est plus long que dans le type et bilobé.

D. cariniferum, Rchb, in Gard. Chron., 1869, p. 611.

Originaire de la Birmanie anglaise, mais nous ne pouvons trouver aucun renseignement sur sa première introduction.

Il fleurit pour la première fois en Angleterre dans la collection de M. Marshall, à Enfield, en 1869. Le major général E. S. Berkeley nous informe qu'il le rencontra sur les montagnes à une altitude très élevée et dans les mêmes conditions de température que le *D. infundibulum*. La variété *Wattii* est d'introduction plus récente ; elle a été nommée d'après son introducteur, le Dr Watt, qui la rencontra lorsqu'il était attaché à la mission chargée de la surveillance de la frontière du royaume de Munipore, sur la frontière orientale de l'Inde anglaise. *D. cariniferum* fleurit habituellement en avril. Le nom spécifique : *portant une carène*, se rapporte aux sépales carénés d'une façon proéminente.

UN BEAU SPÉCIMEN

Monsieur C. Maron, un de nos maîtres ès cultures a possédé cet été un *Aerides Lobbi* ayant deux tiges à fleurs :

1° 1 tige avec six ramifications
2° — trois —

La première tige avait 95 centimètres de longueur.

Sa première ramification a		0.45	centimètres
Sa seconde	—	0.42	—
Sa troisième	—	0.35	—
Sa quatrième	—	0.28	—
Sa cinquième	—	0.27	—
Sa sixième	—	0.12	—

La seconde tige avait 0.80 centimètres.

Sa première ramification a		0.36	centimètres
Sa seconde	—	0.33	—
Sa troisième	—	0.32	—
Soit......		4^m65	—

Mais comme sur chaque tige, il y avait 0,30 centimètres sans fleurs, soit 0,60 centimètres au total, l'ensemble des parties fleuries atteignait 4^m,05 avec un total de 647 fleurs.

DE LA
VITALITÉ DE CERTAINES ORCHIDÉES

M. J. Dybowski, qui explore en ce moment le Congo, a eu l'excellente idée de m'adresser quelques Orchidées du Haut-Congo. En septembre dernier, il recueillit diverses espèces, parmi lesquelles un Polystachya à feuillage panaché, et d'autres plantes sur lesquelles nous ne sommes pas renseignés. Les plantes furent emballées au commencement d'octobre, et les caisses confiées à des porteurs qui les remirent à Libreville quelques mois plus tard. Enfin, en mai dernier, le 15, les plantes arrivèrent au Havre. Elles étaient emballées depuis sept mois et demi, et cependant toutes n'étaient pas mortes ! Je ne crois pas que toutes ces plantes aient un grand intérêt pour nous, mais il n'en est pas de même au point de vue scientifique. L'herbier de Dybowski nous permettra de les déterminer.

LE PRIX DE CERTAINES ORCHIDÉES

M. Measures, de Woodlands, vient de vendre pour 1,500 et 750 francs deux petits plantes du rare Lælia Perrini alba, et pour 750 francs un sujet du Cattleya intermedia alba. Le Perrini alba ne doit pas être confondu avec le L. P. nivalis. Dans le premier, toutes les divisions sont blanc pur, tandis

que dans le Perrini nivalis les pétales et les sépales sont blancs et le labelle pourpre.

M. Piret vient de vendre pour 2,500 francs un beau spécimen de Cattleya Mossiæ vestalis. De son côté, M. Truffaut a vendu pour 1,200 francs un beau Cattleya Mossiæ Reineckiana qu'il avait acheté d'importation 3 fr. 50.

Un très bel Odontoglossum Alexandræ a été offert à 1,000 francs par M. Garden.

M. Franchet nous informe qu'on aurait retrouvé en Chine, dans d'autres localités que Tali, le Cypripedium Margaritaceum. On aurait rencontré aussi le C. spectabile. Le fait peut paraître étrange, mais la découverte à Tali du C. arietinum de l'Amérique du Nord est un précédent.

UN BEAU CATTLEYA MOSSIÆ

Nous avons reçu de M. L. (Petit-Château Brunoy, Seine-et-Oise) un Cattleya Mossiæ comme il nous a été rarement donné d'en rencontrer.

La plante est vigoureuse, la fleur bien étoffée, les sépales étroits ont exactement 11 centimètres de longueur sur un peu plus de 2 centimètres de largeur. Les pétales ont 11 centimètres passés de longueur sur près de 8 centimètres de largeur; le labelle a 9 centimètres de longueur sur 8 de largeur. La fleur est charnue, le labelle bien étalé fimbrié d'un beau rose jusqu'à la base avec gorge feu. C'est donc une très belle variété.

CATTLEYA SCHOFIELDIANA

Veitch considère le C. Schofieldiana comme une simple variété du C. granulosa, c'est toutefois une forme si distincte que Reichenbach n'a pas hésité à en faire une espèce. D'origine brésilienne et fort probablement du nord, elle demande plus de chaleur que la plupart des espèces de cette région. Les variétés sont nombreuses. Encore rare, il est à souhaiter qu'on l'introduise en abondance; elle fleurit au mois d'août, c'est-à-dire au moment où les fleurs d'Orchidées sont recherchées.

PETITES NOUVELLES

Un Odontoglossum hybride a été décrit par Rolfe sous le nom de Godseffianum; c'est un croisement naturel présumé entre O. triumphans et O. Lindleyanum.

Le *Gardeners' chronicle* a publié, en décembre dernier, une jolie figure de l'Habenaria carnea. C'est une plante terrestre à feuilles très joliment tiquetées de blanc sur fond vert foncé et à fleurs d'un joli ton rose, à cultiver comme l'Habenaria militaris.

Le nouveau Lissochilus Graffei est une très bonne addition à notre stock d'Orchidées terrestres; c'est une grande plante, vigoureuse avec de longues feuilles lancéolées repliées comme celles d'un Curculigo, et un épis de fleurs robustes, haut de 3 à 4 pieds. Les fleurs qui sont au nombre de 20 et plus sur le racème, sont très belles. Les sépales sont vert foncé, lavé

de brun pourpre, les pétales sont jaune pâle à l'extérieur et jaune brillant à l'intérieur, le labelle avec les lobes latéraux violets et un lobe médian très développé, replié et comprimé, d'un jaune pâle. Cette plante a fleuri chez M. le D. Hugo Graefe à Berlin. Elle avait été acquise chez MM. Seeger et Tropp, de Londres (Kranzlin, Berlin, *Gardeners' Chronicle.*)

Un ancien amateur d'Orchidées, chez qui, du reste, les plantes poussaient admirablement, me disait récemment : « Si j'avais une serre à construire, je voudrais l'agencer de telle sorte que tout le faîtage puisse se soulever. Pendant six mois de l'année, à Paris, les Orchidées n'ont pas besoin de chaleur artificielle ; en revanche, elles manquent d'air et le bon soleil, qui est indispensable à bon nombre d'entre elles, leur est absolument interdit. Nous sommes trop enclins à cultiver les plantes comme les marchands : les serres d'amateurs, en France, sauf de très rares exceptions, et il en est de même à l'étranger, ressemblent à s'y méprendre aux serres des horticulteurs, qui ont, eux, des raisons majeures pour cultiver leurs plantes comme ils le font. Chez le marchand, tout doit être conduit en vue de la vente ; chez l'amateur, tout doit être combiné en vue de l'effet et de la floraison. »

Il est certain que les serres de Duval, à Versailles, où tout est tenu avec soin, sont très intéressantes au point de vue marchand ; mais combien plus belles sont celles de M. L.. au Petit-Château à Brunoy. Figurez-vous une grande serre très élevée, près de cinq mètres, avec des pieds droits également élevés, pas de gradin central, une grande plate-bande le remplace. Cette plate-bande contient des plantes diverses : cycadées, palmiers, fougères, le tout en pleine terre. Au-dessus, suspendues au faîtage, des Orchidées de toutes sortes, non pas en pots, mais sur des blocs de bois rustiques. De l'air partout, de la lumière en plein. Aussi les fleurs sont d'un éclat et d'une grandeur incomparables, les plantes poussent avec vigueur, les racines descendent de

toutes parts. C'est dans cette grande serre qu'on peut juger du parti à tirer des Orchidées. Et quels soins faciles à appliquer : les grosses masses de bulbes, fixées sur de lourds supports, ne sont presque jamais descendues. On les arrose à la seringue; il ne faut pas pour des plantes ainsi cultivées le quart du temps et des soins que réclameraient ces mêmes plantes, si elles étaient en pot.

M. G. Mantin nous annonce la floraison d'un Dendrobium densiflorum avec 52 tiges à fleurs ! Je doute que dans aucune collection on ait obtenu pareil résultat.

Un hybride entre C. callosum et swanianum vient de fleurir dans la même collection. M. G. Mantin le déclare insignifiant, mais M. Mantin est un amateur trop difficile pour que nous ratifions son opinion. Le croisement de plantes aussi belles doit, à notre avis, donner quelque chose d'intéressant.

Le C. Lindleyanum vient de fleurir à Olivet. M. Mantin nous écrit que la tige atteint 1m,50 ; c'est une plante qui fleurit rarement et qui pourrait servir à des croisements distincts.

M. Mauger possède à Octeville une petite collection composée de quelques douzaines de plantes. On pouvait admirer, il y a quelques semaines, les plantes rares suivantes : Odontoglossum blandum, Oncidium Karwinski, Dendrobium pulchellum, mignonne petite espèce de toute beauté, Masdevallia ignea massangeana et Veitchi grandiflora, Brassavola glauca et Sophronitis violacea.

Un bon nombre de Cattleya labiata introduits récemment ont épanoui leurs fleurs en avril. Ces mêmes plantes fleuriront en octobre-novembre, et si je partageais l'avis des cultivateurs, je le regretterais. Tous ceux qui cultivent pour la fleur coupée font peu de cas des plantes qui fleurissent quand a saison de vente est terminée, car les Cattleya qui fleurissent en avril, avant les Mossiæ et les Mendeli et quand les Trianæ sont défleuris, se vendent bien plus facilement que

ceux qui épanouissent leurs fleurs en octobre-novembre, quand les fleurs d'Orchidées sont peu recherchées. Si, comme plante d'amateur, le Cattleya labiata est inestimable, il ne détrônera pas les Warneri ni les Mendeli, ni les autres espèces qui fleurissent de décembre à juin.

Les Lælia maïalis ont fleuri d'une façon assez régulière cette année dans les collections ; il en a été de même des Cattleya speciosissima et de certains Cyrtopodium. Pourquoi les amateurs du sud de la France, de l'Italie, de l'Espagne et du Portugal n'accueillent-ils pas avec plus de faveur ces espèces, de floraison réputée difficile chez nous, et qui ont précisément besoin, pour produire leurs fleurs superbes, d'une lumière plus intense que celle que nous pouvons leur donner ? Existe-il un Lælia plus frais, plus charmant que le L. maïalis ? Son seul défaut n'est-il pas la difficulté qu'il éprouve à produire ses fleurs, qui apparaissent généralement à la fin de nos hivers, de mai à juin ? Il faudrait réserver à cette délicieuse espèce un pignon au soleil en serre froide, pignon qu'on garnirait de liège sur lequel les plantes s'enracineraient. On disposerait l'ombrage de façon à ce que le soleil atteignît toujours les plantes, qui ne le craignent nullement. On pourrait sans crainte mouiller abondamment les plantes pendant toute la période de la végétation, qui concorde précisément avec nos étés ; l'hiver, on les tiendrait complètement à sec.

On arrivera à considérer certaines Orchidées comme les bulbes de Hollande le sont, c'est-à-dire qu'on recevra au printemps les plantes bien conservées dans le pays, dont les pousses auront la fleur dans le ventre, que l'on fera développer avec quelques soins et qu'on jettera après la floraison. Le Lælia maïalis mérite bien les soins qu'il réclame : ses fleurs sont non seulement de grande dimension, mais durent fort longtemps en bon état.

Propriétaire-gérant: Godefroy-Lebeuf. — Imp. PAUL DUPONT (Cl.) 121.11.92.

NOUVEAUTÉS

EPIDENDRUM LONGIPETALUM

L'E. longipetalum est une espèce fort rare qui a été introduite jadis du Guatémala; nous ignorons si elle existe dans les collections; mais elle a des caractères si tranchés qu'il suffira peut-être de les faire connaître pour en provoquer la réintroduction. Les pseudo-bulbes sont petits, renflés, ovés; ils supportent une paire de feuilles, érigées, étroites, très longues. Les racêmes branchus rappelant ceux de l'E. viridiflorum et de l'Hanburyi, supportent des fleurs très grandes, dépassant 6 centimètres de diamètre. Les sépales et les pétales étroits sont d'un rose chocolat bordé de vert vers la pointe; le labelle, qui est la pièce de résistance, présente deux lobes latéraux blanc crème : le lobe médian est bien étalé, il est blanc bordé d'une large auréole jaune d'or et ligné sur la partie blanche de rouge vif, ces lignes se retrouvent également sur la face externe du lobe. Ce coloris rouge donne à la plante un aspect très particulier. L'E. longipetalum est certainement un des plus beaux du genre.

DENDROBIUM MAC CARTHIÆ

Le D. Mac Carthiæ est classé au premier rang des Orchidées cyngalaises. C'est une très belle plante mais difficile à conserver. Elle fleurit en novembre et ses fleurs sont de longue durée. C'est malheureusement souvent le chant du cygne, la plante fleurit même quand son rhizome est mort complète-

ment. Bien peu ont pu le conserver plusieurs années, aussi avait-on renoncé à l'introduire; peut-être avons-nous aujourd'hui acquis une expérience qui manquait à nos prédécesseurs, c'est ce que j'ignore, mais la plante est assez abondante pour que nous soyons fixés prochainement.

MILTONIA ILLUSTRIS

La maison Sander a mis en vente sous ce nom une plante qui paraît être une variété locale du M. spectabilis. Comme aspect elle rappelle cette espèce, mais les masses sont plus touffues, les grands bulbes plus rapprochés. Les fleurs que nous avons eu occasion de voir sont en général de dimensions inférieures à celles des beaux Miltonia Moreliana mais rappellent cette variété par le coloris du labelle. Les pétales et les sépales sont généralement d'un blanc moiré uniforme. Au total, c'est une excellente acquisition pour nos serres.

CYPRIPEDIUM INSIGNE MONTANUM

Bon nombre d'amateurs ont hésité à acquérir cette nouvelle race, se montrant, par ces temps de nouveautés trop souvent surfaites, d'une prudence excessive. Ils ne couraient pas grands risques les I. montanum ne s'étant pas vendus plus cher que les I. ordinaires. Ceux qui ont eu confiance s'en félicitent car il y a dans cette série une quantité de formes distinctes et quelques-unes absolument remarquables. M. Duval, de Versailles, qui a déjà fait fleurir quelques douzaines de plantes, a pu mettre de côté un bon nombre de sujets hors ligne.

HABENARIA MILITARIS

L'Habenaria militaris que nous avons découvert le premier dans l'Ile de Phu-Quoc, dans le golfe de Siam, est une des Orchidées terrestres les plus brillantes par le coloris incomparable de son labelle. Elle croît dans les prairies qui bordent la mer, et fleurit de juin à novembre. Nous n'avons trouvé que deux individus de cette espèce parce que nous étions à Phu-Quoc trop tard pour la récolter, en novembre 1875, mais l'infortuné Auguste Régnier en introduisit une assez grande quantité, et les plantes entre les mains de certains cultivateurs habiles se sont multipliées. Malheureusement, tout d'abord, la culture en a été assez mal comprise et les conditions de végétation étaient mal connues ; il n'est pas inutile de les faire connaître de nouveau. L'H. militaris est une plante terrestre, poussant dans les prairies sablonneuses et légèrement salées. La saison des pluies dure à Phu-Quoc de mai à novembre et la saison de sécheresse absolue de novembre à fin avril. Pendant cette période la terre se déssèche, les herbes sont souvent brûlées, soit par les pasteurs qui mettent intentionnellement le feu aux herbes, soit par la foudre ou des causes accidentelles.

Sir Trevor Lawrence, suivant en cette occasion la pratique de feu M. Bertrand, de la Queue en Brie, pour la culture des Disa, sépare chaque année, au moment où les jeunes pousses apparaissent, les bulbes et leur donne un compost neuf. Quand les fleurs sont complètement flétries, les arrosages sont progressivement diminués et les plantes sont tenues sèches pendant tout l'hiver. Grâce à ce procédé, cet amateur a réussi à augmenter son stock et le spectacle qu'offre sa serre pendant l'été est inoubliable dans l'esprit des amateurs qui l'ont contemplé.

LES ORCHIDÉES A PETITES FLEURS

Les Orchidées à petites fleurs sont extrêmement nombreuses. Bon nombre d'entre elles possèdent des mérites qui les ont fait accueillir de tous les amateurs sérieux ; d'autres n'offrent qu'un intérêt purement scientifique et ne peuvent trouver place que chez les amateurs très connaisseurs pour lesquels la dimension des fleurs et leurs qualités ornementales ne jouent pas un rôle absolu.

Un des grands mérites de cette famille si naturelle et cependant si variée au point de vue de la forme, de la dimension, du coloris de ses fleurs, c'est précisément cette variété.

L'humble Oncidium flexuosum joue un rôle dans la serre de l'amateur, il n'offre pas seulement un spectacle captivant par lui-même, il fait de plus ressortir les brillantes couleurs et la majestueuse beauté des Cattleya.

Quelle étrange famille que celle des Orchidées qui, à côté des minuscules Stelis, offre des fleurs aussi gigantesques que celles des Angræcum sesquipedale ou des Cattleya gigas.

Ce qui permet aux Orchidées à petites fleurs d'occuper une place dans les collections, c'est la multiplicité de leurs fleurs. Si on prend une fleur isolée d'Oncidium incurvum elle offre peu d'attraits, mais si on contemple une de ces immenses grappes sur lesquelles les fleurons se comptent par centaines, on reste ébloui de leur beauté. Rien n'est plus gracieux que les épis pendants des Dendrochilum, sur lesquels les fleurs sont rangées comme les anneaux d'une chaîne.

Le Sophronitis cernua, le Sophronitis violacea, en forts exemplaires ne pèsent pas 25 grammes ; le moindre petit morceau de bois leur sert de tuteur et pourtant quand ils sont chargés de fleurs, leur vue n'échappe à aucun regard. Les

Sophronitis grandiflora, qui ne dépassent pas 5 centimètres de hauteur, ont des fleurs qui atteignent, sur les exemplaires de choix, 7 à 8 centimètres : ce ne sont pas des Orchidées à petites fleurs, mais des petites Orchidées à grandes fleurs.

Combien d'autres plantes égayent la serre, apportent de la variété et tiennent une place minime : les Odontoglossum Sanderianum, constrictum, Edwardii, les Oncidium innombrables, tels que le flexuosum, divaricatum, pulvinatum, ornithorynchum, etc.

Les genres les plus riches en fleurs énormes possèdent des représentants à fleurs mignonnes. Les Cattleya superbes ont à côté d'eux d'humbles représentants qui attirent par l'éclat et le nombre de leurs fleurons l'attention des amateurs. A côté du Cattleya Mossiæ, le Cattleya Skinneri dont la fleur est relativement petite fait encore bonne figure. Si nous prenons un Vanda Sanderiana et que nous placions un Vanda cœrulescens dans son voisinage, les deux plantes seront admirées de même que l'Angræcum citratum n'échappera pas aux regards de celui qui admire le sesquipedale.

Une collection n'est complète qu'autant qu'on accueille ces mignonnes espèces qui profitent du moins de leurs aristocratiques compagnes. C'est une anomalie que de ne s'occuper en matière d'Orchidées que des géants de la famille et de négliger les petites plantes qui offrent tant de charmes à ceux qui savent les voir et les admirer.

LES CATTLEYA LABIATA

C'est par milliers que les Cattleya labiata se sont épanouis depuis septembre. Les importations des diverses maisons qui en ont inondé le marché étaient toutes d'égale valeur au point de vue des variétés. Les accusations de plagiat, de trom-

perie sur la qualité de la marchandise, sur l'époque de la floraison ne reposaient sur rien autre que le désir de discréditer un confrère. Ce sont des procédés qui depuis quelques années ont semé dans l'esprit des amateurs des doutes sur l'honorabilité des introducteurs. Les Cattleya que Pierre a reçus valent ceux que Paul a introduits. Pierre a eu tort d'écrire que Paul était un escroc. Voilà tout.

Nous possédons donc la plante que nous avions cherchée avec tant de persistance depuis cinquante ans, eh bien, il est un fait étrange, fait que nous avons signalé à maintes reprises, c'est que les premières plantes introduites représentaient la gamme totale à l'heure actuelle des variétés qui ont fleuri. M. Rougier a eu entre les mains des Cattleya labiata aussi beaux que les plus beaux parmi les nouveaux venus, il en a eu d'aussi insignifiants ; le blanc il l'a possédé et le possède peut-être encore. Ce fait s'applique non seulement aux labiata mais à la plupart des plantes introduites il y a quarante ans. Toute la série des elegans a existé dans les serres de Luddemann, Thibaut, Rougier, Nadaillac, etc. Il faudrait supposer qu'autrefois les envois étaient faits non pas par des ramasseurs mais surtout par des connaisseurs qui n'envoyaient que des plantes d'élite. On trouve encore ces plantes mais il faut les chercher parmi des milliers de sujets et la chance est répartie sur un plus grand nombre d'amateurs.

S'il est bien établi aujourd'hui que les Cattleya récemment arrivés sont bel et bien des labiata types, nous avons des données certaines sur leur culture. Les anciens labiata étaient assez robustes pour avoir résisté à cinquante ans de culture et de sectionnement à outrance. Eh bien, ces plantes étaient cultivées en serre chaude avec un repos qui s'étendait de novembre-décembre à juin-juillet. On réussira certainement à faire produire à une plante aussi vigoureuse deux pousses par an, mais au détriment de sa durée.

ÉTUDE

SUR LA

RÉSISTANCE DES ORCHIDÉES

de serre froide aux températures élevées

Tous les auteurs qui ont traité de la culture des Orchidées de serre froide sont d'accord pour conseiller de soumettre pendant l'été ces plantes à une température aussi basse que possible. On admet en général qu'il ne faut pas dépasser 25 degrés ; c'est ce chiffre que M. le comte du Buysson donne comme un maximum dans le tableau des températures qui figure dans *l'Orchidophile*.

Malheureusement, sous nos climats, principalement au sud de Paris, il est quelquefois impossible de maintenir à ce degré la température de l'atmosphère des serres, lorsque, à l'extérieur, le thermomètre marque 35 et 37 degrés, et même, comme cette année, 40 et 41 degrés à l'ombre et au nord.

Quand une serre n'est pas enterrée, on a beau ombrer, couvrir même la toiture de paillassons épais pendant les heures les plus chaudes de la journée ; la température intérieure finit par devenir presque égale à celle de l'extérieur, surtout si les chaleurs se prolongent, et si les nuits sont chaudes. Dans ces conditions la différence entre l'intérieur et l'extérieur dépasse rarement 3 ou 4 degrés.

Les amateurs, et surtout les débutants, sont donc amenés à se poser les questions suivantes :

1° Quelle est la température maxima que les Orchidées de serre froide peuvent supporter sans souffrance, soit accidentellement, soit d'une manière permanente, c'est-à-dire pendant les trois mois d'été ?

2° Qu'arrive-t-il, lorsque, par suite de circonstances défavorables, la température de l'atmosphère des serres s'élève à 35 degrés et même 37 degrés centigrades ?

La saison exceptionnelle que nous venons de traverser m'a permis de faire sur ces points des observations intéressantes dont je suis heureux de faire profiter les lecteurs de *l'Orchidophile.*

I

Ma serre est construite depuis environ cinq ans. Elle renferme diverses Orchidées de serre froide. Les principales sont :

Odontoglossum	Alexandræ	Odontoglossum	Schleiperianum
—	Harryanum.	—	Triumphans.
—	Hastilabium.	Oncidium	Crispum.
—	Grande.	—	Ornithorrhynchum.
—	Insleayi.	—	Rogersi.
—	Luteo-purpureum	—	Trichodes.
—	Nebulosum.	—	Masdevallia Lindeni Harryana grandflora.
—	Odoratum.	—	Mesospinidium vulcanicum.
—	Pescatorii.	—	Cochlioda Noezliana.
—	Pulchellum,	—	Cymbidium Lowii, eburneum.
—	Rœzlii.	—	Sophonitis grandiflora.
—	Rossi.	—	Coelogyne cristata.

De 1887 à 1891, j'ai réussi, non sans peine, à maintenir dans les parties moyennes de cette serre une température maxima de 28 degrés, qui régnait souvent un mois, sans que mes plantes parussent en souffrir le moins du monde.

Elles en ont bien vu d'autres en 1892 ! Depuis le mois de

mai jusqu'aux derniers jours de juillet, j'ai observé très souvent, malgré tous mes efforts pour rafraîchir l'atmosphère, des températures de 30 et même de 31 degrés pendant les heures les plus chaudes de juin (de 11 heures à 1 heure).

J'ai dû m'absenter tout le mois d'août, au moment des plus fortes chaleurs, qui ont atteint à Périgueux 38° et même 40 degrés à l'ombre et au nord, le thermomètre étant placé contre un arbre à 1m,50 de hauteur. Mes observations présentent donc une lacune d'un mois, mais, étant données la chaleur exceptionnelle qui régnait pendant la nuit, et l'intensité de la radiation solaire, je suis persuadé que la température en serre a dû différer très peu de la température externe. Admettons une différence de 3 degrés; il résulte des observations thermométriques faites à Périgueux que toutes mes Orchidées de serre froide ont été soumises pendant mon absence à des températures variant de 30 à 35 degrés et même 37 degrés.

Or, à mon retour de voyage, j'ai trouvé mes plantes en parfait état de conservation, très saines, et aussi vertes qu'à l'ordinaire. La croissance de celles qui étaient en végétation avait continué, leurs bulbes ne s'étaient pas ridés.

Il faut donc, à mon avis, considérer comme démontré que les Orchidées de serre froide peuvent supporter sans inconvénient, pendant une assez longue période, des températures dépassant 30 degrés, et s'élevant momentanément à 35 et 37 degrés.

Ainsi, tout en cherchant à rafraîchir autant que possible leurs serres pendant l'été, les débutants ne devront pas trop s'effrayer de voir la température s'élever bien au-dessus du maximum théorique de 25 degrés.

Une étude sérieuse des climats sous lesquels végètent les Orchidées de serre froide permet, d'ailleurs, de prévoir qu'elles peuvent résister à de hautes températures.

Ainsi que le disent les auteurs, « ces plantes vivent habi-

« tuellement au milieu de pluies et de brouillards presque « constants, qui maintiennent autour d'elles pendant toute « l'année une grande humidité (1) ». Mais il ne faut pas oublier que cet état de choses n'est pas permanent. Nos Orchidées de serre froide végètent pour la plupart, sous les climats chauds, à des hauteurs variant de 1,500 à 3,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. A de pareilles altitudes, lorsque le soleil perce les nuages, il agit sur le feuillage des plantes, ainsi que sur le milieu où végètent leurs racines, avec une intensité beaucoup plus grande qu'on ne pourrait se l'imaginer.

Pendant que l'air ambiant s'échauffe à peine de quelques degrés, le feuillage et les bulbes peuvent être portés en quelques minutes à 35 ou 40 degrés, et revenir presque instantanément à 10 ou 15°, lorsque le soleil est de nouveau éclipsé par les brouillards. Les lois de la physique expliquent très bien ce fait d'observation, et MM. Decaisne et Naudin l'ont constaté au premier volume de leur excellent *Manuel de l'Amateur des Jardins*, page 386.

Tout le monde a pu remarquer, d'ailleurs, que lorsqu'on fait des ascensions dans les montagnes, on est souvent exposé à des coups de soleil, malgré le peu d'élévation de la température.

Il serait bien à désirer que les amateurs d'Orchidées voulussent bien publier dans le journal *l'Orchidophile*, ainsi que je le fais aujourd'hui, le résultat des observations qu'ils ont dû faire pendant les chaleurs exceptionnelles que nous venons de traverser. De pareilles saisons sont pour nos plantes des épreuves bien plus redoutables que les hivers rigoureux, auxquels un bon chauffage permet toujours de résister. — Les

(1) Du Buysson, *Orchidophile*, p. 87.

horticulteurs devraient en même temps faire connaître le traitement qu'ils ont donné à leurs Orchidées, afin qu'on puisse par comparaison déterminer les règles à suivre en pareille occurrence.

Pour moi, j'ai continué pendant les chaleurs à traiter mes Orchidées par l'eau nutritive. J'ai arrosé les sentiers et les tablettes copieusement, mais en maintenant une ventilation énergique et continue, toutes les fois que cela a été possible ; j'ai donc renoncé à tenir mes plantes dans une atmosphère d'humidité concentrée, ainsi que le recommandaient autrefois les auteurs.

Je ne leur ai donné *aucun seringage sur les feuilles*. Cette opération, à mon avis, est plus nuisible qu'utile, Elle entretient les tissus dans un état d'étiolement qui les dispose mal à supporter la chaleur et la sécheresse. Le mois d'août a donc trouvé mes Orchidées endurcies et capables de subir des températures très élevées.

Il va sans dire que j'ai ombré pendant les heures les plus chaudes ; j'ai même recouvert ma serre d'épais paillassons, et fermé toutes les ouvertures inférieures aussitôt que la température ambiante s'est élevée au-dessus de celle qui régnait à l'intérieur. Voilà, suivant moi, le meilleur traitement à suivre pendant les grandes chaleurs.

En somme, il résulte des observations que j'ai faites à Périgueux pendant l'été exceptionnel de 1892 :

1° Que les Orchidées de serre froide résistent tout aussi bien que les autres à des températures très élevées, et peuvent par conséquent être soumises au même régime pendant le mois de juillet, d'août et de septembre ;

2° Que les seringages sur les feuilles sont au moins inutiles pour les maintenir en bon état pendant les chaleurs ;

3° Qu'il est inutile de leur ménager, pendant cette période, une atmosphère humide concentrée ; qu'au contraire une large ventilation leur est avantageuse, et qu'il ne faut la sus-

pendre que lorsque la température extérieure a atteint ou dépassé celle de la serre.

La vigueur exceptionnelle que je communique à mes plantes au moyen de l'eau nutritive a-t-elle contribué à leur bonne tenue? Je le crois, mais, en l'absence d'expériences comparatives, je ne puis l'affirmer d'une manière absolue.

E. ROMAN.

Pour répondre à diverses questions qui m'ont été posées, je crois devoir faire connaître ici un nouveau moyen de préparer l'eau nutritive, sans avoir recours à l'emploi des dissolutions concentrées, dont j'ai parlé dans mes précédents articles.

Pour 100 litres d'eau nutritive il faut prendre :

8 grammes de phosphate neutre d'ammoniaque ;

4 grammes d'azotate d'ammoniaque ;

1 gramme de carbonate d'ammoniaque.

Faites dissoudre dans les 100 litres d'eau, puis ajoutez 3 grammes de dissolution de silicate de potasse à 30 degrés Baumé. Agitez de nouveau très fortement ; l'eau nutritive est constituée et remplace l'eau ordinaire pour tous les emplois horticoles.

LE REPOS CHEZ LES ORCHIDÉES

Les habitants des contrées froides croient, assez souvent, que les pays tropicaux jouissent d'une température égale, que la végétation qui les couvre est sans arrêt. C'est une erreur. Les plantes, dans l'immense majorité des cas, sont soumises à des alternatives de végétation et de repos, comme sous nos latitudes, les causes en sont différentes mais les effets remplissent le même but. Dans tous les pays tempérés et froids, le repos est la conséquence d'un abaissement de

la température. Les arbres se couvrent de feuilles au printemps, les fleurs qu'elles aient précédé ou suivi l'apparition du feuillage, donnent naisssance à des fruits dont la maturité indique la fin de la végétation, les froids arrivent, les bois s'aoutent, les feuilles tombent ou leurs tissus se durcissent et la plante entre en sommeil.

Les Orchidées de nos contrées se comportent un peu différemment, La période du repos n'est pas limitée par la saison d'hiver, elle s'étendrait plutôt de la fin de l'été aux premiers jours de l'hiver, pour un grand nombre d'entre elles que le premier printemps, l'hiver même trouvent en pleine activité. Ce sont des plantes à végétation hivernale qui souvent aussi ont émis de nouveaux bourgeons dès l'automne.

Pour les pays tropicaux la marche de la végétation est à peu près identique, mais les causes en sont différentes. Les pays tropicaux sont normalement soumis à des saisons qui se divisent en saisons sèches et saisons de pluies. Suivant le régime des vents, la latitude, le voisinage de certaines chaînes de montagnes qui, en arrêtant les nuages, les obligent à se déverser sur un versant, tandis que le versant opposé est soumis à une sécheresse absolue, l'époque de la saison des pluies varie. Ainsi elle n'est pas la même sur la côte du Pacifique et sur celle de l'Atlantique. Les eaux qui s'élèvent du grand Océan, poussées par les vents d'ouest viennent se condenser sur le versant ouest de la chaîne des Andes qui les arrêtent. Celles de l'Atlantique et du vaste continent oriental américain se condensent sur le versant est de la même chaîne quand le vent les pousse dans cette voie.

De même que sous notre latitude, l'entrée en végétation ne concorde pas absolument avec la venue du printemps, mais précède cette période, de même sous les tropiques, des symptômes avant-coureurs du renouveau, frappent les yeux de l'observateur. Les racines nouvelles apparaissent, les tissus déséchés se gonflent d'une façon apparente, c'est le résultat des

rosées abondantes dans la plupart des pays chauds. Ces rosées sont, en général, plus abondantes vers la fin de la saison sèche. Quand les pluies vont cesser, des nuages fugitifs obscurcissent encore le ciel, les vapeurs qui s'élèvent du sol forment un voile qui empêche le rayonnement ; les plantes, la terre et tout ce qui la couvre, surchauffés par un soleil ardent, ne peuvent plus condenser la vapeur d'eau; les rosées sont nulles: mais quand les vents ont entraîné les nuages au loin, quand la saison sèche est franchement établie, la température s'abaisse par suite de l'évaporation constante ou bien de l'époque de l'année suivant l'hémisphère, les nuits si claires des tropiques permettant le rayonnement, la terre renvoie vers le ciel la chaleur qu'elle a emmagasinée pendant le jour, les vapeurs d'eau viennent alors se condenser sur toutes les surfaces refroidies. La plante renaît alors, et si elle souffre et les animaux également, quelques temps avant que les pluies réapparaissent, c'est parce que la température du jour, en s'élevant, échauffe le sol qui ne peut plus rayonner, parce que les nuages précurseurs des pluies forment un écran entre le ciel et lui.

Les quelques semaines qui précèdent la saison des pluies sont donc les plus dures à passer.

Les Orchidées épiphytes ou terrestres sont donc soumises à un repos. Celles qui croissent dans les pays où ce repos est très tranché, se comportent mieux dans nos serres que celles qui sont soumises à des alternatives de pluies et de sécheresses répétées. Les plantes de ces régions sont presque constamment en végétation. Cet état, nous pouvons l'obtenir dans nos serres, mais ce qui échappe à nos moyens, c'est le soleil, la lumière, l'état de l'atmosphère, ce je ne sais quoi qui brave l'analyse et qui fait que les végétaux si exubérants chez eux, déclinent si rapidement dans les prisons que nous leur offrons.

Les Orchidées dont l'époque de repos concorde avec nos

hivers, celles de l'hémisphère boréal, sont de culture plus aisée parce que nous pouvons remplacer la sécheresse dans nos serres par un abaissement de température, et qu'elles trouvent chez nous en été la chaleur et la lumière qui leur sont nécessaires. Il n'en est pas de même de celles dont la période de repos concorde avec nos étés, celles de l'hémisphère austral, parce que nous ne pouvons pas pendant l'hiver leur donner la lumière qu'elles réclament et que nous ne leur offrons qu'une chaleur artificielle, et que pendant l'été elles sont exposées à la chaleur et à la lumière qui leur sont précisément nuisibles.

Il faut aux Orchidées une période de repos. Elle varie d'intensité, de durée, suivant les espèces, mais toutes y sont soumises. Celles qui habitent les hautes montagnes, là où la température est presque égale, ne variant que de quelques degrés, où des bouillards presque continuels saturent toute la végétation d'humidité, ont besoin de moins de repos, mais il ne faut pas oublier que pendant la saison sèche les brouillards disparaissent sous l'influence des rayons solaires et que les plantes sont soumises à des pluies constantes pendant la saison des pluies. Pour ce genre de plantes, nous devrions nous attacher à leur donner une humidité atmosphérique nocturne ou matinale très abondante pendant le repos, et les laisser sécher pendant l'après-midi. C'est l'oubli de ce soin qui cause très souvent les maladies qui attaquent les Masdevallia et les Odontoglossum.

Souvent les époques de pluie et de sécheresse sont absolument tranchées ; il en est ainsi en Cochinchine où la sécheresse est absolue de novembre à mai, sans la moindre pluie pendant cette période. En mai, plus ou moins tôt, l'air se charge d'électricité ; tout ce qui est vivant souffre du manque d'air, d'un état d'énervement continuel, des nuages se forment, disparaissent ; d'autres leur succèdent, puis, brusquement la pluie tombe à torrents, apportant la vie à tout ce qui respire ;

les animaux cachés dans leurs repaires multiplient leurs courses ; les oiseaux, qui, aux heures les plus chaudes de la journée, avaient perdu leur voix, les plantes dont le feuillage pendait lamentablement le long de leurs rameaux, reverdissent presque instantanément. C'est la saison des pluies qui commence, c'est le réveil de la nature tropicale, c'est la vie avec toute l'exubérance de ces régions. Pendant cette période, les Orchidées émettent de nouvelles pousses, épanouissent leurs fleurs, si elles ne l'ont pas fait immédiatement avant le commencement de la saison des pluies ou à la fin de cette époque.

COCHLIODA NOTZLIANA

Les *Cochlioda*, que l'on appelait autrefois *Mesospinidium*, sont des Orchidées voisines des Odontoglossum qui se rencontrent dans les régions élevées de l'Amérique du Sud.

Le *Cochlioda Notzliana* a été découvert par M. Nötzl, voyageur de l'*Horticulture Internationale*. M. Nötzl avait été à bonne école : il avait accompagné M. André pendant qu'il voyageait en Colombie pour le compte de la maison Linden. Nombreuses sont les plantes découvertes par M. André qui a rendu à la maison Linden les services les plus signalés. Nous ignorons la localité où croît le Cochlioda Notzliana. C'est une très jolie plante de collection, mais on a peut-être tort de la recommander pour la fleur coupée. Elle paraît jusqu'à ce jour de culture assez difficile ou tout au moins capricieuse. Les plantes introduites ont fleuri à leur arrivée, mais nous avons vu, dans un établissement où on cultive des milliers de plantes pour la fleur quelques centaines de plantes de la nouvelle venue qui faisaient assez triste figure. Sander m'a également signalé le même fait ; chez lui, les Cochlioda Notz-



COCHLIODA NÖTZLIANA.

Marie Dulout

Chromolith. G. Severeyns Bruxelles.

liana boudent. Peut-être quand les plantes seront bien établies, en sera-t-il autrement? C'est ce que nous ignorons et pourtant à l'état naturel le Cochlioda Notzliana est bien plus robuste que ses congénères. Il supporte des hampes qui se ramifient et se couvrent de fleurs d'un éclat remarquable que notre artiste n'a pu reproduire exactement. La couleur de l'Epidendrum vitellinum avec des reflets violacés donnerait une idée plus juste des teintes.

Le *C. Notzliana* est une plante de serre froide à cultiver à côté des Masdevallias et des Odontoglossum Andins. Nous ne pouvons encore préciser l'époque de sa floraison normale dans nos serres ; on ne peut pas en juger d'après les plantes établies que le C. Notzliana soit ou non cultivé pour la fleur coupée. C'est, dans tous les cas, une plante de premier ordre pour les collections, où elle apportera une note vive au milieu des Odontoglossum aux teintes claires.

DENDROBIUM

Traduit du *Manual of Orchidaceous plants* de Veitch.

(*Suite.*)

D. chlorops.

Stachyobium, speciosæ. — Tiges en touffes, grêles, longues de 30 à 40 centimètres. Feuilles? Racèmes latéraux ou presque terminaux, penchés, longs de 10 à 15 centimètres, pluriflores. Fleurs odorantes lorsqu'elles viennent de s'épanouir, ayant 2 centimètres de diamètre, sépales et pétales blanc crème, les premiers oblongs, lancéolés, les derniers ovales, labelle trilobé; les lobes latéraux presque carrés, érigés, verdâtres. Le lobe médian oblong, blanc crème, avec un disque pubescent, colonne verdâtre, anthère blanche.

Dendrobium chlorops, Lindl. in Bot. Reg., 1844, miscr. 54.

Introduit par MM. Loddiges du sud de l'Inde vers l'année 1843 et réimporté de temps à autre avec d'autres Dendrobium de la même région, où il est très abondant. Le nom spécifique de χλωρος (chloros)

vert, et ὄψ (ops) l'œil, se rapporte au centre verdâtre de la fleur. La plante fleurit habituellement dans les serres à orchidées d'Europe en janvier-février.

D. chrysanthum.

EUDENDROBIUM, FASCICULATA. — Tiges grêles, longues de 80 à 130 centimètres, légèrement flexueuses, feuillues sur toute leur longueur. Feuilles lancéolées, acuminées, longues de 10 à 15 centimètres, larges de 2 à 4 centimètres à la partie la plus large, caduques. Fleurs en racèmes de 4 à 6 centimètres, produites sur la pousse de l'année, lorsque les feuilles sont encore dans toute leur fraîcheur, de texture cireuse, jaune orange brillant, avec deux taches marron sur le labelle. Sépales ovales oblongs, pétales largement obovés, labelle orbiculaire avec une margine fimbriée roulée autour de la colonne à la base, colonne très courte.

Dendrobium chrysanthum, Lindl. in Bot. Reg., t. 1299 (1829). Regel's *Gartenfl.* t. 446 (1864). D. Paxtonii, Lindl. Bot. Reg., 1839, misc. n° 56. not Paxt. *Mag. Bot.*, VI, p. 169.

Originaire des vallées chaudes de la région inférieure de l'Himalaya, d'où il fut introduit au jardin botanique de Calcutta par le Dr Wallich, qui l'apporta en Angleterre en 1828. Il est aussi très largement distribué dans la Birmanie supérieure variant légèrement en couleurs ou par la dimension de ses fleurs. Il fleurit pour la première fois en Angleterre au jardin de la Société d'horticulture à Chiswick en 1829. Le nom spécifique signifie littéralement fleur d'or et vient de χρυσεος, doré et ανθος, fleur.

Dendrobium chrysanthum est une des plus belles parmi les espèces à floraison tardive. Le grand spécimen de Burford Lodge, probablement le plus beau en Europe, est cultivé dans un panier de teck suspendu près du verre. En septembre, 1884 les tiges à fleurs au nombre de plus de 50, étaient chargées de fleurs d'or et présentaient un des plus beaux spectacles qui soit imaginable. La plante commence à croître aussitôt qu'elle a fleuri, on la rempote alors si c'est utile et comme elle continue à croître pendant les mois d'hiver, la température de la serre ne doit jamais tomber au-dessous de 15° et le compost ne doit jamais être sec.

Envoyé du Moulmein à MM. Low et Co en 1863 par le Rév. P. Parish. Les fleurs sont distinctes autant par la forme que par la couleur, et apparaissent en octobre et novembre. Le nom spécifique *ciliatum* (non classique) de cilium, un cil, a rapport au lobe inférieur frangé du labelle. On connaît deux formes, toutes deux avec des fleurs exactement semblables mais très différentes comme

port, le *D. ciliatum* type a des tiges longues de 40 centimètres, l'autre appelé *breve* a des tiges brusquement pointues mais ne dépassant pas quelques pouces de hauteur.

D. clavatum.

STACHYOBIUM, SPECIOSÆ. — Tiges en touffes, cylindriques, aussi épaisses que le petit doigt, longues de 30 à 75 centimètres. Feuilles ovales lancéolées, longues de 8 à 12 centimètres. Racèmes latéraux, paraissant près de l'extrémité des bulbes, pauciflores. Fleurs ayant 5 à 6 centimètres de diamètre, jaune orange, sauf le labelle, qui est jaune brillant avec une tache marron transversale. Sépales ovales oblongs, pétales ovales, deux fois aussi grands que les sépales, labelle avec un onglet convolu et un tablier orbiculaire, pubescent sur la face supérieure et denticulé sur les bords.

Dendrobium clavatum, Lindl. in Paxt. Fl. Gard., II, p. 108, t. 189.

Découvert d'abord par Wallich dans le Népaul oriental, vers l'année 1827-28, il fut introduit de la province voisine d'Assam, en 1851, par M. Thomas Denne de Hythe, Kent. Il se distingue de son allié le plus proche le *D. fimbriatum oculatum,* par ses fleurs plus petites, plus charnues, vernissées à la surface, le labelle est denté non frangé. Il fleurit habituellement en juin. Le nom spécifique *clavatum*, en forme de massue, a rapport à la forme des tiges.

D. crassinode.

EUDENDROBIUM, FASCICULATA. — Tiges presque penduleuses, courbées, longues de 30 à 50 centimètres, formées sur toute leur longueur d'internœuds renflés en forme de sphères comprimées ayant un pouce de diamètre et un peu moins d'épaisseur. Feuilles linéaires lancéolées longues de 10 à 12 centimètres, caduques. Fleurs ayant 5 à 7 centimètres de diamètre, solitaires, ou par deux ou trois sur les nœuds supérieurs, sépales et pétales semblables, oblongs, aigus, blancs, abondamment tiquetés de pourpre mauve, les pétales légèrement plus larges que les sépales, labelle onguiculé, ovale, oblong, pubescent sur la surface supérieure et finement cilié sur ses bords, avec un grand disque jaune entouré de blanc et une tache pourpre mauve à la pointe.

D. chryseum.

EUDENDROBIUM, CALOSTACHYÆ. — Tiges très massées, rondes quelquefois, retombantes, érigées, hautes de 30 à 50 centimètres. Feuilles sur les nœuds supérieurs seulement, linéaires, lancéolées, acuminées ou émarginées longues de 8 à 10 centimètres. Fleurs sur les tiges sans feuilles, quel-

quefois solitaires, mais plus communément en racèmes de 2 ou 3 d'un jaune d'or riche, presque orange, avec quelques légères lignes cramoisies sur les lobes latéraux du labelle, sépale oblong, pétales largement elliptiques, deux fois aussi larges que les sépales, labelle orbiculaire pubescent avec une margine finement fimbriée, obscurement trilobé, les petits lobes latéraux enroulés par-dessus une colonne très courte, éperon court obtus.

Dendrobium chryseum, Rolfe in Gard. Chron., III, s. 3 (1888), p. 233.

Espèce avec des fleurs d'un jaune foncé, originaire d'Assam, dit-on, qui a été introduite récemment par M. Horsman, horticulteur à Colchester, qui nous en a cédé le stock. Elle est distincte de tous les autres Dendrobium en culture, quoique se rapprochant évidemment du *D. fimbriatum*, mais les mérites horticoles de cette espèce ne pourront être franchement reconnus tant que les plantes n'auront pas été cultivées plus longtemps dans leur nouvelle demeure.

D. Chrysocrepis.

Eudendrobium fasciculata.— Tiges retombantes longues de 15 à 25 centimètres, se dilatant au sommet en un pseudo-bulbe feuillu supportant trois ou un plus grand nombre de feuilles pointues, longues de 5 à 7 centimètres. Fleurs jaune d'or, avec labelle plus foncé, ayant près de 4 centimètres de diamètre, apparaissant solitaires sur les tiges sans feuilles sur des pédoncules courts, retombants, sépales dorsaux et pétales semblables, obovés, concaves, sépales latéraux ovales, plus étalés, labelle légèrement en forme de poire, ventru, velouté, la surface interne abondamment revêtue de poils rougeâtres.

Dendrobium chrysocrepis, Parish. and Rchb. fide Bot. Mag., t. 6007 (1872) Trans. Linn. Soc., XXX, p. 150.

Espèce curieuse, découverte par le révérend père Parish au Moulmein, qui la communiqua aux jardins royaux de Kew, en 1871 où elle fleurit en mars de l'année suivante, Bot., Mag., sub., t. 6007. Le nom spécifique vient de χρυσεος (doré) et κρηπὶς (crepis) en sabot, se rapportant au labelle dont la singulière structure n'est pas moins intéressante pour l'amateur que pour le botaniste.

D. chrysotoxum.

Eudendrobium, Calostachyæ. — Tiges variables de forme et de dimensions, habituellement en forme de quenouille, mais quelquefois en forme de massue et sillonnées, longues de 8 à 12 centimètres avec 3 à

4 feuilles, quelquefois presque cylindriques, tuniquées, longues de 30 à 40 centimètres et épaisses de plus de 3 centimètres avec 5 à 8 feuilles. Feuilles soit linéaires et ovales, oblongues, aiguës, longues de 10 à 12 centimètres, coriaces, vert foncé. Racèmes latéraux près du sommet des tiges, longs de 15 à 25 retombants, pluriflores. Fleurs ayant 5 centimètres de diamètre avec des segments étalés, d'un riche jaune d'or avec un disque orange sur le labelle, sur lesquels sont quelques stries rougeâtres près de la base, sépales elliptiques oblongs, pétales obovales oblongs, deux fois aussi larges que les sépales, labelle orbiculaire, avec un onglet convolu en dessous duquel est un éperon émoussé, surface supérieure pubescente, margine fimbriée.

Dendrobium chrysotoxum, Lindl. in *Bot. Reg.* (1847), t. 36. — *Bot. Mag.* t. 5053. — *Illust. hort.*, 1858, t. 164.

Var. **suavissimum.**

Tiges fréquemment mais pas toujours plus courtes et plus renflées et feuilles plus larges et plus courtes que dans le type, le labelle avec une grande tache striée marron.

D. chrysotoxum suavissimum, supra. D. suavissimum, Rchb. in Gard. Chron., I (1874) p. 406. — Id. Xen. orch., III, p. 2, t. 202. — *The Garden*, XIII (1878), t. 116.

Dendrobium chrysotoxum, est largement répandu à travers les plaines et les montagnes de la basse Birmanie. Sur les monts Arracan, à 150 milles à l'ouest de Prome, et aussi sur les montagnes du Moulmein il s'élève à 2,500, 3,000 pieds au-dessus du niveau de la mer ; aux altitudes les plus élevées, les tiges sont comprimées, et presque globulaires (Colonel Benson in Gard. Chron., 1870, p. 796) ; dans les plaines, à mi-ombre, les tiges sont allongées et telles que nous les décrivons. Il fut importé en 1847 par MM. Henderson ; il fleurit en mars et avril. La variété fut introduite par MM. Low et C°, de la Haute-Birmanie, en 1874, par l'entremise de leur collecteur Boxall. Elle fleurit habituellement en juin. Le nom spécifique signifie arc d'or, de χρυσεος, doré et τοξον, un arc, ce qui est légèrement fantaisiste et fut très probablement suggéré par les racèmes gracieusement arqués de ses fleurs jaunes.

D. ciliatum.

Stachyobium Speciosæ. — Tiges en touffes deux fois aussi grosses qu'un crayon, de 25 à 40 centimètres de longueur. Feuilles sessiles, ovales, oblongues, se retrécisssant graduellement en haut, longues de

8 centimètres, caduques. Racèmes sur les jeunes pousses pseudo terminaux ou latéraux, deux fois aussi longs que les tiges, pluriflores. Fleurs ayant 25 millimètres de diamètre, sépales et pétales jaune pâle, les premiers linéaires, oblongs, les deux latéraux en forme de faux, les pétales linéaires dilatés à la pointe, plus longs que le sépale dorsal avec lequel ils sont presque parallèles. Labelle obscurément lobé, triangulaire, incurvé sur les bords, jaune foncé, strié obliquement de brun rougeâtre de chaque côté du disque trilamellé, lobe antérieur petit, triangulaire, frangé de cils jaunes. Colonne triquetrée, recourbée.

Dendrobium ciliatum. Parish, fide Bot. Mag., t. 5430.
Dendrobium crassinode, Rchb. in Gard. Chron., 1869, p. 164, *Bot. Mag.*, t. 5766, *William's Orchid. alb.*, IV, t. 152.

Hybride CRASSINODE WARDIANUM. — Organes floraux et de la végétation intermédiaires entre les deux parents supposés, nœuds de la tige moins developpés que dans le *Dendrobium crassinode*, avec des internœuds un peu plus longs et moins épais, le labelle moins aigu que dans le *D. Wardianum* et avec les taches marron plus petites.

D. crassinode,-wardianum supra, D. melanophthalmum, Rchb. in Gard. Chron., XXV (1886), p. 426.

Sous-variété ALBIFLORUM (Gard. Chron., IV (1875, p. 683), fleurs blanches sauf le disque orange du labelle; BARBERIANUM (Gard. Chron., III (1875), p. 663), fleurs plus brillantes en couleurs que le D. crassinode type, les taches mauve pourpre de la pointe des segments plus grandes et de couleur plus foncée.

Dendrobium crassinode fut récolté par le colonel Benson en 1868, sur les montagnes d'Arracan à 150 milles à l'est du Moulmein à 2,500 pieds d'altitude, et envoyé par lui aux jardins Royaux de Kew et à notre établissement de Chelsea. Il fleurit simultanément dans ces deux établissements en janvier de l'année suivante. Toutefois cette plante avait été signalée à la science dix années plus tôt par le Rév. P. Parish qui envoya une esquisse à Sir J. Hooker, à Kew, d'après des matériaux qu'il s'était procurés dans la province siamoise de Kong-Koung (Bot. Mag., sub., t. 5766).

Bot. Mag., suprà, t. 5766.

L'hybride a fleuri dans nos serres au printemps de 1886 et il est intéressant, puisque c'est le premier et très probablement le seul hybride naturel supposé, qui ait paru jusqu'à ce jour parmi les Dendrobium. Cette plante très intéressante est actuellement dans la collection de baron Schroeder au Dell, près de Staines.

Les sous-variétés *albiflorum* et *Barberianum* furent introduites de Birmanie par MM. Low et Cie, de Clapton, et plus tard par nous-même de localités très éloignées de celles d'où venaient les plantes du colonel Benson, ce qui prouve que le D. crassinode occupe une surface considérable dans la péninsule orientale de l'Inde. L'époque de floraison s'étend de janvier à mars. Le nom spécifique se rapporte aux nœuds renflés des tiges.

D. crepidatum.

EUDENDROBIUM, FASCICULATA. — Tiges presque aussi grosses que le petit doigt, longues de 30 à 50 centimètres, noueuses à des intervalles d'environ 3 centimètres, les internœuds marqués avec des lignes longitudinales blanches sur un fond vert de mer. Feuilles linéaires lancéolées, longues de 5 à 8 centimètres, caduques. Fleurs sur des pédicelles presque pâles, faisceaux de deux à trois, apparaissant sur chaque nœud, sauf sur les plus rapprochés de la base, ayant 4 centimètres de diamètre, de texture cireuse, blanc teinté de lilas, excepté le disque du labelle qui est jaune foncé, sépales et pétales ovales, labelle avec un court onglet et un tablier rétus presque forme de cœur, aplati de chaque côté à la base, formant une cavité ressemblant à un sabot.

Dendrobium crepidatum, Lindl. in Paxt. Fl. Gard., 1 p. 63 (1851-51). — *Bot. Mag.*, 4993 (1857). Id., t. 5011, var. labello glabro.

Originaire d'Assam, introduit en 1849. Il fleurit pour la première fois en Angleterre, au printemps de l'année suivante, dans les jardins de R. S. Holford Esq. à Westonbirt près de Tetbury, Gloucestershire.

C'est une espèce très florifère qui forme un joli tableau quand elle est en pleine fleur, en février-mars. Le nom spécifique *crepidatum*, qui porte des sabots, se rapporte à la fosse près de la base du labelle.

D. cretaceum.

EUDENDROBIUM, FASCICULATA. — Tiges épaisses, longues de 25 à 30 centimètres, caduques. Fleurs ayant 4 centimètres de diamètre, solitaires sur des pédicelles courts, larges de près de 2 centimètres, blanc crème avec le disque du labelle jaunâtre strié de cramoisi ; sépales et pétales presque égaux, lancéolés étalés, labelle ovale oblong, recourbé par-dessus la colonne à la base, tablier ondulé finement frangé sur les bords.

Dendrobium cretaceum, Lindl. in *Bot. Reg.* (1847), t. 62, *Bot. Mag.*, 4686. Van Houtte's, *Fl. des serres*, t. 818 (copied from *Bot. Mag.*).

Découvert par Griffith, sur les monts Khasia au commencement de ce siècle, mais il ne fut introduit qu'en 1846, par M. Thomas Lobb qui l'envoya du Moulmein à l'établissement d'Exeter. Il est largement répandu sur la péninsule orientale de l'Inde, de l'Assam au Tenasserim, et aussi à travers l'archipel Indien. Le nom spécifique creta, craie, se rapporte à la couleur des fleurs qui apparaissent en mai-juin.

D. cruentum.

Eudendrobium, Formosæ. — Tiges érigées, rondes, longues d'environ 35 centimètres, renflées à la base. Feuilles elliptiques oblongues, obliquement émarginées, caduques. Fleurs solitaires et en paires, ayant 35 millimètres à 5 centimètres de diamètre, sépales ovales triangulaires acuminés, carénés sur la face externe, vert pâle avec des veines longitudinales plus foncées, pétales linéaires, aigus, colorés comme les sépales, labelle trilobé, les lobes latéraux oblongs, érigés, cramoisi écarlate, lobe intermédiaire ovale, apiculé, vert pâle bordé de rouge et avec une grande crête verruqueuse rouge, au-dessus de laquelle se trouvent cinq lignes érigées rouges, dont les deux externes sont les plus développées : colonne tridentée à la pointe, verte avec des bords cramoisis.

Dendrobium cruentum, Rchb, in Gard. Chron. XXI (1884), p, 604. William's *Orch. Alb.* IV, t. 174.

Introduit par Sander et Cie en 1884 de la côte orientale de la péninsule malaise. Le nom spécifique *cruentum*, rouge sang, a rapport à la couleur du labelle. Cette espèce est distincte et la couleur de ses fleurs est remarquable.

D. chrystallinum.

Eudendrobium, Fasciculata. — Tiges en touffes presque penduleuses, longues de 30 à 50 centimètres. Feuilles linéaires lancéolées, longues de 10 à 15 centimètres, caduques. Fleurs ayant 5 centimètres environ de diamètre, solitaires ou par deux ou trois, sur des pédoncules grêles, revêtus de bractées membraneuses jusqu'à la moitié de leur longueur environ, sépales linéaires oblongs, ondulés blancs, quelquefois avec une tache améthyste près de la pointe, tache toujours présente sur les pétales. Pétales plus grands, ovales oblongs, labelle presque orbiculaire avec un onglet convolu, jaune d'ocre foncé, bordé de blanc, et généralement avec une teinte améthyste presque sur la margine antérieure.

D. chrystallinum, Rchb, in Gard. Chron., 1868, p. 572. Id. *Xen, Orch.* II, p. 210, t. 193. *Bot. Mag.*, t. 6319.

Originaire des monts Arracan près de Tingu dans la Birmanie anglaise, où le colonel Benson le découvrit en 1867, poussant sur les petits arbres dans les endroits découverts, souvent en compagnie de B. *Bensoniæ* et introduit en même temps que lui par nous. Il fleurit pour la première fois en Europe dans notre établissement de Chelsea au printemps 1868 ; comme espèce il se distingue principalement de tous ses congénères de la section EUDENDROBIUM par la case allongée de l'anthère, couverte de nombreuses *papilles* crystallines qui ont motivé le nom spécifique.

D. cumulatum.

. EUDENDROBIUM, PYCNOSTACHYÆ — Tiges en touffes, grêles, pendantes, longues de 45 à 60 centimètres. Feüilles oblongues, acuminées, longues de 8 à 10 centimètres ; fleurs ayant près de 3 centimètres de diamètre, rose pourpre teinté de blanc, réunies en corymbes presque globuleux le rachis, desquels, de même que les pédicelles est pourpre foncé rougeâtre ; sépales et pétales presque égaux, oblongs, labelle obovale, oblong, plus long et plus large que les pétales, prolongé à la base en un éperon légèrement recourbé et obtus.

Dendrobium cumulatum, Lindl, in Gard. Chron., 1855, p. 756. Rchb, idem 1868, p. 6, *Bot. Mag.*, t. 5703.

Ce joli Dendrobium parut pour la première fois dans la collection de M. F. Coventry à Shirley, près de Southampton, en 1855. On ne savait rien alors de son pays d'origine.

Douze années plus tard le colonel Benson l'envoya à Kew du Moulmein et aussi à notre établissement de Chelsea, où il fleurit de même qu'à Kew à l'automne de 1867. Le nom spécifique *cumulatum*, accumulé, a rapport aux corymbes de fleurs massées.

D. cymbidioïdes.

STACHYOBIUM, SPECIOSÆ. — Pseudo bulbes ovales ou oblongs ovales, anguleux, portant à leur sommet deux feuilles oblongues, obtuses, cornées, plus longues que les pseudo bulbes. Pédoncules terminaux, sortant d'entre les feuilles érigées, en racèmes lâches, 5-7 flores. Fleurs de dimensions moyennes, brillantes, sépales et pétales semblables, linéaires, oblongs, étalés, jaune d'ocre, labelle beaucoup plus court, oblong en cœur, blanc avec des taches pourpre foncé, linéaires près de la base, trilobée, portant sur le disque des tubercules arrangés sur deux ou trois lignes en séries. Les lobes latéraux courts recourbés, le lobe terminal, ovale, obtus. Colonne courte. *Botanical magazine.*

Dendrobium cymbidioïdes, Lindl, Gen. et Sp. Orch., p. 77 (1831). *Bot, Mag.*, t. 4735 (1853).

Desmotrichium cymbidioïdes, Bl. Bijdr, p. 355.

Espèce rare, que l'on rencontre très accidentellement dans les jardins, découverte par le botaniste hollandais Blume, au commencement de ce siècle, dans les montagnes boisées de Salak à Java. Il fut introduit d'abord dans les collections anglaises par M. M. Rollisson de Tooting ; vers l'année 1852.

D. Dalhousieanum.

Stachyobium, Speciosæ. — Tiges rondes aussi grosses que le petit doigt, longues de 1 mètre à 1m,30, mais parfois beaucoup plus courtes, tachetées de pourpre quand elles sont jeunes. Feuilles ovales, lancéolées, longues de 8 à 15 centimètres, caduques. Racèmes paraissant sur les nœuds les plus élevés, pendants, 7 à 10 flores ou plus. Fleurs ayant de 10 à 12 centimètres de diamètre, jaune nankin pâle veiné et teinté de rose, avec une grande tache pourpre marron de chaque coté du labelle vers sa base, sépales lancéolés, les deux latéraux en forme de faux, pétales ovales, labelle ovale, concave, obscurément trilobé, frangé et cilié sur la face interne. Colonne blanchâtre.

Dendrobium Dalhousieanum (*), Paxt. *Bot. Mag.* XI, p. 145 (1844). *Bot. Reg.*, 1846, t. 10. Van Houtte's, *Fl. des Serres*, VII, t. 698 (1851). *Illust. hort.*, 1864, t. 423. Warner's, *Sel. Orch.*, I, t. 22.

Introduite à Chatsworth en 1837 par Gibson qui l'obtint du Jardin de Calcutta. Il fut offert au Jardin de Calcutta par lady Dalhouise, sans indiquer sa provenance. On sait aujourd'hui qu'il est abondamment répandu en Birmanie d'où il a été fréquemment importé. Depuis son introduction *D. Dalhousieanum* a toujours été considéré comme un des plus nobles de genre, ses racèmes sont fréquemment, mais pas toujours produits sur les tiges sans feuilles pendant plusieurs années de suite, habituellement elles apparaissent en avril-mai et durent environ une semaine.

(*) Le docteur Wallich fut probablement l'auteur ou tout au moins suggéra ce nom.

(A suivre.)

NOTES SUR LES ORCHIDÉES

par G. BENTHAM

(*Suite.*)

Série 3. *Columna sœpissime apoda, Labellum basi calcaratum.* Je comprendrai dans cette série 16 genres de l'ancien monde et deux américains. *Renanthera* Lour (*Nephranthera Hassk*) qui comprend cinq espèces indo-malaises a le périanthe très étalé des *Vanda*, mais les sépales latéraux sont habituellement plus longs et parallèlement rapprochés ou unis près le labelle, surtout dans le type *R. coccinea* Lour et *R. matutina* Bl.

Dans le *R. micrantha* Bl. (*R. elongata* et *R. matutina* ou *Saccolabium reflexum* Lindl), et deux ou trois espèces alliées ce caractère est moins marqué mais suffisant pour les retenir dans ce genre, auquel tous les autres caractères se rapportent, *Vanda* Br. tel qu'il est actuellement limité à environ vingt espèces indo-malaises, dont une s'étend jusqu'en Australie. Parmi les espèces exclues, la section *Fieldia* de Blume forme le genre mentionné plus haut, *Stauropsis* et le *V. densiflora* Lindl, et sa section *Anota* doivent être rendus aux *Saccolabium* dans lequel genre il est généralement. connu sous le nom de *Saccolabium giganteum* Lindl, *Saccolabium* Blume, (nom que l'auteur a altéré sans nécessité en *Saccochilus* en y comprenant *Robiquetia,* Gaudich, *Ceratochilus* Blume, *Gastrochilus* Don, et probablement *Omoca* Blume, mais en excluant *Rhynchostyles* et *Ornithochilus*), devient un genre assez naturel et bien caractérisé d'environ vingt espèces de la région indo-malaise. Nous les avons distribués en six séries basées sur la forme du périanthe et particulièrement du labelle. *Œceolades* Lindl, a été rapporté avec raison par Reichenbach aux *Saccolabium*, ou tout au moins la plupart des espèces. *Œ. tenera* Wight, paraît être

identique au point de vue spécifique avec *Saccolabium brevifolium* Lindl, *Œ. maculata* Lindl est versé par Reichenbach dans les *Eulophia ; Œ. falcata* Lindl, est un *Angrœcum Saccolabium filiforme* et *S. roseum* ont été figurés par Wight comme des espèces de *Sarcanthus* et confondus par Thwaite, avec le *Schoënorchis Juncifolia* Blume, dont ils ont le port, mais ils ont tous les caractères des vrais *Saccolabium*, *Saccolabium acuminatum* Thw, est toutefois un vrai *Saccolabium* et, au point de vue spécifique, le même que *S. peninsulare* Lindl *Saccolabium Hillii* F. Muell. est plutôt un *Ornithochilus*. *S. densiflorum* Lindl que Reichenbach a rapporté aux *Sarcanthus* me paraît être un *Cleisostoma*, *S. lineolatum* Thw, est le *Cleisostoma maculosum* Lindl, *Uncifera* Lindl deux espèces du Khasia *Acampe* Lindl, huit espèces asiatiques et une d'Afrique, et *Sarcanthus* environ quinze espèces indo-malaises, ne demandent aucun commentaire nouveau. *Cleisostoma* Blume (dans lequel Reichenbach comprend *Pomatocalyx* V. Breda) a environ quinze espèces de la région indo-australienne, en en excluant *C. tridentatum* Lindl, que Reichenbach a récemment versé dans les *Sarcochilus* et *C. ionosmum* Lindl qui a aussi les caractères de ce dernier genre, *C. maculosum* Thwaites, paraît être une espèce nouvelle, le véritable *C. maculosum* de Lindl, ayant été comme nous l'avons mentionné plus haut, décrit comme un *Saccolabium*, *Echioglossum* Blume, est distingué par un auteur par un appendice bifide linéaire sur le labelle. L'appendice manque toutefois certainement dans les spécimens de l'herbier de Lindley de l'*E. muticum* Rchb, f, et quelques autres qui sont évidemment tirés de véritables espèces de Cleisostoma. *Schœnorchis* Blume, limité à sa première section, est une espèce unique apparemment très distincte de Java *Ornithochilus* Wall, a deux espèces himalayennes ou birmanes, considérées par Lindley comme une section d'*Aerides* mais se rapprochant, avec beaucoup de rapports, du *Saccola-*

bium, et servant de trait d'union à nos deuxième et troisième séries de la sous-tribu.

La soudure est encore établie d'une façon plus claire par le *Saccolabium Hillii* F. Muell, d'Australie, que nous ajouterons comme troisième espèce aux *Ornithochilus*. *Tœniophyllum* Blume, comprend environ six espèces, dispersées à travers les régions indo-australiennes et du sud-Pacifique Quelques-unes sont insuffisamment connues, à cause de la difficulté d'examiner leurs fleurs très petites, souvent peu nombreuses sur les spécimens. *Microsaccus* Blume, comprend trois ou quatre espèces malaises, et peut peut-être comprendre aussi *Adenoncos* Blume, petite plante imparfaitement connue et que je n'ai jamais vue. *Diplocentrum* Lindl, deux ou trois espèces de la péninsule indienne, est remarquable par un double éperon sur le labelle.

Angrœcum Thou, pris dans le sens étendu qui lui a été attribué par son auteur, comprendrait actuellement environ cinquante espèces africaines et de la région des Mascareignes réunies principalement par le long éperon souvent grêle du labelle.

Il y a toutefois de grandes différences apparentes, dans les glandes et pédoncules des pollinarium qui nous ont entraîné à diviser ce genre en plusieurs autres, dont aucun n'a paru loin d'être naturel ; mais les quatre suivants peuvent être admis sans difficulté. *Angrœcum* qui sera limité à vingt-cinq sujets. Il a les pédoncules du pollinarium plats, simples ou doubles, les fleurs, sauf quelques exceptions, sont grandes, l'éperon souvent très long mais variable et peut être divisé en trois sections : *A. Macroura* avec une lamelle plate souvent large sur le labelle et les masses polliniques fixées à la surface de tiges plates distinctes, les glandes ressemblent à des écailles également tout à fait distinctes. Cette section renfermera *A. Sesquipedale*, et *A. gladiifolium* Thouars et *A. funale* Bot. mag. (*A suivre.*)

MOOREA IRRORATA



Le genre Moorea a été fondé par M. Rolfe de Kew sur une

plante cultivée par M. Moore, le savant directeur du Jardin botanique de Glasnevin (Dublin). On ne sait rien de l'origine de cette Orchidée qui fut acquise dans un lot de plantes vendues aux enchères. Le genre est jusqu'à présent monotypique et il est fort probable que l'espèce *irrorata* n'est représentée que par un ou deux échantillons. L'excellente figure qui a été publiée dans le *Gardeners' chronicle*, auquel nous l'empruntons, permettra peut-être aux collecteurs de retrouver la source de cette nouvelle venue.

Les fleurs, supportées par une hampe robuste, sont très grandes, elles sont d'un brun obscur avec centre plus pâle, les lobes latéraux du labelle sont marqués de stries brun vif régulièrement écartées.

BIBLIOGRAPHIE

M. Ernest Bergman, le sympathique secrétaire de la Société nationale d'horticulture de France, vient de publier sous le titre : *Les Orchidées de semis*, un petit ouvrage qui n'est pas le résumé de tout ce qui a été opéré en fait de fécondation, mais dans lequel il présente aux lecteurs les plantes méritantes, les seules qui sont dignes de retenir l'amateur. Les semis d'Orchidées se sont multipliés à un tel point qu'il était nécessaire d'opérer un triage, c'est ce que M. Bergman a bien voulu faire avec l'autorité que bon nombre d'années de pratique lui ont conférée.

Ce n'était pas chose aisée, les enfants sont toujours parfaits pour les parents ; aussi, un travail de ce genre fait par les obtenteurs eux-mêmes n'aurait pas été assez impartial, il était bon qu'un connaisseur désintéressé dans la question s'en occupât, et M. E. Bergman est assez bon juge pour que ses arrêts soient respectés.

Le prix de ce petit volume, d'une centaine de pages, est de 1 franc aux bureaux du *Jardin* et de l'*Orchidophile*.

NOTES A LA VOLÉE

Nous connaissons peu d'horticulteurs français qui aient acquis des Cypripedium insigne montanum. C'est chez Duval que nous avons vu les plus curieux, un entre autres avec un sépale dorsal marbré de grandes plaques violettes et largement marginé de blanc constitue une bien jolie curiosité.

*
* *

La floraison du Cattleya labiata suit son cours et paraît, jusqu'à présent, s'opérer régulièrement du 15 octobre au 15 décembre ; il y a là une ressource nouvelle pour la consommation des fleuristes de Paris. Tout le monde s'en félicitera, producteurs et consommateurs.

*
* *

La rareté des fleurs dO'dontoglossum sera très grande cet hiver, l'été très chaud a jeté une certaine perturbation dans la végétation de ces jolies plantes et les amateurs de fleurs d'Orchidées seront étonnés des difficultés qu'ils éprouveront à s'en procurer.

*
* *

Vendre à un amateur riche, mais naïf, des importations, y glisser avec connaissance de cause une perle fine, en attendre la floraison et jouer la comédie de la surprise.

*
* *

Offrir à l'amateur riche, mais naïf, la forte somme pour cette perle, et l'emporter, mais, en même temps fournir à l'amateur riche, mais naïf, quelques nouveaux milliers d'importations.

*
* *

Cette petite opération, excessivement drôle... mais en somme très habile, se pratique sur une large échelle, par certaines maisons étrangères, qui poussent les *hola !* quand on parle de leurs procédés plus ou moins corrects...

*
* *

Morale : C'est avec les amateurs français que ce petit... truc se pratique.

VIATOR.

Propriétaire-gérant: Godefroy-Lebeuf. — Imp. PAUL DUPONT (Cl.) 122.12.92.

PLANTES NOUVELLES OU REMARQUABLES

ZYGOPETALUM GRAMINIFOLIUM

M. Rolfe décrit dans le Gardeners'Chronicle, sous le nom de Zygopetalum graminifolium, une espèce brésilienne introduite il y a quelque temps par M. Sander sur des troncs de Lomaria. M. Rolfe pensa tout d'abord avoir affaire à une variété à feuilles étroites du vieux Z. maxillare Lodd, mais la plante a fleuri dans diverses occasions et a prouvé qu'elle avait des caractères constants : aussi mérite-t-elle un nom spécifique. Il y a trois espèces alliées de très près qui présentent la particularité de croître sur des troncs de fougères : les deux espèces mentionnées plus haut et le Z. Gauthieri. Tous trois sont caractérisés par la présence d'une crête en forme de fer à cheval, de dimensions extraordinaires. Z. graminifolium se distingue des autres par un rhizome plus grêle et plus rampant, par ses pseudo-bulbes plus petits, par ses feuilles ligulaires plus étroites ; les racèmes sont érigés et portent de 6 à 7 fleurs, les sépales et pétales vert clair copieusement tachetés de brun foncé, le labelle est d'une pourpre bleue uniforme : c'est une petite espèce gracieuse.

EPIDENDRUM GODSEFFIANUM ROLFE

MM. Sander et C[ie], de Saint-Albans, ont reçu dans une importation de Cattleya labiata un superbe Epidendrum qui, au moment de la floraison, a été reconnu nouveau. Il appartient à la section *Eucyclium* et au groupe particulier que Lindley

a caractérisé comme *Hymenochila biloba*, et au point de vue technique, il peut être placé à côté de l'*E. Hanburyi*. Comme forme il ressemble sous quelques rapports à cette espèce, mais il en diffère par sa couleur et il se rapproche plutôt, à ce dernier point de vue, de l'*E. bifidum*, dont la forme est toutefois complètement différente. Le labelle bilobé le place, sans aucune erreur, dans ce groupe, quoique d'après son apparence générale il ressemble à quelques autres espèces, dont le labelle n'offre pas ce caractère, ce qui nous engage à chercher si les espèces ne pourraient pas être rangées dans un ordre plus naturel en se basant sur d'autres caractères. C'est un point à élucider plus tard. L'*E. Godseffianum* a le port des autres espèces de ce groupe et les fleurs mesurent au delà de $0^{m},04$ de diamètre. Leur couleur est vert clair, quelquefois nervé de brun clair, excepté le labelle qui est blanc, le lobe frontal étant ligné de rose pourpre brillant.

CYPRIPEDIUM BUCHANANIANUM × :

HORT. MEASURES

C'est une plante hybride formée dans la collection de R. H. Measures, Esq. de Streatham, par le croisement du C. Druryi avec le C. Spicerianum, et dont la fleur et la feuille viennent d'être reçues à Kew. Je ne suis pas sûr que ses caractères aient déjà été signalés. Le sépale supérieur est largement orbiculaire, d'un blanc lavé de jaune clair, quelques taches d'un ton pourpre près de la base et une étroite ligne médiane pourpre-foncée. Les pétales sont d'un gris-jaunâtre clair, leur margine supérieure est ondulée et la même moitié de chaque pétale porte quelques lignes étroites d'un brun pourpre; vers la base, sur les deux moitiés, se trouvent de nombreuses taches d'un ton pourpre. Le labelle est gris-jaunâtre par derrière, il est de la même couleur lavée de brun pourpre par

devant, le fond est fortement taché de pourpre. Il tient en général beaucoup du C. Spicerianum par sa forme. Le staminode aussi ressemble beaucoup à celui du même parent, quoiqu'il soit plutôt plus plat; sa couleur est pourpre claire avec un centre jaune. Les caractères du père l'emportent pourtant sur ceux de la plante mère; le trait le plus sensible dérivé de cette dernière est une teinte jaune particulière au C. Druryi. C'est certainement une plante intéressante, et M. Measures m'écrit qu'il la considère ainsi que le C. Cythera × et le C. Hera × (reçus vers le même temps) comme trois des meilleures productions qu'il ait encore eues.

R. A. ROLFE.

CYPRIPEDIUM Cythera ×, n. hyb.

C'est une très jolie petite plante venue dans la collection de R. H. Measures, Esq. de Streatham par le croisement du C. Spicerianum et du C. purpuratum, le dernier est le père. Dans son caractère général le C. Cythera ressemble plus à la mère plante, mais par la dimension il se rapprocherait davantage du père. Chose assez singulière, les feuilles sont tout à fait vertes sans aucune trace de tessellature, ce qui est l'inverse de ce qui arrive ordinairement quand un parent appartient au groupe tessellé; néanmoins, je crois que la parenté est correcte. La fleur, de même que le reste de la plante, est petite et mignonne, ayant seulement 3 pouces d'étendue. Le sépale supérieur est très largement ovale, avec une large ligne médiane pourpre, la base d'un brun pourpre, se fondant en une suffusion pourpre claire au-dessus, et finalement en une large margine blanche. Les pétales sont d'un brun-pourpré clair à l'extrémité et vert pâle près de la base avec de nombreuses petites taches brun pourpré ; il y a aussi une étroite ligne médiane de la même couleur. Le labelle petit, décoloré à sa partie postérieure, est

légèrement taché de pourpre à sa partie antérieure, l'intérieur est lavé de pourpre par devant avec beaucoup de taches de la même couleur par derrière. Le staminode ressemble beaucoup à celui du C. Spicerianum, d'un ton tirant sur la pourpre pâle, centre jaune, ayant quelques teintes vertes. C'est une très jolie petite plante aux couleurs brillantes et attrayantes. Il serait peut être désirable d'infuser la complexion naine du C. purpuratum dans d'autres Cypripedium hybrides, si cela pouvait être fait sans sacrifier les autres caractères.

R. A. ROLFE.

(*Gardeners' Chronicle.*)

ONCIDIUM HŒMATOCHILUM

Cette très jolie espèce se rencontre assez rarement dans les collections et échappe aux recherches des collecteurs. Elle croît en abondance près de Valentia, au Venezuela, dans le voisinage des Cattleya Luddemanniana, et il est probable qu'on l'introduirait plus souvent si les Cattleya Luddemanniana étaient à la mode. Par son port, elle est intermédiaire entre l'Oncidium luridum et l'Oncidium Lanceanum. Elle se rapproche évidemment de cette espèce par la dimension de ses fleurs et le dessin de son feuillage, mais la forme de ses feuilles est plutôt celle du luridum. C'est une espèce sans bulbes, à feuilles charnues, épaisses, coriaces, érigées, oblongues, brusquement pointues et tachetées de brun noirâtre sur fond vert intense. Les racèmes sont érigés, ils atteignent souvent un mètre, portent des fleurs de dimensions moyennes, un peu plus grandes que celles de l'Oncidium luridum, mais plus petites que celles du Lanceanum. Les pétales et les sépales sont presque égaux. Le fond en est jaune canari avec de nombreuses macules rouge sang; le labelle présente un tablier

bien étalé, dont la face supérieure est rouge sang, légèrement plus clair sur les bords où se rencontrent des taches régulièrement espacées rouge sang. Les lobes latéraux sont rose clair et à la base de cet organe se trouvent des verrues blanchâtres. La face externe des sépales et pétales est vert clair avec macules roses, et celle du labelle est rose clair avec margine jaune maculée de rose.

Sans être une plante de serre aussi chaude que l'Oncidium Lanceanum, l'O. hœmatochilum demande à être cultivé dans la partie la plus chaude de la serre aux Cattleya. Il exige beaucoup de lumière. Les fleurs s'épanouissent à l'automne et sont de très longue durée.

CULTURE DU SPHAGNUM

Le Sphagnum, qui appartient à une famille voisine des mousses, couvre d'immenses espaces dans certaines régions; mais il tend à disparaître des lieux humides de notre pays où, autrefois, on le rencontrait en abondance. Le défrichement des marais, la mise en culture de certaines régions où depuis des siècles il s'était implanté, l'exploitation toujours plus active d'un produit de plus en plus utilisé pour la culture, tout concourt à en diminuer le stock. Il serait peut-être avantageux de le cultiver et, si je donne ce conseil aux propriétaires de gisements, c'est parce qu'il y a dans cette spéculation un profit certain et des risques nuls.

Partout où le sphagnum est abondant, la valeur du sol ne dépasse pas celle du sphagnum qu'il produit.

On comprendra que si on tire d'un hectare de marécage assez de Sphagnum pour payer le terrain, mais qu'on le détruise complètement, on aura tari une source de profits et les impôts, les aménagements quels qu'ils soient, qui grèveront

ce sol qui n'aura rien coûté, mangeront le capital réalisé : ce sera un placement à l'envers.

La culture du Sphagnum n'est pas compliquée. Le Sphagnum s'établit petit à petit, aux dépens des autres végétaux qu'il finit par étouffer. Cette lutte, dont l'issue est certaine, est de longue durée ; il faut des années, des siècles pour que l'humble mousse étouffe les graminées et les carex, les bruyères et les fougères. Il faut donc l'aider dans cette tâche et surtout ne pas enlever tout le Sphagnum qui croit à une place sans en laisser quelques bribes qui peuvent servir à reconstituer le gisement. La lumière, le soleil même, sont des agents qui permettent d'obtenir le beau Sphagnum à grosses têtes ; celui qui possède une mine de Sphagnum fera donc bien de couper les arbustes qui le privent de ces éléments. Il pourra aussi faire faucher les broussailles, et, en les laissant sur le sol, étouffer complètement les touffes fauchées ; le Sphagnum petit à petit prendra la place de ces touffes et se développera vigoureusement. Peut-être, en semant sur le sol des terrains non calcaires, là où l'eau suinte constamment, des têtes de Sphagnum, réussirait-on à créer de petites colonies qu'on exploitera plus tard, quand elles seront bien établies.

En France, en Angleterre, la récolte du Sphagnum devient de plus en plus onéreuse. Il en est de même de la terre fibreuse qui, autrefois, à Fontainebleau par exemple, se rencontrait en abondance. Quand nous avons préconisé cette terre pour la culture des Orchidées, on pouvait facilement se la procurer ; il commence à ne plus en être ainsi ; malheureusement nous ne savons pas par quels moyens on pourrait la reproduire. La terre de polypode n'avait jamais été exploitée, depuis des siècles elle recouvrait les grès, et c'est après de longues séries d'années qu'elle avait constitué ce manteau si épais que nous exploitons ; partout où nous l'avons récoltée, la roche est restée à nu, et rien n'indique que nous reverrons les mines se reconstituer ; il faudra chercher autre chose ou plus loin.

PESCATOREA LEHMANNI

Les Pescatorea, Bollœa, Huntleya, toute cette série de plantes plus ou moins rattachées aux Zygopetalum, dont ils différent tout particulièrement par l'absence ou du moins la forme très distincte du rhizome et de leurs pseudo-bulbes ou des organes qui les remplacent, sont des plantes sur lesquelles les collecteurs ne tarissent pas d'éloges mais que les amateurs ont rarement l'occasion d'apprécier. Comme toutes les Orchidées ou presque toutes, elles se comportent mieux quand elles arrivent de leur pays qu'après quelques années passées dans nos serres. Elles paraissent y avoir épuisé l'énergie vitale qui leur permettait de fleurir avec une rare abondance et une régularité presque continue. Ce sont cependant de bien belles plantes chez lesquelles on retrouve cette couleur bleue si enviée des amateurs et que de rares orchidées possèdent. En revanche, là ou elle se plaisent, quelquefois dans un coin ou nul n'avait songé à les installer et ou parfois on les a reléguées, elles récompensent amplement l'amateur qui s'est laissé tenter et a acquis une collection de ces délicieuses plantes. M. de Petitville m'a envoyé récemment une fleur énorme de Pescatorea Lehmanni, en me prévenant que cette plante était presque constamment en fleurs. La fleur que j'ai en mains, et que je fais peindre, est de dimensions extraordinaires, bien étoffée et admirablement teintée de couleurs très vives et très tranchées. — Je ne sais pas comment M. de Petitville la cultive, mais j'ai vu autrefois chez MM. Vuylsteke et Vervaet, de Gand, des plantes de la même série, cultivées en serre chaude, tenues sous les palmiers et autres plantes vertes cultivées dans le même local.

Les Bollœa cœlestis s'y comportaient d'une façon admirable.

LES ERIOPSIS

Les Eriopsis peuvent être classés parmi les plantes que l'on rencontre le plus rarement dans les collections. Bon nombre d'amateurs en ignorent le nom. Et pourtant tous sont de jolies plantes de culture assez facile et très ornementales par leur feuillage vigoureux et étoffé.

Pendant la période de repos, qui s'étend de mai à juillet-août, on peut les tenir en serre aussi froide qu'il est possible à cette époque de l'année, mais pendant la période de végétation, il est prudent de les passer dans la serre aux Cattleya, tout en ne leur ménageant ni l'air ni la lumière et en admettant même le soleil quand il n'est pas trop brûlant. L'E. biloba, qui est le plus généralement cultivé, est une plante très distincte. Ses bulbes rugueux, d'un vert brun, atteignant la grosseur d'un œuf de poule, soutiennent des feuilles énormes, pliées, rugueuses, coriaces, d'un vert sombre intense. Les épis qui partent de la base des pseudo-bulbes sont érigés et soutiennent des fleurs nombreuses, d'un jaune clair avec les bords rouge orange foncé ; le labelle est également jaune très abondamment tacheté de brun, ovale avec une crête munie de lamelles triangulaires. Comme aspect, ils rappellent les épis de certains Cymbidium à hampes érigées.

C'est de la Nouvelle-Grenade que cette espèce a été introduite. On la signale aussi dans la Guyane anglaise, mais nous n'avons jamais vu de spécimens de cette région et nous ignorons s'il ne s'agit pas d'une autre espèce.

L'E. rutidobulbon est une Orchidée de la Nouvelle-Grenade également, particulièrement de l'État d'Antioquia, si riche en plantes ornementales de tous les genres. Elle est d'une grande vigueur. Les bulbes encore plus que dans l'espèce précédente supportent 2 à 3 feuilles qui atteignent 0m50 de longueur sur 25 à 30 de largeur, les fleurs,



ÉRIOPSIS BILOBA

plus grandes que dans le biloba, atteignent 0,05, sont d'un jaune orange foncé avec des bords pourpre rougeâtre. C'est une plante tout à fait froide (mais demandant du soleil), que l'on fera bien de tenir en serre mexicaine.

LE VOYAGE DE M. DYBOWSKI

M. J. Dybowski a été un des collaborateurs de la première heure du *Jardin*, journal que la plupart des lecteurs de l'*Orchidophile* ont honoré de leur souscription. Quand il partit pour le Congo, j'appelai son attention sur les Orchidées de cette région, avec la conviction certaine qu'il ne tiendrait aucune des promesses qu'il m'avait faites; je savais que c'était de l'outrecuidance de ma part, de demander à un voyageur, chef de mission, ayant une responsabilité de tous les instants, devant faire face à mille détails imprévus, de s'occuper de plantes n'ayant pas d'utilité pratique transcendante. Enfin il ne m'en coûtait rien de demander à M. Dybowski ce service et j'avais quelques chances pour qu'il me le rendît. Mon calcul était juste, les espèces ornementales que Dybowski à collectionnées sont peu nombreuses; il ne faut pas se faire d'illusions, la flore de cette partie de l'Afrique, je parle de la flore ornementale, est d'une désespérante pauvreté, tous les voyageurs de cette région sont d'accord, il n'y a pas de fleurs au Sénégal, ni au Congo, ou du moins, les fleurs se perdent au milieu de l'exubérance de la végétation et elles échappent aux yeux de l'Européen et à ceux de l'indigène.

M. J. Dybowski nous a fourni des détails très précis; si nous avons résumé la conversation que nous avons eue à ce

sujet, c'est parce que nous savions que si M. Dybowski était très occupé le jour où il a collectionné ces plantes, il l'est encore bien davantage à l'heure actuelle, où il réunit les milliers d'échantillons de toutes sortes qu'il a rapportés et où il est exposé aux interviews de toutes les personnes qui s'intéressent à ses découvertes dans les différentes branches de l'histoire naturelle.

Je ne sais pas si M. Dybowski s'exposera à de nouveaux dangers, mais il a évidemment l'étoffe d'un voyageur naturaliste de premier ordre, et il serait à souhaiter qu'on l'encourageât dans cette voie; où il a passé il restera évidemment à glaner, mais peu feront une récolte aussi abondante, ses échantillons se chiffrant par milliers. A notre connaissance, il y a bien peu de voyageurs qui aient rendu autant de services à la science, Harmand et Humblot, sont les plus connus. Puissent les collections de Dybowski, fruit de tant de dépenses et d'effort, ne pas moisir dans les greniers des muséums, sort réservé trop souvent aux récoltes des voyageurs scientifiques de notre pays.

La fleur quelle qu'elle soit a toujours rempli un rôle dans la vie humaine; ce n'est pas d'aujourd'hui que nous couvrons le cercueil de nos morts des fleurs les plus rares, que nous en ornons la demeure de nos fiancées; les Orchidées, longtemps avant d'être à la mode dans nos pays civilisés, étaient recherchées des peuples primitifs que nous avons soumis à nos vices.

Les Orchidées ne jouissent pas seules de ces prérogatives; toutes les fleurs éclatantes sont recueillies avec soin, les peuples les plus primitifs les recherchent.

Dans l'Afrique centrale, la fleur joue-t-elle un rôle, c'est ce que j'ignore, mais les Orchidées paraissent peu appréciées, ou du moins elles sont peu nombreuses, et pourtant certaines espèces pourraient être classées au rang des plus belles.

Il faut avoir vu les échantillons récoltés sur place des Lissochilus giganteus, pour comprendre combien cette plante est superbe, avec ses épis qui atteignent 3 mètres de hauteur, dans les marécages gabonnais. C'est malheureusement une plante de culture difficile.

Il en est de même de toutes les Orchidées qui sont soumises aux influences de la mer, je ne parle pas seulement des plantes qui vivent dans le voisinage des eaux courantes mais aussi de celles qui croissent sur les arbres, exposées aux effluves salés.

Le Dendrobium taurinum, le Phalænopsis grandiflora, le Diacrium bicornutum, sont des exemples classiques.

Mais M. Dybowski ne s'est pas préoccupé de collectionner les Orchidées de la côte, il savait que celles-là sont connues. Il s'est attaché à ne réunir que les plantes qui ont échappé aux recherches des collectionneurs parce qu'elles étaient hors de leur portée. Les plantes qui croissent à quelques centaines de kilomètres de la mer sont-elles de culture plus facile, c'est ce que l'avenir nous apprendra, mais il est presque certain que bien des années se passeront avant qu'un homme aussi zélé que M. Dybowski songe à en enrichir nos collections.

Les envois de M. Dybowski ont toujours mis plusieurs mois à nous parvenir, les plantes qu'il a rapportées de la rivière de Kemo ont mis 7 mois à arriver à la côte. Elles sont peu nombreuses, trois espèces, dont deux Lissochilus et un Eulophia?

Un Lissochilus que j'appellerai Dybowskii jusqu'au jour où il me sera prouvé qu'il ne s'agit pas d'une espèce connue, a des bulbes qui par leur apparence générale rappellent les Bletias de la Chine et du Japon, les feuilles linéaires, érigées, pliées, ressemblent à celles du L. giganteus en miniature, les fleurs portées sur les épis lâches, érigés,

longs de 40 à 60 centimètres, supportent de huit à douze fleurs grandes, ressemblant à celles du Phajus Humbloti mais légèrement plus grandes. Ces fleurs d'un rose éclatant, très odorantes, présentent trois sépales recourbés en arrière et pointus, deux pétales larges et projetés en avant, un labelle très développé, avec un éperon saillant. Nous publierons plus tard une figure et une analyse de la fleur.

Cette plante croît dans les marécages au milieu des herbes, ces marécages, doivent, pendant la saison sèche, être absolument dépourvus d'eau. Une autre espèce moins ornementale donne des fleurs blanc crème, enfin une troisième Orchidée, aux fleurs petites mais très nombreuses d'un violet ardoisé, mérite également l'attention. Si les deux dernières plantes sont d'une valeur horticole secondaire, il n'en est pas de même de la première, qui mérite une des meilleures places dans les collections. Malheureusement les bulbes rapportés sont peu nombreux et, je le répète, il se passera de longues années avant qu'on en importe de nouveaux. L'endroit ou cette plante se rencontre et qui est marqué sur les cartes par de nombreux points de doute est dans une région chaude, où la moyenne est d'environ 25 degrés, c'est donc une plante absolument chaude, qui entre en végétation en octobre-novembre et qui doit fleurir très probablement en avril-mai.

LES ANŒCTOCHILUS

Les Anœctochilus étaient autrefois les joyaux des expositions d'horticulture et n'avaient pas alors la réputation d'être impossibles à cultiver. Est-ce la conséquence de traitements mal dirigés, d'une multiplication par sectionnement à outrance qui les a rendus si débiles? C'est ce que nous ignorons; mais un fait certain c'est que les amateurs qui les cultivent avec succès se comptent par unités. Les Anœctochilus se rencontrent toujours, dans les pays où ils croissent, sur les hauteurs. Les montagnes peu élevées de la Cochinchine en possèdent quelques espèces que l'on ne rencontrejamais dans les plaines. C'est seulement à deux ou trois cents mètres d'altitude, en général au pied des roches de grès, là où pendant la saison des pluies l'eau suinte constamment, mêlés aux fougères, aux aux Pellionia, aux Selaginella.

Dans ces localités, les plantes sont à peine ombrées, l'air y est plus pur, plus renouvelé que dans la plaine, les plantes sont moins étouffées, et, pendant la saison sèche, elles disparaissent complètement.

Des massifs formés sous les Grammatophyllum, au Jardin botanique de Singapoor, un peu au dessus du niveau de la mer, ne poussent que parce que les plantes en sont fréquemment renouvelées. Les variations dans la flore sont beaucoup plus sensibles aux différences d'altitude sous les tropiques que dans la région tempérée. En Europe, la flore de trois à six cents mètres est peu différente de celle de la plaine. Il n'en est pas de même dans les régions chaudes où à 200 mètres d'altitude se rencontrent déjà des végétaux qu'il serait impossible de rencontrer à une altitude sensiblement plus basse et qui souvent ont disparu à une altitude un peu plus élevée.

C'est probablement à cette cause qu'il faut attribuer la difficulté de cultiver les Anœctochilus que nous tenons, à tort à

mon avis, en serres trop étouffées. M. Legentil, d'Arras, qui cultive admirablement toutes les Orchidées et d'une façon parfaite l'A. Dawsoni, commence à élever les espèces plus délicates Lowi, setacea, concinnus, etc.

Il ne m'a pas été facile de lui procurer les diverses espèces, et encore n'ai-je pu les rencontrer qu'à l'état microscopique. Il fallait s'en contenter. M. Legentil a commencé par enlever les pousses malingres et s'est surtout occupé de faire repartir les rhizomes qui, entre ses mains, ont donné naissance à des yeux bien conformés et pleins de vigueur. Les plantes ont été mises dans des terrines très petites et tenues non pas étouffées mais contre le vitrage et à l'air libre de la serre. Aujourd'hui, après quelques mois, elles sont pleines de vigueur. M. Legentil a également soin de laisser reposer les plantes qui, aussitôt qu'elles montrent leurs fleurs, sont privées d'eau puis rempotées et remises en activité. Pendant un mois ou deux, elles se reposent complètement. Jadis les espèces d'Anœctochilus ou leurs variétés étaient très nombreuses en culture. On appelait au reste Anœctochilus, non seulement les véritables plantes de ce genre, mais aussi une foule d'autres plantes appartenant à des genres très différents, les Dossinia, les Goodyera, les Argyrorchis, les Macodes, les Physurus, les Chrysobaphus, les Monochilus, etc. Enfin, toutes les Orchidées dont le feuillage était teinté d'or, d'argent, d'émeraude ou de bronze étaient classées, au point de vue jardinique, parmi les Anœctochilus et suivaient le même traitement.

Les Anœctochilus se rencontrent dans tous les pays chauds de l'Asie et des Archipels voisins; Java, Bornéo, Ceylan, l'Inde, la Cochinchine, le Tonkin et l'Annam en nourrissent un bon nombre d'espèces. Williams cite l'A. Eldorado de l'Amérique centrale; c'est une plante que nous ne connaissons pas, mais nous nous méfions des espèces déterminées par l'horticulteur qui a quelquefois intérêt à dissimuler la provenance réelle des plantes qu'il nomme et qu'il répand.

QUELQUES CATTLEYA LABIATA

Le groupe des Cattleya labiata Lindl contient une série plantes à grandes fleurs, à sépales beaucoup plus étroits que les pétales, à labelle large, en général bien étalé et au coloris souvent très brillant. C'est dans ce groupe qu'il faut comprendre les C. labiata Ldl. Warocqueana Linden, Dowiana, Aurea, Eldorado, Gaskeliana, Luddemanniana, Mendeli, Mossiæ, Percivaliana, Trianæ, Warneri, Warscewiczii, Rex? cette dernière plante avec un point de doute.

Nous avons réuni sur la même planche quatre variétés, de façon à bien montrer les différences entre les formes. Le n° 1 est une plante hors ligne, qui a fleuri dans la fameuse collection Martin Cahuzac, à Sybirol, près Bordeaux ; c'est le plus blanc des labiata vera connus jusqu'à ce jour.

Le n° 2 est le Cattleya labiata var. Warocqueana, distinct entièrement du n° 3 qui est le labiata type de Lindley d'après un exemplaire de la collection Finet. Ces deux plantes ont été peintes à des époques très différentes, le Warocqueana d'après une des premières plantes de Linden, le labiata bien avant qu'on ait espéré réintroduire cette espèce. En un mot, ils n'ont pas été peints pour les besoins de la cause. Depuis, il a fleuri une foule de labiata et on a trouvé dans le nombre des plantes intermédiaires qui réunissent les deux types par des échelons insensibles.

Le n° 4 est le Cattleya labiata Luddemanniana, plante de la collection Gibez. De tous les labiata, le Luddemanniana est celui que je préfère ; c'est à mon avis le plus beau de tous les Cattleya. Malheureusement, il fleurit d'une façon assez capricieuse, mais aucune plante n'est de tenue plus superbe. La plante qui a servi de modèle et qui fleurit régulièrement chez Mme Gibez, à Sens, est une variété d'élite, autant par le coloris

CATTLEYA LABIATA. LINDL. Mme MARTIN CAHUZAC 2. _ CATTLEYA LABIATA LINDL. WAROCQUEANA LIND.

3. CATTLEYA LABIATA LDL. (TYPE) 4. CATTLEYA LABIATA LUDDEMANIANA COLLECTION GIBEZ


L'ORCHIDOPHILE.
1.
2.



1._ CATTLEYA LABIATA. LINDL. M^ELLE MARTIN CAHUZAC. 2._ CATTLEYA LABIATA LINDL. WAROCQUEANA LIND.

3._ CATTLEYA LABIATA LDL. (TYPE) 4._ CATTLEYA LABIATA LUDDEMANIANA COLLECTION GIBEZ.

que par la dimension des divisions, mais tous les Luddemanniana sont beaux et dignes d'être cultivés. Ils demandent du soleil et un repos très accentué.

ORCHIDÉES DU SIKKIM

Quand une erreur est répétée périodiquement sans contradiction, c'est un devoir d'essayer de la redresser. Tel est le cas de celle qui s'est accréditée au sujet de l'altitude à laquelle se trouve le Cymbidium eburneum.

Ainsi que l'ont fréquemment répété les correspondants du *Gardeners' Chronicle*, d'après Griffiths, cette altitude est de 5 à 6,000 pieds sur les monts Khasia ; ce chiffre n'est, je crois, pas exact. Cette plante n'est pas rare dans le Sikkim Himalaya, mais ne se rencontre pas au-delà de 3,000 pieds. Elle se trouve habituellement sur les branches horizontales et les enfourchures des arbres, près du lit des fleuves, dans les vallées brûlantes élevées de 1,000 à 3,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, et à en juger d'après les localités bien connues des autres plantes communes dans le Sikkim et le Khasia, le *C. eburneum* doit se trouver dans les monts Khasia à de plus basses altitudes que dans le Sikkim. Je serais grandement étonné d'apprendre qu'il prospère réellement ou même vit plusieurs années dans les cultures, à une température se rapprochant de celle observée à 5 et 6,000 pieds à la latitude des monts Khasia, cette température équivaudrait à celle d'une serre anglaise garantissant seulement de la gelée. Le *C. eburneum* est naturellement une plante pour les serres d'Orchidées chaudes et non pas pour les froides.

Beaucoup d'espèces d'Orchidées aussi bien que d'autres plantes, semblent avoir une complexion accommodante et pous-

sent aussi bien à des altitudes tout à fait différentes, mais le *C. eburneum* ne fait pas partie de cette catégorie.

Dans le *Gardeners' Chronicle* du 1er avril 1890, p. 266, il est dit que les Pleione sont trouvés dans les montagnes des Indes, attachés aux rocs humides exposés au plein soleil, aussi bien que sur les troncs des arbres » ; il y est dit aussi que « beaucoup de cultivateurs ont des déceptions avec ces plantes, bien que leur donnant un traitement tropical et les entourant de soins excessifs ». Il me semble que les deux citations que je viens de faire, quoique justes en partie, contiennent des sources possibles d'erreur.

Beaucoup de gens, je pense, se figurent un « roc humide » avec plus ou moins d'eau y coulant constamment ; mais cependant les Pleione ne sont jamais trouvés à l'état naturel dans une telle situation. La section froide des Pleione du Sikkim croît abondamment sur les rocs couverts de mousse et sur les troncs et les branches des arbres, mais jamais l'eau ne passe sur ces rocs, si ce n'est sous forme de pluie, et pendant une grande partie de l'année, ces rocs sont bien loin d'être des rocs humides. Pendant six mois, de fin octobre à avril, ils peuvent recevoir deux ou trois ondées, tandis que de la mi-juin à la mi-septembre, ils sont habituellement dans un état presque constant de saturation. Dans le Sikkim, les Pleione n'aiment certainement pas les lieux exposés « au plein soleil », et recherchent plutôt un ombrage atténué. C'est aussi une erreur de donner à la masse des Pleione, sans distinction d'espèce, un même traitement ; il en est de même pour les Cymbidiums ; par conséquent, le conseil d'éviter de donner aux Pleione un traitement tropical, bien que juste en général, est en partie erroné. Je connais quatre espèces de Pleione dans le Sikkim : l'*Hookeriana*, l'*Humilis*, le *Wallichiana* et le *Maculata*. Les altitudes moyennes auxquelles ces espèces sont respectivement trouvées sont dans l'ordre ci-dessus, de 9,000, 8,000, 7,000 et 2,500 pieds. Il s'ensuit

naturellement que le *P. maculata* doit suivre un traitement tropical et les autres espèces un traitement froid. Les *Pleione* fleurissent d'une façon si luxuriante dans ces montagnes, que je peux difficilement me les imaginer plus beaux dans les cultures ; mais c'est une simple supposition de ma part, car je ne puis me rappeler avoir jamais vu une seule plante de ce genre, en fleurs, dans les cultures, et cela ne m'est certainement pas arrivé depuis vingt-cinq ans. Mais si les *Pleione* étaient aussi beaux dans les cultures en Europe qu'ils le sont dans leurs pays d'origine, je ne puis m'empêcher de penser que ce serait noté dans les journaux horticoles plus souvent que cela n'est.

J'ai mentionné que quelques espèces d'Orchidées semblent avoir des complexions accommodantes et qu'elles se développent également bien à des altitudes absolument différentes. Le *Dendrobium nobile* rentre dans cette catégorie ; mais je ne suis pas sûr que les conditions climatériques varient aussi fortement qu'il le semble au premier abord, ou comme l'indiqueraient les températures moyennes des élévations extrêmes entre lesquelles ces plantes sont trouvées. Dans le Sikkim, le *Dendrobium nobile* est trouvé depuis environ 1,000 pieds jusqu'à 5,000 et au-dessus. Jusqu'à ces derniers temps, je considérais 4,800 pieds comme étant la limite extrême, mais l'année dernière j'ai trouvé une plante forte et vigoureuse à 5,300 pieds. C'était toutefois dans une position propice ; cette plante se trouvait sur le sommet d'un vaste rocher, parmi les fougères et autres plantes naines, à l'abri favorable des arbres croissant derrière le rocher et dont les branches la surplombaient, tandis que la face du rocher était à découvert et pleinement exposée aux rayons du soleil de midi. Par conséquent, pendant les nuits froides, cette plante obtenait le plein bénéfice de la chaleur accumulée sur la masse du rocher; car en hiver, dans ce pays, les jours sont presque toujours clairs et ensoleillés.

Sans ces conditions propices, la plante, à cette haute élévation, aurait pu à peine ou tout au plus exister, tandis qu'avec elles elle était luxuriante.

Dans les régions froides de 4,000 pieds et au-dessus, le *Dendrobium nobile* se trouve sur ces rochers chauffés par le soleil et en même temps abrités ; mais, dans les régions basses, dans les vallées étouffées, il choisit les branches les plus élevées des grands arbres, où il est exposé à tous les vents et à toutes les températures. Ainsi, apparemment, le *Dendrobium nobile* recherche les brises fraîches dans les vallées chaudes et se glisse dans les recoins chauds à des altitudes froides

J.-A. Gamme.

Darjeeling, 5 avril 1890.

(Traduit du *Gardeners' Chronicle* du 3 mai 1890.)

ODONTOGLOSSUM GRANDE

Les Odontoglossum sont en général des plantes de serre froide, c'est-à-dire qu'elles se contentent de 4 à 5 degrés au-dessus de zéro en hiver et qu'elles craignent les températures qui, l'été, dépassent 18 degrés. Mais cette règle souffre des exceptions. Par suite de l'immense étendue qu'occupent les représentants de ce beau genre, ses diverses espèces sont soumises à des conditions qui varient, non seulement suivant l'altitude, la latitude, mais aussi suivant les vents régnants, l'état de l'atmosphère et mille causes que l'expérience nous fait connaître peu à peu.

L'Odontoglossum grande est une plante du Guatemala. Elle croît sur les deux versants de la ramification des Andes qui longe le Pacifique et dans les plaines qui séparent cette chaîne de la Sierra centrale du Honduras. Partout il ren-

contre de l'air, de la lumière, des pluies abondantes pendant la saison humide, des rosées copieuses pendant la saison sèche, mais aussi un repos accentué et un peu plus de chaleur que nous n'en accordons en hiver aux autres Odontoglossum. Quand il se repose, on doit le passer dans la serre aux Cattleya de 8 à 10 degrés, le priver d'eau jusqu'au moment où il va émettre ses pousses.

C'est une espèce vigoureuse que l'Odontoglossum grande, ses fleurs sont les plus grandes du genre. Elles atteignent des dimensions extraordinaires sur les exemplaires vigoureux auxquels on n'a pas ménagé le fumier de vache bien décomposé dans le compost.

Elle craint en hiver l'humidité atmosphérique en excès. On peut la combattre en laissant les ventilateurs de la serre ouverts.

C'est en septembre-octobre que les fleurs de l'O. grande apparaissent. Si vous tenez les plantes dans un endroit aéré, si vous évitez les seringages, vous pourrez jouir de leur splendeur pendant trois semaines.

Une fois les fleurs fanées, reportez la plante dans la serre aux Cattleya et laissez-la tranquille. Au printemps, les pousses commenceront à se développer; vous la rempoterez alors et vous la tiendrez humide jusqu'au complet développement de ses nouvelles fleurs.

ONCIDIUM CUCULLATUM
ET SES VARIÉTÉS

L'Oncidium cucullatum est une espèce extrêmement variable et bon nombre de plantes très voisines, quoique portant des noms distincts, pourraient être considérées, sans soulever trop d'objections, comme de simples formes locales de cette

belle espèce. Quand une plante est répandue sur une surface aussi étendue que celle qu'occupe l'O. cucullatum, cela n'implique pas que tous ses individus doivent être identiques. Ils rencontrent des conditions particulières qui modifient leurs caractères et il se forme des races locales qui les distinguent des types sans les en séparer complètement. On rencontre souvent, à la hauteur des neiges, des plantes qui se retrouvent dans les vallées, quoique appartenant aux mêmes espèces; elles ont un aspect tout différent suivant la localité qu'elles habitent.

Récoltez au pied des glaciers les graines des plantes qui y croissent, semez ces graines dans la plaine, les individus qui en sortiront ne ressembleront plus à leurs parents.

Les Oncidium cucullatum des Andes de Équateur, ceux que l'on rencontre dans la Sierra Nevada de Ste-Marthe, ceux qui croissent dans les montagnes d'Ocana se distinguent par des caractères propres mais insuffisants à mes yeux pour les séparer spécifiquement.

L'Oncidium cucullatum et ses diverses formes sont des plantes des hautes altitude et c'est à plus de 3,000 mètres que Jameson, Linden, Lehmann et bien d'autres l'ont collecté. Il croît sur les arbrisseaux et sur les arbres à écorce dure. S'il ne résiste pas longtemps dans les cultures, peut-être est-ce à cause de l'abondance du compost qu'on lui donne. Il serait préférable de le cultiver en serre très froide, en petits paniers, en n'employant que des tessons très abondants et à peine un quart de sphagnum et de terre fibreuse.

Les O. cucullatum sont des plantes peu encombrantes, à conseiller aux amateurs qui ne peuvent disposer que d'un emplacement restreint.

L'éclat de leurs fleurs, le doux parfum que certains individus émettent, la vivacité de leur coloris et la variété de leurs formes, les font admirer de tous.

NOTES SUR LES ORCHIDÉES

par G. BENTHAM

(*Suite.*)

2° *Listrostachys* Rchb, dans lequel les lamelles du labelle sont habituellement continues avec l'éperon, plus ou moins concaves à la base et finissant en une pointe, les masses polliniques attachées à des pédoncules aplatis distincts, les glandes ou écailles également distinctes ou plus ou moins unies. 3° *Angræcum* proprement dit, avec les lamelles plates de *Macroura* mais les pédoncules du pollinarium souvent étroits quoique aplatis, simples et entiers, mais souvent aisément divisibles en deux et quelquefois naturellement bifides. Les espèces paraissent être très nombreuses et polymorphes à un certain degré ; dans plusieurs autres toutefois le pollinarium est imparfaitement connu. Reichenbach a proposé un genre *Aerangis* pour une espèce d'Angola, avec un éperon extrêmement long, mais sous tous les rapports véritable *Angræcum* de cette section, sauf que les pedoncules du pollinarium sont divisés jusqu'à environ leur moitié. *A. infundibulare* Lindl, est remarquable par son long éperon en forme de fourreau. *A. armeniacum*, Lindl, à cause de ses fleurs petites contre l'habitude, et aux espèces africaines et des Mascareignes peuvent être ajoutées, malgré sa position géographique si éloignée l'*Æceoclades falcata* Lindl de Chine et du Japon, bien figurée par Thunberg comme *Limodorum* de même que dans le *Bot. Reg*, t. 283 et *Bot. Mag*, t. 3097, mais avec tous les caractères des *Angræcum* de la section.

Æonia Ldl, comprend quatre à cinq espèces ds Mascareignes, avec le labelle du *Mystacidium* et un périanthe de forme particulière, ce qui engagea Thouars à le décrire comme *Epidendrum*. *Mystacidium* Ldl, comprend environ vingt espè-

ces, avec des fleurs habituellement beaucoup plus petites que celles des *Angrœcum*, et les masses polliniques fixées à des pédoncules filiformes distincts, sont extrêmement courts ou longs et souvent onguiculés et en forme de coupe sous les masses.

Il y a toutefois, dans ce genre comme dans les *Angrœcum*, une variété considérable de ports et de structures dans les fleurs. Ainsi *Gussonia* A. Rich. et *Microcœlia*, tous deux étroitement alliés, si ce ne sont des variétés d'*Angrœcum aphyllum* Thou, sont dépourvus de feuilles au moment de la floraison. *A. caulescens* Thou, et cinq ou six espèces alliées, peuvent être distingués sectionnellement des *Mystacidium*, sous le nom de *Gomphocentrum*, par l'éperon du labelle onguiculé à l'extrémité ou largement en forme de sac, leurs tiges longues et rigides, tiges et feuilles, et les pédoncules du pollinarium filiformes à la base et sous les masses.

A. *pellucidum* Ldl. a un port et un pollinarium semblables, mais l'éperon est aigu. Une autre section très distincte des *Mystacidium*, comprendrait *A. pectinatum* Thou et A *distichum* Ldl, deux petites espèces avec de nombreuses petites feuilles distiques, des fleurs latérales habituellement solitaires et presque sessiles et les *pédoncules* du pollinarium si courts que les masses polliniques paraissent sessiles sur la glande en écaille. Mais le viscum qui les unit est aisément extensible en fils élastiques.

Reichenbach unit le genre entier *Mystacidium* avec *Aeranthus* de Lindley, chose que je ne peux approuver.

Il reste deux espèces américaines, *Dendrophilax* Rchb. f, trois espèces sans feuilles des Indes orientales (dont deux classées par Reichenbach dans les Aeranthi aphylli grandiflori) et *Todaroa* A. Rich, environ quinze espèces à très petites fleurs, dispersées à travers l'Amérique tropicale et réunies par Reichenbach aux *Aeranthus* ; les deux genres me

paraissent toutefois suffisamment distincts de leurs alliés africains par la forme du périanthe et quelques autres caractères moindres.

Todaroa, toutefois, ne peut pas conserver ce nom, car il a été appliqué précédemment à une ombellifère, je proposerai de le remplacer par le *Campylocentrum*.

Sous-tribu. 8 Notylieæ. Cette sous-tribu diffère de toutes les autres Vandeæ par le rostellum qui est érigé à la pointe de la colonne et légèrement incliné en avant comme dans beaucoup de *Neottieæ* (Spirantheæ) et habituellement en même temps si concave sur le dos, embrassant à moitié l'anthère érigée appliquée de très près : le stigmate devant le rostellum habituellement de niveau avec la base de l'anthère, est souvent presque horizontal. Le port est dans beaucoup de cas celui des plus petites Oncidieæ, les tiges courtes se terminent en pseudo-bulbes monophyles, mais dans deux ou trois genres les pseudo-bulbes sont absents, mais les tiges sont couvertes de feuilles distiques courtes, comme dans *Dichœa* et *Lockhartia* et leurs alliés, et dans un genre les feuilles des pseudo-bulbes sont pliées. Le pollinarium a aussi deux pédoncules longs, descendant d'une petite glande à l'extrémité du rostellum, et habituellement linéaire, ou brièvement dilaté à l'extrémité.

Dans quatre des genres, les masses polliniques sont tout à fait celles des Vandeæ, deux sont entières ou plus ou moins divisées en deux portions juxtaposées ; dans trois genres les quatre masses polliniques sont distinctes et deux genres *Appendicula* et *Thelasis* sont exceptionnels dans la tribu entière puisqu'ils ont huit masses polliniques distinctes.

Ces neuf genres sont assez distincts pour avoir été généralement admis sans hésitation et ne demandent que quelques commentaires. Cinq sont de l'Amérique tropicale *Cirrhœa* Lindl (*Scleropteris* Scheider), cinq espèces : *Macradenia* Br (*Rhynchadenia* A. Rich), une ou deux espèces, *Notylia*, Lindl, en-

viron 15 espèces, *Telipogon* H. B. et K. environ trois espèces, en comprenant *Telipogon astioglossus* Rchb. que Lindley a rapporté aux *Trichoceros* : quatre genres sont asiatiques. *Acriopsis* Reinw trois ou quatre espèces, *Podochilus* Blume, environ dix espèces, en y comprenant *Cryptoglottis* Blume, (*Hexameria* R. Br. *Platys na* plus tard *Plocostigma*) Blume, et *Apista* Blume, *Appendicula* Blume, environ vingt espèces en y comprenant *Metachilum* Lindl et *Conchochilus* Hassk, auquel doit être aussi ajouté l'*Epidendrum hexandrum* Kœn, bien décrit dans les observations de Retz, mais négligé par les orchidologistes suivants (cette espèce représentée dans l'Herbarium de Kew par un spécimen mauvais de l'herbier de Rother, réunit de près *Appendicula* avec *Podochilus* par l'entremise de *Hexameria* de Brown et enfin *Thelasis* Blume *Oxyanthera* Brong, *Euproboscis* Grieff, huit espèces alliées de près ou variétés tranchées).

Tribu 3, *Neottieæ*. Sous ce nom, j'ai réuni les tribus des Arethuseæ de Lindley et les Neottieæ, les caractères supposés distinctifs ont paru être trop incertains pour qu'on puisse s'appuyer dessus, tandis que chacun d'eux a des genres alliés de plus près par les caractères de leur végétation à des genres correspondants de l'autre tribu que ces caractères ne sont alliés à d'autres espèces de leur tribu propre. C'est pourquoi j'ai réuni ici tous les genres dans lesquels la structure générale de l'anthère est celle de Epidendreæ et de quelques Vandeæ mais avec le pollen granulaire mais non cireux. Les Neottieæ ainsi constituées ne sont jamais pseudo-bulbeuses et à l'exception de la petite sous-tribu des Vanilleæ, sont toutes terrestres. L'anthère unique est soit incombante et semblable à un couvercle érigé derrière le rostellum, et est toujours profondément bicellaire. Le pollen est soit très finement granulaire et visqueux, ou à une certaine période, ces granules sont rapprochés de si près, qu'il paraît cireux ou avec des granules grossiers souvent régulièrement massés en rangs rapprochés

et dans ce cas on le dit sectile. Il forme habituellement deux masses dans chaque cellule ou une masse profondément sillonnée.

Mais les granules sont parfois si lâches qu'il est très difficile de distinguer les masses, excepté à l'état frais et dans quelques cas les granules de chaque cellule, sont très légèrement et très irrégulièrement réunis par un viscum peu épais. Il y a quelques genres peu nombreux, soit parmi les Neottieæ de la sous-tribu Diurideæ ou parmi les Epidendreæ de la sous-tribu de Bleticæ dans lesquels le pollen granulaire et cireux peut paraître passer de l'une à l'autre, mais quand on l'examine à l'époque propice du développement il ne paraît exister aucun point de contact entre les deux tribus : la plus grande partie des Neottieæ sont tropicales, mais il y a quelques espèces de la sous-tribu des Spirantheæ, Arethuseæ et Limodoreæ dans les régions tempérées de l'hémisphère nord, un nombre considérable de la sous-tribu Diurideæ dans l'Australie extra tropicale et deux genres de Limodoreæ de l'Amérique sud extra-tropicale.

Parmi les six tribus que nous proposons, les deux premières sont si distinctes par leurs caractères de végétation, qu'elles peuvent presque être réunies en une tribu distincte, mais leurs caractères de structure ne sont pas assez tranchés et ils ne sont pas identiques dans les deux sous-tribus.

Les quatre autres sont moins distinctes par leur port et pas toujours aussi tranchées par leurs caractères, mais elles m'ont paru plus naturelles que les deux proposées par Lindley dans le Vegetable Kingdom, qui du reste n'indique aucun des caractères distinctifs de ces tribus.

(A suivre.)

DENDROBIUM

(Traduit du *Manual of Orchidaceous plants* de Veitch.)

(Suite.)

D. Dearei.

STACHYOBIUM. — SPECIOSÆ. — Tiges robustes, longues de 0,60 à 0,80 centimètres, la partie supérieure jusqu'au tiers de la longueur totale revêtue de feuilles ovales, oblongues, aiguës, quelquefois émarginées, longues de 0,15 centimètres, qui persistent pendant deux années. Pédoncules en racèmes sur les nœuds extrêmes, 5 à 7 fleurs au plus. Fleurs blanches, larges de 0,06 centimètres, sur des pédoncules triangulaires blanchâtres; sépales lancéolés, acuminés, avec des pointes recourbées; pétales ovales, presque trois fois aussi larges que les sépales et légèrement ondulés; labelle oblong, obtus, obscurément trilobé, avec une zone transversale vert jaunâtre pâle, à moitié chemin de la base et de la margine antérieure, éperon allongé en forme de fourreau. Colonne dilatée à la base.

Dendrobium Dearei, Rchb. in Gard. Chron. XVIII (1882), p. 361. William's Orch. Alb. III, t. 120.

Ce magnifique Dendrobium, addition comparativement récente au genre, fut découvert par le colonel Deare dans l'île de Dinagat, une des Philippines. — Il est abondant sur quelques petits ilots de la côte nord-est de Mindanao d'où il a été introduit depuis en quantités considérables. Il fleurit en juillet-août.

D. densiflorum.

EUDENDROBIUM. — CALOSTACHYAE. — Tiges en forme de massue, triangulaires, hautes de 0.25 à 0.40 centimètres portant à leur sommet et immédiatement au-dessous trois, parfois davantage, feuilles persistantes elliptiques oblongues, aiguës. Racèmes longs de 0.20 à 0.25 centimètres pluriflores. Fleurs ayant 5 centimètres de diamètre sur des pédoncules serrés et rangés en spirale sur le rachis; sépales et pétales de texture presque transparente, jaune orange, les sépales ovales, oblongs, aigus, les pétales onguiculés et presque orbiculaires avec une margine denticulée; labelle velu, jaune orange brillant avec un onglet convolu qui donne au tablier presque orbiculaire fimbrié la forme d'un fourreau largement ouvert.

Dendrobium densiflorum, Wallich. Lindl. Gen. et Sp. Orch. p. 99 (1831). Bot. Rég. t. 1828 (1835). Bot. Mag. t. 3418. Paxt. Mag. Bot. V. p. 121 (1838). Van Houetté's Pl. des Serres t. 1397. (1861).

Var Schrœderi. Tiges anguleuses, racèmes plus longs et plus lâches, fleurs plus grandes, sépales et pétales blanc français, le jaune foncé du labelle se fondant en jaune pâle sur la margine antérieure.

D. densiflorum Schrœderi Hort. Fl. Mag. t. 502. D. densiflorum album. Hort.

Ce Dendrobium fut primitivement découvert par Wallich, au commencement de ce siècle, poussant sur les arbres couverts de mousses, dans les vallées chaudes et humides du Népaul, et introduit en 1828-1829. Il fleurit pour la première fois en Angleterre chez M. M. Loddiges en 1830. Il fut collecté sur les monts Khasia en 1836 par Gibson pendant qu'il était en mission aux Indes pour le duc de Devonshire. Il est parcimonieusement répandu dans la zône de l'Himalaya inférieur depuis le Népaul jusqu'en Assam à une altitude moyenne de 2500 à 3500 pieds. La variété *Schrœderi* apparut pour la première fois dans la collection de M. J. W. Schrœder à Stratford Green, Essex, et a été toujours considérée depuis comme un des plus beaux Dendrobium.

Le D. densiflorum fleurit de mars à mai.

D. Devonianum.

Eudendrobium fasciculata. Tiges rondes, penduleuses, longues d'environ un mètre. Feuilles ayant de 8 à 10 centimètres, linéaires, lancéolées, aiguës, caduques. Fleurs ayant 6 centimètres de diamètre sur des pédicelles grêles, produites isolées ou par paire sur la moitié supérieure des tiges, sépales lancéolés, blanc teinté de pourpre améthyste pâle vers leurs pointes, pétales ovales aigus, ciliés, deux fois plus grands que les sépales, labelle largement cordé, avec un onglet convolu et frangé sur la marge, blanc avec deux taches jaunes sur le disque et pourpre vers la pointe.

Dendrobium Devonianum, Paxt. Mag. Bot. VII, p. 169 (1840). Bot. Mag. t. 4429. Van Houtte's. Fl. des serres, t. 647. Belg. hort. III, p. 204. Illus. hort. 1857, t. 145. Warner's Sel. Orch. II, t. 2.

Var. rhodoneurum, segments floraux plus courts, les parties blanches veinées de rose pourpre.

D. Devonianum rhodoneurum, Rchb. in Gard. Chron. 1868, p. 682.

Sous-variétés, candidulum (Gard. Chron. V. 1874, p. 654) fleurs blanches avec les deux taches jaune orange habituelles sur le labelle et la tache pourpre sur l'éperon. *M. Elliott* (*id.*, p. 756) fleurs plus foncées en couleur que la forme commune.

C'est une des plus belles découvertes de Gibson sur les monts Khasia; elle fut envoyée par ce voyageur aux jardins de Chatsworth en 1837; elle fut retrouvée plus tard par le Réverend C. Parish dans le district de Moulmein. On sait aujourd'hui qu'elle est abondamment distribuée à travers le nord de l'Inde, l'Assam, la Birmanie, Siam et le sud de la Chine. La variété *rhodoneurum* fut envoyée par le Rév. C. Parish en 1867; la sous-variété *candidulum* apparut d'abord dans la collection Barber et Spandon près de Derby et la variété *M. Elliott* dans la collection de cet amateur à Downs Park Road Clapton, et aussi dans celle de Sir Trevor Lawrence à Burford Lodge, mais toutes deux sont très rares. Le D. Devonianum fleurit du commencement de mai au milieu de juin.

D. dixanthum.

EUDENDROBIUM. CALOSTACHYÆ. Tiges quelquefois longues de 60 à 80 centimètres. Feuilles linéaires lancéolées, vert pré, caduques. Fleurs entièrement jaunes avec une teinte plus foncée sur le disque du labelle et portées sur des racèmes de 2 à 5 centimètres à la partie la plus élevée des tiges, sépales lancéolés aigus, pétales oblongs, plus grands que les sépales, labelle presque orbiculaire, avec un onglet convolu court, finement denté sur les bords.

Dendrobium dixanthum, Rchb. in Gard. Chron. 1865, p. 674. Id., XIX (1883), p. 814. Bot. Mag. t. 5564.

Envoyé du Moulmein à MM. Low et Cie en 1864 par le Rév. C. Parish, et parfois rencontré dans les collections, major général S. S. Berkeley le trouva invariablement poussant avec le D. albo sanguineum sur le haut des arbres peu élevés. Il fleurit en juin-juillet. Le nom spécifique vient de δις, deux et ξανθοσ (xanthos) jaune, et se rapporte aux deux teintes de jaune que l'on observe dans la fleur.

D. Draconis.

EUDENDROBIUM FORMOSÆ. Tiges robustes, érigées, longues de 30 à 45 centimètres. Feuilles lancéolées, longues de 8 à 10 centimètres,

inégalement bilobées à la pointe, persistant deux années. Fleurs en faisceaux de deux ou plus, sur les nœuds les plus élevés, larges de 4 centimètres, blanc d'ivoire, avec des stries orange rouge, à la base du labelle, sépales lancéolés aigus, pétales plus grands, oblongs, lancéolés, réfléchis à la pointe, labelle trilobé; lobes latéraux petits, lobe intermédiaire ovale, oblong, avec une marge crispée et finement dentée, et traversée par trois lignes longitudinales érigées.

Dendrobium Draconis, Rchb. in Bot. Zeit. 1862, p. 214. Id. Xen. Orch. II, p. 130. Id. Gard. Chron. XIX (1883), p. 598. William's Orch. Alb. III, t. 103. D. eburneum, Bot. Mag. t. 5459 (1864). Revue hort. 1883, p. 132.

C'est aussi une découverte du Rev. C. Parish au Moulmein et envoyée par lui à MM. Low et Cie en 1862 sous le nom de *D. eburneum* nom qui est encore plus connu dans les collections anglaises. La première description de cette plante parut toutefois dans le Von Mohl *Botanische Zeitung* de la même année, elle était due à la plume de Reichenbach, sous le nom de *D. Draconis*, qui a droit à la priorité et doit être conservé.

D. Draconis est largement répandu dans l'est de la Péninsule de l'Inde, on le trouve aussi au Siam et au sud de la Cochinchine. Il fleurit habituellement en mai-juin.

(*A suivre.*)

PETITES NOUVELLES

Nous avons reçu de M. de Petitville une fleur de *Lœlia elegans Turneri* qui peut être classée au premier rang parmi les variétés de cette espèce si polymorphe. — Les Lœlia elegans sont des plantes qui se rencontrent dans l'île de Ste Catherine et sur la côte voisine. Elles font l'objet des recherches de tous les collecteurs, mais leur rareté est telle, tout au moins en ce qui concerne le *L. elegans Turneri*, que cette espèce connue de longue date dans les collections y est toujours fort rare et d'un prix en concordance avec ses qualités.

L'organisation des masses polliniques et leur nombre paraissent indiquer que les Lœlia elegans sont des plantes hybrides plutôt que des espèces. Certains exemplaires présentent les huit pollinies des Lælia, d'autres n'en présentent qu'un nombre plus réduit dont une partie est avortée. La forme irrégulière du labelle indiquerait aussi qu'il ne s'agit pas d'une espèce mais d'un produit de la fécondation accidentelle dans laquelle les L. purpurata et amethystina auraient joué un rôle.

Les Oncidium Warscewiczi présentent deux races bien distinctes, les O. Weltoni à sépales et pétales supérieurs rose lie de vin, les fuscatum chez lesquels ces organes sont jaune fauve.

Sous le nom de Galeandra Descagnolleana l'Horticulture Internationale a introduit une espèce nouvelle dont les fleurs, moins grandes que dans les Devoniana, sont gracieusement teintées de violet et de blanc, c'est une plante qui paraît plus aisée à cultiver que ses congénères.

La plupart des plantes albinos, paraissent fleurir sur des exemplaires très petits, il en est ainsi des Lœlia anceps et du Lœlia autumnalis alba. Un sujet microscopique de la collection Lionet porte une tige à fleurs sur un bulbe qui dans toute autre variété n'aurait pu fleurir.

La chaleur de l'été qui vient de s'écouler, la sécheresse de l'atmosphère ont eu pour influence le développement plus hâtif des fleurs de la plupart des Orchidées que nous cultivons pour la fleur coupée. En septembre on voyait déjà de grandes quantités de Cypripedium insigne et d'Odontoglossum Alexandræ en fleurs, au grand désespoir des cultivateurs.

Propriétaire-gérant: Godefroy-Lebeuf. — Imp. PAUL DUPONT (Cl.) 123.12.92.

PLANTES NOUVELLES OU REMARQUABLES

CYPRIPEDIUM HERA X, n. hyb.

C'est un hybride nouveau et très joli, obtenu dans la collection de M. R. H. Measures, The Woodlands, Streatham, par le croisement du Cypripedium Spicerianum avec le C. villosum, le premier étant la mère. On vient d'en envoyer à Kew une fleur dont on fait la description suivante. Les caractères des deux espèces se trouvent bien représentés dans l'hybride, ceux du C. Spicerianum tant soit peu prépondérants dans le sépale dorsal et ceux de l'autre parent dans le reste de la fleur, quoique dans la totalité de la fleur ces caractères soient intermédiaires, comme c'est le cas général pour les hybrides. Le pédoncule et l'ovaire sont courtement villeux, plus de la moitié de la bractée égale ce dernier, elle est d'un vert clair et tachée de pourpre sur la partie inférieure. Le sépale dorsal largement orbiculaire, les margines fortement réfléchies, de couleur blanche avec la base vert clair et une large ligne médiane pourpre foncé, de chaque côté, à mi-chemin de la margine, quelques marbrures pourpre clair. Le sépale supérieur est ovale et d'un vert plus clair. Les pétales sont cunéiformes oblongs, la margine supérieure ondulée, la partie inférieure vert pâle, la supérieure brun pourpre clair se changeant en lignes de points au-dessous, bande médiane étroite d'un brun pourpre foncé. Le labelle est plus petit que dans le C. villosum, mais lui ressemble beaucoup sous les autres rapports, il est brun pourpre clair sur le devant, plus pâle derrière, marbré et tacheté de brun-

pourpre, brillant à l'intérieur. Staminode presque ovale, orbiculaire, la margine légèrement élevée, surface fortement papillaire d'un teint brun pourpre clair avec un léger renflement central vert clair. La fleur entière est éclatante, quoique moins vernie en apparence que beaucoup d'autres hybrides en partie dérivés du C. villosum.

ONCIDIUM SPLENDIDUM, A. RICH.

L'Oncidium splendidum a été déclaré comme étant sans doute le plus bel Oncidium découvert jusqu'ici ; et que cela soit ou non, il n'est pas douteux qu'il atteint de bien près cette position prépondérante. Il fleurit en ce moment dans diverses collections, et quand il est bien développé, ses grandes panicules de fleurs dorées avec des marbrures d'un rouge foncé sur les sépales et les pétales font beaucoup d'effet. L'Oncidium splendidum a été d'abord considéré comme une variété de l'O. tigrinum au parfum de violette, et certainement il y a entre eux une forte ressemblance si les fleurs sont comparées individuellement. Mais ce qui m'a frappé spécialement en comparant les deux, — en vue d'étudier ces caractères botaniques qui peuvent servir pour la subdivision naturelle de ce genre étendu et difficile — ce qui m'a frappé, dis-je, c'est la totale dissemblance de port entre eux, dissemblance si grande, en vérité, qu'ils peuvent parfaitement être placés dans des groupes différents. L'O. splendidum a une feuille unique érigée et très charnue, partant de l'extrémité d'un pseudo-bulbe relativement petit; cette feuille est celle des groupes contenant l'O. Cavendishianum, l'O. Lanceanum, l'O. bicallosum et quelques autres auxquels Lindley donna le nom de Sarcoptera, par allusion aux ailes charnues de la colonne, et pour justifier cette classification de l'O. splendidum, on doit noter que ses ailes d'un rose clair sont tout aussi

charnues que dans les autres membres de ce groupe. L'O. tigrinum est placé dans le groupe Plurituberculata et a une paire de feuilles peu épaisses, cintrées, à l'extrémité du pseudo-bulbe comme dans les autres plantes du même groupe. Quoique l'affinité entre les deux espèces soit très rapprochée, il existe entre elles cette importante différence, et personne ne pourrait les confondre quand elles ne sont pas en fleur.

DENDROBIUM atroviolaceum, Rolfe, n. sp.

C'est un autre Dendrobium très distinct et très joli, importé de la Nouvelle-Guinée orientale par Mrs James Veitch et fils, de Chelsea et peut-être le plus beau de la série à laquelle il appartient. Il est allié au D. macrophyllum, A. Rich., souvent connu dans les collections sous le nom de D. Veitchianum, mais il en diffère par ses couleurs plus brillantes et par l'absence de la curieuse abondance de poils commune à ces espèces. Une plante de D. atroviolaceum (probablement la première qui ait fleuri en Europe) fut exposée à la réunion de la Société royale horticole, le 8 avril dernier, et obtint un certificat botanique du Comité scientifique (voir le *Gard. Chron.* du 12 avril, p. 463.) Les matériaux, avec lesquels fut faite la description annexée sont : un unique pseudo-bulbe portant une grappe de six fleurs et une feuille d'une autre plante. Les fleurs ont 2 pouces de diamètre, elles sont d'un jaune crème, et élégamment tachetées, tandis que le labelle est remarquable par sa couleur violet foncé, couleur à laquelle cette plante doit son nom. Mon impression personnelle est que le D. atroviolaceum se perfectionnera beaucoup quand il sera fixé dans nos climats, car on doit se rappeler que ces fleurs furent produites après les fatigues d'un long et pénible voyage, durant lequel les plantes perdirent leurs feuilles. Je crois que Mrs Veitch ont importé une quantité de plantes.

DENDROBIUM atroviolaceum, n. sp.

Pseudo-bulbe ayant un peu plus d'un pied de long, grêle au-dessous; 5/8 de pouce d'épaisseur au-dessus avec de nombreuses tuniques. Feuille ovale-oblongue, bidentée d'une façon obtuse, dure comme du cuir, vert foncé, 5 pouces de long sur 2 1/2 de large. Grappe sous-terminale dressée, 3 pouces de long avec quelques petites bractées engainantes près de la base, 6 flore. Bractées des fleurs ovales, aiguës, 2 lignes 1/2 de long. Pédicelles de 1 pouce 1/8 de long, ainsi que le pédoncule et les bractées d'un vert très pâle. Fleurs ayant 2 pouces 1/8 de diamètre, les segments fortement divergents. Sépales lancéolés ovales; aigus, d'un jaune crème lavé de vert pâle, et de nombreuses taches brun foncé et pourpre. Pétales en coin, obovaux, aigus, 5/8 de pouce de diamètre, moins tachetés que les sépales, mais d'ailleurs similaires. A l'extérieur des segments, les taches sont d'un ton plus brun pourpre. Labelle trilobé; lobes latéraux courbés et largement arrondis, violet pourpre à l'intérieur; avec quelques lignes rayonnantes plus pâles près de la margine, l'extérieur vert avec une grande tache violette irrégulière sur chaque côté, et une large ligne sur la margine antérieure de nuance plus éclatante ; lobe antérieur réfléchi, ovale, aigu, ses margines recourbées, intérieur violet pourpre foncé, avec une étroite margine verte et quelques lignes rayonnantes de même couleur, extérieur vert clair, avec très peu de taches violet foncé; disque formé d'une paire de plateaux élevés, érigés, pâles vers la base, qui sont unis d'abord et ensuite s'étendent à la base du lobe antérieur comme une simple carène émoussée et charnue. Colonne très courte, d'un blanc verdâtre pâle, presque lavé de pourpre incarnat sur la face antérieure.

A. ROLFE.

(*Gardeners' Chronicle.*)

NOTES SUR LES ORCHIDÉES

PESCATOREA CERINA

C'est une belle plante à feuilles persistantes, entièrement dépourvue de pseudo-bulbes, ayant simplement une tige touffue, formée dans les aisselles des feuilles ; les fleurs ont 3 pouces de diamètre, les sépales et les pétales sont charnus en texture, concaves, arrondis-oblongs d'une très pâle couleur de citron, les sépales latéraux sont quelquefois plus sombres, le labelle jaune clair. Elle fleurit en octobre et novembre, et reste belle pendant longtemps. Cette plante est cultivée avec succès par différents cultivateurs, de différentes manières et à diverses températures ; mais jusqu'à présent ces Orchidées n'ont pas paru vivre longtemps dans les cultures. Ceci, cependant, vient du manque de connaissance de quelques conditions spéciales ; quand on les aura acquises, rien ne nous empêchera plus de cultiver le P. cerina et toutes les espèces du genre avec facilité. Un grand soin doit être apporté dans la culture de ces Pescatoreas et nous avons trouvé qu'il était préférable de les soigner comme plante de grosseur moyenne plutôt que de chercher à obtenir de grands spécimens, parce que les racines pourrissent généralement dès que la plante atteint de grandes dimensions, et ceci est fatal dans beaucoup d'exemples, à moins que le vieux compost soit retiré de suite, les racines lavées et toute racine morte coupée.

Les plantes doivent être alors rempotées et placées dans un endroit ombragé. La culture en panier est préférable pour elles, et un bon drainage est essentiel pour leur bon état parce qu'elles demandent une abondance d'humidité aux racines pendant toute l'année. Mais les arrosages doivent pénétrer et traverser complètement le compost sans jamais laisser d'humidité stagnante. Il ne faut employer que peu de maté-

riaux autour des racines, et ces matériaux ne doivent consister qu'en terre fibreuse et en sphagnum. Une bonne chose pour ces plantes serait de mêler au compost quelques nodules de charbon de terre, et nous trouvons que la chaleur de la serre aux Cattleya est la plus appropriée pour elles. Cultivées soit en paniers, soit en pots, les plantes quand elles sont en fleurs doivent être placées dans une position telle que les fleurs ouvertes soient dans la ligne de vision, de cette façon, le meilleur effet sera produit, et elles pourrront plus facilement être examinées de près. (*Orchid. Album.*)

LES LISSOCHILUS

Parmi les plantes à fleurs assez peu nombreuses de l'Afrique équatoriale, les Lissochilus tiennent une place importante. Ils n'ont guère pour rivaux que certains Angrœcum, mais le Lissochilus giganteus doit être mis hors de cause; c'est peut-être la plus belle des Orchidées connues.

Les Lissochilus sont des plantes à pseudo-bulbes souvent aplatis comme ceux des Bletia, parfois renflés comme ceux des Eulophia; les pousses apparaissent sur le bord de ces pseudo-bulbes, elles se composent de quelques feuilles linéaires, rubanées, érigées, s'étiolant facilement; du milieu sort une hampe en général robuste, dressée, quelquefois gigantesque, soutenant des fleurs nombreuses. L'ensemble rappelle le port des Phajus.

Parmi les espèces introduites, on cite :

L. arenarius Lindl. var. Cette plante est d'introduction récente; elle a été rapportée par M. Jean Dybowski qui l'a rencontrée dans les plaines humides du Haut-Congo, dans la région où le malheureux Crampel a été assassiné.

C'est une plante très remarquable qui fut rencontrée également par Schweinfurth et qui se retrouve aussi à Zanzibar.

Les bulbes sont aplatis, ressemblant à ceux d'un Bletia. Les feuilles étroites, dressées, pliées, d'un vert gai accompagnent une hampe qui s'élève à 20 ou 40 centimètres, supportant 12 à 15 fleurs énormes, ayant les sépales d'un rose sombre, repliés en arrière, les pétales d'un rose vif, bien étalés, un labelle muni d'un large tablier rose plus éclatant encore et un éperon court et robuste projeté en arrière. La fleur est, dit-on, odorante.

M. Dybowski a introduit un autre Lissochilus également intéressant dont nous donnerons une description plus tard.

Le L. Horsfallii est une plante du Vieux Calabar qui atteint un mètre de hauteur. Les fleurs ont les sépales d'un brun brillant, rejetés en arrière, les pétales sont blancs, légèrement lavés de rose, le labelle est vert et pourpre. Les feuilles sont pliées, érigées, brusquement pointues.

Le Lissochilus speciosus est une espèce de serre froide. Ses fleurs sont jaunes; c'est une plante robuste, de culture plus facile que celle des autres espèces.

L. giganteus, la plus belle des Orchidées peut-être, atteint au Gabon, dit-on, 3 mètres de hauteur. Les plantes qui ont fleuri dans les cultures se sont montrées de taille plus modeste. Les feuilles ne diffèrent de celles des autres espèces que par leurs dimensions plus grandes, les fleurs sont de couleurs très variées suivant les individus.

L. Krebsii est une plante de Natal, de serre tempérée, dont les bulbes ressemblent à ceux d'un Eulophia. Les sépales sont vert tacheté de pourpre. Les pétales jaune d'or, le labelle est brun, la plante atteint un mètre de hauteur.

L. streptopetalus est une plante brésilienne à fleurs jaunes.

Les Lissochilus africains demandent une saison de repos

très accentuée; ceux de l'Afrique tropicale entrent en végétation en novembre-décembre, et exigent alors une température élévée et très humide, un compost très généreux, terre franche mêlée de bouse de vache. La période de repos s'étend de juillet à novembre et elle doit être absolue. Les plantes rapportées par M. Dybowski sont restées six mois dans une malle et au moment du déballage étaient aussi fraîches qu'au moment de la récolte.

Le L. giganteus croît, dit-on, sur le bord des arroyos où l'eau est saumâtre, il serait fréquemment mouillé par l'eau de mer. C'est peut-être ce qui explique les difficultés que les cultivateurs éprouvent pour les faire prospérer.

ORCHIDÉES GÉANTES

NATURE CULTURE

Le poète a dit que la grosseur n'était pas tout, ou en d'autres termes, que croître en dimensions tout comme un arbre ne rend pas les choses meilleures. Cependant, pour être juste, il faut avouer que la grosseur possède bien aussi son charme.

Nous nous rappelons tous l'énorme Cattleya Skinneri que M. Sander importa de l'Amérique du Sud. C'était, en vérité, jusqu'à un certain point, un spécimen cultivé, ayant crû sur un arbre près de l'habitation d'un ouvrier indien, ainsi qu'il a été établi à cette époque.

Il y avait jadis à Chiswick une plante phénoménale, alors nouvelle et hautement estimée, le Lælia superbiens et aussi une plante énorme de Phalænopsis (n'était-ce pas le P. Schilleriana), que le collectionneur de la Société royale horticole, le grand Robert Fortune, avait achetée pour un dollar à quelques indigènes des Philippines qui la lui apportèrent

suspendue à une perche portée par deux d'entre eux de la même manière que les raisins d'Eschol furent apportés de la Terre promise au chef des Israélites, quand ils étaient près de la fin de leur course. Tout voyageur, du moins tout collectionneur de plantes, doit en avoir rencontré de temps en temps, dans le cours de ses voyages, de remarquables spécimens auxquels il s'est intéressé particulièrement, et souvent, si ce n'est pas toujours, il s'est trouvé que l'homme a eu quelque influence sur le développement ultra-extraordinaire de ces plantes.

Tel fut le cas du grand Cattleya Skinneri de M. Sander, et également celui d'une grosse plante de Grammatophyllum speciosum? de M. Heyser, qu'il trouva dans le collet d'un grand Durian; et je soupçonne que le grand Lælia et le remarquable Phalænopsis auquel nous avons déjà fait allusion, ont également poussé sur des arbres isolés ou dans des lieux exposés au soleil.

Quand je voyageai, il y a quelques années, dans l'île principale de l'Archipel Soulou, à mi-chemin environ de Bornéo et des Philippines, je fus très frappé des énormes spécimens de Grammatophyllum, spécimens qui croissaient dans les collets des Durian.

Le fruit du Durian est si hautement estimé par les Malais et leurs voisins les colons chinois, que, pour aucun motif, ces arbres ne sont abattus, même quand on éclaircit les forêts pour la culture. Il est tout à fait fréquent de rencontrer à plusieurs milles des petites fermes ou des villages, des Durians isolés, d'énormes spécimens, ou des groupes d'arbres plus petits, avec ici et là des masses de Manguiers, de Mangoustans, de Langsats, ou de Tarripples (sorte de jaquier), et d'autres arbres à fruits.

Le vrai voyageur a de temps en temps conclu, que ces arbres étant loins des habitations n'avaient pas de proprié-

taire, mais s'il en avait cueilli le fruit ou l'avait abîmé ou coupé, il aurait bientôt appris le contraire et il aurait été obligé de réparer le dommage causé.

A Bornéo, on rencontre continuellement des arbres fruitiers soit isolément, soit en groupes, dans les clairières des forêts, et aussi sur ou près l'emplacement des villages abandonnés, car c'est la coutume, à la mort d'un chef, de déserter les vieilles résidences et d'en établir de nouvelles à un autre endroit. Au point de vue sanitaire, c'est en réalité excellent, mais quoique les maisons, les chaumières et toutes les constructions soient souvent brûlées de fond en comble, les arbres fruitiers restent et continuent d'être la propriété de leurs premiers possesseurs ou de leurs successeurs. Alors, de nouveaux jardins s'élèvent autour du nouveau village qui à son tour est encore abandonné et ainsi de suite, et de temps en temps, j'ai rencontré de très belles plantes de Phalœnopsis grandiflora, de Grammatophyllum et de Platycerium grande, poussant dans les enfourchures de ces arbres fruitiers.

Règle générale, c'est seulement sur les arbres isolés que le voyageur ordinaire a la chance d'observer les Orchidées, car, dans les épaisses forêts vierges, les plantes se trouvent placées très haut sur le toit feuillu qui s'étend au-dessus de sa tête, et restent cachées à tous, excepté au plus hardi des grimpeurs indigènes, par une multitude de feuilles de toutes espèces. Même avec une bonne jumelle de campagne, peu de choses peuvent être vues à cause de l'épais ombrage. Cependant, de temps en temps, un géant de la forêt abattu révèle quelque peu la vie d'une plante épiphyte. Au-dessus de vous dans la forêt tropicale, se trouve un monde de lumière, d'air et de soleil que les bêtes, les oiseaux, les insectes (voire même les serpents !) et les belles fleurs égayent. Ainsi, haut, bien haut, les plus ravissantes orchidées tiennent leur royale cour à la clarté du soleil ; elles sont réellement « at home » au

milieu de leurs nombreux hôtes ailés. Mais, de temps en temps, la chute d'un arbre sapé au cœur par un énorme champignon parasite, ou emporté par un tourbillon, permet à la lumière de remplacer l'obscurité, et parmi ses ruines se trouve révélé le magnifique fardeau qu'il a porté pendant des années. — A la page 55 de mes « Gardens of the sun », se trouve le passage suivant que je rapporte ici à propos de la découverte de M. Keyser. J'étais devant le tronc renversé et les branches fendues d'un immense arbre de l'espèce des Dryobalanops, ou Camphrier, que nous avions entendu tomber la nuit précédente à plus de six milles de distance, quand je pris au crayon la note suivante. « Ici, droit dans le collet de l'arbre, se trouve une Orchidée, un Grammatophyllum, assez grosse pour remplir un chariot, et ouvrant justement ses fleurs tachetées de brun doré sur de vigoureux épis de 6 pieds de long. Là, sur la branche principale est une masse de Phalœnopsis, portant au moins une centaine de fleurs d'un blanc de neige et d'une telle vigueur, que les amateurs d'Orchidées restés chez eux, en admettant qu'on puisse envoyer cette fleur, dans son état actuel, ces amateurs, dis-je, surenchériraient pour l'avoir jusqu'à ce que le marteau tombe sur un prix rarement atteint pour les spécimens exceptionnels de ces jolies fleurs. Là, étincelant sous la lumière du soleil comme un joyau écarlate au-dessous de ces grandes feuilles d'ardoises dures comme du cuir se trouve un groupe de fleurs tubulaires d'Eschynanthus de la couleur d'un œillet et ici une autre orchidée, un Cirrhopetalum, dont les fleurs et les feuilles s'élèvent à peine au-dessus du brillant tapis de mousse veloutée au milieu duquel il pousse. Mais, quel est ce rayon captivant d'or et de vert, allant et venant sous le soleil? Ah ! c'est une beauté d'une autre sorte ! et l'indigène à qui cette question est posée s'écrie : « Chalakar ! ular Tuan ! » — un serpent venimeux, monsieur; et nous sommes heureux de fuir et de le laisser seul dans sa

gloire. Nous errons pendant une heure sans apercevoir seulement la couleur d'une fleur si ce n'est çà et là quelques fragments à terre, débris de ce monde des fleurs qui existent sur la voûte de cette grande cathédrale d'arbres. »

Il y a trois ou quatre espèces de Grammatophyllum connues, venant de Malaka et de l'Archipel Malais, celle que l'on rencontre le plus communément est le G. speciosum, plante qui se trouve rarement dans les serres anglaises parce que, nous dit M. Williams dans son *Orchid Grower's Manual*, « elle demande un espace considérable pour pousser parfaitement » Cette plante a été décrite souvent dans le *Bot. Mag.*, t. 5,157 *Flore des serres*, t. 1,386; *Bateman's second Century of Orchid*, t. 181 et aussi par Paxton, Lemaire, Blume et Rumphius, également dans le *Gard. Chron.*, n. s, vol. X., p, 181, cum xylog.?

Il est probable d'après les dimensions données par M. H. Keyser, que sa plante est le G. speciosum, qui est, autant que je le sache, l'Anak de sa race, mais il n'a qu'à envoyer une parcelle de ses fleurs et une tige à M. H. N. Ridley, directeur, du Jardin botanique de Singapoor pour faire cesser tous ses doutes sur son identité spécifique.

Les Orchidées géantes ne sont pas actuellement très répandues, car tout le monde ne peut comme notre ami M. Sander, faire construire des serres spéciales pour un unique spécimen, ainsi que nous avons appris qu'il a fait en attendant l'arrivée de son grand Cattleya Skinneri, cependant, le jour peut venir où ces espèces géantes seront estimées, et où quelqu'un construira pour elles les plus grandes et les plus chaudes des serres, de façon à les acclimater aussi bien que dans leur pays où elles poussent dans les collets de l'Oranger, du Manguier, du Jacquier, du Tarrippe, du Mangoustan et autres arbres fruitiers, avec des grappes dorées de bananes pendant çà et là, des Bambous et des Palmiers croissant auprès d'elles avec une exubérance tropicale. Il n'y a pas de

doute que les arbres fruitiers tropicaux, et les Orchidées géantes aient été négligés dans nos jardins, mais des dispositions intelligentes et capitales ayant été prises, il n'y a pas de raison pour que nous n'obtenions un spécimen des deux, même sous le sombre ciel de notre climat du Nord.

Avant de terminer, je désirerais ajouter un mot au sujet d'une remarque faite récemment dans ces colonnes : les plantes ne croissent pas toujours naturellement dans les endroits les mieux préparés pour elles.

Cet axiome proposé par Herbert, il y a cinquante ans et qui a été répété dernièrement, est vrai en partie, mais le fait essentiel reste que la nature, c'est-à-dire les plantes sauvages de toutes sortes considérées sous les meilleures conditions possibles sont bien en avant des mêmes plantes, cultivées ici dans nos jardins.

Mais il y a une autre phase de culture : la culture pratiquée, dans les lieux d'origine des plantes elles-mêmes, et là il est possible de perfectionner la nature même dans son état le meilleur et le plus élevé. Sans doute, en disant meilleur, je parle simplement en ce moment au point de vue de la culture et non au point de vue biologique, côté beaucoup plus important.

Il ne peut donc pas être question de quelques plantes se développant mieux à l'air libre sous d'autres climats que le leur. A la Jamaïque par exemple, le Manguier s'est naturalisé lui-même et porte, d'après ce que l'on me dit, des fruits supérieurs à ceux des Manguiers sauvages des Indes ou de la Malaisie. Le Phajus grandifolius, de Chine s'est aussi naturalisé lui-même dans ce pays il s'y développe mieux qu'à Hong-Kong son lieu d'origine.

Le développement du Chardon écossais et du lapin depuis leur introduction en Australie peuvent aussi être cités ainsi que toutes ces plantes cultivées qui suivent l'homme blanc partout où il va. Une plante et un animal dans leur pays natal

sont souvent (mais non toujours) entourés d'obstacles naturels à leur développement ou à leur fertilité, et la culture consiste en grande partie à supprimer ces obstacles qui nuisent à la vigueur et à la vie végétative.

F, W BURBIDGE.

(traduit du *Gardeners' Chronicle*, 8 mai 1890)

FAUT-IL ARROSER
LES ORCHIDÉES IMPORTÉES DÈS LEUR ARRIVEE ?

Tous les marchands répondront oui à cette question : c'est pour excuser la mauvaise habitude qu'ils ont prise de mettre en végétation, quelle que soit l'époque de l'année toutes les importations qu'ils reçoivent. Ils invoquent que les plantes sont arrachées depuis longtemps, qu'elles ont séché en route, que ce serait une mauvaise plaisanterie de les faire languir davantage, bref qu'il faut les rempoter de suite et les arroser comme des plantes établies !

Chez ces opérateurs, il faut l'avouer, les plantes ont une mine superbe, au bout de peu de temps on voit apparaître des pousses qui absorbent le peu de sève que les plantes ont en réserve. Mais c'est chez l'amateur, quelques mois après, qu'il faut revoir ces malheureuses. Elles sont autrement longues à reprendre haleine que les plantes acquises à l'état sec.

Non, à mon avis, il ne faut pas arroser les Orchidées à leur arrivée et pour de nombreuses raisons. Les Orchidées sont des plantes qui absorbent par leurs tissus les éléments qui leur sont nécessaires ; mais, à leur arrivée, leurs tissus sont incapables d'absorber. Les racines flasques et desséchées ou absentes, racines que l'importateur supprime souvent en totalité ou en partie au moment du rempotage, ne servent pas à grand' chose ; les bulbes avariés et secs, les

feuilles absentes ou jaunes, ou pourries, tous ces organes sont incapables de remplir leurs fonctions. C'est à eux qu'il faut rendre la vitalité et non pas en les mettant brusquement au régime très nutritif après une abstinence de plusieurs mois, mais en les préparant petit à petit à ce régime.

Mais non seulement les plantes ont souffert en caisse de la privation d'air et de la lumière, mais souvent de l'échauffement et de la pourriture, qui en sont la conséquence, et ce sont ces plantes dont les tissus sont contaminés que vous mettez brutalement en végétation active.

Autrefois, il y a vingt ans, les Orchidées étaient loin d'arriver en aussi bon état qu'aujourd'hui, et il n'était pas rare de recevoir des douzaines de caisses dans lesquelles on trouvait deux ou trois minuscules plantes qu'il s'agissait de rétablir. C'était le bon temps, plein de risques, mais plein de surprises, où l'on achetait 150 francs trois feuilles de Masdevallia Lindeni, et on avait fait une bonne affaire, parce qu'alors on ne commençait pas par tâter le marché avec une douzaine de plantes quitte à l'inonder ensuite. Eh bien, chez M. Linden, à Bruxelles, je vous assure qu'on ne mettait pas les plantes en végétation immédiate ; on les rempotait, c'est vrai, mais dans un corps inerte, des tessons de pots finement concassés, on arrosait autour des pots et on attendait patiemment la venue des pousses.

Le rôle de l'amateur et celui de l'importateur sont différents. J'ai toujours conseillé aux amateurs d'acquérir des plantes d'importation. Mais je me garderais bien de les engager à les mettre en végétation immédiate. Quand une plante arrive, il faut la déballer, la tenir dans un endroit à l'abri de la vive lumière et du soleil. Chez Sander, on les met sous les gradins des serres, suspendues la tête en bas. Si on les exposait brusquement à l'air et à la lumière vive, les feuilles ne tarderaient pas à tomber. Au bout de quelques jours, quand les bulbes commencent à se gonfler, on lave les plantes à

grande eau, on coupe les racines pourries, on supprime les feuilles et les bulbes avariés, puis on laisse ressuyer les plantes dans le même local. On les transporte ensuite dans la partie la plus froide de la serre qu'elles doivent occuper définitivement et on les rempote dans des débris de pots où on les laisse tranquillement faire leurs racines et émettre leurs pousses. Dès que les racines apparaissent, et, si on a bien agi, elles doivent précéder la venue des pousses, on soulève quelques morceaux de pots que l'on remplace par des têtes de sphagnum et, petit à petit un compost plus généreux vient occuper la place des tessons inertes.

Il faut autant qu'il est possible, que les racines précèdent les pousses. Comment, voilà une plante épuisée à laquelle nous donnerions la corvée d'émettre des pousses nouvelles, quand elle n'a plus de racines ! Il faut éviter le développement des pousses et provoquer celui des racines et, quand la plante est bien fixée, on peut alors, sans aucune crainte, laisser les pousses se développer.

Comment les choses se passent-elles à l'état de nature ? Au moment de l'entrée en végétation, les racines apparaissent à la base des pousses de l'année précédente, puis la nouvelle pousse se développe. Il n'y a pas de raison pour intervertir l'ordre des choses. A l'état naturel, les Orchidées émettent toujours leurs racines avant les pousses et cela se comprend. La nature devrait être notre maître indiscuté. On admettra que nos Orchidées introduites sont en pire état que celles qui sont restées chez elles, affrontant les mois terribles de la saison sèche. Eh bien ! croyez-vous que brusquement la nature va saturer d'eau ces pauvres desséchées dont les feuilles pendent lamentablement. La nature est meilleure mère : pendant les quelques semaines qui précèdent la saison des pluies, les rosées sont abondantes, les Orchidées ont assez d'humidité pour émettre leurs racines, mais insuffisamment pour développer leurs

2

3



COLLECTION DU LUXEMBOURG: CYPRIPEDIUM HYBRIDES

N°1. CHARLES GONDOIN HARRISIANUM X INSIGNE CHANTINI _ N°2. JOSÉPHINE JOLIBOIS HARRISIANUM X INSIGNE CHANTINI

N°3. MADAME BARBY LAWRENCEANUM X TONSUM.

pousses; puis les rosées cessent, les plantes sont fixées par des racines nouvelles. Et c'est alors seulement qu'elles émettent leurs pousses.

CYPRIPEDIUM HYBRIDES DU LUXEMBOURG

Les hybrides de Cypripedium sont tellement nombreux que nous avons renoncé à les publier isolément. M. Jolibois en a obtenu plusieurs centaines. Le C. Charles Gondoin est une plante très remarquable provenant comme, le C. Josephine Jolibois de la même capsule. L'artiste n'a pas réussi à donner à ces fleurs tout l'éclat qu'elles possèdent. Ses taches sont de teintes beaucoup plus vives. Le C. Mme Barby est le premier croisement obtenu entre C. Lawrenceanum et tonsum. C'est une plante remarquable pour sa vigeur extraordinaire, bien justifiée par les parents choisis. La fleur est énorme et si l'on songe que la plante peinte fleurissait pour la première fois, on est en droit d'espérer que les plantes plus fortes donneront des fleurs encore plus remarquables. Il en est ainsi de la plupart des hybrides.

Il existe en ce moment, au Luxembourg, d'autres hybrides encore plus intéressants. M. Jolibois avait, vers la fin de son existence trop courte, réuni quelques parents de choix, et les semis issus de ces parents qui se chiffrent par milliers nous laissent espérer quelques gains très supérieurs. M. Opoix, le jardinier actuel, est un des élèves de M. Jolibois, donc les plantes ne péricliteront pas.

LES CATTLEYA LABIATA
POUR LA FLEUR COUPÉE

Les Cattleya labiata ne pourront être utilisés pour la fleur coupée qu'autant qu'on leur appliquera une culture destinée à en reculer la floraison. Il n'y a pas à discuter, les Cattleya labiata, qu'ils s'appellent, Warocqueana, gloriosa ou autrement, ne sont que le Labiata type de Lindley, et il n'y a aucune raison pour qu'ils fleurissent à une autre époque que l'ancien labiata que nous cultivions. Eh bien, s'il en était ainsi, ce serait très malheureux. En septembre, octobre, en novembre même, les fleurs d'Orchidées se vendent difficilement; j'ai vu l'an dernier, à la fin de novembre, des serres pleines de fleurs dont il était impossible de tirer parti. En revanche, si par la culture on arrive à ne faire épanouir les Cattleya labiata qu'en décembre, leur rôle sera immense et la vente de leurs fleurs sera assurée.

C'est une bien jolie plante que ce Cattleya, ses variétés sont nombreuses, peut-être moins tranchées que celles des autres Labiata, mais en général belles ; en outre, le coloris, d'un rose chaud, fait bien à la lumière et la texture des fleurs est suffisamment étoffée pour permettre l'envoi à de grandes distances.

Les Orchidées, qui fleurissent de juin à novembre, sont inestimables pour l'amateur, absolument inutiles pour le fleuriste. Celui qui s'est laissé tenter par de grandes masses de plantes fleurissant à ces époques et qui compte les vendre, s'est trompé du tout au tout. Il n'y a rien de plus beau que le Cattleya aurea, il fleurit en septembre-octobre ; eh bien ses fleurs ne se vendent pas, pas plus du reste que celles de l'Odontoglossum grande.

Si nous revenons si souvent sur la question des fleurs cou-

pées, c'est parce nous connaissons des amateurs qui se sont laissés emballer et qui ont engagé des capitaux dans l'achat d'espèces absolument impropres à la vente. Quel parti tirera-t-on jamais du Cochlioda Noetzliana par exemple ; c'est une plante de collection délicieuse, sous ce rapport l'opinion est générale mais elle est beaucoup plus difficile à cultiver que ses congénères.

L'amateur qui se lance dans une spéculation de ce genre ne doit pas oublier non plus que la fleur coupée doit non seulement lui constituer un revenu mais amortir le capital. Il faudrait bien se garder de s'appuyer sur la prospérité apparente de certains établissements qui font figurer dans leurs inventaires leur stock de plantes pour un chiffre élevé et leur matériel pour une valeur quelconque. Les actionnaires de certaines sociétés aujourd'hui disparues savent ce qu'ont produit les centaines de mille francs de matériel et de plantes qu'on étalait complaisamment sur le papier. Si on estime à cent mille francs le stock d'Orchidées qu'on cultive, on n'en tirera pas cinquante mille francs le jour où on réalisera, c'est certain, et il n'est pas d'importateur ayant cinquante mille francs liquides qui ne pourrait importer un nombre de plantes bien supérieur à ceux que l'on a fait figurer pour un chiffre trois ou quatre fois plus élevé dans un inventaire.

Si je mets tant de soin à crier casse-cou aux amateurs, c'est parce que j'ai la conviction que toutes les affaires montées sur une grande échelle sombreront fatalement. L'horticulture ne laisse pas assez de bénéfices pour payer des frais d'administration onéreux. La culture pour la fleur coupée doit être l'apanage du petit cultivateur, de l'amateur zélé qui surveille lui-même ses jardiniers, qui travaille avec ses capitaux et qui spécule en même temps sur la vente des variétés d'élite.

LES ODONTOGLOSSUM ALEXANDRÆ

A FLEURS ÉTOILÉES

Je vais essayer de réhabiliter les Odontoglossum Alexandræ à fleurs étoilées. Je sais bien que c'est une tâche assez ardue, que les Pacho seuls jouissent d'une bonne réputation, mais on a tort, je crois, de les orner de toutes les qualités et de charger les malheureux étoilés de tous les vices. C'est très beau un bel Odontoglossum à fleurs rondes, mais c'est plus lourd que les étoilés et, en général, il ne fleurit pas au bon moment. Si je m'amuse un jour ou l'autre à faire de la fleur coupée, j'achéterai moitié de la forme ronde et moitié de la forme étoilée, et je suis sûr pourtant que la forme étoilée me rapportera plus d'argent.

Et puis, il y a bien plus de variétés d'élite absolument hors ligne dans les étoilés que dans les Pacho, et de plus, les étoilés fleurissent toujours en hiver, donnent des fleurs plus nombreuses et, comme on vend tout aussi bien un étoilé qu'un Pacho, le cultivateur y trouve son compte. Vuylsteke de Gand ne possédait, quand il a commencé à cultiver les Orchidées, absolument que des étoilés et pourtant, dans le nombre, sont sortics les plus merveilleuses variétés classées aujourd'hui. Croyez-vous que les drogues ne lui ont pas rapporté autant d'argent pour la fleur coupée. J'ai déjà signalé l'époque plus hâtive de la floraison des étoilés. Or, l'époque de la floraison joue un grand rôle pour la fleur coupée.

Tous les ans, on voit des masses d'Alexandræ, de Pacho, perdues parce que leurs fleurs se sont épanouies en été ou trop

tôt à l'automne. En revanche on rencontre dans les formes étoilées, des variétés tachetées de façons très diverses telles que les Rückerianum, Andersonianum, etc., et aussi des formes hybrides rondes comme le Godefroyæ, Wilckeanum et Masercelianum.

C'est pourquoi je dirai aux amateurs : Si on vous offre des Odontoglossum, il est fort probable qu'on les baptisera Pacho. Ne vous en préoccupez pas ; si on vous a trompés, l'important pour vous est que la plante n'ait pas fleuri ; il y aura dans le nombre des formes étoilées que vous conserverez pour la fleur coupée et des fleurs d'élite qui vous réconcilieront avec ces déshérités.

ODONTOGLOSSUMS HYBRIDES

Aucun genre de la grande famille des Orchidées n'est peut-être devenu tout d'un coup plus populaire chez les horticulteurs et plus embarrassant pour les botanistes que l'Odontoglossum. Beaucoup de ses espèces sont si attrayantes, si florifères et si facilement cultivées que la plupart des régions en possédant ont été saccagées et les plantes envoyées directement par centaines de mille pour enrichir nos collections. Ordinairement le résultat de cette activité est d'accroître essentiellement notre connaissance du genre, ou tout au moins de nous mettre à même de nous former quelque idée sur le nombre, la variété et la distribution de ses espèces. Bien loin de là, cependant le nombre des formes intermédiaires qui apparaissent constamment tend plutôt à obscurcir les limites des espèces considérées d'abord comme distinctes, et la nomenclature du genre est dans un désespérant état de confusion. Quelques-unes de ces formes intermédiaires sont sans doute des hybrides naturels, mais il est probable que les autres sont de pures variétés, car plusieurs

des espèces ont été établies comme polymorphiques à un degré qu'il était impossible de soupçonner il y a quelques années. Dans quelque cas, les lacunes entre les espèces d'ailleurs distinctes semblent être si complètement comblées par ces formes intermédiaires que MM. Veitch dans leur Manual of Orchidaceous Plants, parlent d'elles comme « *confluent in series* » à cause de la difficulté de décider où le mur de séparation doit être élevé entre elles. Dans ces cas ils ont classé les hybrides reconnus comme variétés des espèces auxquelles ils ressemblent le plus. « Ce plan, remarquent-ils, n'est nullement exempt d'objection, mais a au moins l'avantage de grouper ensemble un nombre de formes alliées qui, indiquées sous des noms séparés, laisseraient telle quelle la confusion déjà reconnue ».

J'ai eu dernièrement la mauvaise fortune d'être obligé de déterminer un nombre considérable de ces plantes douteuses et j'ai trouvé que ma tâche n'était nullement facile. Je ne regrette cependant pas ce travail, loin de là ; car il me semble que le seul moyen de se faire une idée claire du genre, est de rassembler aussi complètement que possible une série de différentes formes, soit variétés, soit hybrides et de les comparer ensuite côte à côte. La formation d'une telle série est nécessairement un travail de temps. La plus complète que nous possédions, ne pourra malheureusement pas nous rendre un grand service pendant environ les vingt-cinq prochaines années, et la seule méthode utile est de chercher à remplacer cette série d'une façon efficace.— M. Rolfe fait allusion à l'herbier de Reichenbach qui doit être tenu sous scellés pendant trente ans. — La collection de Kew contient une certaine quantité des formes hybrides outre la plupart des espèces, mais il lui en manque quelques-unes de celles décrites par Reichenbach. La plupart d'entre elles vivent dans les collections quoique quelques-unes soient plutôt rares, il s'en suit qu'on a beaucoup de difficultés à les posséder.

En examinant à différentes reprises les matériaux que je possédais, deux ou trois choses ont forcément attiré mon attention. La première est que dans la majorité des cas, il est possible de séparer les espèces connues de celles qui peuvent avec plus ou moins de probabilité être classées comme étant d'origine hybride. Il est heureux qu'il en soit ainsi, car je crois que c'est le premier pas réel vers la solution du problème. Dans les cas où les formes semblent confluentes il peut être désormais facile d'effectuer la même séparation entre elles. Il n'est pas aisé de poser des règles absolues par lesquelles les hybrides naturels puissent être séparés des espèces pures, mais les deux sont si essentiellement distincts dans leur origine que très peu de considérations serviront à rendre la chose claire.

Les espèces de n'importe quel genre, ont toujours une surface géographique définie sur laquelle les unités qui la composent sont réparties avec plus ou moins de continuité et de connexion selon les circonstances. Prenant cette surface dans sa totalité, les unités sont généralement très nombreuses, mais partout, elles se ressemblent tellement les unes aux autres qu'elles peuvent aisément être reconnues comme étant de la même espèce. Naturellement, une espèce variable peut exister sur différentes surfaces comme pour les espèces appelées variétés géographiques, et, à l'heure actuelle, il n'est pas nécessaire de s'excuser en disant que ce sont des espèces qui commencent. Deux espèces ou plus peuvent être trouvées croissant ensemble dans un même endroit, mais même dans ce cas, les limites de leur sphère géographique individuelle ne sont presque jamais considérées comme étant confondues, c'est-à-dire qu'il existe d'autres endroits où les mêmes espèces croissent séparément. En effet, il y a de bonnes raisons pour croire que c'est invariablement vrai pour les espèces étroitement alliées. Même quand elles croissent ensemble, il y a des raisons tout aussi fortes pour être assuré qu'elles ont une

origine distincte, mais qu'après avoir été disséminées loin de leur lieu de naissance, elles se sont trouvées accidentellement réunies. Ces considérations nous sont matériellement utiles pour comprendre le phénomène de l'hybridation naturelle.

Les hybrides naturels se produisent seulement quand deux ou plusieurs espèces alliées croissent à une distance suffisamment proche pour que le pollen puisse être porté de l'une à l'autre. Ils sont trouvés dans la plupart des cas, croissant avec les espèces parentes, quoique ce fait ne soit pas absolu; les semis peuvent en effet être quelquefois transportés à quelque distance, et cependant chez les Orchidées, ce cas ne se produit pas sur une grande échelle. Ces hybrides ont généralement des caractères si intermédiaires que leur parenté peut souvent être déterminée par toute personne connaissant bien les caractères des parents ; en effet, on peut dire comme dans le cas des hybrides artificiels dont la parenté est connue qu'ils portent la marque de leur origine sur leur face. Un autre fait les concernant est que, par rapport aux espèces parentes, ils sont très rares. Il y a quelques cas où prises dans l'ensemble, les unités sont nombreuses, parce que le même croisement a été effectué sans cesse ; il y a alors une classe considérable de variations. Citons MM. Veitch : « D'abord, il a été observé sur ces hybrides naturels qu'il est très rare que deux hybrides venus de différentes importations soient identiques bien qu'ils proviennent apparemment des mêmes deux espèces et qu'ils soient quelquefois suffisamment semblables pour nous venir sous le même nom. » Une autre considération qui ne doit pas être négligée est la possibilité que quelques-unes de ces formes hybrides puissent être elles-mêmes dérivées de parents hybrides comme dans certains hybrides artificiels.

« Ces hybrides méritent certainement une étude attentive, car étant donnée la connaissance encore très imparfaite des limites sur lesquelles on a réparti les espèces d'Odonto-

glossum, étant donnée la connaissance encore plus imparfaite que nous possédons sur la vie des insectes de la région, il est pour l'instant impossible de chercher une explication satisfaisante de leur origine, ou bien, avec les données déjà accumulées, de déduire une loi générale les concernant ». Ces intéressantes réflexions sont empruntées à l'ouvrage de MM. Veitch déjà cité. Dans de prochains articles, j'espère pouvoir analyser les matériaux déjà réunis dans le but de faire accélérer les progrès futurs. En attendant, quelques-unes des fleurs énumérées ci-dessous seraient reçues avec reconnaissance ; on accepterait d'ailleurs avec non moins de gratitude tout document pouvant aider en quelque façon à élucider ce problème difficile, mais fort intéressant.

Acuminatissimum	Hinnus	Measuresianum
Baphicantum	Horsmanni	Mulus
Brachypterum	Jenningsianum	Pollettianum
Brassia	Lepidum	Prionopetalum
Chetostroma	Limbatum	Radiatum
Deltoglossum	Leeanum	Schroederianum
Dicranophorum	Ligulare	Scottii
Facetum	Macrospilum	Stellimicans
Ferrugineum	Marriottianum	Tentaculatum
Histrionicum	Masereelianum	Vuylstekeanum

R. A. Rolfe, Herbarium. Kew.

(Traduit du « Gardeners' Chronicle » du 26 avril 1890.)

NOTES SUR LES ORCHIDÉES

par G. BENTHAM

(*Suite.*)

Sous-tribu I : Vanilleæ. Chez cette tribu, comme dans la suivante, les tiges sont élevées, parfois branchues ou avec des inflorescences rameuses, ou en même temps axillaires et terminales, et les feuilles sont habituellement plus grandes, plus coriaces ou nervées pliées que dans les autres sous-tribus.

La distinction entre elles réside, principalement en ce que l'anthère dans les Vanilles est incombante sur le rostellum court avec le pollen comme dans les Epidendreæ, mais non pas fixée à une glande, ou a des pédoncules détachables du rostellum. Tandis que dans les Corymbeæ l'anthère est érigée derrière le rostellum érigé, et le pollen est, après déhiscence, fixé à un pédoncule qui descend d'une glande que l'on peut détacher, formant un pollinarium semblable à celui des Vandeæ. Les Vanilles comprennent cinq genres dont deux, *Galeola* et *Vanilla*, sont des épiphytes rameux, montant parfois au sommet des arbres les plus élevés et trois, *Sobralia Epistephium* et *Sertifera*, sont des espèces américaines terrestres, grandes et érigées avec des feuilles plus ou moins plissées et abondamment nervées. *Galeola* Lour., environ douze espèces, devrait comprendre, je pense, *Cyrtosia* Blume, *Erytorchis*, ensuite *Hœmatorchis* Blume, *Pogochilus* Falcon, *Ledgeria* F. Muell, et *Eriaxis* Rchb f. Ces genres supposés ont été fondés sur le fruit surtout qui est charnu et est, dit-on, complètement indéhiscent dans le *G. javanica,* charnu s'ouvrant en valves seulement quand il est très vieux dans *G. Lindleyana* et *G. septentrionalis*, plus long, plus grêle et et réellement déhiscent dans *G. altissima* et *G. cassythoides*. La plupart des espèces sont dépourvues de feuilles, mais

dans *G.* (*Ledgeria*) *foliata* F. Muell, les écailles qui soutiennent les rameaux de l'inflorescence sont élargies presque en véritables feuilles et dans une espèce néocalédonienne, (*Eriaxis* Reich) et, probablement, dans d'autres, de véritables feuilles se développent sur quelques branches nues. *Eriaxis* lui-même, ressemble de près sous beaucoup de rapports au *G. altissima*, mais la capsule s'ouvre, dit-on, en 6 valves, et qui peuvent être le nombre normal quoique, dans d'autres espèces elle s'ouvre en 2, 3 ou 4. Le genre retenu est entièrement éminemment naturel. *Vanilla* Sw. a environ 20 espèces alliées de près mais parfaitement distinctes de *Galeola* et dispersées à travers les régions tropicales de l'ancien et du nouveau monde. Quoique la majorité des espèces soit feuillue il en existe quelques-unes qui sont comme le *Galeola* dépourvues de feuilles; le fruit est habituellement indéhiscent mais quelquefois s'ouvre en 2 valves quand il est vieux.

Sobralia, Ruiz et Pavon, environ 30 espèces, devrait probablement comprendre *Fregea*, Rchb. f., genre fondé sur un spécimen sec unique et *Cyathoglottis*, Pœpp et Endl. Je ne connais ni l'un ni l'autre, sauf par les figures publiées et les descriptions ; *Epistephium* Kunth, environ six espèces, se distingue des *Sobralia*, par la pointe dentée de l'ovaire, caractère qui n'a de valeur qu'au point de vue spécifique, dans les quelques circonstances où il a été observé dans d'autres genres; mais dans le cas présent il est trop constant chez plusieurs espèces pour être négligé, et paraît être accompagné par quelques autres différences légères.

Sertifera fut établi par Lindley dans son herbier pour une espèce bien définie à petites fleurs, de la collection de l'Equateur de Spruce, elle fut reprise par Reichenbach et décrite, et cet auteur y a joint une seconde espèce péruvienne que j'ignore, mais qui par les caractères indiqués pourrait ne pas être une véritable congénère.

Sous tribu 2 *Corymbeæ*. Les deux genres *Corymbis* et

Tropidia avec la structure florale de quelques genres des Spilantheæ ont un port et une inflorescence si différents que l'on paraît tenté de les admettre comme une tribu distincte. Ce sont des plantes terrestres élevées, avec des feuilles pliées et fortement nervées et qui sont soit branchues soit avec des inflorescences branchues et axillaires en même temps.

Corymbis Thou, six à sept espèces, est largement dispersé à travers les régions tropicales du nouveau comme de l'ancien monde. Non seulement les espèces asiatiques qui ont éte publiées sous le nom de *Hysteria* Reinw, *Rhynchanthera* Bl. et *Macrostyles* de Breda, sont, il est prouvé, strictement congénères, mais lès deux espèces américaines de *Chloidia* Lindl., ne montrent qu'une légère différence spéfique comme port et caractère, le tout formant un genre très naturel. *Tropidia* Lindl., qui contient environ 5 espèces des régions Indo-malaise et Sud Pacifique, est également bien caractérisé, si nous y faisons entrer *Cnemidia* Lindl., *Ptichochilus* Schau, et *Govindovia* Wight.

(*A suivre.*)

DENDROBIUM

Traduit du *Manual of Orchidaceous plants* de Veitch.

(*Suite.*)

D. Falconeri.

Eudendrobium *fasciculata.* — Tiges grêles, de longueur variable, renflées aux joints qui sont espacés de 3 à 5 centimètres; sur les plus élevés d'entre eux apparaissent des branches sinueuses formant un fouillis de tiges avec des faisceaux de racines filiformes; la plante entière présentant l'apparence d'une masse confuse de tiges, branches, racines et de feuilles. Feuilles linéaires, aiguës, longues de 8 à 10 centimètres. Fleurs solitaires ayant 5 à 7 centimètres de diamètre, sépales oblongs lancéolés, blanc teinté de rose pâle et avec une tache pourpre améthyste brillant à la pointe, labelle ovale oblong, obscurément trilobé, les lobes latéraux

en partie contournés par-dessus la colonne et leur base, le disque pourpre marron brillant avec une tache orange brillant de chaque côté, et une large bande blanche devant la pointe améthyste pourpre comme les pointes des sépales et des pétales.

Dendrobium Falconeri, Hook, in Bot. Mag. t. 4944 (1856). Van Houtte's, Pl. des serres, t. 1197. Lindl. Gard. Chron. 1856, p. 692. Belg. hort. 1874, t. 14. Pl. Mag. n. 8, t. 226.

Var. giganteum. — Tiges plus longues et plus renflées et avec des feuilles plus grandes et plus nombreuses. Fleurs deux fois aussi grandes que celles du type et durant beaucoup plus longtemps en bon état.

D. Falconeri giganteum, Hort. Williams' Orch. alb. VI, t. 257.

Cette espèce est connue depuis longtemps comme la plus belle de la section *Eudendrobium*. Elle parut dans les serres d'Europe pour la première fois en 1856. Une plante fut, dit-on, importée parmi d'autres des montagnes du Bhotan et fut vendue dans une vente publique de Londres à M. Georges Reid de Burnham dans le Somerset, chez qui elle fleurit. L'année suivante *D. Falconeri* fut envoyé en Europe avec d'autres Orchidées par Simons qui l'avait collecté dans l'Assam et le Khasia où croît cette plante. Elle varie légèrement comme dimension et couleur de fleurs. Nous possédons une variété *albidulum*, avec les points des segments pâles et la variété *giganteum* décrite ci-dessus. Cette variété a été trouvée parmi nos importations. Cette espèce a été dédiée au D. Falconer, directeur pendant des années du Jardin botanique de Calcutta. Elle fleurit en mai-juin.

Culture. — Le D. Falconeri se comporte mieux fixé sur un morceau de bois ou de fougère en arbre suspendu près du vitrage de la serre de l'Inde. La saison de végétation s'étend de mars à octobre et pendant cette période, elle doit être abondamment entretenue humide par des seringages. Quand la saison de végétation est terminée, il faut la transporter dans une serre plus froide et l'y laisser pendant les mois d'hiver et, pendant cette période, on ne doit la mouiller qu'une fois par semaine ou seulement suffisamment pour éviter que la plante ne se dessèche d'une façon excessive.

D. Farmeri.

EUDENDROBIUM *Calostachyœ*, — Tiges longues de 25 à 45 centimètres massives allongées quadrangulaires atténuées vers la base en un pédoncule grêle. Feuilles ovales, oblongues, aiguës, longues de 15 centimètres, 2 à 4 vers le sommet des tiges persistantes. Racines penduleuses, lâches, pluriflores, les sépales et les pétales jaune paille pâle teinté de rose, disque du labelle jaune d'ocre foncé, sépales oblongs, aigus, pétales largement ovales, labelle presque orbiculaire con-

tracté en un onglet court dont le sommet sinué de chaque côté et dont la surface supérieure est velue.

Dendrobium Farmeri Paxt. Mag. Bot. XV, p. 241 (1849). Van Houtte's Fl. des serres, VII, t. 741. Bot. Mag. t. 4659, Linden's Pesc. t. 4. Belg. hort. 1860, p. 321. Jennings' Orch. t. 24.

Sous-variétés-*albiflorum* (*Belg. hort.*, 1860, p. 321. Regels *Gartenfl.*, 1868, p. 595. Van Houtte *Flore des serres*, 1882. t. 2461) fleurs blanches avec le disque du labelle jaune orange, *aureo flavum* (Bot. Mag., t. 5451, Williams *Orch. Alb.*, III, t. 99) fleurs jaune d'or avec le disque du labelle jaune plus foncé.

Originaire de la partie orientale de la zone inférieure de l'Himalaya et des Monts de Khasia, aussi des forêts de la Birmanie anglaise d'où il a été fréquemment importé. Il fut introduit d'abord en 1847 : M. le Dr Mac Clelland l'envoya du Jardin botanique de Calcutta à M. W. J. Farmer de Nonsuch Park Surrey à qui il fut dédié. La sous-variété *albiflorum* est originaire des plaines et des collines voisines de Moulmein et parut d'abord dans la collection de M. Jacob Makoy à Liège au printemps 1860. *Aureo flavum* est des montagnes d'Arracan et fut introduit par MM. Low et Cie en 1863 par l'entremise du Rev. C. Parish. Il ressemble beaucoup au *Dendrobium chrysotoxum* dans il diffère par ses tiges quadrangulaires, ses racêmes moins denses et son labelle de forme différente. Depuis son introduction, le D. Farmeri a été en grande faveur parmi les horticulteurs qui le considèrent comme un des plus distincts et des plus beaux du genre. Aussi a-t-il reçu une attention spéciale de la part des cultivateurs et les plantes de la collection du Baron Schroeder au Dell sont une preuve remarquable des succès obtenus dans cette voie. Il fleurit habituellement en mai, juin, mais parfois beaucoup plus tôt.

D. fimbriatum.

EUDENDROBIUM *Calostachyae.* — Tiges longues de 4 à 5 pieds quelquefois moins, en forme de roseau, munies, le long de la moitié supérieure, de feuilles largement lancéolées, aiguës, longues de 15 centimètres. Racèmes lâches et penduleux, longs de 15 centimètres, supportant 7 à 12 fleurs larges de 5 à 7 centimètres. Sépales elliptiques oblongs ciliés, plus larges que les sépales. Ces deux organes orange jaune brillant, labelle orbiculaire avec un onglet court convolu et une margine jaune brillant avec un disque jaune orange.

Var. oculatum. — Tiges habituellement plus courtes, plus grêles, et supportant des fleurs légèrement plus petites avec une grande tache rouge marron sur le labelle.

D. fimbriatum oculatum, Bot. Mag. t. 4160 (1845), Paxt. Fl. Gard. III, t. 84 (1852), Illus. hort. I, t. 15 (1854). Warner's Sel. Orch. II, t. 19. D. Paxtonii. Paxt. Mag. Bot. VI, p. 169 (1839) par Lindl. Van Houtte's. *Pl. des serres*, VII, t. 72. (1851).

Le *D. fimbriatum* type fut découvert par Wallich sur les chaînes inférieures de l'Himalaya du Népaul en 1820, qui l'envoya au Jardin botanique de Liverpool où il fleurit pour la première fois en Europe en 1822. La variété *oculatum* fut envoyée par Gibson à Chatsworth des monts du Khasia en 1837; il avait été récolté cependant par Griffith en Birmanie l'année précédente et le colonel Benson le rencontra quelques années après dans les plaines et les montagnes à l'est de Prome, ce qui prouve que l'aire géographique de cette espèce est très étendue.

Le *D. fimbriatum* type est le plus beau des Dendrobium à fleurs jaune orange; on ne le rencontre plus souvent dans les collections anglaises, mais la variété *oculatum* est cultivée couramment. Elle est très florifère, car on a compté 1,216 fleurs sur 123 racèmes sur la même plante.

D'après M. Bland, jardinier de M. S. K. Mainwaring d'Oteley Park Shrewsbury.

D. Findlayanum.

Eudendrobium *fasciculata.* — Tiges longues de 40 à 60 centimètres, d'un vert jaunâtre avec des nœuds aplatis longs de 5 à 7 centimètres; très grêles à leur base. Feuilles à la base des nœuds tuniqués, oblongues, lancéolées, aiguës, longues de 8 centimètres, caduques. Fleurs ayant de 5 à 8 centimètres de diamètre généralement par paires sur des pédicelles lilas pâles, apparaissant sur la partie supérieure des nœuds tuniqués lilas pâle lavé de blanc, sauf le labelle qui est jaune ocre, se changeant en blanc vers le bord, sépales oblongs, lancéolés, pétales elliptiques oblongs beaucoup plus larges, labelle onguiculé, avec un tablier ovale cordé.

Dendrobium Findlayanum, Tarish et Rchb. in Prans. Lin. Soc. XXX, p. 149 (1873), Rchb. in Gard. Chron. VII (1877), p. 334, Bot. Mag. t. 6438.

Remarquable espèce découverte par M. James Findlay, commerçant en Birmanie, pendant un voyage à Zimmé, en 1867-68, qui rapporta une plante au Rév. C. Parish à Moulmein qui l'envoya à Kew à l'état de spécimen sec. Il habite sur les roches dans les parties les plus élevées de la chaîne qui sépare la Birmanie du Siam d'où il fut importé quelques années plus tard. Il fleurit pour la première fois en Angleterre dans la collection de Sir Trevor Lawrence en 1877.

PETITES NOUVELLES

Au Luxembourg, il y a toujours une foule de Cypripedium de semis en fleurs. M. Opoix, le jardinier chef qui a succédé à M. Jolibois, prépare une revision complète de ces plantes, de façon à bien déterminer leur parenté et les dates de semis. Bon nombre de plantes sont sans intérêt à cause de l'apparition antérieure de plantes similaires aujourd'hui connues, mais il y a quelques sujets absolument hors ligne qu'il serait bon de ne pas laisser tomber dans l'oubli.

M. Faroult qui, à Argenteuil, ne cultive les Orchidées que pour la fleur coupée et l'hybridation, possède une très jolie forme de Cypripedium (Selenipedium) Schlimi, bien plus vigoureux que l'ancien type. Ce n'est toutefois pas le C. S. album qui se distingue de l'espèce par ses feuilles plus dressées, plus coriaces et plus effilées et ses fleurs de teintes plus claires.

Reçu de M. Doin, un amateur de date récente et une recrue inestimable pour les Orchidophiles, M. Doin ne cultivant pas seulement les Orchidées, mais éditant volontiers tout ce qui intéresse cette famille — bon nombre d'ouvrages sont actuellement en train — un Paphinia grandis de toute beauté. J'ai la fleur séchée sous les yeux : elle atteint 16 centimètres de diamètre.

Les Paphinia sont des Orchidées de petites dimensions, ressemblant à des Stanhopea en miniature, mais les fleurs en sont aussi grandes que bon nombre d'espèces de ce genre. Le P. grandis est coloré de rose clair avec de nombreuses mouchetures rouge sang. La colonne est jaune d'or. Leurs grappes sont retombantes et il est utile, pour que les fleurs s'épanouissent complètement, de tenir les plantes le plus près possible de la lumière. Le Paphinia grandis est une plante du Brésil tropical, demandant une serre très chaude ; elle est presque constamment en végétation.

Propriétaire-gérant: Godefroy-Lebeuf. — Imp. PAUL DUPONT (Cl.) 124.2.93.

PLANTES NOUVELLES OU REMARQUABLES

PHALŒNOPSIS CYNTHIA ×., hyb. nat.

Il existe trois hybrides naturels supposés formés par le P. Schilleriana et le P. Aphrodite (l'amabilis des jardins), ce sont : le P. leucorhoda, le croisement du casta et du P. Sanderiana, mais le P. Cynthia semble être tout à fait distinct de chacun d'eux, quoique sensiblement dérivé de la même parenté.

Il parut, comme plante importée, dans la collection de M. Wigan, Clare Lawn, East Sheen, et comme il sembla distinct, il fut envoyé à Kew pour que l'on déterminât sa parenté, et on en conserva une fleur dans l'herbier. C'est une plante excessivement belle, ayant l'apparence générale du P. leucorhoda, bien qu'au lieu des longues vrilles de l'Aphrodite, elle ait les courtes vrilles du Schilleriana, un peu plus grêles, cependant, au sommet. Les lobes latéraux du labelle sont grands et distincts de ceux de l'autre parent, tandis que la grappe non ramifiée tient aussi du P. Aphrodite. Les organes végétatifs : racines et feuilles, sont presque absolument semblables à ceux du P. Schilleriana, il est du moins impossible, en les voyant, de douter qu'on soit en présence d'un hybride naturel formé des deux espèces. Les sépales et les pétales sont rouge-rosé à la base, se nuançant graduellement jusqu'au blanc, aux margines ; les moitiés inférieures de la paire latérale ont de nombreux petits points rose-pourpre au-dessus du milieu. Le lobe antérieur du labelle est blanc-rose lavé de jaune près de la base où il y a aussi de nombreuses taches et lignes pourpre clair qui diminuent et pâlissent dans la partie supérieure. La couleur du fond des lobes latéraux est similaire

avec quelques grandes taches rouge-pourpre près de la base, et quelques taches plus petites et plus pâles sur le devant.

Colonne et crête comme dans le P. Schilleriana,

Je n'avais pas encore vu cette plante élégante.

LYCASTE LASIOGLOSSA, Rchb. f.

Ce Lycaste très intéressant semble être plutôt rare dans les collections, peut-être à cause du manque d'éclat du coloris de ses fleurs, quoique ce défaut soit cependant quelque peu racheté par leur taille et leur durée. Cette plante a l'aspect général du L. plana et, en particulier, du L. Schilleriana, à cause de ses longs sépales et de ses pétales plutôt courts. Le labelle, cependant, est très particulier ; il a le lobe antérieur totalement couvert de longs poils villeux, ce qui le fait distinguer des espèces nommées ci-dessus. Les sépales sont vert-olive en dehors, plus bruns vers les margines, brun-pourpre clair en dedans, avec une pubescence arachnoïdale dense près de la base. Les pétales et le labelle sont jaune-pâle, ce dernier, de même que la colonne, a près de la base quelques marques rouge-pourpre pâle.

Le Lycaste lasioglossa fut importé du Guatémala par MM. James Veitch et fils, de Chelsea ; il a déjà été décrit dans le *Gardeners' Chronicle* en 1872, p. 251, et reproduit dans le *Botanical Magazine*, t. 6251.

Un spécimen fut envoyé l'autre jour par M. Godefroy-Lebeuf, pour la classification, mais je suis incapable de dire s'il provient d'une nouvelle importation ou d'ailleurs. Cette plante provenait de la collection Roman de Périgueux.

R.-A. Rolfe, *Herbarium*, Kew.

CYPRIPEDIUM MICROCHILUM.

En fleurs au Luxembourg une forte plante du C. microchilum. Le C. microchilum est un hybride entre C. niveum et C. Druryi. C'est surtout au niveum qu'il a emprunté ses principaux caractères. Les pétales et les sépales sont bien étalés; son sabot est extrêmement petit. C'est une plante obtenue depuis longtemps, mais qui est toujours restée fort rare dans les collections. Elle se multiplie très lentement.

LÆLIA AUTUMNALIS ET L. A. ATRORUBENS.

Deux excellentes plantes pour la fleur coupée, dont les fleurs s'épanouissent en novembre-décembre. Elles sont introduites en plus petite quantité que les autres espèces du même genre, peut-être sont-elles plus rares dans leur pays. Culture sur bois ou en paniers dans des serres très aérées et très éclairées avec une température de 10 à 15 degrés.

LES CYMBIDIUMS

Ce sont des membres très choisis de la grande famille des Orchidées, et ils sont très estimés dans toutes les cultures, quand ils sont bien cultivés. Je ne m'aventurerais pas à faire allusion à leur culture, si je n'avais pas récemment rencontré quelques membres du genre dans un pitoyable état dû aux mauvais soins.

On peut se demander pourquoi le beau C. eburneum a été quelquefois vu en état de vigueur et de santé dans une collection de plantes de serres ordinaires, et en mauvaise condition dans une collection d'Orchidées de belle venue. La raison en est évidente pour peu qu'on examine les conditions de culture.

Le Cymbidium est une Orchidée qui doit être traitée à tort de la même façon que le Lælia purpurata ou le Cattleya Mossiæ.

Les pots sont remplis à moitié de leur profondeur pour le drainage, et on emploie un compost de terre fibreuse, sphagnum, tessons et charbon de bois. Beaucoup de personnes semblent suivre un système régulier et routinier de culture et n'osent faire un pas ni à droite ni à gauche, alors qu'il est absolument nécessaire de le faire.

Le Cymbidium eburneum est l'espèce la plus connue du genre, il est très estimé pour ses grandes fleurs blanc-ivoire, et son fort parfum qui ne plaît pas à tout le monde. L'éditeur du *Botanical Magazine* l'a décrit comme ayant une odeur d'amidon. Il a été introduit en Angleterre depuis quarante-cinq ans au moins, puisqu'il figurait daus le *Botanical Magazine*, en 1847. Celui qui le découvrit, M. Griffiths, ne donne aucun renseignement touchant cette découverte, si ce n'est qu'il fut trouvé à Meyrung, sur les monts Khasia du Bengale oriental, à une élévation d'environ 5,000 ou 6,000 pieds. Quand les plantes viennent d'être nouvellement importées, les racines, par leur aspect, indiquent un terrain marécageux, et, en vérité, les plantes croissent librement et fleurissent bien dans la terre franche ; on peut ajouter un peu de terre fibreuse ainsi qu'une petite quantité de sable blanc brut et du terreau dans la proportion d'un quart du volume entier. Les grands spécimens peuvent être rempotés une fois tous les deux ans. Les plantes provenant d'une si haute altitude ne demandent pas une haute température : une place ombragée dans la serre aux Cattleyas leur convient le mieux. Notre plus grande plante de C. eburneum a environ vingt ans, elle est en vigoureuse santé, et l'année dernière elle a produit vingt-sept fleurs. Le C. Dayanum paraît être une forme de cette espèce, avec le labelle plus ou moins tacheté et rayé de rouge-sang.

Le C. Parishii est une ravissante espèce, distincte du C. eburneum par ses feuilles plus larges et son labelle tacheté

de rouge-cramoisi. Le C. Mastersii peut aussi être joint à ce groupe, c'est une plante plus élégante que les précédentes; les feuilles sont étroites, et gracieusement recourbées, les fleurs d'un blanc pur, le labelle légèrement tacheté de pourpre vermeil, et au parfum d'amande. Nous en avons dans notre petite collection une variété d'un blanc pur.

Le C. Lowianum appartient à un groupe tout-à-fait distinct du précédent, les plantes étant de la plus grande vigueur. Nous en avons une que deux hommes ne meuvent qu'avec difficulté, c'était, il y a cinq ans, un spécimen tout-à-fait petit mis dans un pot de 5 pouces.

De si grandes plantes sont bien propres à occuper le centre des grandes serres. Cette espèce et le groupe auquel elle appartient, ont des racines qui semblent plus aptes à chercher leur aliment dans un fossé qu'ailleurs; l'apparence même des plantes avec leurs longues feuilles linéaires indique cela. Elles sont empotées dans de la terre franche, du terreau et de l'engrais, elles croissent avec exubérance si elles ont une grande provision d'eau pendant la saison de croissance, elles ne doivent pas être laissées sèches aux racines pendant l'hiver. Quelques variétés de cette espèce ont des fleurs brillamment colorées, et comme elles en produisent trente ou plus sur une grappe de 4 et même 5 pieds de longueur, elles ont un aspect imposant; un autre point en leur faveur, c'est leur caractère de longue durée, car, en les soignant bien, elles peuvent rester en bon état pendant trois mois et plus.

Le C. giganteum est une grande espèce qui était peu connue et sur laquelle on avait porté peu d'attention jusqu'à l'apparition du C. Lowianum. Ces deux espèces ont beaucoup de rapport dans leur façon de croître, elles demandent un traitement similaire; leurs fleurs se ressemblent bien aussi, cependant le labelle du C. giganteum est d'un jaune brillant, tacheté près à près de rouge-sang; la hampe est plus courte et formée d'un plus petit nombre de fleurs, qui sont produites dans les

mois tardifs d'automne, tandis que celles du C. Lowianum sont produites au printemps et en été.

Le C. Hookerianum est aussi une grande espèce du même groupe que je n'ai pas vu fleurir à l'état vivant. Le Dr Hooker trouva le C. Hookerianum dans le Sikkim Himalaya, où il fut également trouvé par M. Lobb qui l'envoya aux pépinières d'Exeter de MM. Veitch, mais les plantes furent placées dans des endroits trop chauds, et mal soignées sous d'autres rapports, de sorte qu'elles n'ont pas fleuri librement. Cette espèce se rapproche évidemment du C. giganteum.

J. Douglas.

(Traduit du *Gardeners' Chronicle.*)

LE DÉPART DE M. PÉPIN

Nous aurions été tenté de cacher la localité que M. Pépin, ancien chef de culture au Muséum, allait explorer, mais nous avons acquis la certitude que rien ne serait plus facile pour les intéressés que de savoir où se rend M. Pépin, ce qu'il compte y faire. Il est donc plus simple d'éviter des recherches à nos confrères ; M. Pépin ne voyage absolument que pour la science : il compte explorer la région de Sainte-Marthe en Colombie et tenter de passer de cette localité à Maracaybo. Tout cela n'est pas malin pour les collecteurs expérimentés; mais le voyage de M. Pépin diffèrera de tous les voyages précédents, si le succès couronne l'entreprise de notre envoyé, en ce sens que nous ne dissimulerons aucune des localités que M. Pépin nous signalera et que les échantillons de ses Orchidées, je parle d'échantillons d'herbiers, seront à la disposition de tous les introducteurs qui voudront les consulter.

Au total, quel est notre plus vif désir? Introduire rapide-

ment des plantes nouvelles. Que font les importateurs sérieux? Ils vont de temps à autre dans les herbiers, et quand une plante leur paraît intéressante, ils dirigent leur collecteur vers l'endroit où on l'a recueillie. Ce qu'on a puisé ainsi dans les herbiers de Lindley! Nous n'avons pas la prétention de découvrir l'Amérique; nous savons que la région de Sainte-Marthe a été explorée et récemment par des collecteurs belges et anglais. Mais ces messieurs, pas botanistes du tout, ont toujours été entravés par des impedimenta inévitables. Il leur a fallu un personnel nombreux, des moyens de transport coûteux; ils ont dû assurer leurs derrières et ne pas aller trop en avant. M. Pépin a ordre de n'envoyer que des échantillons secs. Il devra faire l'ascension des pics neigeux; recueillir les plantes les plus humbles comme les plus ornementales, puis passer sur le versant de Maracaybo, soit à travers les ramifications des Andes, soit par le territoire des Indiens Guajirs que M. Candelier a parcouru pendant deux années. Ce qui serait très difficile pour un homme accompagné par de nombreux serviteurs, sera plus aisé pour un homme vigoureux, peu gêné dans sa marche. Le voyage de M. Pépin a été préparé par des hommes dont la science est indiscutable, les frais ont été souscrits par un certain nombre d'amateurs et de botanistes, qui n'ont eu en vue que le but scientifique. Si M. Pépin découvre des merveilles, tant mieux pour ceux qui voudront aller les collecter : les souscripteurs actuels ne demandent qu'à participer aux découvertes scientifiques sans le moindre but intéressé.

LES PLANTES A INTRODUIRE

PHALŒNOPSIS SUMATRANA.

Le Phalœnopsis sumatrana existe dans quelques collections. En France, M. Martin Cahuzac en possède, je crois, un excel-

lent exemplaire; toutefois, il est assez rare pour qu'il y ait intérêt à le réintroduire. Il appartient à la section des Luddemanniana c'est-à-dire qu'au lieu d'avoir le lobe médian du labelle divisé en deux lobes en forme de vrille ou de cornes, cette partie du labelle dans le Sumatrana est entière. Il a produit quelques variétés, entre autres le P. Kimballiana et le pauci vittata, variétés à peu près aussi rares que le type. Cette espèce est originaire de Sumatra où on la rencontre dans la province de Balembang sur les arbres qui avoisinent les rivières. Par son feuillage, il rappelle le P. grandiflora mais la teinte en est plus sombre. Les fleurs sont grandes, plus grandes que celles du Luddemanniana, les pétales et les sépales sont égaux, blancs, maculés de jaune brique légèrement orangé, le labelle est également blanc ligné de jaune.

LES INTRODUCTIONS RÉCENTES

Nous publierons régulièrement un article sur les introductions récentes. Notre but, en le faisant, est de guider les amateurs et de leur éviter des déceptions. Ils pourraient être tentés d'acquérir des espèces soi-disant rares, ignorant qu'un stock est en vente.

Parmi les plantes reçues par Sander, nous signalerons :

Cœlogyne pandurata, plante très remarquable de Bornéo, à fleurs vertes et noires. Plante de serre très chaude, qu'il faut éviter d'acheter en petits exemplaires.

Phajus Woodfordii, rare espèce indienne.

Dendrobium decuphum ; fleurs blanches avec le centre cramoisi ; espèce très rare.

Cypripedium species. Sander annonce une plante dont les pétales sont jaune-orange et porphyre, striés de blanc et de

brun, semblables à des rubans d'herbe. Ce Cypripedium rappellerait le *C. palmifolium,* mais il viendrait d'une contrée très différente.

Odontoglossum nœvium majus. Cette plante était presque introuvable : un exemplaire a été payé 100 francs au mois d'octobre dernier à une vente aux enchères. C'est une délicieuse espèce, plus élégante encore que le *cirrosum*, qu'elle rappelle par la forme de ses fleurs.

Sobralia speciosissima. Cette espèce donne une douzaine de fleurs qui se succèdent. Ses fleurs sont grandes, les pétales et les sépales couleur lavande, le labelle grand est étoilé, gracieusement frisé, couleur terre cuite ; les fleurs dureraient autant que celles du Sobralia xantholeuca.

Calanthe gigas. Épis de fleurs atteignant 1m,50, fleurs blanches ayant 6 à 8 centimètres en mai-juin.

Calanthe curculigoides, fleurs jaune orange sur des hampes érigées.

Cattleya Acklandiæ, à fleurs blanches. Cette variété avait été signalée à maintes reprises ; M. Chantin a cru la posséder, ses prévisions n'ont pas été confirmées, mais tous les collecteurs l'ont signalée.

Cattleya species. Sander a introduit sous ce nom une plante très distincte. Les bulbes paraissent intermédiaires entre L. elegans et L. amethystoglossa.

Cœlogyne Ericsoni. Cette plante serait plus belle que C. Sanderæ ; fleurs blanches sur des hampes érigées.

Cyrtopodium suavissimum. Ce Cyrtopodium serait le C. Aliciæ, de Linden ; fleurs jaunes-blanches tachetées de pourpre.

Saccolabium Sanderæ serait une espèce merveilleuse, sépales blancs, pétales colorés ? et labelle mauve.

CATTLEYA ALEXANDRÆ

M. W. Watson, de Kew, écrit dans le *Garden and Forest* au sujet du *Cattleya Alexandræ* : « Je me montre méfiant à son égard ; une plante de cette espèce a fleuri récemment à Kew, probablement pour la première fois en Europe. Elle appartient à la classe des *Guttata* et, si j'en juge par la plante qui a fleuri ici, ce serait une des plus vilaines de cette section. La fleur atteint 8 centimètres de diamètre comme celle du *C. guttata* var. *Leopoldi*; les sépales et les pétales sont d'un vert obscur avec quelques taches rougeâtres et le labelle est rose mauve. Comme de juste, la plante de Kew est peut-être la variété la plus mauvaise qui existe et le collecteur qui a peint et décrit cette découverte comme une beauté multiflore n'a peut-être jamais rien vu d'aussi laid que la première fleur qui vient de s'épanouir en Angleterre. Nous l'espérons. »

Voici la description emphatique publiée par l'*Horticulture internationale!*

Cattleya Alexandræ L. Lind et Rolfe. Superbe espèce nouvelle qui vient d'être introduite par l'*Horticulture internationale* de Bruxelles. Il est remarquable par la longueur de ses pédoncules floraux; une plante mentionnée par M. Rolfe en portait dix ayant de 37 à 45 centimètres et portant chacun 6 à 10 fleurs. Les plantes sont très robustes et les pseudo-bulbes allongés à peu près cylindriques, portent deux ou, le plus souvent, trois feuilles charnues rigides à leur sommet.

Les fleurs ressemblent assez à celles du *C. Leopoldi* comme structure, elles ont les pétales et les sépales très ondulés d'un jaune brun plus ou moins sombre, rappelant le coloris des

segments du *Lælia elegans Turneri* ou du *L. grandis tenebrosa*, mais bordé de rose violacé. Le labelle a le lobe antérieur bien étalé, d'un rouge cramoisi éclatant et les lobes latéraux repliés entourant la colonne. C'est une addition d'une très grande valeur au genre, d'autant plus que l'espèce fleurit, au moins dans son pays d'origine, vers la fin de l'hiver.

La plante est dédiée à S. A. R. la princesse de Galles.

Si M. Watson, de Kew, n'est pas tendre pour le *Cattleya Alexandræ*, en revanche M. Rolfe, de Kew, le considère comme une addition au genre d'une très grande valeur.

L'embarras des amateurs est extrême; les Anglais, assez méfiants quand il s'agit d'une plante importée par un concurrent, avaient acquis le *C. Alexandræ* à cause du nom très aimé qu'il portait; de plus, c'était une de leurs autorités scientifiques qui l'avait décrit. Voilà qu'une autre autorité avoue carrément que cette acquisition de très grande valeur n'est qu'une drogue et qu'en la dédiant à la princesse de Galles, on lui a posé, ce qu'on appelle en argot mondain un lapin géant des Flandres.

VANDAS

En parcourant récemment les serres de MM. B.S. Williams et fils, je remarquai le bon état de la vaste collection des grandes plantes de Vanda. Ces plantes sont ornées de feuilles vigoureuses du sommet à la base et sont hautes de 5 à 6 pieds. Cet établissement est et a été longtemps fameux pour ces plantes; car, bien que poussant au milieu des brouillards de Londres, leur condition est admirable. Les habitants de cette ville ont espéré contre toute espérance que les effets délétères du

brouillard pourraient diminuer, mais le fait est que la chose est allée de mal en pis, surtout pendant les dix dernières années ; un des plus importants cultivateurs de bruyères et autres plantes pour la vente d'hiver, me disait que les plantes qui allaient bien dans ses serres il y dix ans, ne croissent plus à présent d'une façon satisfaisante.

Les orchidophiles ont donc lieu d'être satisfaits en voyant que leurs favoris arrivent à un haut état de perfection, pendant que beaucoup d'autres plantes succombent.

Le système de culture poursuivi dans les serres d'Holloway n'a pas été changé depuis nombre d'années, le résultat ayant été jusqu'à présent si satisfaisant. La serre dans laquelle croissent les Vandas, est une serre hollandaise et est d'une hauteur appropriée à celle de ces grandes plantes. Les Vandas ne demandent que peu d'ombre, — seulement assez pour les empêcher de brûler pendant les fortes chaleurs, — et ces plantes touchent presque le vitrage. M. Williams dit que moins elles ont d'ombre, mieux elles fleurissent, et ajoute-t-il, elles fleurissent très bien ici, la plus grande partie même, deux fois dans l'année. La serre est chauffée par trois rangées de tuyaux de 4 pouces, qui passent autour de la serre, et il y a quatre appareils évaporateurs en zinc adaptés aux conduits pour la saison d'été. La température d'hiver est maintenue à un minimum d'environ 60 degrés, et élevée à 65 degrés. D'autres remarques importantes concernant ces plantes, consistent à leur donner de l'air quand la température s'élève à 65 degrés, et à rendre humide les allées, les murs, etc., le matin et le soir si l'air est sec ; l'arrosage dépend surtout de la saison, il en faut peu actuellement et pas du tout quand l'atmosphère est chargée de brouillards ou saturée d'humidité. En été, d'abondants arrosages sont nécessaires, et cela rend les plantes plus belles si l'eau s'évapore de l'estrade sur laquelle les plantes sont posées. Les plantes sont rarement seringuées, et on doit faire attention de ne pas

répandre d'eau sur les tuyaux quand ils sont chauds. Le matériel de rempotage employé pour les Vandas est le sphagnum, et les pots dont on se sert sont neufs ou très propres. Les plus petites espèces croissent ordinairement dans des paniers en bois de teck suspendus.

Le kermès blanc qui infeste les plantes, est détruit en y passant de l'eau de savon avec une éponge. La fumigation avec la fumée de tabac leur est nuisible et occasionne la chute des plus basses feuilles des Vandas. Le système nouvellement employé d'évaporer du jus de tabac dans les serres, ne produit pas un si désastreux résultat, et chasse efficacement les aphis et les autres insectes. J'ai été assez heureux pour voir fonctionner un thanataphore. L'opération est facilement faite et les insectes sont détruits efficacement sans nuire aux Odontoglossums ou Miltonias du type des Vexillarias, ou des Roezlii.

Quand je visitai ces serres, il y avait de beaux épis de Vanda suavis. Trois formes du V. tricolor étaient en fleurs, dont l'une, que l'on croit être le type de l'espèce, avec des sépales jaune pâle, tachetés de rouge brunâtre, et le labelle teinté de rose; l'autre, le V. tricolor insignis, non pas le vrai V. insignis, mais une bonne forme du V. tricolor; les sépales et les pétales sont plus brillamment tachetés et le labelle est lilas-rose pâle; puis la troisième, le V. tricolor formosa, plus richement coloré et plus fortement tacheté que le type. Le V. t. var. Patersoni est une belle forme fleurissant quand il est encore tout petit — les fleurs ont deux pouces de diamètre, avec des sépales et des pétales blanc-crème d'une grande largeur, fortement tachetés de cannelle-brun, et le labelle est magenta brillant; le V. Denisoniana unicolore avait la surface extérieure des sépales et des pétales d'une couleur brune.

On peut voir pendant toute l'année des épis de Vandas en grande variété de formes et de couleurs. Il y avait là le vieux

V. Roxburghii, une magnifique espèce, la première qui ait fleuri en Angleterre. Le V. teres, plante poussant avec beaucoup de facilité, d'une grande beauté, aime plus la chaleur que les autres formes; en effet, à Great Gearies, nous le laissions presque griller en été, ainsi que les Dendrobiums, et sécher en hiver; malgré cela il ne manquait jamais de fleurir en abondance. Le vrai V. insignis des Moluques est distinct du V. tricolor, et ses fleurs généralement produites sur de courts épis ont de 2 pouces à 2 pouces 1/2 de diamètre, les sépales et les pétales sont brun-jaunâtre, fortement tachés de brun-rougeâtre, avec un large labelle teinté de rose.

Il y a plusieurs espèces de Vandas qui doivent se trouver absolument dans une belle collection d'Orchidées. Citons parmi celles-là le beau et distinct V. cœrulea. A une époque, c'était une plante très coûteuse, mais grâce à l'énergie des importateurs, ces hauts prix ont disparu pour ne plus revenir. Il fleurit librement, et ses longs épis de fleurs bleues grandes et délicates commandent l'admiration de tous en octobre et en novembre. Un conseil peut être utile ici : on ne doit jamais acheter ces plantes dans un état maladif, et de plus, quand une place leur a été assignée dans la serre, il ne faut pas les déménager. Ces plantes aiment l'air et la lumière, et dans leur période de repos, on doit entretenir de la fraîcheur pendant la nuit. Dans leur lieu natal, la température descend à zéro, et les plantes sont exposées sur les branches des arbres. Elles poussent mieux dans des cylindres de bois de teck que dans des pots. Le joli V. cœrulescens et sa variété le Boxallii plus récemment introduits, sont toujours admirés quand ils sont en fleurs. Cette jolie petite plante forme un étrange contraste avec le beau V. Sanderiana, originaire d'une des îles Philippines et demandant par conséquent une haute température. Les fleurs de 4 pouces de diamètre poussent librement.

Comme le V. cœrulea, il croît au sommet des arbres, où il n'est que peu ombragé ; je l'ai vu récemment croissant et fleurissant en abondance dans le jardin du Rev. F. D. Horner, à Lowfields, à une température intermédiaire, où le Cattleya citrina fleurissait également bien ; il était tout à fait près du vitrage d'une serre bien aérée. Il peut se trouver qu'il réussisse parfaitement au milieu d'une collection ordinaire de Vandas qui ne demandent qu'une faible quantité de chaleur. Il y a aussi le grand V. suavis, qui est une plante d'exposition de grande valeur, fleurissant à diverses époques. Le V. Amesiana encore plus récent et le V. Kimballiana sont des espèces importantes qui, quoique belles, ne sont pas coûteuses.

J. DOUGLAS.

(Extrait du *Gardeners' Chronicle*.

ANGRŒCUM SUPERBUM

Les Angrœcum de Madagascar jouissaient, quand il était difficile de les introduire, d'une excellente réputation. Ils étaient placés bien en vue dans la serre aux plantes de l'Inde et tous admiraient leur vigueur, la beauté et la résistance de leurs fleurs, le cachet si décoratif de leur feuillage. Aujourd'hui, ils sont tous frappés d'ostracisme ; les merveilleux Angrœcum sesquipedale introduits il y a un an, arrivés aussi frais qu'au moment où on les emballait, ne trouvaient pas preneurs à des prix qui ne représentaient pas la dixième partie de la somme qu'on les eût payés il y a vingt ans.

Est-ce qu'on ne va pas réagir contre cet engouement exclusif

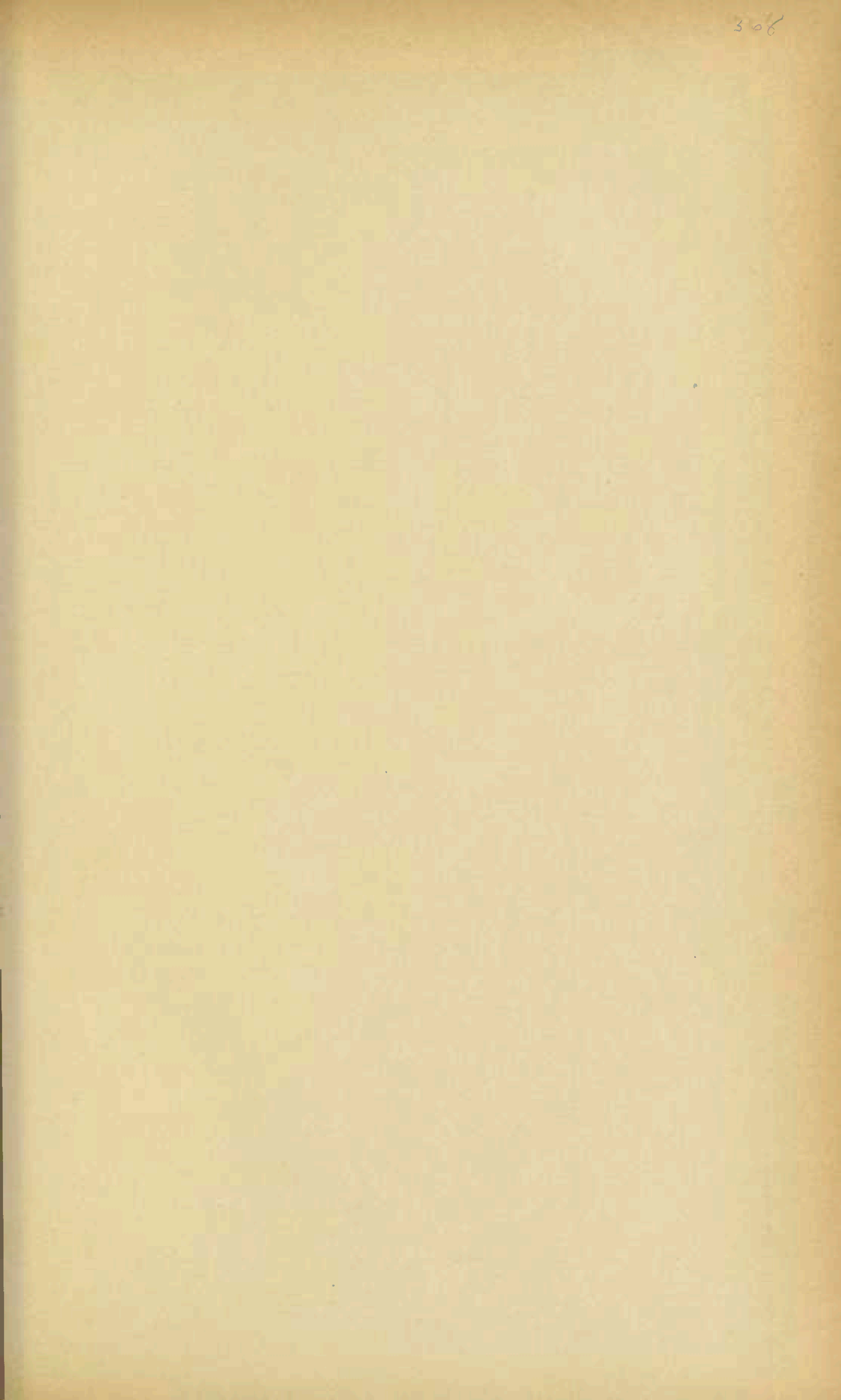
à l'égard de certaines espèces. On dirait réellement qu'il n'y a plus rien en dehors des Odontoglossum et des Cattleya. La serre de l'Inde deviendrait donc un mythe, un objet inutile. Est-ce que les Phalœnopsis, les Aerides, les Saccolabium, les Angrœcum ne sont pas aussi beaux, d'une façon différente si l'on veut, que les Cattleya, les Odontoglossum ou les Lycaste! Pourquoi tant d'amour pour les plantes américaines, tant de dédain pour celles du vieux monde. Mais la roue de la Fortune tourne, et un jour ou l'autre, les plantes chaudes reviendront à la mode et ce sera une révélation pour bien des amateurs jeunes qui n'auront pas connu les splendeurs des serres de Linden, de Williams, de Luddemann, de Rougier et de tant d'autres.

L'Angrœcum superbum, que Du Petit-Thouars a décrit, croît à Madagascar sur les arbres des forêts qui bordent les rivages et le bord des fleuves. On le rencontre en compagnie de l'A. sesquipedale qu'il égale par la beauté de ses fleurs et surpasse par la majesté de son port. On lui trouve associé également l'Angrœcum virens qui est une variété très inférieure, à peine digne d'être cultivée.

L'A. superbum varie lui-même beaucoup. Les fleurs sont d'un blanc immaculé chez certains sujets et portées sur des hampes élevées; chez d'autres les hampes sont courtes, émergeant à peine du feuillage. Les fleurs sont peu nombreuses et d'une couleur un peu terne.

L'A. superbum fleurit régulièrement en hiver, généralement à Noël. J'ai eu pendant quelques années une plante qui régulièrement ouvrait ses premières fleurs le jour de Noël.

Trois mois après, elle était encore aussi fraîche que le premier jour. L'odeur en était délicieuse.


308

Chromolith. G. Severeyns.
Bruxelles.

CATTLEYA AMETHYSTOGLOSSA
COLLECTION MARTIN CAHUZAC.

L'ORCHIDOPHILE.

CATTLEYA AMETHYSTOGLOSSA

Le Cattleya amethystoglossa est connu au point de vue scientifique sous le nom de C. guttata Prinzii. Le Cattleya guttata est une espèce très polymorphe, très variable et les limites qui séparent les C. guttata, amethystoglossa, Leopoldi Alexandræ, sont peu élevées. Ceci a peu d'importance au point de vue horticole, elle est fort belle, c'est le principal à nos yeux. La variété que nous avons fait peindre appartient à M. Martin Cahuzac, du château de Sibyrol près Bordeaux. C'est une très belle plante, dont les fleurs s'épanouissent généralement à l'automne, quoique la plante que nous figurons ait fleuri au printemps. Le C. amethystoglossa est une espèce de serre chaude venant du Brésil tropical. Elle se comporte bien sur bois comme beaucoup d'Orchidées du reste, mais ses bulbes sont plus renflés, mieux nourris quand ils se sont developpés au dehors de leur support. Les fleurs se montrent dès l'apparition des pousses, il faut donc tenir la plante humide jusqu'à ce que les bulbes soient complètement formés. Le Cattleya amethystoglossa conserve ses fleurs en bon état pendant près de trois semaines.

NOTES SUR LES ORCHIDÉES

par G. BENTHAM

(*Suite.*)

Sous-tribu. 3 Spirantheæ. — Toutes sont terrestres avec un rhizome rampant et court et, autant que nous le sachions, sans tubercules souterrains. Les tiges à fleurs sont érigées, souples, avec des feuilles membraneuses, ou très rarement sans feuilles,

et supportant un racème terminal simple formant un épi dense. Le rostellum est terminal et érigé, incliné en avant; l'anthère derrière le rostellum et parallèle avec lui ; les masses polliniques après déhiscence sont suspendues à la glande du rostellum, soit attachées à cette glande ou fixées au bout de pédicelles descendant de cette glande. Les trente-cinq genres compris dans cette sous-tribu peuvent être distribués en deux séries, bien définies par Blume, mais dont les caractères peuvent, dans le cas de certains genres, exiger des investigations postérieures sur des spécimens vivants, car la nature précise du pollen est souvent difficile à déterminer sur l'état sec.

Série 1. — Genres sortant de l'Amérique tropicale ou des régions tropicales des Deux-Mondes, sauf quelques espèces du genre *Spiranthes* lui même dans les régions tropicales du Vieux Monde ; le pollen presque toujours finement granulaire ou visqueux. Cette série comprend huit genres avec le labelle supérieur : *Altensteinia, Pterichis, Cranichis, Prescottia, Wullschlœgelia, Pseudocentrum, Gomphichis et Stenoptera*, tous de l'Amérique tropicale, et six avec le labelle inférieur ou penduleux *Neottia, Listera, Spiranthes, Ponthieva, Baskervilla* et *Pelexia* dont certains ont une distribution géographique plus générale.

Altensteinia H. B et K., environ 12 espèces qui devraient comprendre *Aa* et *Myrosmodes* Rchb. f., comme il paraît être admis par l'auteur (Xen. Orch. III 18). *Pterichis* Ldl., en y comprenant *Acrœa* Hdl. environ six espèces, quoique distinct par la forme du labelle et d'autres caractères légers, est très rapproché cependant d'*Altensteinia*. *Cranichis* Swartz a environ 20 espèces à l'exclusion de *C. parvilabris* Ldl. qui d'après nos spécimens est une espèce de *Ponthieva*, *Cranichis* devrait toutefois renfermer *Ocampoa*, que Rech rapporte dans l'herbier de Lindley à *Prescottia*, mais l'analyse de Lindley montre

tous les caractères de *Cranichis,* excepté que le labelle est onguiculé.

Prescottia Hdl. est un genre bien déterminé de 20 espèces et renferme *Decaisnea* Ad. Brong et *Galeoglossum* A. Rich. *Wullschlœgelia* Rehb. f. est remarquable par ses tiges sans feuilles, très grêles, et ses fleurs minuscules ; ils sont alliés par leurs caractères aux *Cranichis*, mais avec les sépales latéraux unis à la base en un menton court et obscurément proéminent dans l'espèce typique, à laquelle j'ajouterai comme seconde espèce le n° 2847 de Spruce de la Rivière Uaupés nord Brésil, sous le nom de *W. calcarata* avec le diagnose : « perianthümento longiuscule anguste que calcariformi calcare, labelli includente .» *Pseudocentrum* Ldl. trois ou quatre espèces, a le long menton en forme d'éperon de *Wullschlœgelia calcarata* formé par la base des sépales latéraux, mais la partie linéaire du labelle à l'intérieur n'est pas un éperon basal mais la lame linéaire elle-même enfoncée, et seulement très brusquement fermée et infléchie à l'extrémité. *Gomphichis* Ldl. quatre ou cinq espèces, fut un moment réuni par Reichenbach à *Stenoptera,* mais de nouveau admis par lui comme genre distinct (Xen. Orch. III 20).

Stenoptera Presl, trois espèces, devrait comprendre toutefois *Porphyrostachys* Rehb. f.

Neottia Linn est maintenant généralement limité aux deux ou trois espèces européennes ou du nord de l'Asie, dépourvues de feuilles, dont le *N. nidus avis* est le type. Parmi elles, *N. Lindleyana* Dcne ne paraît être qu'une variété à peine différente du *N. listeroïdes* Hdl., et *N. micrantha* Ldl. est un congénère très douteux. Il n'a été décrit que sur un spécimen unique reçu par Lindley de Prescott et étiqueté comme venant de Sibérie et il était tout à fait ignoré de Ledebourg et de tous les descripteurs de la Flore de la Russie. *Listera* R. Br. contient environ dix espèces bien connues d'Europe, de l'Asie tempérée et du nord de l'Amé-

rique. *Spiranthes* L. C. Richard, comprend actuellement au moins 80 espèces et s'étend à travers les régions tropicales aussi bien que tempérées du Nouveau et de l'Ancien Monde, Persoon l'a indiqué primitivement comme une section des *Neottia* plutôt que comme un genre sous le nom de *Gyrostachys* et il fut proposé comme genre par Salisbury sous le nom de *Ibitium* mais sans aucun caractère et par Loureiro sous le nom déjà utilisé par une autre plante, *Aristoteleia*.

Le nom de Richard, le premier qui ait été bien établi et bien caractérisé a été adopté avec raison par tous sauf par Blume qui malheureusement prit celui de Persoon. *Cyclopogon* Presl. est également le même genre. Les espèces varient beaucoup en feuillage, et surtout par les dimensions de leurs fleurs et ont été distribuées en plusieurs genres quoique leurs auteurs aient affecté des limites différentes à chacun d'entre eux. Je proposerai les quatre sections suivantes comme les plus naturelles : 1° *Spiranthes* proprement dit, comprenant un grand nombre des espèces les mieux connues de l'Amérique du Nord, de l'Europe et de l'Asie, avec habituellement des feuilles étroites et des fleurs petites en légère spirale autour de l'axe de l'épi, les sépales latéraux obliquement attachés à l'axe de l'ovaire ou seulement très courtement décurrents ; 2° *Sauroglossum*, les feuilles radicales pétiolées et ovales ou ovales lancéolées, les épis lâches à peine unilatéraux avec des feuilles habituellement plus grandes que dans les *Euspiranthes*, les sépales latéraux moins obliquement attachés et non décurrents. Les espèces sont peu nombreuses et toutes sont de l'Amérique tropicale, en y comprenant les genres *Sauroglossum* et *Synassa* de Lindley et aussi le *Spiranthes elata* de Rchb qui est toutefois distinct au point de vue spécifique de *Sauroglossum elatum* Ldl. ; 3° *Sarcoglottis* avec le feuillage et l'inflorescence de *Sauroglossum*, mais avec des fleurs habituellement plus grandes, les sépales latéraux avec la base de la colonne décurrents sur

l'ovaire mais ne formant pas un menton proéminent. Les espèces sont peu nombreuses, toutes de l'Amérique tropicale, en y comprenant le genre *Sarcoglottis* Presl.; 4° *Stenorhynchus* grande plante, les feuilles radicales habituellement rétrécies à la base, l'épi dense avec de grandes fleurs, les sépales latéraux avec la base de la colonne décurrents très loin de l'ovaire formant un menton distinctement proéminent. Les espèces sont toutes américaines tropicales ou sous-tropicales et comprennent, en dehors de celles rapportées au genre *Stenorhynchus* L. C Rchb, les *Spiranthes hirta* et *S. bonariensis* Ldl. et quelques autres. *Ponthieva* R. Br., environ dix espèces américaines ne demandant aucun commentaire. *Baskervilla* Ldl., espèce unique, a un rostellum très étrange et les masses polliniques paraissent solides et sont produites en longs caudicules. Toutefois, la place de ce genre paraît être clairement parmi les *Spirantheæ;* l'analyse esquissée de l'herbier de Lindley a paru ne pas être tout à fait correcte. *Pelexia* Ldl. publiée d'abord par lui comme *Colleus* devrait être limitée à sept ou huit espèces avec une projection à la base des sépales latéraux en forme de long éperon. Le nom *Pelexia* de Poiteau fut mentionné par Richard comme genre, mais sans en donner les caractères et il comprenait le *Spiranthes adnata.* Sprengel plus tard l'étendit à une espèce japonaise, éperonnée différemment du genre *Cephalanthera*

(*A suivre.*)

DENDROBIUM

(Traduit du *Manual of Orchidaceous plants* de Veitch.)

(Suite.)

D. formosum.

EUDENDROBIUM FORMOSÆ. — Tiges longues de 15 à 40 centimètres, cylindriques, presque aussi grosses que le petit doigt, feuillues et revêtues de poils noirâtres quand elles sont nouvellement formées, mais cannelées et nues lorsqu'elles sont mûres. Feuilles ovales oblongues, longues de 12 centimètres, inégalement bilobées à la pointe. Fleurs blanches avec une tache jaune orange sur le labelle, ayant 8 à 10 centimètres de diamètre, paraissant en faisceaux de 3 à 5 dans les aisselles des feuilles les plus élevées, sépales elliptiques oblongs, apiculés, carènés en dessous, pétales obovés, apiculés, deux fois aussi grands que les sépales, labelle obové, oblong, retus, embrassant la colonne à la base, avec une large bande longitudinale dressée, centrale et une margine antérieure érosée. Colonne triangulaire blanche.

Dendrobium formosum, Roxb., Fl. Ind. III, p. 485 (1832). Lindl, Bot. Reg., 1839. t. 64. Paxt., Mag. Bot. VI, p. 49. Van Houtte's, Pl des Serres, t. 226, Id. t. 1633-4 (var. giganteum), Villiams' Orch. Alb. VII, t. 308.

Dendrobium formosum a été longtemps regardé comme le plus beau des Dendrobium à fleurs blanches. Nous avons eu sous les yeux des fleurs dont les pétales avaient 7 centimètres de largeur et le labelle 10 centimètres. Il fut introduit dans les jardins d'Europe des monts Khasia, en 1887, par Gibson qui l'envoya à Chathsworth, et il fleurit dans cette collection en mai 1838. Il est largement répandu à travers le nord de l'Inde et la Birmanie depuis Sylhet et les monts Garrow jusqu'au Sud aussi loin que Tavoy, sur la côte de Tenasserim. Roxburgh, qui le découvrit le premier, le récolta dans le Sylhet et sur le Garrow. Dans la Birmanie anglaise, il abonde depuis Moulmein jusqu'à Tavoy, surtout vers Amherst, où les femmes indigènes se servent de ses fleurs pour orner leur chevelure. Quelques-unes des plus belles formes se rencontrent sur les palétuviers des îles Andaman, sur le bord de la mer, là où, par les gros temps, les plantes doivent être couvertes par l'eau de mer. Comme dans ces îles il pleut pendant onze mois de l'année, ce Dendrobium ne peut avoir de saison de repos (2).

Gard. Chron., 1870, p. 763.

(2) Le colonel major-général E. S. Berkeley.

M. S. Benson observe que dans la Birmanie anglaise il n'a jamais vu le D. formosum croître à une altitude au-dessus des plaines digne d'être notée, ou à une grande distance de la mer. En nous élevant vers les montagnes situées plus avant dans les terres, nous rencontrons les espèces voisines: D. infundiblum, D. eburneum (Draconis), et D. Jamesianum qui, dans l'opinion du colonel Benson méritent à peine un nom spécifique distinct. L'habitat favori du D. formosum est sur les arbres poussant dans un sol composé de laterite, il ne recherche pas les places ombrées autrement que par les arbres quand ils sont en feuilles. Pendant les mois de février, mars, avril, les plantes sont exposées à une température de 43° C. à l'ombre, et alors les tiges sont très réduites en dimension par la chaleur.

D. fuscatum.

Eudendrobium Calostachyæ. — Tiges longues de 30 à 90 centimètres, presque cylindriques. Feuilles larges de 8 à 15 centimètres, sessiles ovales, lancéolées, acuminées, caduques; racèmes retombants avec un rachis en zigzag, 6 à 15 flores. Fleurs ayant 5 centimètres de diamètre, jaune orange foncé, avec deux taches marron à la base du labelle. Sépales et pétales presque égaux et semblables, largement oblongs, labelle ovale orbiculaire velu à la surface, fimbrié sur les bords.

Abrégé du Bot. Mag., t. 6226, voir aussi la note après Dendrobium Gibsonii.

Découvert par sir J.-D. Hooker dans les chaudes vallées du Sikkim, Himalaya et les monts Khasia, en 1848-50, où il est fort rare. Ses alliés les plus proches sont les *Dendrobium chrysanthum* et *D. fimbriatum*, dont il se distingue par ses fleurs plus petites, de teintes moins brillantes, et particulièrement du dernier par sa double tache sur le labelle.

D. Fytchianum.

Stachyobium speciosæ. — Tiges grêles, érigées longues de 30 à 45 centimètres, feuilles oblongues lancéolées, aiguës, longues de 8 à 10 centimètres, caduques. Racèmes pseudo-terminaux ou latéraux 10-15 flores. Fleurs ayant 4 à 5 centimètres de diamètre, blanches sauf les bords du labelle teinté de rose pourpre, sépales lancéolés pétales obovées, presque trois fois aussi grands que les sépales, labelle trilobé; les lobes latéraux petits, incur-

vés, le lobe médian largement obcordé, apiculé avec une touffe de poils jaunâtres à la base.

Dendrobium Fytchianum, Batem, in Gard. Chron. 1864, p. 100. Bot. Mag. t. 5444 (D. barbatulum).

Var. roseum « sépales et pétales roses, les lobes latéraux et la base du lobe médian du labelle, pourpre cramoisi, les poils de la base pourpre teintée d'orange ».

D. Fytchianum roseum, E. S. Berkeley, in Gard. Chron. I, s. 3 (1887), p. 209).

Magnifique espèce ressemblant au Dendrobium barbatulum plus connu avec lequel il a été parfois confondu, mais dont il se distingue clairement par ses tiges plus grêles qui ne sont pas renflées à la base, par ses sépales plus étroits, ses pétales plus grands et son labelle totalement différent avec ses lobes latéraux colorés. Il fut découvert en 1863 par le Rev. C. Parish poussant sur les arbres qui surplombent une des rivières qui coulent à travers le district du Moulmein de la Birmanie anglaise et introduit peu après par MM. Low et Cie. Il fut dédié à M. le général Fytch qui accompagnait M. Parish au moment de sa découverte. La variété fut récoltée par le major général S. Berkeley en Birmanie dans une localité éloignée de 200 milles de l'habitat du D. Fytchianum type. Il fleurit habituellement en avril-mai, mais la variété fleurit beaucoup plus tôt.

D. Gibsoni.

Eudendrobium calostachyoe. — Tiges grêles, hautes de 60 à 75 centimètres légèrement dilatées au milieu. Feuilles lancéolées, acuminées, longues de 12 à 15 centimètres. Racèmes sur les nœuds les plus élevés seulement 5-7 flores au plus. Fleurs jaune d'or avec deux taches marron sur le disque du labelle, sépales et pétales semblables ovales, oblongs, étoilés, labelle orbiculaire avec un onglet convolu et une margine fimbriée.

Dendrobium Gibsonii, Paxt. Mag Bot. V, p. 69 Paxt. Fl. Gard. II, p. 133 (1852).

Magnifique espèce, ressemblant un peu au *D. fimbriatum oculatum* dont il diffère principalement par ses tiges plus courtes et plus grêles, ses fleurs plus petites dont les pétales ne sont pas ciliés, par son labelle et son disque plus grands avec deux taches au lieu d'une seule, et par la fimbriation du labelle qui est simple et non branchue. Il fut découvert par Gibson sur les monts Khasia pendant qu'il collectait aux Indes en 1836 pour le duc de Devonshire.

On n'a pas encore décidé si le *D. Gibsonii* (Paxt), *D. fuscatum* (Lindl), et *D. binoculare* (Rchb) sont distincts au point de vue spécifique, ou sont des variétés ou même des synonymes d'une même espèce. Manquant de matériaux suffisants, nous sommes obligés de les maintenir comme ils sont actuellement.

D. gratiosissimum.

EUDENDROBIUM FASCICULATA. — Tiges grêles à la base, légèrement renflées au-dessus, renflées aux nœuds, longues de 25 à 40 centimètres; feuilles lancéolées, aiguës, longues de 8 à 10 centimètres, caduques. Fleurs en faisceaux de 2 à 3 sur les tiges sans feuilles, ayant de 5 à 6 centimètres de diamètre, sépales et pétales blancs marqués de rose pâle à la pointe, les sépales oblongs lancéolés, les pétales plus grands, ovales lancéolés, le labelle largement ovale, aigu, avec un bord entier, blanc avec une tache rose pourprée à la pointe et une grande tache circulaire jaune sur le disque strié d'orange.

Dendrobium gratiosissimum, Rchb., in Bot. Zeit., 1865, p. 99.; Id. Xen. Orch. II., p. 211.; D. Bullerianum, Bot. Mag., t. 5652 (1867).

Une des nombreuses découvertes du Rév. C. Parish au Moulmein, qui l'envoya à MM. Low et Cie, en 1865. On le rencontre actuellement rarement dans les collections. Il est probablement rare dans son pays. Ses alliés les plus proches sont *D. Boxalli, D. chrysanthum* et *D. Devonianum.* Il ressemble à ce dernier par son port et au premier par la dimension et la couleur de ses fleurs. Il est mieux connu dans les collections anglaises sous le nom de *D. Bullerianum.*

D. griffithianum.

EUDENDROBIUM CALOSTACHYÆ. — Tiges hautes de 25 à 45 centimètres, obscurément quadrangulaires, atténuées en dessous en un long pédoncule grêle et supportant vers le sommet 3 à 4 feuilles ovales oblongues très coriaces, vert foncé, dont les plus larges ont 5 centimètres de diamètre. Racèmes penduleux, longs de 20 à 25 centimètres, pluriflores. Fleurs ayant presque 5 centimètres de diamètre, jaune brillant, le labelle jaune orangé, sépales ovales oblongs, pétales plus grands, presque orbiculaires, labelle orbiculaire, avec un onglet convolu, une margine frangée, couverte de papilles en dessus.

Dendrobium Griffithianum, Lindl., in Bot. Reg. sub., t. 1756 (1835)., Rchb. Gard. Chron., VII (1877), p. 590.

(A suivre.)

LES RARETÉS DE LA COLLECTION LIONET

Si je reviens si souvent sur les raretés de la collection de Brunoy, c'est parce qu'il y a dans cette réunion de plantes très variées, mille sujets d'instruction pour les amateurs. Je ne parle pas bien entendu des marchands qui ont des besoins spéciaux et qui ne pourraient s'offrir la fantaisie de cultiver des plantes sur des morceaux de bois massifs d'où pendent des racines nombreuses qui rendent le déplacement de la plante et son expédition extrêmement dangereux.

M. Lionet est un ennemi des serres basses et étouffées, il donne à ses plantes le maximum d'espace en hauteur et le plus d'air et de lumière possible. Et le repos est admirablement entendu et facile à appliquer. Une plante a-t-elle terminé sa pousse, elle reste suspendue dans l'espace et ne reçoit plus une goutte d'eau, ses bulbes se rident, ses feuilles jaunissent momentanément, puis quand les racines apparaissent que la pousse se forme, on lui restitue sa vigueur première et les fleurs apparaissent avec tout l'éclat et les dimensions stupéfiantes des fleurs tropicales. Avant de se lancer dans l'acquisition de plantes rarissimes, M. Lionnet s'est attaché à bien cultiver les espèces vulgaires et aujourd'hui qu'il a acquis l'expérience, il n'hésite plus à mettre des prix sérieux pour les plantes sérieuses. Il ne faut pas tenter de lui faire engager un capital dans ces plantes trompeuses qui arrivent par centaines en avant-coureurs d'envois par milliers, mais tout ce qui est beau dans les variétés d'élite reçoit à Brunoy le meilleur accueil.

Il faut avoir vu par exemple le *Lælia Perrini alba*, aux fleurs d'une blancheur immaculée ne présentant qu'une teinte à peine jaune dans la gorge du labelle, pour comprendre l'enthousiasme de certains amateurs richissimes.

Cette plante qui ne présente que 6 à 7 bulbes, payés à raison de 200 francs le bulbe, a trouvé amateur immédiatement à 250 francs. M. Lionet la conserve, et il a raison : il peut se faire qu'on introduise d'autres *Lælia Perrini* blancs, mais aucun ne sera plus joli, et la plante de Brunoy conservera toujours sa valeur.

Je n'ai jamais vu, dans aucune collection, des Cypripedium concolor tongkinense aussi prospères. C'est à ne pas croire qu'on a sous les yeux une plante aussi délicate ailleurs. En disant qu'ils poussent comme des salades, je suis en deçà de la vérité, attendu qu'ils poussent beaucoup mieux qu'à l'état de nature et qu'une salade qui pousserait comme les concolor de Brunoy serait grosse comme un chou quintal !

Les Catasetum, les Cyrtopodium, les Mormodes, toutes ces plantes si méprisées ailleurs sont ici accueillies avec bonté. On leur offre une place digne de leur mérite méconnu.

Les plantes à feuilles distiques, les Angrœcum, les Aerides, les Saccolabium, les Vanda sont cultivées sur bois et suspendues au faîtage ; elles développent leurs racines dans l'espace et, à certains moments, leurs fleurs s'épanouissent dans tous les sens : c'est un rêve.

Les Dendrobium Dalhousianum, aux bulbes si robustes, ne souffrent pas de ce traitement. Il n'y a rien sur le bloc qui les soutient et pourtant les bulbes nouvellement formés sont plus forts, plus renflés que les bulbes importés, et les plantes avaient été choisies parmi les plus vigoureuses sous le rapport des bulbes.

Les Calanthe, les Lycaste, les Bifrenaria, toutes ces plantes se comportent de même.

Au total, il n'existe pas de collection cultivée d'une façon plus naturelle !

Les Albinos sont représentés par quelques variétés hors ligne, car, chez cette série de plantes, il y a des variétés plus ou moins belles. Les Cattleya Mossiæ alba ne

sont pas de valeur égale, et ce qui constitue l'extra, c'est non seulement la candeur immaculée de la fleur mais aussi ses dimensions. Sous ce rapport, les plantes de Brunoy n'ont rien à envier aux plus belles connues. Les Lælia anceps alba qui, en général, se montrent un peu revêches et s'établissent difficilement paraissent avoir trouvé à Brunoy leur lieu d'élection. Tous fleurissent fixés sur un morceau de bois rugueux auquel ils ne demandent qu'un point d'attache. Le rare Trichopilia tortilis alba fait également bonne figure. Le Lælia autumnalis alba plus délicat et par trop disposé à fleurir en exemplaires minuscules, tient une place honorable dans ce choix de plantes d'élite. Les Lælia elegans sont représentés par de nombreuses variétés, dont quelques-unes bien belles. Le fameux elegans de la collection Luddemann aux fleurs si pourprées est en train de se rétablir en compagnie de la variété gigantea, deux plantes retrouvées dans de vieilles collections abandonnées. Les Cattleya bicolor que l'on regarde avec mépris partout où les plantes à fleurs énormes ont seules droit d'asile, fleurissent admirablement sur d'énormes bûches. On comprend, quand on voit ces plantes dites de second ordre se comporter si bien dans cette vaste serre, l'enthousiasme des voyageurs qui les ont admirées à l'état sauvage.

PETITES NOUVELLES

Je ne sais pas si le goût des Orchidées ne diminuera pas, si l'on continue à employer à l'égard des amateurs, les procédés dont on fait actuellement usage. C'est sur toute la ligne dans les journaux étrangers, un assaut de blagologie et de puffisme à l'américaine qui, en France, n'a pas grandes chances de succès. On allèche les amateurs par des pro-

messes que l'on n'a jamais eu l'intention de tenir, on annonce urbi et orbi que les plantes mises en vente, quelques douzaines, représentent tout le stock que l'on a pu se procurer après les recherches les plus pénibles, pendant lesquelles les collecteurs souvent mal payés, ont soi-disant risqué cent fois leur peau. Quinze jours après, on jette sur le marché des milliers de plantes de cette même espèce si rare, ou on utilise les guinées empochées pour s'empresser de faire rechercher les plantes vendues à hauts prix ou à grand renfort de tam tam.

Et les figures mirobolantes que les Tricoche et Cacolet de notre métier mettent sous les yeux de leurs clients ! Achetez donc, amateurs confiants, quelques-unes des plantes figurées, vous verrez ce qui en sortira, mais je vous en prie : achetez aux maisons qui publient les planches, afin de ne pas accuser l'intermédiaire de vous avoir trompé.

N'est il pas temps de réagir contre cet état de choses. Jadis, l'amateur avait confiance dans ses fournisseurs ; aujourd'hui il a été si souvent refait qu'il se lasse, et quand on lui offre une plante nouvelle, il regimbe : Merci, dit-il, vous offrez votre plante à 20 fr., j'attendrai qu'elle en vaille 5; et quand elle en vaut 5, il attend qu'elle tombe à 3 fr. et il a souvent raison !

En France, on est assez porté à considérer comme excellent ce qui arrive de l'étranger : aussi toutes nos belles variétés françaises trouvent-elles difficilement preneurs ; il faut qu'on leur fasse faire un petit voyage d'agrément pour les vendre, retour des Indes ! Est-ce que Duval n'a pas les plus beaux Odontoglossum du monde? Est-ce que Sallier n'a pas hérité de toutes les belles plantes de Thibaut ? Est-ce que les collections de M. de G., de M. Finet, de M. Martin Cahuzac, de M. Mantin, de M. Lionet, de M. Treyeran, de M. Fournier de M. Videau, de Mme Gibez, de M. Grange, de M. Vivet, j'en

passe et des meilleures, ont tant à envier aux collections étrangères? Est-ce que la plupart des belles plantes qu'elles contiennent ne sont pas sorties des maisons françaises, ou n'ont-elles pas été acquises par leur intermédiaire? Nous n'avons malheureusement pas l'art de faire passer les rossignols pour des aigles et comme nous travaillons avec nos moyens, il ne nous est pas permis de risquer en réclame effrénée l'argent que nous avons tant de peine à gagner.

Monsieur le Vicomte de Saint-Léger, villa Isabel, à Rio de Janeiro, nous fait part des découvertes de son dernier voyage.

Il a rencontré des Cattleya Walkeriana avec 200 bulbes, des Oncidium crispum, dont six faisaient la charge d'un homme. Il signale un Cattleya qui paraît être hybride entre Walkeriana et Harrissoni ou Loddigesi: feuilles de 8 à 10 centimètres comme le Walkeriana, mais plus renflées au centre; tiges de 10 à 15 centimètres, tuniquées de blanc; fleurs de 4 à 5 centimètres, rose avec une macule jaunâtre sur le labelle précédée d'une tache blanche, pointe pourpre. — Cela ressemble au Jongheana.

Une autre plante ressemble à un Cyrtopodium et porte de 25 à 27 fleurs sur une tige de 70 centimètres. Les pétales sont rose vif sur la face externe, rose tendre à l'intérieur, les sépales plus foncés, labelle blanc crême avec macule jaune d'or. Monsieur de Saint Léger nous a envoyé une fleur malheureusement indéterminable.

L'Oncidium Rogersi est une très bonne plante pour la fleur coupée, du moins pour le moment. La fleur jaune qui était exclue, il y a quelques années encore, de toutes les décorations avec un soin jaloux, paraît prendre sa revanche, et c'est justice. C'est une couleur franche, qui a le courage de son opi-

nion, et l'O. Rogersi la possède avec une chaleur de tons éblouissante.

L'O. Rogersi offre encore un avantage sérieux, il fleurit en novembre et ses fleurs durent jusqu'au-delà de janvier; il est facile à établir et à introduire, il ne résiste pas longtemps dans les cultures, mais comme on peut affirmer qu'une plante de 5 francs produit aisément 10 francs de fleurs, on se console.

Les vieillards sont assez souvent tentés d'exalter les charmes de leur jeunesse. Alors, le soleil était plus chaud, les femmes plus aimables et les fleurs plus jolies; c'est un travers auquel bien peu résistent, le vieillard ne pouvant plus jouir du présent s'en console en se rappelant le passé. Quoique je n'aie aucun droit à être classé parmi les vieux, je serais assez tenté de partager l'opinion des vieillards en matière de certaines Orchidées.

J'ai vu récemment un bon nombre de Vanda cœrulea en fleurs; il y en avait de France, d'Angleterre, de Belgique; tous provenaient d'importations récentes, eh bien, pas un n'égalait les anciennes variétés.

Leurs fleurs étaient grandes, c'est vrai, mais quelles pâles couleurs! c'était le bleu à peine ardoisé des Hortensia anémiés, le bleu pâlot qui colore à peine le linge blanchi nouvellement. Que peut bien faire la dimension d'une fleur qui a l'air d'être en papier mâché, à côté d'une fleur plus petite, mais d'un bleu bien chaud, comme celui qui teinte les variétés de Bleu et de Rougier.

L'Aerides Wilsoni qui vient de fleurir dans la collection Godefroy-Lebeuf est une très rare plante aux fleurs blanc

pur, qui fleurit sur les sujets les plus petits. La plante en question n'a que quatre feuilles et a déjà fleuri deux fois.

Le Vanda teres alba a de nouveau fleuri chez lord Rothschild, à Londres. La plante de cette variété cultivée à Ferrières, où les autres Vanda teres fleurissent si bien, n'a pas encore montré de fleurs ; c'est une variété admirable.

L'Aerides Godefroyanum, autrefois si commun, disparaît des collections. La localité exacte où je l'ai rencontré est Longthan, en Cochinchine.

Notre voyageur au Congo, M. Mocquerys, nous annonce l'envoi d'Angræcum Chailluanum et son départ pour Old Calabar à la recherche du Pachystoma Thomsonianum.

Au mois d'août dernier, certaines parties des provinces de Minas Giraes et de Sainte-Catherine ont terriblement souffert de la gelée. Les cafés, les bananiers et une foule d'arbres et d'arbustes, tout était noir. Les Orchidées étaient également atteintes, mais les plantes abritées ont à peu près résisté. Le thermomètre est descendu à 2 1/2 sous zéro. Les Fourcroya gigantea ont été absolument cuits !

En fleurs, chez M. L., à Brunoy, un Zygopetalum intermedium avec 9 hampes et 64 fleurs! Le Zygopetalum intermedium paraît être un hybride entre Z. Mackayi et Z. crinitum. Les fleurs ont le labelle couvert de papilles semblables à celles du Mackayi, mais moins saillantes et d'un violet plus intense.

Propriétaire-gérant: GODEFROY-LEBEUF. — Imp. PAUL DUPONT (Cl.) 113.2.93.

12e ANNÉE NUMÉRO 127.

L'ORCHIDOPHILE

JOURNAL DES AMATEURS D'ORCHIDÉES

PUBLIÉ AVEC LA COLLABORATION

de M. le Comte DU BUYSSON

PAR LA MAISON

V.-F. LEBEUF, 5, Rue d'Édimbourg, Paris.

A. GODEFROY-LEBEUF, gendre et Successeur

JANVIER 1892

SOMMAIRE :

PRIX DE L'ABONNEMENT : UN AN, 20 FRANCS

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction, Renseignements, Annonces Abonnements, Réclamations

A M. A. GODEFROY-LEBEUF, 5, Rue d'Édimbourg, Paris.

Les réponses aux questions adressées ne seront insérées dans le numéro suivant qu'autant qu'elles seront envoyées avant le 15 du mois courant.

On s'abonne au Bureau du Journal; chez M. A. GOIN, 62, rue des Écoles, et chez M. RORET, 12, rue Hautefeuille (Paris), dépositaires des ouvrages de M. LEBEUF.

AVIS

M. Godefroy-Lebeuf remercie les nombreux abonnés de *l'Orchidophile* qui ont envoyé également leur souscription au *Jardin*. Il prévient les personnes qui n'ont pas retourné le bulletin d'abonnement signé qu'il n'abonne jamais d'office. — Prière aux personnes qui désirent s'abonner au *Jardin* de retourner le bulletin d'abonnement signé. Le succès de cet organe assure la régularité de sa publication.

BOIS DU TONKIN

Pour paniers à Orchidées.

Nous avons fait débiter des bois de Dau, en tringles carrées de 0,01^{cm} à 0,015 et 0,02^{cm}. Ce bois, extrêmement résistant à l'humidité, permettra de fabriquer des paniers presque incorruptibles. Il est naturellement plus cher que le Pitch-pin, mais la durée des paniers, qui évitera le danger des rempotages trop fréquents, compensera de beaucoup la première mise de fonds.

BOIS DE DAU

0,01^{cm}	les 100^{m}	**25** fr. »
0,015	les 100^{m}	**27** fr. **50**
0,02^{cm}	les 100^{m}	**30** fr. »

Plantes importées en état parfait, comprenant toutes les variétés annoncées à grands coups de réclame, telles que *Swainson's labiata, Old labiata, Majestica labiata, Gloriosa labiata, Queen of labiata, Prince of Wales labiata, King of labiata,* toutes ces plantes n'étant, à notre humble avis, que des formes à différences très vagues d'une seule et même espèce : le superbe *Cattleya labiata* de Lindley.

Pompes Moret et Broquet. BROQUET*, S^{R}

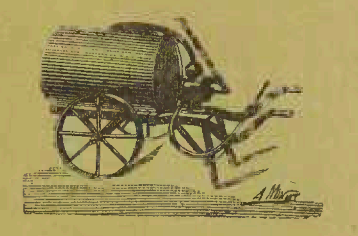
USINE ET BUREAUX : 121, *rue Oberkampf, PARIS*

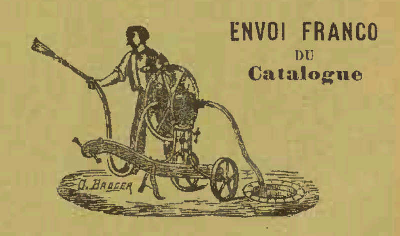
Arrosage général des propriétés. — Pompes d'épuisement à purin et tous autres usages. —*Les plus appréciées en France et à l'Étranger*

120 Médailles or et argent

5 Médailles Exposition universelle de 1878

Chevalier de l'Ordre royal du Portugal, 1881





ENVOI FRANCO
DU
Catalogue

Paris. — Imp. PAUL DUPONT, 4, rue du Bouloi (Cl.) 114 *bis*.2.92

12e ANNÉE NUMÉRO 128.

L'ORCHIDOPHILE

JOURNAL DES AMATEURS D'ORCHIDÉES

PUBLIÉ AVEC LA COLLABORATION

de M. le Comte DU BUYSSON

PAR LA MAISON

V.-F. LEBEUF, 5, Rue d'Édimbourg, Paris.

A. GODEFROY-LEBEUF, gendre et Successeur

FÉVRIER 1892

SOMMAIRE :

PRIX DE L'ABONNEMENT : UN AN, 20 FRANCS

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction, Renseignements, Annonces Abonnements, Réclamations

A M. A. GODEFROY-LEBEUF, 5, Rue d'Édimbourg, Paris.

Les réponses aux questions adressées ne seront insérées dans le numéro suivant qu'autant qu'elles seront envoyées avant le 15 du mois courant.

On s'abonne au Bureau du Journal; chez M. A. GOIN, 62, rue des Écoles, et chez M. RORET, 12, rue Hautefeuille (Paris), dépositaires des ouvrages de M. LEBEUF.

AVIS

M. Godefroy-Lebeuf remercie les nombreux abonnés de *l'Orchidophile* qui ont envoyé également leur souscription au *Jardin*. Il prévient les personnes qui n'ont pas retourné le bulletin d'abonnement signé qu'il n'abonne jamais d'office. — Prière aux personnes qui désirent s'abonner au *Jardin* de retourner le bulletin d'abonnement signé. Le succès de cet organe assure la régularité de sa publication.

PAILLASSONS & CLAIES

Couverture économique des Serres et Châssis

CONSTRUCTION RUSTIQUE

E. DORLÉANS

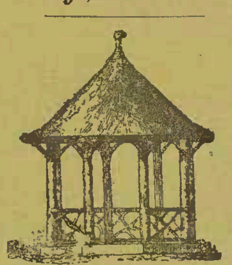
FOURNISSEUR DU JARDIN D'ACCLIMATATION

13, rue Landy, à CLICHY (Seine)

PAILLASSONS

depuis

1 fr. 20 c. le m.



ENVOI FRANCO

du

Prospectus Illustré

DIPLOME D'HONNEUR — ANVERS 1885

APPAREILS INDISPENSABLES

THERMOMÈTRES ENREGISTREURS

ECRIVANT A L'ENCRE LA TEMPÉRATURE DES SERRES

Adoptés par la ville de Paris

TÉLÉPHONE

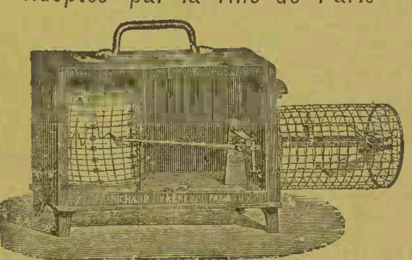
CONTROLE

DIRECT

ET CERTAIN

du

CHAUFFAGE



CONTROLE

DIRECT

ET CERTAIN

du

CHAUFFAGE

TÉLÉPHONE

RICHARD FRÈRES

CONSTRUCTEURS

Impasse Fessard, 8, PARIS-BELLEVILLE

THERMOMÈTRES AVERTISSEURS, MAXIMA & MINIMA

Prix : 20 francs

Paris. — Imp. PAUL DUPONT, 4, rue du Bouloi (Cl.) 115 *bis*.2.92

12e ANNÉE NUMÉRO 129.

L'ORCHIDOPHILE

JOURNAL DES AMATEURS D'ORCHIDÉES

PUBLIÉ AVEC LA COLLABORATION

de M. le Comte DU BUYSSON

PAR LA MAISON

A. GODEFROY-LEBEUF, 5, Rue d'Édimbourg, Paris.

MARS 1892

SOMMAIRE :

PRIX DE L'ABONNEMENT : UN AN, 20 FRANCS

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction, Renseignements, Annonces Abonnements, Réclamations

A M. A. GODEFROY-LEBEUF, 5, Rue d'Édimbourg, Paris.

Les réponses aux questions adressées ne seront insérées dans le numéro suivant qu'autant qu'elles seront envoyées avant le 15 du mois courant.

On s'abonne au Bureau du Journal; chez M. A. GOIN, 62, rue des Écoles, et chez M. RORET, 12, rue Hautefeuille (Paris), dépositaires des ouvrages de M. Lebeuf.

AVIS

M. Godefroy-Lebeuf remercie les nombreux abonnés de *l'Orchidophile* qui ont envoyé également leur souscription au *Jardin*. Il prévient les personnes qui n'ont pas retourné le bulletin d'abonnement signé qu'il n'abonne jamais d'office. — Prière aux personnes qui désirent s'abonner au *Jardin* de retourner le bulletin d'abonnement signé. Le succès de cet organe assure la régularité de sa publication.

LISTE D'ORCHIDÉES D'INTRODUCTION

Arrivées en état parfait et exposées à la Salle du Jardin.

Masdevallia harryana, var. Lindeni grandiflora..	3 fr.
Stenorynchus speciosus, var. Maculatus........	5
Warcewiczella species, fleurs blanches avec centre marron.....	5
Burlingtonia candida........................	5
Houlletia species....	15
Ada aurantiaca............................	5
Anguloa eburnea..............	20
Maxillaria luteo-alba......................	5
Maxillaria venusta....................	6 à 20
Anguloa Clowesi......................	5
Odontoglossum triumphans.............	5 à 15
Odontoglossum species..................	5 à 15
Epidendrum species	10
Maxillaria species.......................	5
Odontoglossum coronarium...........	10 à 50
Cattleya species........................	5 à 30
Lycaste Skinneri (autre provenance).....	3 à 6
Odontoglossum hastilabium..	5 à 30

DEMANDE : On demande à acquérir la collection complète de la Xenia Orchidacea.

S'adresser au Bureau du Journal.

Paris. — Imp. PAUL DUPONT, 4, rue du Bouloi (Cl.) 116 *bis*.4.92

12e ANNÉE NUMÉRO 130.

L'ORCHIDOPHILE

JOURNAL DES AMATEURS D'ORCHIDÉES

PUBLIÉ AVEC LA COLLABORATION

de M. le Comte DU BUYSSON

PAR LA MAISON

A. GODEFROY-LEBEUF, 5, Rue d'Édimbourg, Paris.

AVRIL 1892

SOMMAIRE :

PRIX DE L'ABONNEMENT : UN AN, 20 FRANCS

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction, Renseignements, Annonces, Abonnements, Réclamations

A M. A. GODEFROY-LEBEUF, 5, Rue d'Édimbourg, Paris.

Les réponses aux questions adressées ne seront insérées dans le numéro suivant qu'autant qu'elles seront envoyées avant le 15 du mois courant.

On s'abonne au Bureau du Journal; chez M. A. GOIN, 62, rue des Écoles, et chez M. RORET, 12, rue Hautefeuille (Paris), dépositaires des ouvrages de M. LEBEUF.

AVIS

M. Godefroy-Lebeuf remercie les nombreux abonnés de *l'Orchidophile* qui ont envoyé également leur souscription au *Jardin*. Il prévient les personnes qui n'ont pas retourné le bulletin d'abonnement signé qu'il n'abonne jamais d'office. — Prière aux personnes qui désirent s'abonner au *Jardin* de retourner le bulletin d'abonnement signé. Le succès de cet organe assure la régularité de sa publication.

PAILLASSONS & CLAIES

Couverture économique des Serres et Châssis

CONSTRUCTION RUSTIQUE

E. DORLÉANS

FOURNISSEUR DU JARDIN D'ACCLIMATATION

13, rue Landy, à CLICHY (Seine)

PAILLASSONS

depuis

1 fr. 20 c. le m.

ENVOI FRANCO

du

Prospectus Illustré

DIPLOME D'HONNEUR — ANVERS 1885

APPAREILS INDISPENSABLES

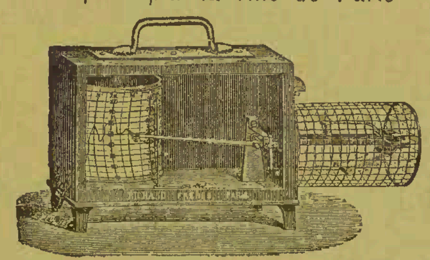
THERMOMÈTRES ENREGISTREURS

ECRIVANT A L'ENCRE LA TEMPÉRATURE DES SERRES

Adoptés par la ville de Paris

TÉLÉPHONE

CONTROLE DIRECT ET CERTAIN du CHAUFFAGE



CONTROLE DIRECT ET CERTAIN du CHAUFFAGE

TÉLÉPHONE

RICHARD FRÈRES

CONSTRUCTEURS

Impasse Fessard, 8, PARIS-BELLEVILLE

THERMOMÈTRES AVERTISSEURS, MAXIMA & MINIMA

Prix : 20 francs

Paris. — Imp. PAUL DUPONT, 4, rue du Bouloi (Cl.) 117 *bis*.6.92

12e ANNÉE NUMÉRO 131.

L'ORCHIDOPHILE

JOURNAL DES AMATEURS D'ORCHIDÉES

PUBLIÉ AVEC LA COLLABORATION

de M. le Comte DU BUYSSON

PAR LA MAISON

A. GODEFROY-LEBEUF, 5, Rue d'Édimbourg, Paris.

MAI 1892

SOMMAIRE :

PRIX DE L'ABONNEMENT : UN AN, 20 FRANCS

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction, Renseignements, Annonces, Abonnements, Réclamations

A M. A. GODEFROY-LEBEUF, 5, Rue d'Édimbourg, Paris.

Les réponses aux questions adressées ne seront insérées dans le numéro suivant qu'autant qu'elles seront envoyées avant le 15 du mois courant.

On s'abonne au Bureau du Journal; chez M. A. GOIN, 62, rue des Écoles, et chez M. RORET, 12, rue Hautefeuille (Paris), dépositaires des ouvrages de M. LEBEUF.

AVIS

M. Godefroy-Lebeuf remercie les nombreux abonnés de *l'Orchidophile* qui ont envoyé également leur souscription au *Jardin*. Il prévient les personnes qui n'ont pas retourné le bulletin d'abonnement signé qu'il n'abonne jamais d'office. — Prière aux personnes qui désirent s'abonner au *Jardin* de retourner le bulletin d'abonnement signé. Le succès de cet organe assure la régularité de sa publication.

BERGER et BARRILLOT
A MOULINS (Allier)

PAILLASSONS & CLAIES

Couverture économique des Serres et Châssis

CONSTRUCTION RUSTIQUE

E. DORLÉANS

FOURNISSEUR DU JARDIN D'ACCLIMATATION

13, rue Landy, à CLICHY (Seine)

PAILLASSONS depuis 1 fr. 20 c. le m.

ENVOI FRANCO du Prospectus Illustré

DIPLOME D'HONNEUR — ANVERS 1885

APPAREILS INDISPENSABLES

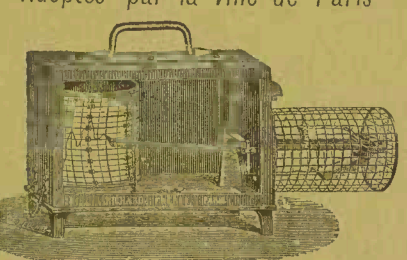
THERMOMÈTRES ENREGISTREURS

ECRIVANT A L'ENCRE LA TEMPÉRATURE DES SERRES

Adoptés par la ville de Paris

TÉLÉPHONE

CONTROLE DIRECT ET CERTAIN du CHAUFFAGE



CONTROLE DIRECT ET CERTAIN du CHAUFFAGE

TÉLÉPHONE

RICHARD FRÈRES

CONSTRUCTEURS

Impasse Fessard, 8, PARIS-BELLEVILLE

THERMOMÈTRES AVERTISSEURS, MAXIMA & MINIMA

Prix : 20 francs

Paris. — Imp. PAUL DUPONT, 4, rue du Bouloi (Cl.) 118 *bis*.6.92

12e ANNÉE NUMÉRO 132.

L'ORCHIDOPHILE

JOURNAL DES AMATEURS D'ORCHIDÉES

PUBLIÉ AVEC LA COLLABORATION

de M. le Comte DU BUYSSON

PAR LA MAISON

A. GODEFROY-LEBEUF, 5, Rue d'Édimbourg, Paris.

JUIN 1892

SOMMAIRE :

PRIX DE L'ABONNEMENT : UN AN, 20 FRANCS

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction, Renseignements, Annonces, Abonnements, Réclamations

A M. A. GODEFROY-LEBEUF, 5, Rue d'Édimbourg, Paris.

Les réponses aux questions adressées ne seront insérées dans le numéro suivant qu'autant qu'elles seront envoyées avant le 15 du mois courant.

On s'abonne au Bureau du Journal; chez M. A. GOIN, 62, rue des Écoles, et chez M. RORET, 12, rue Hautefeuille (Paris), dépositaires des ouvrages de M. LEBEUF.

AVIS

M. Godefroy-Lebeuf remercie les nombreux abonnés de *l'Orchidophile* qui ont envoyé également leur souscription au *Jardin.* Il prévient les personnes qui n'ont pas retourné le bulletin d'abonnement signé qu'il n'abonne jamais d'office. — Prière aux personnes qui désirent s'abonner au *Jardin* de retourner le bulletin d'abonnement signé. Le succès de cet organe assure la régularité de sa publication.

Paris. — Imp. PAUL DUPONT, 4, rue du Bouloi (Cl.) 119 *bis* 7.92

12e ANNÉE NUMÉRO 133.

L'ORCHIDOPHILE

JOURNAL DES AMATEURS D'ORCHIDÉES

PUBLIÉ AVEC LA COLLABORATION

de M. le Comte DU BUYSSON

PAR LA MAISON

A. GODEFROY-LEBEUF, 5, Rue d'Édimbourg, Paris.

JUILLET 1892

SOMMAIRE :

PRIX DE L'ABONNEMENT : UN AN, 20 FRANCS

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction, Renseignements, Annonces, Abonnements, Réclamations

A M. A. GODEFROY-LEBEUF, 5, Rue d'Édimbourg, Paris.

Les réponses aux questions adressées ne seront insérées dans le numéro suivant qu'autant qu'elles seront envoyées avant le 15 du mois courant.

On s'abonne au Bureau du Journal ; chez M. A. GOIN, 62, rue des Écoles, et chez M. RORET, 12, rue Hautefeuille (Paris), dépositaires des ouvrages de M. LEBEUF.

AVIS

M. Godefroy-Lebeuf remercie les nombreux abonnés de *l'Orchidophile* qui ont envoyé également leur souscription au *Jardin*. Il prévient les personnes qui n'ont pas retourné le bulletin d'abonnement signé qu'il n'abonne jamais d'office. — Prière aux personnes qui désirent s'abonner au *Jardin* de retourner le bulletin d'abonnement signé. Le succès de cet organe assure la régularité de sa publication.

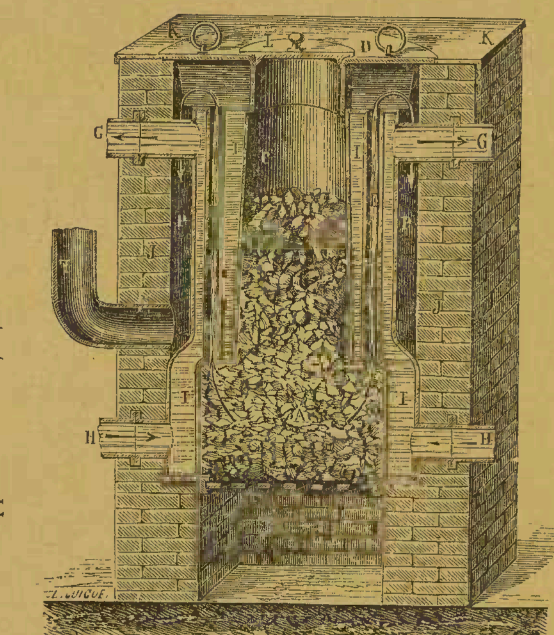
Chauffage Économique des Serres

NOUVEAU THERMOSIPHON TUBULAIRE A FEU CONTINU (perfectionné)

BERGER et BARRILLOT

A MOULINS (Allier)

Appareils livrés, 1,800 en six ans



BERGER et BARRILLOT

A MOULINS (Allier)

PREMIERS PRIX	DIPLOMES D'HONNEUR
Versailles.	Orléans.
Bourges.	Tours (1881).
Nancy.	Vichy (1881).
Francfort (1881).	Exposition universelle (1878).
Nevers.	Médaille d'argent.
Moulins.	

TUYAUX, ACCESSOIRES, RACCORDS DE TOUTES ESPÈCES

SPÉCIAUX POUR THERMOSIPHONS

Demander les Prospectus, Devis et Plans, Prospectus et Tarifs franco sur demande.

BOIS DU TONKIN

Pour paniers à Orchidées.

Nous avons fait débiter des bois de Dau, en tringles carrées de $0,01^{cm}$ à 0,015 et $0,02^{cm}$. Ce bois, extrêmement résistant à l'humidité, permettra de fabriquer des paniers presque incorruptibles. Il est naturellement plus cher que le pitch-pin, mais la durée des paniers, qui évitera le danger des rempotages trop fréquents, compensera de beaucoup la première mise de fonds.

BOIS DE DAU

$0,01^{cm}$ les 100^{m}	**25** fr.	»
0,015 les 100^{m}	**27** fr.	**50**
$0,02^{cm}$ les 100^{m}	**30** fr.	»

Pompes Moret et Broquet. BROQUET*, S^R

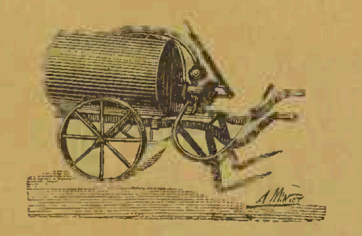
Usine et Bureaux : 121, *rue Oberkampf, PARIS*

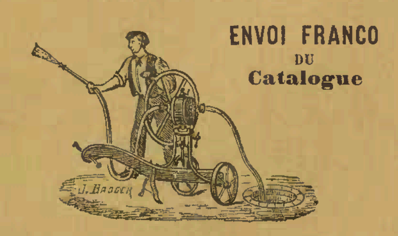
Arrosage général des propriétés. — Pompes d'épuisement à purin et tous autres usages. —*Les plus appréciées en France et à l'Étranger.*

120 Médailles or et argent

5 Médailles Exposition universelle de 1878

Chevalier de l'Ordre royal du Portugal, 1881





DEMANDE : On demande à acquérir la collection complète de la Xenia Orchidacea.

S'adresser au Bureau du Journal.

Paris. — Imp. PAUL DUPONT, 4, rue du Bouloi (Cl.) 120 *bis* 8.92.

12e ANNÉE NUMÉRO 134.

L'ORCHIDOPHILE

JOURNAL DES AMATEURS D'ORCHIDÉES

PUBLIÉ AVEC LA COLLABORATION

de M. le Comte DU BUYSSON

PAR LA MAISON

A. GODEFROY-LEBEUF, 5, Rue d'Édimbourg, Paris.

AOUT 1892

SOMMAIRE :

PRIX DE L'ABONNEMENT : UN AN, 20 FRANCS

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction, Renseignements, Annonces, Abonnements, Réclamations

A M. A. GODEFROY-LEBEUF, 5, Rue d'Édimbourg, Paris.

Les réponses aux questions adressées ne seront insérées dans le numéro suivant qu'autant qu'elles seront envoyées avant le 15 du mois courant.

On s'abonne au Bureau du Journal ; chez M. A. GOIN, 62, rue des Écoles, et chez M. RORET, 12, rue Hautefeuille (Paris), dépositaires des ouvrages de M. LEBEUF.

AVIS

M. Godefroy-Lebeuf remercie les nombreux abonnés de *l'Orchidophile* qui ont envoyé également leur souscription au *Jardin*. Il prévient les personnes qui n'ont pas retourné le bulletin d'abonnement signé qu'il n'abonne jamais d'office. — Prière aux personnes qui désirent s'abonner au *Jardin* de retourner le bulletin d'abonnement signé. Le succès de cet organe assure la régularité de sa publication.

Paris. — Imp. PAUL DUPONT, 4, rue du Bouloi (Cl.) 121 *bis*.11.92.

12e ANNÉE NUMÉRO 135.

L'ORCHIDOPHILE

JOURNAL DES AMATEURS D'ORCHIDÉES

PUBLIÉ AVEC LA COLLABORATION

de M. le Comte DU BUYSSON

PAR LA MAISON

A. GODEFROY-LEBEUF, 5, Rue d'Édimbourg, Paris.

SEPTEMBRE 1892

SOMMAIRE :

PRIX DE L'ABONNEMENT : UN AN, 20 FRANCS

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction, Renseignements, Annonces, Abonnements, Réclamations

A M. A. GODEFROY-LEBEUF, 5, Rue d'Édimbourg, Paris.

Les réponses aux questions adressées ne seront insérées dans le numéro suivant qu'autant qu'elles seront envoyées avant le 15 du mois courant.

On s'abonne au Bureau du Journal; chez M. A. GOIN, 62, rue des Écoles, et chez M. RORET, 12, rue Hautefeuille (Paris), dépositaires des ouvrages de M. Lebeuf.

AVIS

M. Godefroy-Lebeuf remercie les nombreux abonnés de *l'Orchidophile* qui ont envoyé également leur souscription au *Jardin*. Il prévient les personnes qui n'ont pas retourné le bulletin d'abonnement signé qu'il n'abonne jamais d'office. — Prière aux personnes qui désirent s'abonner au *Jardin* de retourner le bulletin d'abonnement signé. Le succès de cet organe assure la régularité de sa publication.

Paris. — Imp. PAUL DUPONT, 4, rue du Bouloi (Cl.) 122 *bis* 12.92.

12ᵉ ANNÉE NUMÉRO 136.

L'ORCHIDOPHILE

JOURNAL DES AMATEURS D'ORCHIDÉES

PUBLIÉ AVEC LA COLLABORATION

de M. le Comte DU BUYSSON

PAR LA MAISON

A. GODEFROY-LEBEUF, 5, Rue d'Édimbourg, Paris.

OCTOBRE 1892

SOMMAIRE :

PRIX DE L'ABONNEMENT : UN AN, 20 FRANCS

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction, Renseignements, Annonces, Abonnements, Réclamations

A M. A. GODEFROY-LEBEUF, 5, Rue d'Édimbourg, Paris.

Les réponses aux questions adressées ne seront insérées dans le numéro suivant qu'autant qu'elles seront envoyées avant le 15 du mois courant.

On s'abonne au Bureau du Journal; chez M. A. GOIN, 62, rue des Écoles, et chez M. RORET, 12, rue Hautefeuille (Paris), dépositaires des ouvrages de M. Lebeuf.

AVIS

M. Godefroy-Lebeuf remercie les nombreux abonnés de *l'Orchidophile* qui ont envoyé également leur souscription au *Jardin*. Il prévient les personnes qui n'ont pas retourné le bulletin d'abonnement signé qu'il n'abonne jamais d'office. — Prière aux personnes qui désirent s'abonner au *Jardin* de retourner le bulletin d'abonnement signé. Le succès de cet organe assure la régularité de sa publication.

BOIS DU TONKIN

Pour paniers à Orchidées.

Nous avons fait débiter des bois de Dau, en tringles carrées de 0,01cm à 0,015 et 0,02cm. Ce bois, extrêmement résistant à l'humidité, permettra de fabriquer des paniers presque incorruptibles. Il est naturellement plus cher que le pitch-pin, mais la durée des paniers, qui évitera le danger des rempotages trop fréquents, compensera de beaucoup la première mise de fonds.

BOIS DE DAU

0,01cm	les 100m	**25** fr. »
0,015	les 100m	**27** fr. **50**
0,02cm	les 100m	**30** fr. »

Paris. — Imp. PAUL DUPONT, 4, rue du Bouloi (Cl.) 123 *bis*.12.92.

12e ANNÉE NUMÉRO 137.

L'ORCHIDOPHILE

JOURNAL DES AMATEURS D'ORCHIDÉES

PUBLIÉ AVEC LA COLLABORATION

de M. le Comte DU BUYSSON

PAR LA MAISON

A. GODEFROY-LEBEUF, 5, Rue d'Édimbourg, Paris.

NOVEMBRE 1892

SOMMAIRE :

PRIX DE L'ABONNEMENT : UN AN, 20 FRANCS

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction, Renseignements, Annonces, Abonnements, Réclamations

A M. A. GODEFROY-LEBEUF, 5, Rue d'Édimbourg, Paris.

Les réponses aux questions adressées ne seront insérées dans le numéro suivant qu'autant qu'elles seront envoyées avant le 15 du mois courant.

On s'abonne au Bureau du Journal ; chez M. A. GOIN, 62, rue des Écoles, et chez M. RORET, 12, rue Hautefeuille (Paris), dépositaires des ouvrages de M. Lebeuf.

AVIS

M. Godefroy-Lebeuf remercie les nombreux abonnés de *l'Orchidophile* qui ont envoyé également leur souscription au *Jardin*. Il prévient les personnes qui n'ont pas retourné le bulletin d'abonnement signé qu'il n'abonne jamais d'office. — Prière aux personnes qui désirent s'abonner au *Jardin* de retourner le bulletin d'abonnement signé. Le succès de cet organe assure la régularité de sa publication.

Paris. — Imp. PAUL DUPONT, 4, rue du Bouloi (Cl.) 124 *bis*.1.93.

12e ANNÉE NUMÉRO 138.

L'ORCHIDOPHILE

JOURNAL DES AMATEURS D'ORCHIDÉES

PUBLIÉ AVEC LA COLLABORATION

de M. le Comte DU BUYSSON

PAR LA MAISON

A. GODEFROY-LEBEUF, 5, Rue d'Édimbourg, Paris.

DÉCEMBRE 1892

SOMMAIRE :

PRIX DE L'ABONNEMENT : UN AN, 20 FRANCS

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction, Renseignements, Annonces, Abonnements, Réclamations

A M. A. GODEFROY-LEBEUF, 5, Rue d'Édimbourg, Paris.

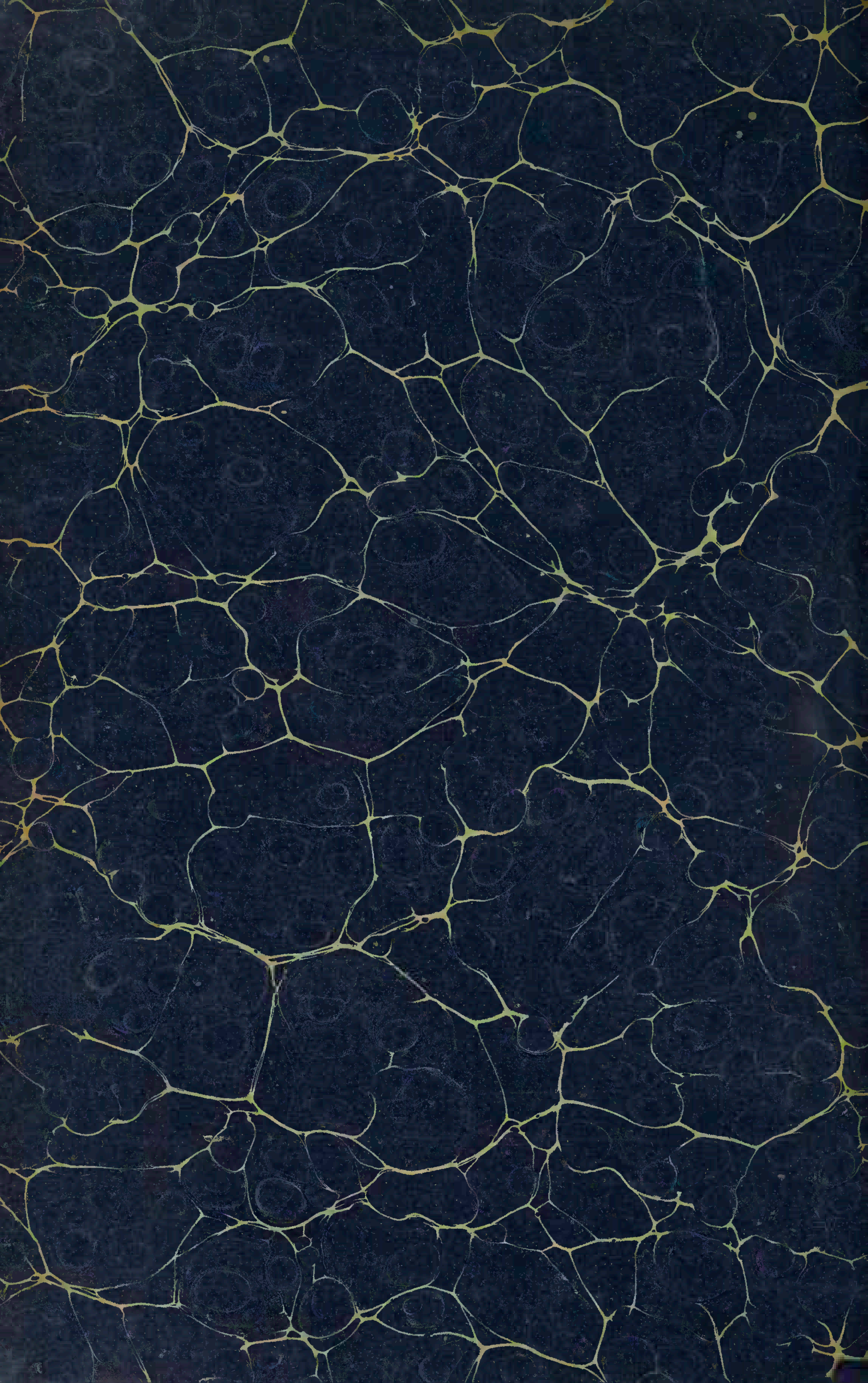
Les réponses aux questions adressées ne seront insérées dans le numéro suivant qu'autant qu'elles seront envoyées avant le 15 du mois courant.

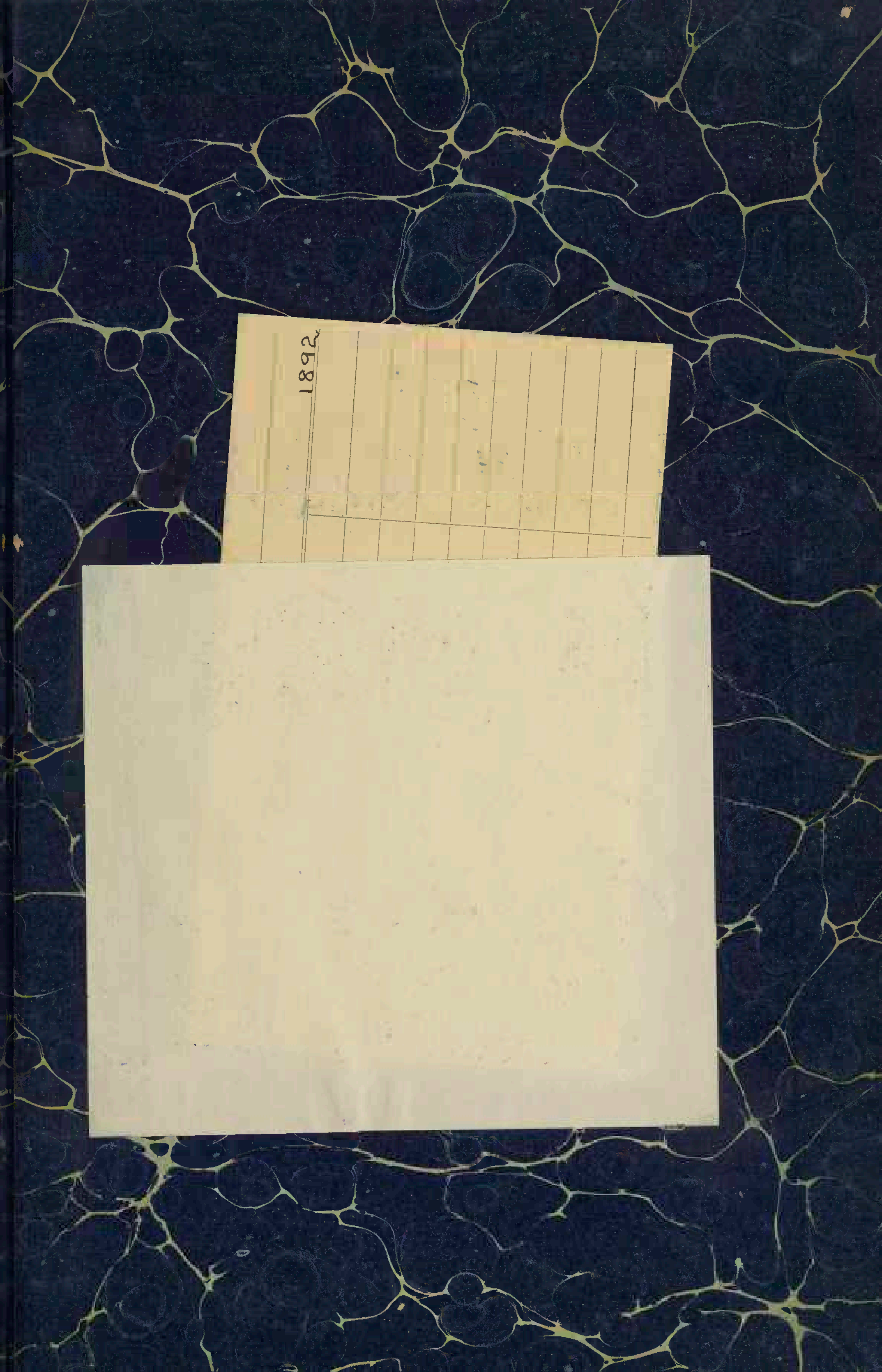
On s'abonne au Bureau du Journal; chez M. A. GOIN, 62, rue des Écoles, et chez M. RORET, 12, rue Hautefeuille (Paris), dépositaires des ouvrages de M. LEBEUF.

AVIS

M. Godefroy-Lebeuf remercie les nombreux abonnés de *l'Orchidophile* qui ont envoyé également leur souscription au *Jardin*. Il prévient les personnes qui n'ont pas retourné le bulletin d'abonnement signé qu'il n'abonne jamais d'office. — Prière aux personnes qui désirent s'abonner au *Jardin* de retourner le bulletin d'abonnement signé. Le succès de cet organe assure la régularité de sa publication.

Paris. — Imp. PAUL DUPONT, 4, rue du Bouloi (Cl.) 113 *bis*.2.93.




1892

